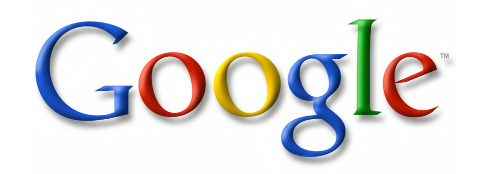


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

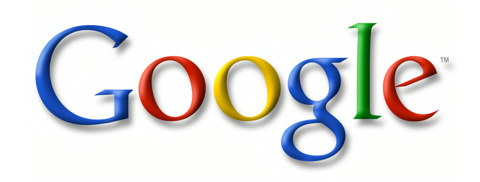
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

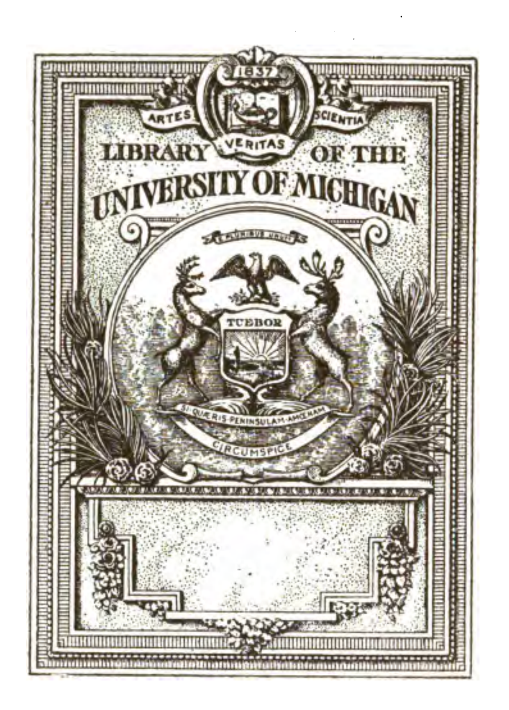
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

DK
414
.L54

HISTOIRE

DE

POLOGNE.

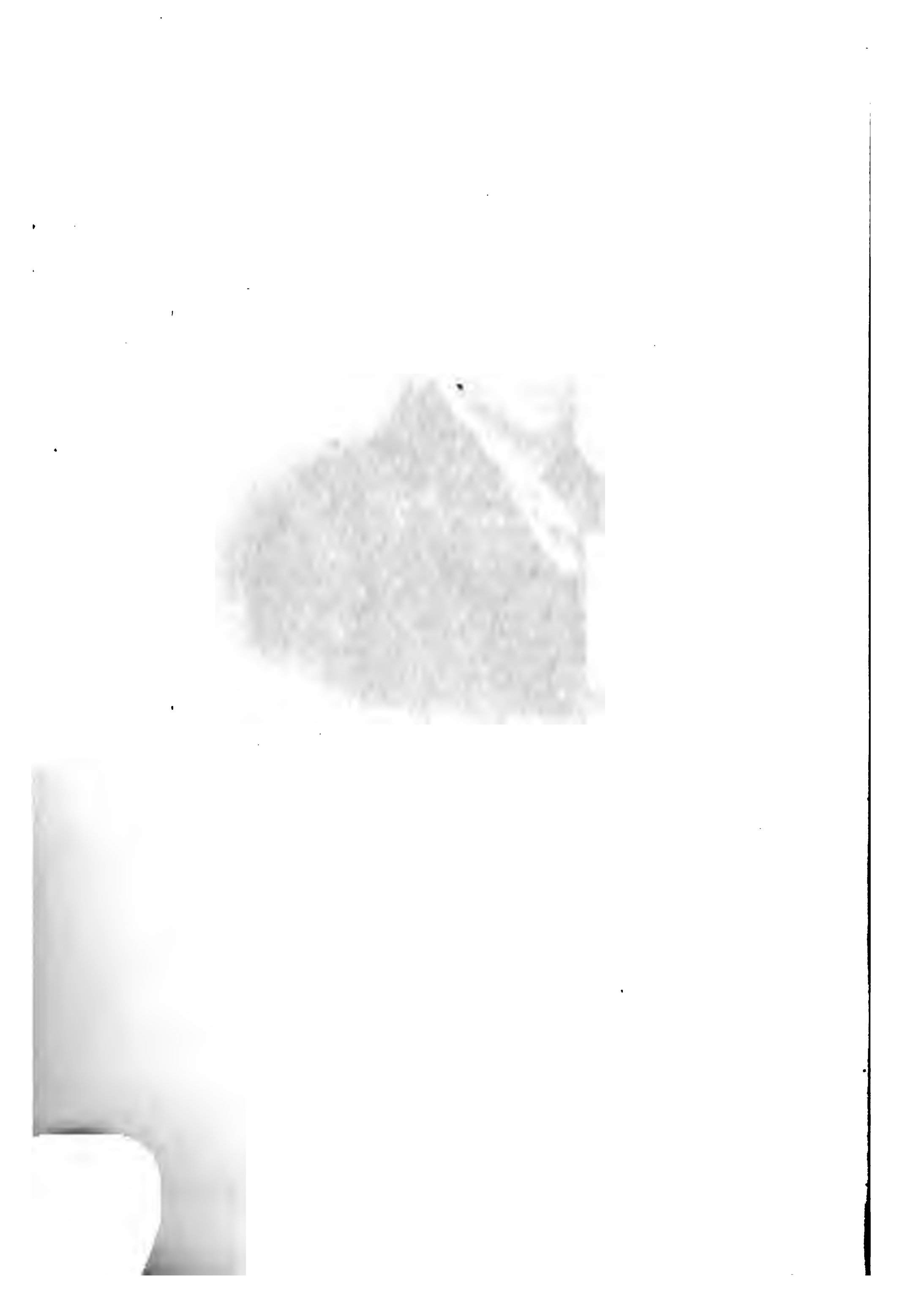
TOME PREMIER.



Lelewel Joachim



Lelewel Joachim



HISTOIRE

DE

POLOGNE,

PAR JOACHIM LELEVEL.

CETTE PREMIÈRE PARTIE CONTIENT

1. L'HISTOIRE DE LA POLOGNE RACONTÉE PAR UN ONCLE A SES NEVEUX.
2. LA POLOGNE RENAISSANTE.

PUBLIÉE PAR LES SOINS DES POLONAIS.

TOME PREMIER.



A PARIS,
A LA LIBRAIRIE POLONAISE,
RUE DE L'ÉCHAUDÉ, 9.

A LILLE,
VANACKERE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
GRANDE PLACE, 7.

1844

AVIS DES ÉDITEURS.

L'ouvrage que nous donnons ici sous le titre d'*Histoire de Pologne,* diffère entièrement de tous ceux qui portent le même titre, et qui, pour la plupart, ont été écrits sans idée arrêtée. Ces histoires contiennent les détails les plus minutieux sur tout ce qui se rapporte aux rois, les événements y sont méthodiquement retracés par année et par régne , mais aucune liaison, aucune filiation n'y sont indiquées parmi les faits qui se succédent, et souvent l'on y passe sous silence des événements d'une grande valeur, par cela seul qu'ils n'ont eu rien de brillant, rien qui puisse exciter la curiosité du vulgaire. Si parfois on y a examiné les causes de la chute de la Pologne dans le but de trouver les moyens de rétablir le royaume en décadence, on l'a toujours fait en se plaçant sous un faux point de vue.

398267

L'auteur de l'histoire que nous publions a fait d'immenses recherches; il a puisé à toutes les sources, il a pris soin d'établir une distinction entre ses idées et celles qu'il emprunte aux autres, il a fait ressortir l'élément national, l'élément propre à la Pologne, en indiquant la liaison, le point de contact de l'histoire de son pays avec les événements généraux survenus dans le reste de l'Europe.

Ayant consacré toute sa vie à l'étude de l'histoire, il a éclairci un grand nombre d'événements restés obscurs jusqu'à lui; dans différentes dissertations qu'il a publiées, pour apprécier les divers historiens qui se sont occupés de l'histoire de sa patrie, il a analysé les travaux de plusieurs savants et surtout des auteurs de compendium. C'est en procédant de cette manière qu'il est parvenu à exposer l'histoire de Pologne sous son véritable jour; il a retrouvé le ressort de l'action nationale, il a décrit avec les couleurs qui lui conviennent le caractère polonais, il a su faire voir la tendance vers l'ensemble, vers l'unité, qui a toujours existé dans les différentes fractions de ce grand peuple, et les conséquences qui doivent en résulter.

Soit dans les publications, soit dans les cours à l'Université qu'il professait avec tant d'éclat, l'auteur a particulièrement examiné :

Le règne de Boleslav-le-grand, esprit créateur mais dont les conceptions hardies ne se sont développées qu'avec le temps.

Le régne de Kazimir-le-grand, qui emprunta tout son éclat à la grandeur de son père.

L'abolition du pernicieux système de l'hérédité.

L'indolence de Sigismond Auguste, qui malgré son infatigable besoin d'activité, laissa flotter les rênes de l'état, et sous le règne duquel s'accomplit la fusion des provinces en un seul corps; la réorganisation de la république sur le principe de l'égalité des droits pour les diverses parties du territoire; la réaction contre la féodalité, le déplacement de l'action civique.

Enfin l'action et l'influence des dissidences religieuses, et surtout le sort qui fut, aux différentes époques, le partage du peuple.

Dans ses recherches historiques et érudites sur le moyen-âge, l'auteur s'est beaucoup occupé des rois de la dynastie de Piast. Il s'est attaché à l'étude de la législation civile et criminelle, il en a soigneusement fait connaître le développement et le perfectionnement, et c'est cette étude qui l'a conduit à ouvrir la nouvelle voie qu'il a suivie, la seule au reste qui peut donner une juste idée des événements accomplis

M. Lelevel a rassemblé en Pologne d'immenses matériaux, pendant trente années il a recueilli des notes pour écrire l'histoire complète et détaillée de sa glorieuse patrie, et il ne désespère pas encore

de terminer un jour cet important travail. Aujourd'hui, cédant aux instances de ses amis, il s'est contenté de faire publier, sous la forme d'un récit fait à des enfants, le résumé de ses recherches. La forme qu'il a choisie ne l'a pas empêché d'examiner d'un point de vue élevé les événements et les conséquences qu'ils entraîneront dans l'avenir, et bien qu'ordinairement les histoires publiées pour les enfants ne consistent qu'en un recueil d'anecdotes auxquelles on a attaché les événements historiques, sans ordre ni liaison, parce que les esprits auxquels on s'adresse ne sont pas encore capables de s'élever aux idées générales, l'auteur n'a pas cru devoir suivre cette méthode. Il a pensé qu'il était possible de fixer l'attention des enfants par une narration continue, en prenant pour base, non les actions d'une certaine classe de personnes, telles que les rois, mais l'action générale de la nation toute entière; il ne s'agissait que d'approprier le style à la classe des lecteurs à laquelle on destinait l'ouvrage, et nous ne craignons pas de dire qu'il y a parfaitement réussi.

Au reste, bien qu'écrite pour des enfants, cette histoire sera consultée avec fruit par des hommes mûrs; l'auteur a voulu qu'elle devînt la clef de tous ses travaux, le résumé de la grande histoire dont il a conçu le plan et rassemblé les matériaux.

L'ouvrage entier se compose de quatre parties : la première partie est un précis historique qui a

déjà été publié plusieurs fois en polonais et que l'auteur a enrichi d'un grand nombre de notes pour l'édition française.

La seconde contient le récit des événements survenus depuis la chute de la Pologne jusqu'à nos jours.

La troisième retrace l'histoire des derniers temps de la république en décadence; beaucoup de détails étaient ici nécessaires, car on a beaucoup écrit sur cette époque dans les langues étrangères, mais presque rien en polonais, la censure s'étant toujours opposée à ce qu'on profitât des documents qui existent. Ce travail avait d'abord paru dans un journal sous le titre de règne de Stanislav-Auguste, il avait été rédigé à l'aide des renseignements fournis par des témoins oculaires des faits qui y sont retracés. Plus tard l'auteur en publia de nouvelles éditions, en y faisant chaque fois d'importantes additions. Celle que nous publions aujourd'hui, en français, est la première qui ait paru dans cette langue, elle a été entièrement refondue; ce qui joint aux nombreuses observations qu'on y a ajoutées, en fait un ouvrage entièrement nouveau, bien que l'esprit qui a présidé à sa rédaction soit toujours le même.

La quatrième renferme des considérations historiques et politiques sur l'état de la Pologne. L'auteur a réuni ici tous les matériaux qu'a pu lui faire découvrir dans l'émigration un travail assidu; il y a

retracé le triste tableau des progrès de l'asservissement du peuple, résultat terrible mais inévitable des priviléges exorbitants accordés à une seule classe de citoyens, à l'exclusion de toutes les autres. Cette partie destinée uniquement à la publication française, a été rédigée dans cette langue, il y a neuf ans, par l'auteur lui-même et elle parait pour la première fois.

Nous nous bornons à ce simple exposé, persuadés qu'il serait superflu de faire l'éloge de l'œuvre d'un homme que ses recherches sur l'histoire et la géographie, sur la numismatique, la bibliographie et la législation, ont depuis long-temps signalé à l'Europe savante. Aussi nous ne doutons point que les admirateurs du talent et du noble caractère de M. Lelevel, ne reçoivent son ouvrage avec empressement.



REMARQUES

SUR L'ORTHOGRAPHE DES NOMS PROPRES.

Il est de toute impossibilité d'inventer et de fixer des règles positives et satisfaisantes pour écrire les noms polonais dans la langue française : les orthographes de ces deux langues étant formées sur des bases tout-à-fait différentes.

La prononciation polonaise est très-conforme à l'étymologie; or, l'orthographe polonaise, très-simple, répond à ces deux conditions. La prononciation française s'étant éloignée de l'étymologie, est forcée, afin de ne pas devenir inintelligible dans la lecture, de se reporter par l'orthographe aux racines, d'où résulte que l'orthographe française est très-compliquée.

On pourrait croire que cette confusion n'empêche pas de régler l'orthographe des noms propres, dans lesquels l'étymologie et les racines n'ont point d'intérêt. Pour arriver à ce but, se présentent deux modes opposés : L'un, consiste à travestir tous les noms suivant leur prononciation nationale, en orthographe française; l'autre, à conserver l'orthographe polonaise, sans se soucier de quelle manière les noms seront prononcés par les lecteurs français. Malheureusement, à chaque mode, l'idiome polonais oppose des obstacles invincibles.

De prime abord, le premier mode paraît préférable, car l'orthographe française, avec son caractère latin, rend suffisamment la prononciation de beaucoup de langues orientales et même des idiomes slaves, du russe par exemple. Cela ne blesserait guère les noms de familles, qui consistent, chez les Polonais, plutôt dans la prononciation que dans l'orthographe qui peut varier sans les altérer. Mais précisément contre ce

mode, c'est la prononciation polonaise qui se soulève avec ses modulations inconnues à la prononciation française. Sans doute on pourrait bien remplacer :

un ą	par	on	un g	par	gh
ę		in	n'		gn
c		tz	rz		rj ou rgi
cz		tch	sz		sch ou ch
dz		dj	z'		j ou gi

On pourrait même rendre *ch*, bien qu'imparfaitement par *kh;* mais comment suppléer par l'orthographe française, à presque toutes les consonnes molles, surtout *s'*, *c'*, *z'*, *dz'*, et le dur *l'*, qui sont fréquentes dans l'idiome polonais, bien que leurs sons soient inconnus à la prononciation française? L'orthographe française ne pourrait instruire le lecteur qui ne les aurait pas entendues prononcer de vive voix. Certes, il serait facile de suppléer, ou par de nouveaux signes, ou par un concours inusité de lettres, à cette lacune de la prononciation, mais alors ce ne serait plus l'orthographe française, ce serait une orthographe à demi-barbare.

Dans le second cas proposé, c'est l'orthographe polonaise elle-même, qui ne peut s'amalgamer à quelqu'autre idiome. Elle se sert de l'écriture latine comme les autres langues de l'Europe. Mais toutes les autres langues n'ont que les 24 lettres connues dans l'alphabet latin, tandis que l'orthographe polonaise pour garder sa simplicité, a inventé quelques autres lettres inconnues à toutes les langues de l'Occident. Si donc on voulait conserver l'orthographe polonaise pour les noms, il faudrait introduire dans les typographies les caractères polonais et les lecteurs étrangers seraient arrêtés à chaque *s'*, *c'*, *z'*, etc., et surtout à ces trois lettres : *ą*, *ę*, *l'*, dont ils ne sauraient que faire et qu'ils ne pourraient rendre par les articulations de la gorge ou du palais. C'est comme si l'on voulait dans les noms turcs, suppléer aux lacunes de l'alphabet latin par des lettres arabes.

Il est donc absolument nécessaire de sacrifier quelque chose, tant dans la prononciation que dans l'orthogra-

phe. Pour ce juste milieu, l'usage établi en Pologne de latiniser les noms propres, peut servir de modèle à la langue française. On y conserve l'orthographe polonaise autant que possible, mais les consonnes molles se perdent; la consonne *l'* dure est réduite à un *l* ordinaire; enfin les deux voyelles nasales *ą*, *ę*, sont rendues par *on* ou *om* et par *èn* ou *èm*. L'essentiel y est pour les lecteurs français qui voudraient se rapprocher de la prononciation réelle, de ne pas oublier que chaque lettre dans l'orthographe polonaise, même latinisée, se prononce suivant sa valeur propre, toujours de même. Ainsi le *c*, quelque part qu'il se trouve est toujours *tz* (jamais *k*). *Vysocki*, *Chlopicki*, *Potocki*, lisez *Vysotzki*, *Chlopitzki*, *Pototzki*.

Pour diriger plus facilement les lecteurs dans cette prononciation nette de toutes les lettres, je pense que je ne déroge point à l'orthographe polonaise, qui est susceptible de modifier quelques lettres, quand j'en conforme quelques-unes à la prononciation française.

Or, un *e*, pour qu'il ne paraisse pas un *e* muet au lecteur français, est accentué *è* ou *é*.

Quand un *i*, est séparé de la voyelle précédente *a* ou *o*, il porte un tréma *ï*.

L'idiome polonais ne possède qu'un seul *w*, qu'on est habitué de prononcer en France comme *eu*: or pour lever cet inconvénient, dans les noms polonais, au lieu de *w*, j'ai mis un *v*. Pour l'orthographe et la prononciation polonaise, cela est tout-à-fait indifférent.

L'idiome polonais, comme toutes les langues slaves, possède un *i* voyelle et un *i* consonne, qu'on prononce également *i*. La consonne se prononce partout de la même façon; la voyelle est soumise, dans son articulation, à une double modification, que décide la consonne dure ou molle qui la précède; c'est ainsi qu'on a, dans le polonais, trois sortes d'*i* : La consonne, qui suivant la rectification introduite depuis peu dans l'orthographe polonaise, est marquée par un *j* (lisez *i*); la voyelle après une consonne molle *i*, et la voyelle placée à la suite de la consonne dure *y*. Ces trois distinctions, embarrasseraient immanquablement le

QUATRIÈME PÉRIODE. — POLOGNE EN DÉCADENCE.

A LA JEUNESSE DE POLOGNE.

CINQUIÈME PÉRIODE, POLOGNE RENAISSANTE.

La Pologne est envahie et démembrée par des rois étrangers. La nation cherche les moyens de recouvrer son indépendance.

II. Duché de Varsovie; l'armée polonaise.

III. Royaume de Pologne; l'armée polonaise.

IV. Insurrection. Révolution.

HISTOIRE
DE POLOGNE,

RACONTÉE

PAR UN ONCLE A SES NEVEUX.

(Publiée pour la cinquième fois).

HISTOIRE
DE POLOGNE,

> Prépare-toi à servir ta patrie, rejeton de la gloire nationale deviens son héritier.
>
> MIASKOVSKI, chant à la mort, de Jean Zamoiski, v. 229, 230.

CONTES FABULEUX. (1)

1. Il est bien de connaître la fable.

Vous entendez, parfois, mes chers enfants, raconter de bien vieux contes, réciter et chanter d'anciens événements dans des chants populaires. Sachez-donc que dans le nombre, s'il y en a qui sont vrais, d'autres sont inventés et fabuleux. Ces fables sont quelquefois utiles et fournissent une belle leçon, mais aussi, bien souvent, elles ne produisent aucun fruit, quoiqu'elles soient si curieuses qu'on ne peut pas se lasser de les entendre, et après les avoir entendues, on ne peut ensuite guère dormir, et lorsque l'on dort on ne cesse d'y rêver. On a accolé beaucoup de ces fables aux histoires de Pologne : je les aurais omises volontiers, car je n'aime pas les fables, mais vous, mes enfants, vous auriez peut-être à m'en vouloir de ce qu'en les omettant j'eusse perdu l'occasion de vous détourner de la voie du mensonge pour vous introduire dans celle de la vérité. Je les répéterai donc, mais

(1) Le lecteur est prié de ne pas oublier que ce précis est rédigé pour des enfants, neveux de l'auteur.

permettez que je vous prouve en même temps que la plus grande partie n'est qu'un composé d'absurdes inventions (2).

2. Des Sarmates.

On dit et vous l'avez certainement lu et entendu, que la nation des Sarmates, arrivée d'Asie en Europe, prit plus tard le nom de Slaves, mot dérivé de *slava*, gloire, qui désignait celle dont elle était avide : mais c'est une supposition mal fondée, une nation aussi grande et aussi nombreuse que celle des Slaves ou Slavons n'est pas nomade comme un voyageur, mais reste toujours à sa place et y prend son accroissement. Son origine donc peut très-bien se reporter jusqu'au temps voisin du déluge. Quant aux Sarmates, ce fut une nation peu nombreuse vivant sur des chevaux et chariots, originaire des montagnes du Caucase, ressemblant pour les mœurs,costumes et armes, aux Tcherkiesses (3), qui encore à présent habitent près du Caucase. Ces Sarmates divisés en plusieurs hordes, errant dans les déserts de l'Ukraïne, ou sur les bords du Danube, à l'exemple des Tatars qui sont venus après, furent dispersés et exterminés par des ennemis étrangers ou par les indigènes.

3. Lech, Czech, Rus.

On dit qu'il y avait un certain individu nomme Lech, qui arriva avec ses frères Czech et Rus du pays des Karvates, dans les contrées où se trouve actuellement la ville de Gniezno. Là, dans une forêt, il trouva l'aire d'un aigle (gniazdo), là aussi il commença à bâtir une ville, capitale du pays, et il adopta l'aigle pour symbole de sa puissance et pour les armoiries de l'état. Il envoya ses frères dans les directions suivantes : le Czech à l'occident et le Rus à l'orient pour chercher à s'établir. De Czech et de Rus viennent les nations Bohême

(2) Les recherches que l'auteur a faites sur cette partie fabuleuse, se trouvent dans les remarques sur l'historien Mathieu, aux armoiries de Choléva, Wilna, 1811. Cet ouvrage a été traduit en allemand, par Lindé, et publié dans l'ouvrage, Vincenz Kadlubek, *Ein Beitrag zur slavischen Litteratur*, Warschau, 1822.

(3) Circassiens.

(Czeski) et Russe; Lech donna à son peuple le nom de Lechites, nom que les Russiens et les Russes donnent encore aujourd'hui aux Polonais. Tout cela est une fable que l'on a inventée fort tard. Il y a eu plusieurs Lech au monde, mais on n'a pas entendu pendant bien des siècles parler d'un seul qui ait fait ces choses. Dans le temps où il doit avoir fixé son séjour imaginaire, il n'y avait pas encore d'armoiries, et nul état n'en possédait : les insignes héraldiques sont d'invention bien postérieure. Pareillement le nom des Russes, n'existait pas à l'époque où ces Lech et Rus, sont supposés avoir vécu. L'origine de cette fable date donc de l'époque où les Russes ont pris ou reçu ce nom. Il est bien évident, mes amis, que d'après les noms des Léchites, des Czechiens (Bohême), des Russiens et de Gniezno, on imagina les trois frères; on les appela Lech, Czech, Rus, et on inventa la fable de l'aire d'aigle, *gniazdo orle*. Partout on a inventé de semblables contes, dont aucun n'offre ni utilité ni instruction.

4. Dragon.

On dit que Krakus, prince polonais, transféra sa capitale dans la ville de Krakovie fondée par lui et à laquelle il donna ce nom, imité du croassement des corbeaux. Aux environs de cette ville apparut un dragon qui faisait de grands ravages. Il attaquait les villages, dévorait le bétail et les hommes. Pour le faire périr on lui jeta en pâture le corps d'un mouton rempli de soufre allumé. Ce soufre brûlant continuellement, fit un embrasement terrible dans le ventre du monstre et le feu le consuma. D'autres disent que ce fut le fils cadet de Krakus qui l'acheva dans son agonie, de quoi son frère aîné fut si jaloux qu'il le fit périr par trahison, ce pourquoi il fut chassé de la Pologne. Comme il ne se trouvait plus de fils de Krakus pour lui succéder, sa fille Vanda prit les rênes du gouvernement. Ne voulant point pour mari d'un allemand nommé Rittiger, elle lui fit la guerre, le vainquit et se noya ensuite volontairement dans la Vistule. Tous ces récits sont encore dépourvus de sens et d'imagination. Il n'a jamais existé nulle part de dragon comme celui dont il vient d'être question et tout ce qu'on en raconte n'est que mensonge. Ce qu'on dit de la manière dont on le fit périr n'est pas moins absurde, car le soufre

ne peut brûler privé du contact de l'air, dans le corps d'un mouton, et bien moins encore dans le ventre d'un dragon. Quant au fratricide, c'est une chose si abominable, que cette invention ne doit pas donner une haute idée de celui qui l'a conçue, quoiqu'il ait essayé de parodier l'histoire de Caïn. Enfin le conte de Rittiger a été tiré d'anciennes histoires d'autres nations et appliqué à Vanda. Donc, nous ne pouvons retirer aucun fruit de tels contes et mensonges.

5. Alexandre et les Leszek.

On dit, qu'à deux reprises, au lieu de princes, régnèrent douze palatins, et que les Polonais choisissaient de différentes manières leurs Leszeks. Un d'eux fut élevé au trône pour avoir vaincu Alexandre-le-grand d'une façon très-ingénieuse. Il exposa aux rayons du soleil des armures, des boucliers et autres pièces de métal poli, ce qui fit croire à l'ennemi qu'il avait en face une armée polonaise très-nombreuse, lui fit perdre courage et prendre la fuite. Un autre Leszek devint roi pour avoir triomphé dans une course de chevaux. Il sema la carrière de morceaux de fer pointus, recouverts d'une légère couche de sable, à l'exception d'un sentier étroit qu'il s'était réservé. Les chevaux de ses rivaux tombèrent, et lui, arriva au but. Mais la trahison découverte, on le détrôna et on mit à sa place un autre Leszek qui avait dévoilé la trahison, en parcourant la carrière à pied, ou, comme d'autres disent, sur un cheval qu'il avait ferré de plaques de fer. Un autre Leszek fit la guerre et des conquêtes. Il partagea son vaste empire entre ses vingt fils, réservant à l'aîné Popiel la puissance souveraine. Mais ce sont encore des fables tirées de livres étrangers et appliquées très-maladroitement aux Leszeks polonais, car Alexandre-le-grand, roi de Macédoine, le plus fameux conquérant de son temps, régnait à une époque bien antérieure à celle des Leszek, dans une autre partie du monde, et ne mit jamais le pied sur le sol polonais. La ridicule anecdote d'une élection par la course des chevaux, est tirée d'une fable très-ancienne. Il y avait autrefois une puissante république phénicienne en Asie, nommée Tyr. On dit que là les tyrans concoururent de la même façon pour se saisir du pouvoir

Certes, nulle part une pareille absurdité n'a eu lieu, surtout en Pologne où l'on procédait aux élections des rois par des votes universels. Vous voyez donc, mes chers enfants, que outes ces fables sont ineptes et pitoyables. Mais je vous en raconterai une plus stupide et plus ridicule sur Piast et Popiel fils.

6. Les rats dévorent Popiel.

Le vieux Popiel, en mourant, laissa à son fils Popiel la souveraineté, même sur ses oncles, dont le nombre allait jusqu'à vingt. C'était un homme méchant et inhumain. Un jour, deux pèlerins vinrent lui demander l'hospitalité, il les repoussa; alors les pèlerins se rendirent chez un simple villageois, nommé Piast, charron de profession, qui justement ce jour-là célébrait la cérémonie de la tonsure de son fils. C'était une cérémonie païenne qu'on pratiquait lorsqu'un enfant arrivait à un certain âge; à cette occasion on invitait beaucoup de convives et on régalait ses voisins. Les pèlerins furent invités à cette fête, et, après avoir coupé les cheveux du fils de Piast, lui donnèrent le nom de Ziemovit, en prédisant qu'il monterait un jour sur le trône. Ils persuadèrent à Piast d'inviter le prince Popiel à venir partager le repas dans sa cabane. Quoique la foule des convives fût très-nombreuse, il ne manqua de rien à Piast, car les pèlerins firent un tel miracle, qu'une petite mesure d'hydromel se trouva si multipliée qu'on en remplit tous les vases et que la viande d'un seul porc remplit un tonneau entier. Le prince Popiel fut donc copieusement régalé. A l'instigation de sa femme, allemande d'origine, il feignit une maladie dangereuse, et, comme se préparant à mourir, il invita tous ses oncles et les fit empoisonner dans un repas. De leurs cadavres, jetés dans le lac de Goplo, il sortit une quantité énorme de rats et de souris qui se dirigèrent vers le palais du prince, à Kruszvica. A cet aspect, tous les courtisans prirent la fuite et Popiel s'enfuit lui-même : mais les souris le poursuivirent. Il fuyait dans les champs : les souris l'y suivaient; il se jeta dans une barque, sur le lac Goplo : les rats nagèrent après lui; il se sauva dans une île, où il chercha asile dans une tour, avec sa femme et ses deux fils : les souris y

pénétrèrent. Enfin l'ayant atteint dans cette tour, elles le dévorèrent, lui, sa femme et ses deux fils. Cette catastrophe finit la race de Popiel, et les Polonais se rassemblèrent en diète pour se choisir un prince. Après de longues discussions, on donna la couronne au charron Piast, au moment où il traversait le lac revenant de la récolte de miel. Ce même Piast fut la souche d'une race qui régna longtemps en Pologne. Voici comme l'on contrefait la vérité pour la faire dégénérer en fable. Ce Piast ne régna jamais, et ne fut ni roi, ni duc. Vous n'ignorez pas, mes enfants, qu'aux noces de Cana en Galilée, le Christ remplit miraculeusement de vin tous les vases de la maison et que par la même puissance, dans le désert, il multiplia cinq pains et deux poissons. C'est d'après cela que l'on a feint une pareille multiplication dans la cabane de Piast. Que dirai-je encore du grand nombre des oncles de Popiel, des rats et des souris? de cet atroce empoisonnement? Quant aux rats et aux souris, je n'ai rien à dire à cet égard, car vous savez par une expérience journalière que ces petits animaux s'enfuient à votre approche, tout enfants que vous êtes. Comment auraient-ils donc pu dévorer des personnes plus âgées. Et de plus, que n'y aurait-il pas à dire sur cet engendrement de rats et de souris, puisque les souris se produisent et croissent d'une manière commune à tous les autres animaux. Tout cela n'est qu'une invention ridicule et privée de bon sens.

7. Mieczislav cherche à obtenir la couronne.

On dit que Mieczislav, l'un des descendants de Piast, naquit aveugle, et qu'il n'ouvrit les yeux à la lumière que dans sa septième année, au moment de la cérémonie de la tonsure : ce qui signifiait qu'un jour il recevrait le baptême. En effet, au commencement de son règne, il se fit baptiser et renversa les idoles. Voulant devenir roi, il envoya un évêque de Krakovie pour demander la couronne au pape. A la même époque, saint Etienne, prince de Hongrie, fit la même demande pour les souverains de son pays, d'une manière beaucoup plus humble. Ce fut donc lui qui obtint la couronne destinée d'abord au prince Polonais. On dit et on trouve dans les chroniques, que la décision du pape fut pro-

voquée par l'apparition d'un ange qui défendit d'accorder la couronne aux Polonais, parce que c'était une nation encore sauvage, vivant dans les forêts, dont il prédit cependant la gloire et la grandeur futures. D'après cette narration, ce devait être en 999. Ce qui montre entre autres preuves, que c'est là un conte de pure invention, c'est que du temps de Mieczislav, il n'y avait point encore d'évêché de Krakovie, et puis en 999, Mieczislav ne vivait déjà plus : étant mort en 992.

8. L'empereur Otton couronne Boleslav-le-vaillant.

On dit que Boleslav-le-vaillant, *Chrobry*, ayant parfaitement accueilli l'empereur Otton III, lorsque celui-ci visita le tombeau de saint Adalbert, à Gniezno, réussit à obtenir, ce qui fut refusé à Mieczislav; car Otton en reconnaissance de ce bon accueil, couronna Boleslav dans une église. Mais il faut bien remarquer, que dans ce temps-là, ce n'étaient point les empereurs, mais seulement les papes qui dispensaient les couronnes; que ce n'étaient pas les empereurs, mais les évêques qui couronnaient les rois. Par conséquent, cette fable aussi bien que les autres a été inventée plus tard (1).

9. Kazimir-le-moine.

On dit encore que le petit-fils de ce Boleslav, Kazimir, après s'être enfui avec sa mère, allemande d'origine, en Allemagne, et ensuite en France, se fit moine dans l'abbaye de Cluny, et que pour qu'il pût monter sur le trône, on pria le pape de le relever de ses vœux, ce que le pape accorda sous cette condition, que tous les Polonais se raseraient la tête, dans la forme de la tonsure ecclésiastique. On ajoute qu'il y joignit l'obligation de porter une cravate blanche. Ils devaient aussi payer le denier à Saint-Pierre, c'est-à-dire un impôt par tête, une capitation, pour subvenir aux frais d'entretien d'une lampe dans l'église de Saint-Pierre à Rome. Mais ces choses ne purent avoir lieu, car bien antérieurement les Polonais payaient déjà le denier à St-Pierre; et les cheveux

(1) Ces deux chapitres, 7 et 8, sont éclaircis par l'auteur dans les deux mémoires intitulés : Épitaphe de Boleslav-le-grand. — Titre de roi, et relations politiques de la Pologne avec l'Allemagne, jusqu'à la vision entre les enfants de Boleslav-bouche-torse.

longs furent généralement portés. Ce n'est que plusieurs siècles après que l'on commença à se raser la tête, innovation empruntée aux Tatars. Voici encore une de ces fables dont on ne peut tirer aucune utilité, qui n'apprend rien et qui ne peut édifier en aucune manière (5).

10. La vérité est préférable.

On raconte encore beaucoup de choses aussi fabuleuses, mais je les passerai sous silence (6); et quoique les contes vous amusent, vous leur préférez sans doute la vérité. Toute personne qui pense bien et qui veut s'instruire, doit préférer la vérité au mensonge. Il est bien d'observer encore que la plupart de ces fables sont très-nuisibles à l'histoire et à la vérité, qui doit être l'unique élément de l'histoire, car elles pervertissent les faits, défigurent les événements et donnent de fausses idées à ceux qui ne sont pas en état de distinguer la fable de l'histoire, de discerner la vérité des inventions bizarres et mensongères. Il fallait vous entretenir de ces fables, trop souvent reproduites, pour vous en faire connaître la fausseté. Il est bon d'ailleurs d'en être instruit, ne fut-ce que pour ne pas encourir le reproche d'ignorance. Vous me dites sans doute : si tout ceci est faux où donc est la vérité? Attendez un peu. Après vous avoir raconté ce qui n'est pas vrai, je vous dirai bien plus volontiers ce qui l'est; car, comme je vous l'ai dit, la vérité est préférable au mensonge. Je vous raconterai l'histoire véritable de la Pologne, mais écoutez d'abord, avec la plus grande attention, ce que j'ai premièrement à vous dire.

(5) La prétendue tonsure de Kazimir est une invention des moines. L'historien polonais Naruszévicz a longuement réfuté cette fable.

(6) Tels sont, par exemple, les contes sur la fondation des évêchés par Mieczislav Ier; sur la dignité archiépiscopale de certains évêques de Krakovie; sur les conquêtes de Boleslav Ier, les piliers de fer qu'il dut enfoncer dans plusieurs rivières et les trompettes qui, placées sous les eaux du Borysthène, résonnaient perpétuellement à haute voix; sur l'excommunication de Boleslav II, par le pape Grégoire VII, son allié, et sur la pénitence de ce roi dans le couvent d'Ossiak en Styrie; sur les combats navals de Boleslav III, contre les Danois; sur le rokosz de Gliniany, du temps de Louis d'Anjou, et le massacre du sénat; sur le rebelle Gliinsk privé de la vue par l'ordre du tzar de Moskou.

INTRODUCTION.

11. Tout change, le temps s'écoule.

Certainement chacun de vous aura remarqué, qu'un jour il fait beau temps, que l'autre il pleut, et que le troisième nous amène du brouillard; que tantôt vous êtes bien portants et tantôt malades; petits à votre naissance, puis grandissant; avec le temps vous deviendrez vieux. Il en a été de même de la Pologne, votre patrie. Elle a subi aussi de nombreux changements : d'abord petite, puis grande, elle fut tantôt heureuse et tantôt malheureuse. Comment cela se fit-il, et pourquoi? c'est ce que chaque Polonais devrait connaître comme il connait son père et sa mère, son grand père et sa grande mère et c'est ce que l'histoire polonaise nous apprendra.

12. Chaque événement a sa cause.

Vous voyez que quand l'un de vous devient malade, qu'il a été attaqué d'une toux, d'un rhume ou d'une fièvre, c'est pour s'être surchargé l'estomac ou pour avoir bu de l'eau froide étant échauffé, ou enfin par quelque cause semblable Connaissant les diverses causes de ces maladies, vous pouvez éviter d'en être atteints, et cette connaissance vous devient une leçon dont vous profitez pour l'avenir. Vous devez également désirer apprendre pourquoi notre Pologne fut tour-à-tour si grande et si petite, tantôt heureuse, tantôt malheureuse, une fois riche, l'autre fois pauvre. N'est-il pas vrai que vous êtes curieux de savoir comment et pourquoi tout cela fut? Votre curiosité est très-louable, car vous pouvez en tirer d'utiles enseignements. Vous saurez comment il faut être juste et honnête pour son propre bien et celui des autres; comment il faut aimer la concorde, estimer l'ordre, le progrès et les améliorations; sacrifier son intérêt à celui de ses compatriotes, chérir sa patrie de tout son cœur et de

toute son âme, et se pénétrer de ces grandes vertus qui constituent un bon et vrai Polonais. Apprenez donc tout cela, mes enfants, pour qu'en essayant d'imiter les vertus de vos ancêtres, vous parveniez à éviter leurs défauts.

13. Différents peuples dans les régions des Slavons.

Regardez, mes chers enfants, la carte n. 1, déroulez-là devant vos yeux et, avec un peu d'attention, vous y distinguerez le cours de diverses rivières telles que l'Oder, la Vistule, le Niemen, la Dzvina, le Bug, le Pripec, le Dniepr, le Dniestr, le Danube et autres qui coulent exactement comme sur toutes les cartes; vous y verrez les monts Karpats et les bords de la mer Baltique et de la mer Noire, qui sont également dans la même position et direction que sur les autres cartes. Mais comme les feuilles changent tous les ans sur les arbres, on voit aussi sur ces cartes, d'époque en époque, des changements de noms de villes, de pays et de frontières : tout cela prouve l'instabilité des choses de ce monde. Il y a deux mille ans et plus encore, dans les pays que baignent ces rivières, habitait un peuple le même qui s'y trouve de nos jours, qui portait et porte encore aujourd'hui le nom de Slave, peuple très-nombreux qui fut successivement connu sous diverses dénominations, telles que celles de Gétes, de Daces et autres moins connus (7). Ce peuple subit diverses chances de

(7) Les Tyri-Gétes (des anciens Grecs) sont nommés, dans les chroniques slavones et russiennes, Tyrvéces et sont qualifiés de Slavons. Parmi les peuplades des anciens Daces ou Gètes, on les voit très-fréquemment nommés : Tryballiens, Krobyzes, Koraliens, Dolonces, Pélagons. Les mêmes dénominations reparaissent chez les Slaves, Drevlaniens (habitants des bois), Kriviczes (habitants des broussailles): Gorales ou Goraliens (montagnards), Dolences (habitants des vallées ou du pays bas), Polaniens ou Poloniens (habitants des champs, ou du pays plat, ou des plaines). — Les Odryses, Mœsiens, Karpes ou Karpides, Besses des anciens, se reproduisent, chez les Slaves, dans les Obotrites, Maziens ou Mazoviens, Karpiens et Besses des monts Karpats qui portent le nom de Bess, Besciades. — Les noms de différentes rivières des anciennes Gétie et Thrace, sont slavons : Strymon (tor-

fortune et les vastes régions qu'il occupait furent envahies plusieurs fois par d'autres peuples qui l'asservirent. Je vous aurais parlé de ces envahisseurs, mais je crains de vous effrayer de tant de détails. Ce furent les Scythes, les Sarmates, les Bastarnes, les Goths, les Huns, les Gépides, les Avares ou Obres (8). Ces nations bien souvent furent composées d'un petit nombre d'hommes, mais elles réussirent de temps en temps à opprimer la nation plus nombreuse des Slaves. Cependant, par un heureux concours de circonstances, avec la protection de Dieu et par leur bravoure, les nations Slaves parvinrent toujours à secouer le joug. Quand elles prirent le nom de Slaves ou Slavons, elles étaient libres et partagées en un grand nombre de peuplades très inégales en force. Mais pour les connaître, retournons à la carte n. 1, sur laquelle vous chercherez les noms que je vais vous indiquer.

14. Slavonie Occidentale.

Regardez ! à votre gauche est l'occident. Là, du côté de l'Allemagne, entre l'Elbe et l'Oder, habitaient les Slaves Vi-

rent). Zerna (noire), Ister, Iastros, Nestos, Naparis; ces deux derniers noms sont, depuis, donnés aux Tyras et Borysthènes qui sont appelés d'Niester, d'Nieper. — Plusieurs noms des anciennes villes de la Thrace ; Zerna ou Zernes, Bylazora, Doberos, Bersovia, Devéltos, se répètent sur les cartes modernes de la Slavonie : Czarna (noire), Bielozero (grand lac, ou blanc), Dobré (bon-lieu), Varsava, Varsovie, Dzievaltov, etc.

Faisant ce petit rapprochement des noms, nous partageons évidemment l'opinion du savant Gatterer, qui, dans un mémoire : *An populorum Slavicorum originem a Dacis Getisque liceat repetere* (Mémoires de l'université de Göttingue), proposa de considérer les anciens Daces et Gètes pour les ancêtres des Slaves.

(8) Il faut prendre garde de ne pas confondre les *Goths*, race germanique, qui fit des courses et des conquêtes dans toute l'Europe, avec les paisibles *Gètes*, cultivateurs indigènes des environs du Danube et des Karpates, qui, sans changer de pays, changèrent de nom et furent appelés Slavons.

Les Avares sont appelés, par les Slavons, *Obres*, *Obriniens*, d'où vient le mot connu dans les dialectes slaves, *obrin*, *olbrzim*, géant; ou, plutôt, les Slavons en ont reporté le mot, *obrin*, géant, consonnant avec Avares, sur les Avares mêmes.

nides, parmi lesquels les Obotrites et les Lutices ou Vilces, sur les bords de la Baltique. Les Syrbes occupaient l'intérieur jusqu'à la rivière de Sale, et les Luzinks avec les Milziens, de l'autre côté de l'Elbe, vers l'Oder. Dans le pays de Bohême cerné des montagnes qui environnent le haut Elbe, les Czechs fondèrent un état, dont la principale ville était Praga. Ils reconnurent la suzeraineté des empereurs d'Allemagne, embrassèrent le christianisme, combattirent et subjuguèrent les peuples voisins, c'est-à-dire les Slazaniens ou Silésiens avec leur ville Vrotslav, les Moraves et les Chrobates avec leur ville Krakov. Au pied des monts Karpats demeuraient les Chrobates ou Kroates-blancs qui possèdaient ladite ville de Krakov, et leur pays s'appelait Chrobatie-blanche ou grande. C'est dans cette ville et chez les Chrobates que régnèrent Krak et après lui Vanda comme il résulte des traditions locales et de différents tombeaux ou tertres funéraires érigés en leur mémoire. A côté des Chrobates-blancs se trouvaient des Chrobates-rouges, qui ont eu pour place forte Galis ou Halicz(9).

15. Slavonie Méridionale.

De la Chrobatie-blanche, sortirent des colonies qui se dirigèrent vers le midi, passèrent le Danube et gagnèrent les bords de la mer Adriatique où ils s'établirent sous les noms de Kroates et de Dalmates, à côté des Serbes et des Slavons ou Slavaks. Les Kroates et les Serbes se subdivisèrent en plusieurs tribus qui reconnaissaient pour leurs chefs les Zupans(10). Et dans le pays appelé Pannonie, habité par les

(9) Ils ont eu aussi une place forte nommée *Czervien*. On pense que la Russie-rouge, *Rus czervona*, prit le nom de cette place. Il est bon de remarquer que, dans les qualifications des pays, blanc, *bialy*, répond au grand *boli*, *véli*, *vielki*; et rouge ou noir, *czervony*, *czarny*, au petit *maly*. Or, la grande Russie est blanche; la petite, rouge ou noire. Comme il y avait une Chrobatie grande, blanche, on peut supposer l'existence d'une petite, rouge, qui avait une place forte Czervien et son pays Czerviensk.

(10) Serbes, autrement nommés Serves, Serviens, Serbliens.—Kroates, autrement, Karvates et leur pays Karvatie, Charvatie, ce qui répond à la Chrobatie de la Vistule; la transposition de *r*, avec les voyelles et les consonnes, et la mutation de *b* et *v*, étant très-fréquentes dans l'idiome slavon. — Slaves, Slabes, Slabiniens des historiens grecs.

Kroates et les Slavaks, arrivèrent plus tard les Magyars ou les Hongrois de race étrangère, asiatique, qui s'y établirent et soumirent tous les Slaves du pays, en occupant de l'un et de l'autre côté tout le territoire qui se trouve entre la Serbie, la Kroatie et les monts Karpats. La nation des Magyars était très-sauvage et féroce, mais dès qu'elle eut embrassé le christianisme et renoncé à l'idolâtrie, elle devint plus tranquille et moins farouche. En l'an 1000 ses rois obtinrent du pape le droit de l'onction de l'huile-sainte à leur couronnement, dont la cérémonie fut administrée par les évêques. Une nation semblable à celle des Hongrois s'établit dans la partie la plus méridionale de la Slavonie. C'étaient les Bulgares qui formèrent un peuple à part; non seulement ils devinrent chrétiens, mais ils adoptèrent la langue slave à la place de la leur qu'ils délaissèrent. Vous voyez que le Danube se jette dans la mer Noire au milieu de leurs possessions.

16. Russiens (11).

Dirigeons-nous présentement au loin à droite, vers le nord, pour reconnaître les frontières de l'Orient. Nous voyons à leur extrêmité une ville nommée Novogorod; c'est-à-dire Nouvelle-ville, qui plus tard fut appelée Novogorod-la-grande. Les Novogorodiens de concert avec les nations voisines, invitèrent les Varègues-Russiens, peuple originaire de la Suède qui faisait le commerce et exerçait la piraterie sur la mer Baltique. Ces Varègues-Russiens arrivèrent en 860, sous la conduite de leur chef Rurik, et ils conquirent d'abord les villes et peuplades qui se trouvèrent à leur portée. Les compagnons ou les successeurs de Rurik subjugèrent successivement la ville de Polock, le pays des Kriviczaniens avec leur ville Smolensk; celui de leurs voisins les Drégoviczes, les Sievierans, les Derevlans et les Polaniens avec leur ville Kiiov. Avant l'an 1000, un des successeurs de Rurik, nommé

(11) Nous prévenons nos lecteurs, une fois pour toujours, que nous voulons distinguer les *Russiens* (Russini) des *Russes* (Rossianie d'aujourd'hui). Ces derniers qui s'appelaient autrefois Moskovites, forment l'empire russe d'aujourd'hui.

Vlodimir, poussa ses conquêtes jusqu'aux monts Karpats ou il soumit la Chrobatie-rouge. Toutes ces conquêtes, depuis Novogorod jusqu'aux monts Karpats, prirent le nom de Russie et ses habitants Slaves celui de Russiens. Les Varègues-Russiens dispersés parmi les Slaves, finirent par oublier leur langue maternelle pour adopter celle du pays, et finirent par devenir de véritables Slaves. C'est ainsi que se forma une très-vaste Russie, pays des Russiens, où la religion chrétienne du rit grec se répandit très-promptement : elle y devint dominante et généralement reçue, dès que le duc des Russiens, Vlodimir l'eut adoptée.

17. Léchites, Pologne.

En arrêtant nos regards sur les bords si intéressants de la Vistule, nous y remarquons plusieurs peuples des Léchiens ou Léchites : vers la mer sont les Poméraniens; à l'orient les Mazoviens ou Mazures; au midi les Lènczicaniens, et au centre se trouvent les Polaniens ou Polonais. Tous ces peuples sont Léchites, ainsi que les Kaszubes, les Kuïaviens, les Sieradiens et autres ; même les Krakoviens dont nous avons déjà parlé (12). Les Poméraniens eurent sur les bords de la

(12) Il est important d'observer les terminaisons des noms des différents peuples slaves qui sont très-variées, et donnent occasion à la confusion dans les recherches des scrutateurs; exemples :

Slav.	*der Pole* (disent les allemands).	Serb.	—	Russe.
Slavon.	Polan.	Serbien.	Morlan.	Russien.
Slavinien.	Polanien.	Serbianien.	Morlanien.	Rossianien.
Slavak.	Polak.	Serbak.	Morlak.	Russak.

La dernière est une terminaison diminutive dont le pluriel est *ki* ou *ci, cy*, Slavaki ou Slavacy.— Luzik, Luzak, Vilk, au pluriel Luzici, Luzaci, Vilci; Luzices, Morlaces; et Morl-aciens, Luz-aciens par la combinaison de plusieurs terminaisons. — Les habitants de la ville de Pologne, Lènczica ou Lèczica (*lisez* Lintchitza), sont Lènczica-niens, ou Lènczica-ni-ciens, Lènczica-ni-ki; ils sont appelés Licicaniki (*lisez* Litzitzaniki) par Vitikind de Corvei, écrivain du XIe siècle.

Voici encore les autres terminaisons, une en *it, ita*, et au pluriel, *ity, ici, icy*, et l'autre en *ov, ovié*, ordinairement employée au pluriel seulement *ovié*.

mer des villes célèbres par leur commerce; leur chef Ismar ou Vizimir, se distingua dans les guerres maritimes contre

Morav.	Serb.	Lech.	Kaszub.
Moravite.	—	Lechite.	Kaszubite.
Moravites.	—	Lechites.	Kaszubites.
Moravovié.	Serbovié.	Lechovié.	Kaszubovié.

L'indigène de Mazovie est appelé Mazur. La terminaison en *r, ur, er, or, ora,* est une terminaison particulière, qu'on emploie rarement pour agrandir ou grossir quelque chose. Il y a d'autres terminaisons données au Maz, qui combinent différentes dissonnances et les cumulent singulièrement : Maz-ur, Maz-ovien, Maz-ovite, Maz-ovitien ou Maz-ovicien, Maz-ovitanien, Maz-ovszanin (*lisez* Mazovschanine), etc., abondance que le diminutif multiplie.

Toutes ces variétés de terminaisons, au fond, ne changent en rien l'identité des noms et de la parenté qui existe entre les peuples slaves disséminés sur une étendue bien considérable de la terre. Cependant l'usage, la langue et l'histoire se servirent quelquefois de ces variétés pour distinguer les peuplades du même nom, de la même origine, mais placées sur plusieurs points de la Slavonie. C'est ainsi que nous nommons *Polonais* les Polaniens des environs de Poznan, et les Polaniens des environs de Kiiov; nous distinguons toujours par leur nom *Polaniens* pour bien signaler leur différence. C'est ainsi que les Slavons qui habitent la Hongrie jusqu'au pied des Karpats, sont appelés *Slavaks.* Les colonies des Russiens dans les monts Karpats, s'appellent *Rusniaks,* et on les nommerait mal si on les appelait Russiens, ou Russes, ou Rossianiens.

L'idiome slavon et tous ses dialectes distinguent parfaitement l'empire Russe et cette portion d'habitants issus de colonies slavones qui y dominent avec leur capitale, Moskovie, de l'ancien peuple et son pays subjugués et incorporés à l'empire. L'empire s'appelait *Rossia* et ses habitants *Rossianie,* particulièrement ceux des environs du Volga et de la Néva. Ceux qui habitent les deux côtés du Dnieper et tout son occident jusqu'aux sources du Dniester, sont *Rusini* et leur pays spacieux *Rus.* Cette distinction est indispensable pour bien discerner les événements historiques. La langue française appelait indistinctement les *Rusini* et *Rossianie,* Russes; et leurs pays respectifs, *Rus* et *Rossia,* Russie, ce qui occasionnait des méprises fâcheuses pour la vérité historique. Nous tâchons donc de distinguer cette grave différence en nommant toujours les *Rusini, Russiens,* et les *Rossianie, Russes,* et nous éviterons, autant qu'il est possible, de nommer l'ancien pays

les Danois(13). Les Polonais ou Polaniens, possédaient les villes suivantes : Poznan ou Posen, Gniezno, Kruszvica, où dominèrent les Leszeks et les Popiels, sur lesquels les traditions ne nous offrent rien de remarquable. Sous la domination du dernier des Popiels, prince ladre et fainéant, Ziemovit fils de Piast fut appelé au commandement de l'armée, et, à la faveur des troubles civiles, il s'empara du trône des Popiels. Ainsi devenu roi de Pologne vers 860, il commença l'agrandissement du territoire de ce petit royaume. Telle fut la Slavonie dans les IX[e] et X[e] siècles, et c'est ainsi que commença la puissance de la Pologne avec le règne des Piast.

des Russiens, Russie, parce qu'il n'y a pas moyen d'y inventer une distinction, sans offenser l'usage établi. Russie-rouge, Russie-noire, Russie-blanche, petite-Russie, ou belle-Russie, sont les pays des *Russiens* (chez les Allemands *Reussen*, peuple et pays) ; la grande Russie est le domicile des *Russes*, *Rossianiens* (chez les Allemands *Russen*, *Rus-land*).

(13) Le roi des Danois était Kanut, suivant les historiens polonais, et suivant les écrivains danois le roi des Slaves, Ismar, fut tué par leur roi Iarmard, fils de Sivard.

PREMIÈRE PÉRIODE.

DEPUIS 860 JUSQU'A 1139. — 280 ANS.

POLOGNE CONQUÉRANTE.

Les rois de la famille de Piast, jouissent du pouvoir absolu (14).

18. Ziemovit et ses successeurs.

C'est donc par le règne de Piast que je commence, mes chers amis, à vous raconter l'histoire de la nation polonaise et de ses rois. Elle a dès-lors un cours non interrompu et à chaque pas elle devient plus claire. Je la partage en quatre périodes ou portions que je désignerai différemment d'après l'activité différente de la Pologne et de son état intérieur et

(14) Les ouvrages et mémoires de l'auteur relatifs à cette première période, sont :

Tableau historique du commerce des Slavons et de la Pologne, depuis sa naissance, jusqu'à la chute de Maslav (inséré dans la Numismatique du moyen-âge, t. II, p. 77-108).

Épitaphe de Boleslav-le-grand.

Conquêtes de Boleslav-le-grand.

Relations politiques de la Pologne avec l'empire d'Allemagne, et le titre de roi jusqu'au partage de l'État entre les enfants de Boleslav III.

Essai historique sur la législation polonaise civile et criminelle (inséré par Léonard Chodzko, dans le second vol., p. 235-313 du tableau de la Pologne, de Malte-Brun).

Législation primitive, civile et criminelle de la Pologne.

Les lumières et les études en Pologne jusqu'à l'introduction de la typographie.

d'après les circonstances qui ont affecté ce pays. Vous jugerez sur les événements que je vais vous raconter jusqu'à quel point mes désignations sont exactes. Je distinguerai la première période par la dénomination de la Pologne conquérante: Ziemovit la commence. Il était fils d'un certain Piast simple paysan : ce qui n'a rien d'extraordinaire chez les Slaves qui tous cultivaient la terre et ne quittaient la charrue que pour prendre les armes pour la défense de la patrie: par conséquent, ceux qui se signalaient dans les combats acquéraient beaucoup de considération parmi leurs concitoyens. C'est ainsi que Ziemovit, quoique simple laboureur, parvint au trône de Pologne. Quand il fut roi, il soumit les peuplades et tribus voisines. Ses descendants et successeurs, Leszek, Ziemomysl et Mieczislav imitèrent son exemple et le suivirent si bien, que Mieczislav régna sur les Polonais, les Lènczicaniens, Mazoviens et sur d'autres de ses voisins, ayant étendu sa domination d'un côté jusqu'aux terres des Russiens et de l'autre jusqu'à celle des Bohémiens.

19. Introduction du christianisme.

Prenons à présent la deuxième carte, là nous reconnaîtrons distinctement tous ces puissants états que nous avons dit s'être formés dans la Slavonie, tels que ceux des Bulgares, des Hongrois, des Serbes, des Kroates, des Bohémiens, des Russiens et des Polonais. Par sa position centrale, la Pologne se trouvait embarrassée, non par le voisinage de puissants Bohémiens et Russiens qui formèrent des états nouveaux, mais à l'égard des Allemands. La Pologne était encore idolâtre, quoique les Bohémiens eussent déjà ouvert les yeux à la lumière du christianisme. Les Vinules qui habitaient entre l'Oder et l'Elbe, étaient aussi païens. Les Allemands cherchaient avec beaucoup d'ardeur et même par la force à introduire le christianisme parmi eux, espérant par ce moyen établir leur influence et leur domination en Slavonie. Partagés en une foule de petites peuplades, les Slaves-Vinules, sans lien commun, sans ensemble, essayèrent pourtant d'opposer la force à la force. Les Obotrites, les Vilces les Serbes, les Luzices se défendirent et défendirent leur ido-

lâtrie avec force et opiniatreté, persuadés qu'en les sauvant ils sauveraient aussi leur indépendance. Cependant les Allemands unissant leurs efforts, poussèrent leurs envahissements jusqu'à la frontière de la Pologne. Afin d'assurer leur pouvoir et leurs conquêtes, les princes Allemands établirent parmi les Slaves différents postes militaires commandés par des gardiens des marches ou frontières, appelés comtes de la frontière ou mark-graves et autres fonctionnaires. Les rois de l'Allemagne divisèrent les pays vaincus en diocèses et y mirent des évêques. Ils nommèrent à l'évêché de Pologne, Jordan, qui y prêcha le christianisme sous le règne de Mieczislav.

20. Baptême de Mieczislav.

Ne pouvant résister à l'influence étrangère, voyant les changements introduits chez les voisins et redoutant les forces supérieures de l'Allemagne, Mieczislav se décida à changer de coutume. En conséquence il répudia toutes les emmes païennes ses épouses, et se maria avec une femme chrétienne princesse de Bohême nommée Dombrovka. Elle arriva avec plusieurs ecclésiastiques de Bohême, et persuada son mari de se convertir et de se faire baptiser. L'exemple du souverain prépara le peuple à la démolition des idoles. Les soins infatigables de l'évêque Jordan, secondés par Mieczislav et Dombrovka, décidèrent une conversion générale, confirmée définitivement par saint Adalbert, évêque de Praga en Bohême. Cet apôtre traversa Krakovie et la Pologne allant en Prusse et prêchant partout la doctrine de la foi. C'est ainsi que la Pologne devint graduellement chrétienne.

21. Mieczislav humilié par le titre de comte.

Quoique le roi Mieczislav fut devenu chrétien, les Allemands ne voulurent point reconnaître sa qualité de roi et le désignèrent sous le titre de comte, qui signifiait alors fonctionnaire, employé ou domestique de l'empire. Mieczislav se soumettant aux Allemands lorsqu'il était idolâtre, s'humilia bien plus encore, lorsqu'il eut embrassé la religion chré-

tienne. Pendant la paix il payait un tribut, pendant la guerre il servait avec son armée et il avait tant de frayeur des mark-graves des frontières, qu'en leur présence il n'osait ni se revêtir de sa pelisse, ni s'asseoir. Tout cela humiliait extrêmement la nation et l'état. Son fils Boleslav-le-vaillant (*chrobry*), ou plutôt le grand, retira la Pologne de cet abaissement. Conséquemment c'est lui qui doit être considéré comme le véritable fondateur de la Pologne. Boleslav fut un grand monarque, c'est pourquoi je vais fixer plus longuement votre attention sur lui, pour que vous puissiez apprécier son règne, et connaître mieux et en détail ce qui se passa de son temps.

22. Conquêtes de Boleslav-le-grand.

Vous savez très-bien, mes amis, que quand un père riche meurt, il divise sa fortune entre ses enfants. Dans ces temps-là, la même coutume existait entre les familles régnantes, de sorte que Mieczislav partagea la Pologne entre ses fils. Boleslav l'aîné conçut d'autres idées à cet égard. Voulant amener l'unité de la Pologne, il employa un moyen extrême, ce fut de chasser ses frères et de régner tout seul. Ses frères excitèrent ses voisins contre lui. Boleslav attaqué se défendit et conquit sur eux plusieurs pays. Il prit aux Bohémiens la Silésie, Krakovie avec tout le pays avoisinant les monts Karpats. D'un autre côté, toute la Poméranie le reconnut pour son chef et maître. Par ces conquêtes, Boleslav étendit les frontières de son royaume, et le bruit de ses hauts faits se répandit non-seulement chez les Allemands ses voisins, mais dans le monde entier; la réputation qu'il acquit, par sa richesse et son bon gouvernement parvint à un tel degré, que l'empereur Otton III, bien disposé en sa faveur, résolut de faire connaissance particulière avec un héros si célèbre.

23. Arrivée d'Otton III.

Otton III, prince très-dévôt, conçut le projet, en l'an 1000, de visiter le tombeau de saint Adalbert, dont le martyre était arrivé depuis peu chez les païens de la Prusse qui le tuèrent et dont le corps fut racheté par Boleslav et déposé à

Gniezno. Boleslav reçut un hôte si distingué avec la plus grande distinction. Dès la frontière, il fut accueilli par une foule immense accourue au-devant de lui. Boleslav lui-même était à la tête avec ses guerriers. L'or, l'argent, le cuivre ou l'acier et le fer bien poli, que chacun portait selon ses moyens, éblouissaient tous les yeux. Les plus riches escortaient les deux princes, Boleslav et Otton; ils portaient une robe de dignité nommée zupan et autres habits en couleurs claires et voyantes, écarlate, vert, bleu, cramoisi, avec des chaînes d'or. L'or, les pierreries ornaient leurs sabres, leurs cuirasses et leurs boucliers; leurs chevaux étaient richement enharnachés. Les plus riches composaient de nombreux corps de cavalerie couverts de cuirasses; mais plus nombreux étaient les guerriers à pied, armés d'arcs et de boucliers, avec la lance à la main. Les uns portaient des capotes blanches, d'autres des rousses, d'autres encore des noires, mais tous avaient un cœur aussi brave que les plus riches seigneurs. C'est avec ces guerriers que Boleslav allait habituellement à la guerre; mais, cette fois, il les dirigea au-devant d'Otton qui se rendait à Gniezno. C'était en son honneur que Boleslav fit tout cela et pour lui faire voir de près la nation pour laquelle les Allemands avaient de l'antipathie. Otton aperçut donc dans la vaste étendue des champs et prairies qui bordaient son chemin, de nombreux corps armés qui l'escortaient. Ce fut un coup-d'œil magnifique.

24. Otton III visite le tombeau et fonde des évêchés

Quand Otton se trouva près de Guiezno, il voulut manifester sa piété et résolut d'entrer dans la ville pieds nus pour visiter avec plus de respect le tombeau du saint. Boleslav fit passer l'empereur avec son cortège, au milieu des rangs de ses guerriers et à travers une multitude de spectateurs. Sur le passage, il avait fait étendre des draps et des tapis jusqu'au tombeau du saint. Otton s'approcha de la tombe avec recueillement et la plus profonde piété : après avoir fait ses prières, il commença à s'occuper des affaires de la Pologne, d'après la coutume qu'avaient prise les rois

et empereurs d'Allemagne de considérer la Pologne comme un comtat de leur ressort, une dépendance de leurs états. Ayant trouvé que c'était un état considérable, il y établit une hiérarchie ecclésiastique. A côté de l'évêché de Pologne ou de Pozen, déjà existant, il érigea l'archevêché de Gniezno et les évêchés de Krakovie, de Vrotslav et de Poméranie, qui devaient ressortir de l'archevêché de Gniezno.

25. Les banquets.

Otton resta trois jours à Gniezno et Boleslav le fêta à ses propres frais. Dans le temps où régnait Boleslav, il existait tout un autre ordre et tout une autre coutume qu'aujourd'hui dans la manière de vivre. Tout était simple et rustique. Les châteaux des rois, les maisons des seigneurs et les cabanes des paysans, se ressemblaient beaucoup. Rien n'y était élégant comme de nos jours, mais partout régnait la cordialité, la simplicité et la franchise; partout aussi, on voyait le bien-être et l'abondance. Dans une maison de citoyen propriétaire et cultivateur, et de kmeton, on apercevait plus de vases en bois et en terre, qu'en argent; il y avait un peu moins de luxe que chez les riches et chez les rois. La maison royale était aussi en bois; mais ses parois étaient couvertes de riches tapis, ornés de plaques d'or et d'argent, de boucliers, de sabres resplendissant de pierreries. Les chambres étaient vastes et pouvaient contenir des hôtes nombreux. Les tables étaient grandes, en bois de chêne ou tout autre bois du pays, faites avec simplicité, mais revêtues quelquefois de lames d'or ou d'argent, couvertes de draps de laine ou de toile de chanvre ou de lin, assez grossière, mais très-blanche et peu connue hors du pays. On plaçait sur ces tables des plats d'or ou d'argent de différentes formes, avec des vases de même métal artistement ciselés; des cuillers d'argent en abondance. Tous les plats étaient remplis de mets accommodés bien simplement. La viande bouillie et rotie était tantôt d'animaux domestiques tels que bœufs, porcs, volailles, tantôt de gibier, tels que lièvre, chevreuil, sanglier, daim, bison, urus, castor. Il ne manquait pas de légumes; on y avait du millet, des gruaux, de l'orge bien gras avec du lard; le

pain et le gâteau faits de farine de seigle. Il y avait en tout abondance et richesses. Les hôtes étaient placés sur des bancs longs et quelquefois des tabourets; les plus distingués, avaient des fauteuils couverts de riches brocards, étoffes qui venaient de la Grèce ou des pays des Mahométants d'Asie. On versait dans des vases brillants des boissons aceteuses et rafraîchissantes; de la bière forte, de l'hydromel et autres boissons douces et spiritueuses. Tout le monde était admis à boire et à manger. Ce n'est pas tout : après que l'empereur, les seigneurs allemands, leur suite et tous leurs domestiques s'étaient bien rassasiés, à chaque repas, tout ce qui était en or et en argent sur les tables était donné à l'empereur et distribué entre tous les seigneurs allemands et leurs domestiques. De plus, Boleslav donna aux Allemands d'autres présents en fourrure, riches vêtements, armes précieuses, et argent monnayé. C'est ainsi que Boleslav fêta et régala son hôte Otton III, pendant son séjour à Gniezno.

26. Traité de Gniezno.

Les Allemands furent étonnés des richesses et de la prodigalité du roi de Pologne. Otton lui-même s'apercevant, que la réalité surpassait tout ce qu'il avait entendu dire de Boleslav et saisi d'étonnement, tint conseil avec les seigneurs de sa suite, déjà gagnés par la munificence du roi polonais, sur la manière dont il devait traiter un si riche et si puissant prince : on décida, qu'il serait très-inconvenant de lui donner le titre de comte ou de marck-grave et de le considérer sujet à l'empire. Or donc, un jour que tout le monde était réuni au banquet, Otton éprouva une telle satisfaction qu'il la témoigna en ôtant de sa tête, sa propre couronne impériale, et en la posant sur la tête de Boleslav comme un gage de l'amitié et de la fraternité qui devait exister désormais entre les deux monarques. Ensuite, il fit avec Boleslav, un traité par lequel il le reconnaissait comme roi de Pologne, son allié et défenseur de l'empire; il le délivra de toute sujétion et dépendance envers les rois ou empereurs allemands qui ne devaient à l'avenir gêner l'indépendance des possessions de Boleslav ni entraver aucune acquisition qu'il ferait

en Slavonie. Par le même traité, il lui remit tout son pouvoir sur la hiérarchie nouvelle qu'il venait de fonder. Ce traité fut ratifié par le pape. S'appuyant sur ce traité, bientôt après Boleslav érigea Lubusz en évêché qu'il mit avec celui de Posen, sous la dépendance de l'archevêché de Gniezno; plus tard, Mieczislav II son fils, fonda encore l'évêché de Kuiavie.

27. Guerre avec l'empereur Henri II.

Après le traité de Gniezno, Otton de retour dans son pays, envoya en présent à Boleslav un morceau de la lance de saint Maurice : cette relique richement enchassée dans une sorte de lance, remplaçait alors le sceptre et servait de marque distinctive de la dignité royale. Donc, Boleslav, ayant reçu Otton comme son souverain, se sépara de lui comme ami et allié. On devait attendre beaucoup de cette amitié, mais elle ne dura pas long-temps. Otton mourut bientôt et son successeur Henri II devenu roi, ne put rester l'allié de Boleslav-le-grand, car celui-ci se lia avec ses ennemis de l'intérieur de l'Allemagne, attaqua les mark-graves des frontières et autres fonctionnaires commandants des places fortes, et conquit rapidement la Luzace, la Misnie ou la Serbie, la Bohême et la Moravie, qu'il joignit à son royaume, comme pays Slaves, sans avoir aucun égard aux prétentions des Allemands et de leurs rois sur ces possessions. C'est ainsi que commença une guerre de plus de quinze ans, guerre onéreuse pour un état nouvellement fondé par Boleslav et qui était bien loin d'être aussi peuplé et d'offrir autant de ressources que l'Allemagne, tandis que Henri II roi d'Allemagne, qui était en même temps empereur, disposait d'une vaste puissance et commandait à des troupes nombreuses et bien armées. Cependant, Boleslav, avec l'aide de Dieu et par son génie, triompha, et Henri II le considéra comme un fléau que Dieu lui envoyait pour le punir de ses péchés.

28. État et organisation du pays.

Tous les pays réunis sous le gouvernement de Boleslav, se composaient de différentes peuplades et communautés qui furent organisées, sans aucune distinction en districts ou terres *(poviaty ziemié.)* Dans chaque district on voyait çà et là, ou des chaumières dispersées et isolées, ou des hameaux et villages qui comptaient quelquefois des centaines de chaumières et maisons, dont les habitants furent tous occupés d'agriculture. Boleslav mit ses soins à augmenter ces villages et à les faire prospérer en bourg, *(posada)* pour que les gens de métier s'y établissent et que le commerce y développât comme dans les villes d'Allemagne. Il attira donc le peuple dans ces communes, hameaux ou bourgs, par des fêtes et surtout par des repas publics dont il faisait les frais. Toutes les habitations étaient en bois : à peine pouvait-on trouver de loin en loin une maisonnette ou une église en briques, car dans ce temps-là les églises mêmes étaient construites en bois. Près du chef-lieu ou bourg principal, qui tenait lieu de ville capitale de district, on construisait un château ou une place forte qu'on appelait *castrum*, *castellum*, *grod*. Les constructions de la place étaient ordinairement en bois, mais elles étaient entourées de fossés difficiles à franchir et cernées quelquefois d'un mur et de palissades; de sorte que des remparts en pierre ou en terre à côté de larges fossés environnaient un espace assez vaste pour contenir beaucoup de monde. Ces places de défense aussi bien que les forêts environnantes, servaient de refuge et d'asile aux autorités et aux populations dans le cas d'invasion. Dans ces bourgs-forts *grod*, résidaient les premiers magistrats du district nommés châtelains, castellans ou comtes, titres et fonctions qui répondaient à ceux de graf ou mark-grave, fonctions allemandes. En temps de paix les châtelains administraient et rendaient la justice; en temps de guerre ils conduisaient les populations de leurs districts aux combats.

29. Force armée, dispositions militaires.

Tout habitant du pays de quelque condition qu'il fût, s'il était en état de porter les armes, était appelé, en cas de

besoin, à la défense générale. Les cultivateurs, les plus pauvres désignés sous le nom de kmetons, c'est-à-dire paysans, veillaient à la sûreté des châteaux et places fortes; ils y montaient la garde en se promenant d'un bout à l'autre et chantant continuellement. Le plus grand nombre d'entre eux s'exerçaient au maniement des armes et aux manœuvres Ceux des *kmetons* qui avaient les moyens de se procurer un cheval, entraient dans les rangs des *sléchites* (*szlachcic*, nobles) qui, étant les plus riches, composaient l'élite de l'armée Par ce service ils s'ennoblissaient, car, pour avoir un cheval, un bouclier, une cuirasse, une armure complète enfin, il fallait posséder une fortune considérable. Un homme ainsi armé en valait plusieurs autres qui ne l'étaient pas. Dès que la guerre était déclarée, ou si l'ennemi faisait une invasion inopinée, la nouvelle s'en transmettait rapidement par tout le royaume. On brûlait le feu, on allumait des tonneaux remplis de résine et de poix, placés sur les montagnes, dans les places fortes et au milieu des champs ouverts, pour avertir du danger commun; les gardes s'avertissaient mutuellement; des courriers étaient envoyés de tous côtés pour porter les ordres du roi, et aussitôt les châtelains rassemblaient les guerriers de leurs districts et les conduisaient à Boleslav. Tout le royaume était en mouvement. Point de délais ni de retard, partout de la bonne volonté et de l'empressement, car Boleslav avait su gagner la confiance et l'attachement des peuples dont il cherchait toujours à épargner le sang, tout en le conduisant à la victoire. Il aimait mieux voir la dévastation d'une partie de pays, que d'exposer les hommes qui défendaient les places fortifiées et assuraient l'indépendance de leur patrie.

30. Fin de la guerre avec Henri II. Paix de Budiszin (Bautzen).

Pendant la guerre avec Henri II, celui-ci envahit plusieurs fois avec toutes ses forces les possessions de Boleslav et y porte le pillage; mais jamais il ne réussit à s'emparer d'aucune place fortifiée; ses armées fatiguées par des escarmouches et des attaques imprévues, furent enfin détruites, et il

fut obligé de s'enfuir sans butin. Boleslav voulant éviter une bataille décisive avec ses forces inférieures, et cependant vaincre son ennemi, faisait des excursions jusqu'à l'embouchure de la Saal et envoyait des détachements jusqu'en Bavière; ayant séduit à force d'argent quelques seigneurs allemands, il suscita par leur moyen des embarras à Henri II en Allemagne et même en Italie, en provoquant contre lui des rébellions et des révoltes. Plusieurs fois Henri II chercha à faire la paix, mais les Allemands désiraient que Boleslav vînt chez eux leur en faire la demande. Boleslav répondit qu'il ne passerait pas même un pont pour se rapprocher d'eux. Les Allemands furent donc obligés de venir trouver Boleslav à Budiszin (Bautzen), ville conquise, où ils conclurent en 1018 une paix définitive, par laquelle, Boleslav renonça à ses prétentions sur la Bohême et la Misnie, mais il conserva la Moravie et la Luzace, comme on le voit sur la carte n. 3. De plus les Allemands s'obligèrent à fournir un contingent composé de quelques centaines d'hommes armés pour servir dans la guerre que Boleslav était dans l'intention d'entreprendre contre les Russiens. Tels furent la paix et le traité de Budiszin qui terminèrent la guerre de quinze ans.

34. Expédition contre les Russiens.

Les discordes qui s'élevèrent entre les fils de Vlodimir et dans lesquelles Boleslav intervint, le décidèrent à cette expédition. La fortune lui fut favorable cette fois comme antérieurement. Son entrée dans la superbe et vaste cité de Kiiov, qui comptait plusieurs centaines d'églises et temples, est très-célèbre parce qu'il donna un coup de sabre à la porte principale, nommée porte d'or, qui en fut ébréchée. Ce sabre, présent d'Otton III, reçut le nom d'ébrécheur (*szczerbiec*) et fut gardé avec les autres insignes de la couronne. Boleslav s'étant convaincu qu'il trouverait trop de difficulté à se maintenir à Kiiov, pilla cette ville et enleva le trésor qu'elle contenait, trésor qui ne fut pas assez considérable ainsi qu'on l'a prétendu pour l'enrichir, car il était très-riche comme nous venons de le voir, et sa richesse ne provenait point de pillage, mais de la prospérité de son royaume et de ses habitants qui,

par leur commerce et leur travail, étaient en état de payer de fortes impositions foncières appelées *poradlne*.

32. Routes de commerce.

Jetez maintenant un coup-d'œil sur la carte n. 3, et remarquez bien l'étendue et la position du royaume que fonda Boleslav : vous y distinguerez les routes de commerce qui traversaient la Pologne. Les Normands de cette époque, animaient les communications lointaines. Les Russiens-Varègues, d'origine normande, conservaient leurs relations avec la mère-patrie. Les Danois, qui régnaient en Angleterre, étaient de la même race, comme tous les habitants de la Skandinavie. Ceux-ci créèrent un état particulier en France, d'où, ils allaient en pèlerinage jusqu'à Jérusalem, traversant l'empire d'Orient. Les Normands-français cherchaient des communications avec les Normands-russiens : c'est pourquoi ils établirent des routes commerciales qui traversaient la Pologne : de l'Allemagne par Krakovie, Luck jusqu'à Kiiov; par Posen, Gniezno, Plock jusqu'en Moravie; de la Hongrie par Krakovie, Vrotslav, Glogov, d'où elles se dirigeaient à gauche vers l'Elbe, et à droite vers la mer par Czarnkov, Bialigrod. Dans les pays des Russiens elles allaient par Novogorod, Smolensk, Kiiov, jusqu'à Constantinople ou Byzance.

33. Objet de commerce, esclaves.

Ces routes de commerce et beaucoup d'autres étaient fréquentées par des caravanes de marchands, qui tenaient leurs foires dans les villes les plus considérables de la Pologne. Les Anglais et les Danois se rencontraient avec les peuples de la Grèce; les Français et les Allemands avec les Russiens. Les précieuses marchandises de Byzance abondaient sur ces marchés. Outre les marchandises grossières de l'Allemagne, l'argent des Allemands et des Anglais, restait en Pologne et y circulait, car les Polonais avaient beaucoup de produits en grain, fourrures, bétail et chevaux, qu'ils vendaient et échangeaient contre les armes d'Allemagne ou les riches étoffes de l'Orient. Dans ces temps-là les esclaves

étaient aussi un objet de trafic. C'étaient des prisonniers de guerre qui ne pouvaient être rachetés par leurs parents ou amis. Mais en Pologne la population étant encore peu nombreuse, Boleslav donna des terres à des milliers de ces prisonniers et en fit des colons agricoles, qui recouvrant ainsi leur liberté, devenaient kmetons et citoyens. Les seigneurs en faisaient de même dans leur terres et changeaient leurs prisonniers en colons, qui ordinairement étaient établis au milieu des forêts qu'ils devaient défricher et changer en culture pour devenir libres. Au reste, à cette époque, des mesures étaient déjà prise en Pologne, pour diminuer et abolir le trafic barbare de l'esclavage.

34. Divertissements de Boleslav.

Le pays était boisé et contenait d'immenses forêts, des forêts vierges pleines de gibier. Tous les seigneurs et Boleslav lui-même se livraient avec ardeur à la chasse, chacun dans les forêts qui lui appartenaient. Quoique gros, gras et d'un embonpoint gênant (15) Boleslav aimait beaucoup cet exercice. Dans les grandes chasses on ordonnait des battues générales, et les populations voisines se mettaient en mouvement pour faire lever le gibier et le pousser sur un seul point. Le gibier offrait alors des espèces d'animaux devenus aujourd'hui très-rares, tels qu'élans, bizons, urus, ours, sangliers. Dans les petites chasses au lièvre, aux oiseaux on employait quelquefois des faucons dressés. Pour ces chasses, dans plusieurs cantons, les habitants étaient soumis à certains services et à cer-

(15) Nous avons restitué l'épithète de *Grand* à Boleslav. Cette épithète lui a été donnée par les premiers écrivains qui traitent son histoire, même par les annalistes russiens, et aucun de ces derniers ne connait d'épithète *chrobri*, *chrabri*, vaillant, que les historiens polonais du XVe siècle disent avoir été donnée par les Russiens, quoique le mot *chrobri* soit aussi bien polonais que russien. Les Russiens, et particulièrement les Russiens-Varègues qui avaient des motifs de se plaindre de Boleslav, l'appelèrent *porc*, par dérision de sa corpulence, comme attestent les annalistes russiens. Les Allemands, qui se fâchaient beaucoup plus contre lui, le nommèrent *trink-bier*, buveur de bière, et se moquaient de sa respiration difficile.

taines redevances. On soignait beaucoup le castor, qui était aussi l'objet d'une chasse particulière. La pêche était considérable, très-variée et imposait des redevances locales qui furent comptées au nombre des charges publiques.

35. Réunion de plusieurs peuples dans un seul état.

Boleslav entreprit la tâche difficile de réunir et de fonder dans le seul état de Pologne, les peuplades de différents districts et communautés, entre lesquelles il existait des haines et des rivalités, quoique la plupart tirassent leur origine de la même souche, celle des Lechites. Doué d'un rare talent de manier le cœur humain, il réussit à se faire autant aimer des Mazoviens, des Krakoviens, des Silésiens et des Moraviens que des Polonais qui croyaient régner avec lui. Tous le considéraient comme un père. Pour les Krakoviens, les Silésiens, les Mazoviens ou Polonais enfants de différentes mères et orphelins, Boleslav-le-grand était effectivement un père. Par le respect pour leur liberté individuelle et par la distribution égale de la justice : il réussit à leur faire oublier qu'ils n'avaient pas la même origine maternelle : ils commençaient à fraterniser, et se croyaient frères. Tous étaient également attachés à Boleslav, non-seulement à cause des victoires qu'il avait remportées contre les Allemands et qui garantissaient leur liberté et leur indépendance, mais encore parce que son gouvernement était juste et son affabilité égale envers tout le monde.

36. Gouvernement, pouvoir.

Conformément aux mœurs généralement adoptées dans ces temps éloignés, Boleslav était général en chef en temps de guerre et juge suprême pendant la paix. C'était une ancienne coutume chez les Slaves, que le peuple et les habitants des communes se réunissent en masse pour délibérer des affaires publiques. Si ce n'était pas la population entière du canton, alors c'étaient ses anciens, respectables par leur âge et leur expérience, qui se rassemblaient en conseil, afin de pourvoir au besoin de la commune ou du pays. Il ne faut

pas s'imaginer Boleslav comme un conquérant arbitraire, sans égard pour ces droits sacrés, il les observait et les respectait. Aussitôt qu'il arrivait dans un district, le magistrat et les anciens du lieu accouraient auprès de lui : il assistait au conseil, à l'assemblée territoriale, y rendait la justice et délibérait. Mais quand il réunit tant de populations diverses en un seul peuple et les districts et les communes en un seul état, il fallait un pouvoir suprême qui fût concentré dans la personne de Boleslav. Il composa un conseil de douze dans lequel il avait toute confiance, et avec lequel, lui, comme roi de Pologne, méditait sur les besoins du royaume, sur ce qui pouvait lui être le plus utile; il s'informait des vœux des habitants et ensuite décidait et agissait. Il était législateur et souverain absolu

37. Justice et tribunaux.

Boleslav rendait ses jugements d'après les lois et les coutumes adoptées depuis longtemps, et conservées par des traditions et usages, ainsi que d'après des réglements qu'il établit lui-même. Il accueillait avec une égale bienveillance les requêtes des seigneurs léchites ou nobles, et celle des plus pauvres kmetons ou paysans, contre les employés qu'il jugeait sévèrement. Il surveillait la perception des impôts et autres redevances, pour qu'ils fussent exactement perçus, sans injustice ni vexation. Il veillait aussi à ce que les magistrats ne négligeassent rien de ce qui était nécessaire pour la sûreté des districts contre toute invasion extérieure ou pour la tranquillité publique; que les rapines et le brigandage fussent réprimés et que les fonctionnaires ne commissent point d'abus dans l'administration de la justice. Boleslav lui-même, comme la dernière haute instance, entendait avec assiduité les litiges des habitants, et rendait des sentences toujours justes et équitables. A l'égard des criminels, il poussa quelquefois la sévérité à l'extrême; pour les fautes moins graves il était indulgent, espérant toujours que les bons conseils et une bonne admonition suffiraient pour ramener les coupables au devoir. D'après les usages de ce temps-là, il arriva quelquefois à Boleslav d'appliquer lui-

même une correction paternelle aux réfractaires. Quand des seigneurs avaient commis quelques fautes, ils étaient invités par le roi à un banquet et à un bain à vapeur; ils devaient d'abord écouter une réprimande, après quoi ils recevaient une fustigation qui devait les réconcilier avec la probité. De là vient le proverbe polonais: «Donner un bain à quelqu'un.» Beaucoup de personnes en reçurent, mais comme c'était toujours avec équité, personne ne s'en plaignit. Si les voisins de Boleslav le reconnurent comme grand à cause de ses conquêtes et de ses richesses, combien les peuples slavons et léchites ne devaient-ils pas le bénir, lui qui était si bien connu par sa justice Aussi, long-temps après sa mort, surtout, au moment des revers et du malaise, son nom seul rappelait le vieux temps prospère, l'âge d'or, et ramenait la concorde fraternelle parmi les habitants.

38. Écoles, clergé, sacre du roi.

Boleslav avait beaucoup de considération pour le clergé et fonda des églises et plusieurs couvents. Ayant reconnu que les lumières avaient atteint un plus haut degré dans certains pays que dans le sien, il voulut que le clergé les introduisît en Pologne. Ces sciences se bornaient alors à la connaissance de la langue latine, à savoir lire et écrire en latin, à savoir chanter dans les cérémonies religieuses et à lire le saint évangile et les écritures saintes. Ces premières connaissances conduisirent à de plus profondes recherches sur d'autres ouvrages et sur l'histoire du pays. C'était presque uniquement le clergé qui s'y livrait. Le clergé reconnaissant, considérait beaucoup Boleslav et se montrait envers lui, non-seulement docile, mais très-obéissant. Ce grand prince ne pouvant obtenir du pape de Rome la permission de se faire couronner avec le cérémonial du sacre, et ne voulant plus faire des démarches qui lui semblaient incompatibles avec son autorité et sa puissance, il prit le parti de se faire couronner et oindre par ses évêques, ce dont ils s'acquittèrent très-volontiers. Peu de temps après cette cérémonie, Boleslav-le-grand, au faite de la grandeur et couvert de gloire, mourut en paix, en 1025.

39. Mieczislav II et Rixa.

Entre les mains d'un mauvais fermier la meilleure moisson se perd récoltée en temps non convenable; le bétail le mieux portant succombe faute de soins; les bâtiments les mieux construits tombent en ruines ou périssent par l'incendie; par la même cause, Boleslav était un excellent fermier; mais son fils et successeur, Mieczislav II, ne suivit pas son exemple. A peine son court règne fini, ce fut encore pis. Sa femme devenue veuve, parente des empereurs d'Allemagne et de race allemande, prit les rênes du gouvernement. Elle n'eut aucune considération pour les mœurs et coutumes du pays. Elle méprisait les Polonais, se moquait de leurs manières et costumes qu'elle trouvait grossiers; elle n'avait de confiance que dans les Allemands auxquels elle donna toutes les places et emplois qui étaient à sa disposition, ce qui enfin irrita tellement les Polonais, qu'ils se révoltèrent contre son autorité. Elle fut obligée de s'enfuir en Allemagne, ce qu'elle fit en emportant la couronne et les trésors royaux. Son fils Kazimir, très-jeune encore, la suivit en Allemagne et s'occupa à Liége à étudier les sciences et l'art militaire; de sorte que la Pologne resta sans chef.

40. Anarchie.

L'anarchie n'eut alors aucun frein. Les nombreux colons composés d'hommes des pays conquis ou dévastés dans les guerres précédentes et établis dans différentes parties du royaume, s'étant réunis aux paysans, se révoltèrent et prirent les armes contre leurs seigneurs qui s'armèrent aussi entre eux. Les païens reprirent leur haine contre les chrétiens, détruisant les églises et massacrant les ecclésiastiques. L'assassinat était à l'ordre du jour. Les Russiens d'un côté et de l'autre les Bohêmes profitant de ces circonstances, firent une irruption dans le pays et le pillèrent. Ils commirent d'affreux ravages. On voyait les habitants sans défense, dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, arrachés à leur patrie et vendus à l'étranger; les villes et les villages incendiés; les trésors de l'église et de l'état pillés et emportés; une partie

considérable du pays entièrement dépeuplée et changée en un désert. Personne ne se trouva pour défendre une patrie désolée, pour arrêter l'ennemi, parce que la discorde était implacable. Ces mêmes guerriers, ces mêmes hommes qui, réunis d'un commun accord, avaient déployé tant d'énergie sous Boleslav-le-grand, se montrèrent sans force dès qu'ils furent divisés. Dans cette déplorable perplexité, dans une province reculée de la Pologne, se trouva un chef nommé Maslav, qui défendit la vaste Mazovie contre les invasions étrangères. C'est là que le peuple chercha un refuge, et trouva la sécurité sous les ordres de Maslav qui y établit sa domination.

41. Kazimir-le-restaurateur.

Plusieurs années passées dans ces tourments firent sentir aux Polonais la nécessité de la concorde. On demanda d'une commune voix le retour de Kazimir. Il fut appelé au trône. Ce prince tout jeune encore, ayant repris la couronne déposée par sa mère chez l'empereur, fut salué et reçu partout avec des cris de joie. Il n'éprouva aucun obstacle pour se mettre en possession des pays dévastés et dépeuplés de la Pologne : le seul Maslav, confiant dans ses forces, ne voulut point le reconnaître et Kazimir eut beaucoup de peine à le vaincre. Il obtint aussi des Bohêmes la restitution de Vrotslav et d'autres places de la Silésie. Kasimir gouverna avec habileté, rétablit les évêchés, les abbayes, les couvents et les écoles; il consolida la paix dans tout le pays et lui donna ainsi le temps de se refaire des pertes éprouvées dans les derniers revers; il fit refleurir la Pologne et mérita ainsi d'être nommé le restaurateur ou le rénovateur de cet état.

42. Boleslav II le hardi.

Boleslav II, courageux sur un champ de bataille, prodigue dans ses dépenses, voulut imiter Boleslav-le-grand, son aïeul et son prédécesseur. Les dissensions des familles régnant sur la Bohême, la Hongrie et les pays des Russiens, provoquèrent son intervention et lui facilitèrent ses victoires. Il humilia

les Bohêmes. Médiateur généreux et désintéressé, on le vit souvent, de concert avec les évêques hongrois, ramener la concorde dans la Hongrie, entre les princes de ce pays et y établir plusieurs rois de suite. Dans les vastes contrées des Russiens, les descendants de Jaroslav-le-grand, divisés entre eux, s'emparèrent mutuellement de plusieurs principautés et de plusieurs villes. Boleslav II secourut les ducs de Kiiov, chefs de tous les autres, et fit en même temps la conquête de la Russie-rouge, l'ancienne Chrobatie-rouge. Il soutenait activement cette guerre depuis plusieurs années, lorsqu'en 1077, le jour de Noël, ayant convoqué plusieurs évêques polonais et hongrois, il se fit solennellement couronner; mais il ne régna pas longtemps après cet événement.

43. Assassinat de l'évêque Stanislav. — Retraite en Hongrie.

Une guerre que ce prince soutenait avec opiniâtreté contre les Russiens, depuis plusieurs années, lui attira le mécontentement de ses guerriers, qui étaient habitués à rentrer dans leurs foyers à la fin de chaque campagne entreprise dans le courant d'une année. Comptant trop sur ses moyens, Boleslav-le-hardi voulut gouverner par lui-même; ne se fiant à personne, il devint trop soupçonneux et trop sévère. Stanislav, évêque de Krakovie, blâma sa conduite et lui adressa ouvertement des réprimandes : on dit même qu'il conspira contre lui. Dans sa colère, Boleslav se fit justice lui-même et tua l'évêque. Ce forfait et toutes ses violences attirèrent sur lui l'animadversion générale, au point qu'il fut obligé de quitter la Pologne. Il se rendit en Hongrie avec son fils Mieczislav. Vladislav, roi de Hongrie, alla à sa rencontre avec une suite nombreuse pour lui témoigner sa reconnaissance et ses bonnes dispositions. Mais l'orgueil du proscrit lui fit méconnaître cet acte d'un cœur généreux. Il ne voulut point s'incliner devant le roi qu'il avait lui-même placé sur le trône. Les Hongrois, justement indignés, murmurèrent hautement contre un orgueil si mal placé, et quoique Vladislav lui offrît un asile assuré, il périt misérablement oublié dans sa retraite, victime de la haine qu'il avait inspirée aux Hongrois.

44. Vladislav-Herman et son favori Sieciech.

Après l'éloignement de Boleslav-le-hardi, on mit sur le trône son frère, Vladislav-Herman. Ce prince, d'un esprit indolent et borné, accorda aux étrangers des évêchés et des abbayes. Il laissa passer sans recherches la mort de son neveu Mieczislav qui était revenu de la Hongrie, et qui fut empoisonné. Quoique placé sur le trône, il ne se fit point couronner et n'osa même prendre le titre de roi. Incapable de se gouverner dans les plus petites actions, il se reposa sur son favori Sieciech du soin de toutes ses affaires, le créa son palatin (*voïevoda*), l'investit du pouvoir militaire et de la puissance civile. Sieciech pouvait, par conséquent, comme juge suprême, terminer à l'amiable toutes les contestations entre les citoyens, punir les coupables d'après les lois, comme administrateur veiller au maintien de l'ordre dans tout le pays, à l'accomplissement des obligations imposées par l'état, au paiement des redevances et des impôts. Vladislav laissa Sieciech abuser de son pouvoir et enfreindre les lois, disposer des emplois à son profit, construire des châteaux forts, ce qui jusqu'alors n'avait jamais été accordé à aucun citoyen. Ce favori, enhardi par sa faiblesse, protégea les uns au détriment des autres, commit mille exactions et se livra à l'arbitraire le plus effréné. Cette conduite fit naître des plaintes et indisposa tous les esprits contre lui. L'animadversion générale causée par les fautes du ministre retomba sur le roi. Telle fut l'origine des discordes civiles.

45. Les fils se révoltent contre leur père et son favori.

Les Bohêmes ne laissèrent point échapper cette occasion; ils intervinrent et envenimèrent des dissensions qui n'étaient déjà que trop graves. Leur duc, Bretislav, tira d'un couvent Zbigniev, fils illégitime de Vladislav-Herman, destiné par son père à l'état ecclésiastique, et réussit à persuader aux mécontents de le choisir pour leur chef. Vladislav-Herman avait un autre fils légitime, dit Boleslav-bouche-torse (*krzivousty*). Plusieurs combats, dans lesquels ce prince se distingua très-jeune encore, développèrent son caractère bel-

liqueux. On le décida à s'associer à la révolte de Zbigniev contre son père ou plutôt contre son favori Sieciech. Tous les mécontents, ainsi réunis et formant un parti formidable, déclarèrent la guerre à Vladislav-Herman qui consentit d'abord à éloigner Sieciech pour s'unir à ses enfants; mais ce favori s'était tellement emparé de son esprit, qu'une nuit il s'échappa de son camp, et, traversant la Vistule sur une barque avec deux de ses confidents, il se rendit au château de Sieciech, où ce ministre s'était retiré. Sieciech fut enfin banni du royaume. Vladislav-Herman, en mourant, laissa ses enfants divisés entre eux, et la Pologne exposée à de nouvelles guerres civiles.

46. Boleslav III, bouche-torse, et Zbigniev.

Zbigniev fut vraiment malheureux! Plus âgé que Boleslav III, il régna sur la partie de la Pologne qui lui avait été désignée par son père; mais il ne put effacer la tache imprimée à sa naissance, et son cœur mal disposé en fut exaspéré. L'ambition le porta plusieurs fois à se liguer avec les ennemis de la patrie. Cette conduite attira sur la Pologne de nouveaux malheurs. — Boleslav III eut à combattre sans relâche les ennemis suscités par l'esprit turbulent de Zbigniev : les Prussiens, les Poméraniens, les Bohêmes et les Allemands. La guerre qu'il eut à soutenir contre ces derniers fut la plus importante ; elle se termina ainsi : L'empereur avait placé son camp près de Vrotslav, lieu qui lui devint funeste. Il fut forcé de l'abandonner avec les restes de son armée affaiblie par la famine. Dans la suite, par mépris contre les Allemands, on le nomma le champ des chiens (16). Un autre fait d'armes de Boleslav III fut la conquête de la Poméranie, pays situé entre la Vistule et l'Oder, et dont il convertit les habitants au christianisme. Les rois de Pologne l'avaient soumise plusieurs fois, mais Boleslav III, bouche-torse, la réunit définitivement à la Pologne. Entraîné par son caractère belliqueux, il poussa ses conquêtes jusqu'à l'île de Rugen et au-delà des pays habités par les Lutices-Vilces. Mais elles ne furent point conservées par ses successeurs.

(16) *Psie polé* en polonais, *Hundsfeld* en allemand, aujourd'hui petit bourg, près de Breslav.

47. Assassinat de Zbigniev.

Chaque victoire gagnée sur les ennemis était une nouvelle humiliation pour Zbigniev, et rendait plus évidentes ses coupables manœuvres et sa scélératesse. Souvent il conjura la perte de son frère, lorsque celui-ci, au contraire, l'ayant mainte fois à sa disposition, lui pardonnait généreusement. Enfin, dépouillé de cette partie de l'état qui lui fut désignée par son père et banni de sa patrie, il obtint de son frère la permission d'y rentrer. Revenu, il fit porter devant lui son glaive, comme insigne de la royauté et de la souveraineté. Ses vaines bravades et ses présomptueuses menaces indignèrent Boleslav au point qu'il lui échappa une fois de manifester le désir de s'en voir débarrassé, et des hommes serviles, toujours trop empressés de chercher les occasions de se rendre agréables à leur maître, se hâtèrent d'assassiner Zbigniev. Mais si cette mort délivra Boleslav d'un ennemi, elle lui en suscita un autre dans sa propre conscience qui lui reprochait d'avoir causé la mort de son frère. Son repentir et les actes expiatoires qu'il s'imposa publiquement, ne calmèrent point ses remords.

48. Chagrins et affaiblissement.

Les tourments auxquels il était en proie, furent encore aggravés par les révoltes de plusieurs châtelains, ses principaux officiers, qu'il fut forcé de punir sévèrement. Dans la guerre civile de Hongrie, le parti au secours duquel il était venu le trahit et, par sa défection, lui fit essuyer une grande perte. Les Bohêmes pillèrent la Pologne et les Russiens, secondés par la trahison, l'envahirent plusieurs fois. Boleslav, ne pouvant plus réparer ses pertes ni venger ses outrages réitérés, en conçut une affliction qui détruisit sa santé et accéléra sa fin. Dans son agonie à Plock, en 1139, il partagea son royaume entre ses quatre fils Vladislav, Boleslav, Mieczislav et Henri; le plus jeune, Kazimir, encore enfant, n'obtint rien.

49. Caractère des conquêtes de la première période.

La première période depuis l'avénement au trône de Ziemovit jusqu'à la mort de Boleslav III, depuis 860 jusqu'à 1139, comprend un espace d'environ 280 ans. Vous avez dû remarquer, mes amis, que pendant ce laps de temps les rois soumirent différents pays. Ziemovit et ses successeurs firent des conquêtes; celles de Boleslav-le-grand furent les plus étendues; Boleslav II, dans ses exploits guerriers, se montra grand capitaine. Boleslav III, qui fut aussi conquérant, se distingua plutôt par son courage personnel que par son habileté comme général. Par conséquent, c'est à juste titre que nous avons désigné sous le nom de Pologne conquérante la période comprise entre Ziemovit et Boleslav III. Les monarques suivants ne furent point conquérants

50. L'absolutisme affaibli.

Dans cet espace de 280 ans, n'oubliez pas que les rois furent absolus. Bien qu'ils respectassent les institutions locales, leur volonté avait cependant plus de force. Mais l'absolutisme, au lieu de se soutenir, s'affaiblissait considérablement, parce que les évêques, les séculiers grands seigneurs et hauts dignitaires, les palatins et les gouverneurs des provinces s'emparèrent graduellement d'une portion du pouvoir, ce qui restreignit celui des rois. L'abus que Boleslav II fit de sa puissance, et les dissensions intestines qui survinrent sous ses deux successeurs contribuèrent beaucoup à relever l'autorité des particuliers et à diminuer celle des monarques. Boleslav III ne fut pas aussi absolu que Boleslav I[er]. Ceci est d'une considération importante, car les successeurs de Boleslav III cessèrent tout-à-fait de régner sans contrôle. L'aristocratie acquit une telle puissance que le roi ne régna plus seul, mais partagea la souveraine autorité conjointement avec les évêques, les palatins et les grands seigneurs.

(Les chap. un à dix-huit des considérations sur l'état politique de l'ancienne Pologne forment le complément de cette période, à la suite de laquelle on peut les lire.)

SECONDE PÉRIODE.

DEPUIS 1139 JUSQU'A 1333; — 200 ANS.

LÉCHIE EN PARTAGE.

Les princes de la famille de Piast, avec l'aristocratie (17).

51. Il est nécessaire de connaître la généalogie.

Depuis Ziemovit jusqu'à la mort de Boleslav III, la Pologne resta toujours unie. Partagée quelquefois momentanément entre les membres de la famille régnante, elle se reformait bientôt sous le même sceptre. Après le partage de Boleslav III, elle demeura longtemps divisée en plusieurs duchés. C'est pourquoi nous l'appelons pendant cet espace de temps, depuis 1139 jusqu'à 1333, 194 ans, la Pologne en partage. Cet espace de deux siècles fut le règne de l'aristocratie : car les grands seigneurs étaient tout puissants, comme nous allons

(17) Les ouvrages et les mémoires de l'auteur qui se relatent à cette seconde période, sont :

La Pologne sauvée du temps de Vladislav-Lokéték.

Essai historique sur la législation polonaise civile et criminelle (publié, par Léonard Chodzko, dans le second volume du Tableau de la Pologne, de Malte-Brun).

Législation primitive, civile et criminelle de la Pologne.

Analyse critique du statut de Vislitza.

Esquisse de l'histoire de la Lithuanie et des pays russiens jusqu'à leur union avec la Pologne.

Les lumières et les études en Pologne jusqu'à l'introduction de la typographie.

vous le faire connaître. Vous trouverez, avec raison, ce récit compliqué. Les princes se succèdent quelquefois bien rapidement; plusieurs règnent en même temps, ce qui occasionne une certaine confusion. Je chercherai à vous faciliter les moyens de retenir ces événements. Ayez soin de consulter les tables généalogiques, remarquez-y en particulier tous les princes, membres de la famille de Piast; distinguez-y avec attention les aînés des puînés, les branches aînées des branches cadettes; les parents et les oncles, les enfants et les neveux; les petits-fils, leurs grands-pères et leurs aïeux. Cette connaissance de la généalogie vous facilitera l'étude de cette période, et votre bon vouloir, votre assiduité, votre attention surmonteront les difficultés. Avec une ferme volonté rien ne paraît difficile.

52. Partage.

Les grands seigneurs ne jouirent point tout d'un coup d'une influence et d'un pouvoir aussi étendus. Diverses circonstances, et surtout les querelles de Zbigniev et de Boleslav III leur furent déjà profitables. La Pologne partagée leur offrit plus souvent de semblables occasions dans les dissensions continuelles des princes qui divisaient et déchiraient la Pologne entre eux en différents duchés. (Voyez la carte n° 4.) Les cartes géographiques facilitent toujours la mémoire et l'intelligence : vous y remarquerez la monarchie de Boleslav III et comment elle fut partagée. Henri reçut, de son père, Sandomir; Mieczislav, la Pologne proprement dite; Boleslav-le-crépu, Mazovie et Kuiavie; Vladislav II eut le reste en partage, c'est-à-dire la Poméranie, la Silésie, le Siéradz, la Lènczica et la province de Krakovie avec le titre de monarque.

53. Vladislav II chassé.

Vladislav II avait près de 30 ans que ses frères étaient très-jeunes encore, car le plus âgé, Boleslav-le-crépu, n'avait guère plus de douze ans. La femme de Vladislav II, Agnès, née en Allemagne, n'aimait pas les Polonais; elle ridiculisait leur chaussure et leurs costumes, et leur faisait des affronts. Ce mépris qu'elle ne dissimulait pas mécontenta

tout le monde. Elle conseilla à son mari de chasser ses frères afin de régner seul. Longtemps auparavant Boleslav-le-grand, obéissant à une inspiration personnelle, avait réussi dans la même tentative; mais Vladislav II n'avait pas les capacités de Boleslav, et les circonstances ne lui furent point favorables. Il assiégea Posen, où ses jeunes frères s'étaient retirés. Le haut-clergé et les seigneurs, c'est-à-dire, les évêques et les palatins, avec d'autres personnes de qualité, se rangèrent du parti des opprimés, conduisirent les combattants de leurs districts à leur secours et forcèrent Vladislav II, vaincu, à se réfugier, avec sa femme, en Allemagne.

54. Boleslav IV, le crépu.

Les évêques et les seigneurs reconnurent Boleslav IV le crépu comme leur souverain. L'empereur Frédéric II barberousse envahit la Pologne pour rétablir Vladislav II sur le trône. Boleslav IV ne repoussa point l'ennemi avec l'énergie de ses prédécesseurs, et accepta une paix humiliante conclue à Krisgové, en 1157, où il fit de grandes promesses (18); mais,

(18) Boleslav (disent l'empereur Frédéric, dans sa lettre adressée à l'abbé Vibald, et son historien et chancelier Radevic) supplia la paix par ses ambassadeurs, et c'est à force de prières et de larmes qu'il versa en se présentant personnellement, qu'il recouvra la grâce et que sa soumission fut acceptée. Il jura, pour lui et pour tous les Polonais, que son frère exilé ne fut point expulsé dans le but de faire quelque affront à l'empire; il promit de payer 2,000 marcs à l'empereur, 1,000 marcs à ses seigneurs, 20 marcs d'or à l'impératrice et 200 marcs d'argent à la cour impériale, pour avoir manqué de se présenter lorsqu'il était mandé et pour avoir négligé de rendre l'hommage dû pour sa terre; il jura aussi d'assister à l'expédition de l'Italie et de se rendre aux prochaines fêtes de Noël, à Magdeburg, pour répondre aux accusations portées par son frère expulsé; enfin, pour gage de ses promesses, il donna en ôtage son frère, Kazimir, et plusieurs notabilités de son pays. — On dit que, Boleslav, dans son humble présentation à Krisgové, aborda l'empereur nu-pieds, nu jusqu'à la ceinture, tenant un glaive au-dessus de sa tête. Cette cérémonie, comme amende expiatoire pour l'homicide, fut connue dans la législation polonaise et

par un nouveau traité, il consentit seulement à céder la Silésie aux fils de Vladislav II, avec la condition de renoncer à tous leurs droits sur la couronne de Pologne. Ce traité, qui déplaça les limites de la Pologne et donna lieu à de nouveaux partages, fut l'origine des duchés de Silésie, très-nombreux dans la suite à cause de l'accroissement de la branche aînée de la famille de Boleslav-bouche-torse. Les princes de cette branche oublièrent souvent leur renonciation, car ils considéraient leur expulsion comme un tort qu'on leur avait fait injustement. A cette époque, Henri ayant été tué dans une guerre contre les Prussiens, le Sandomir échut à Kazimir, qui était le plus jeune de sa famille et n'avait rien reçu en partage. Après la mort de Boleslav-le-crépu, son fils Leszek hérita de la Mazovie et de la Kuiavie, et Mieczislav III, le vieux, prince de Pologne, monta sur le trône.

55. Mieczislav III chassé

Mieczislav III, le vieux, voulant relever la puissance royale affaiblie, offensa les magnats, c'est-à-dire, le haut clergé et les seigneurs laïcs. Les injustices des hommes en place, qui voulaient servilement contribuer au rétablissement de l'autorité du souverain, provoquèrent des plaintes de la part des évêques et des seigneurs; ils s'adressèrent à Kazimir-le-juste qui ne leur refusa point sa protection et sa participation à l'expulsion de son frère. Kazimir-le-juste arriva à la place de Mieczislav-le-vieux, chassé. Bientôt après la mort de Leszek, ce prince, ayant hérité de la Mazovie et de la Kuiavie, se trouva maître d'un très-vaste pays.

se nommait *pokora* (se présenter humblement), à quoi on substituait improprement le mot latin *homagium;* elle était réconciliatrice, afin d'obtenir un pardon qui ne pouvait être refusé lorsqu'elle était légalement offerte et remplie. Ni l'empereur, ni Radevic n'en ont point donné la description; mais Radevic dit que Boleslav ne se rendit point à Magdeburg, et que, par avarice et ambition, il mentit à ses serments. Quelques années après, Kazimir et les ôtages retournèrent dans leur pays, et une autre convention fut conclue, par laquelle les descendants de l'exilé entraient en possession de la Silésie, sans qu'aucune prétention de l'empereur ou de l'empire s'en mêlât.

56. Léchie.

Cependant la Pologne, constamment partagée, ne put se réunir en un seul corps de nation. A peine un duc avait-il fermé les yeux que ses fils se partageaient ses états. S'il n'avait pas d'enfants, les parents les plus proches étaient ses héritiers. La Léchie se trouva ainsi divisée en un plus ou moins grand nombre de duchés. Elle était appelée Léchie et non Pologne, car, comme elle comptait au nombre de ses duchés un duché de Pologne tout particulier, le pays entier et l'état prirent le nom plus général de Léchie

57. Kazimir-le-juste.—Sénat.

La Léchie fut partagée en évêchés et en duchés. Chaque duc eut son *voïévode*, palatin, dont le nombre se trouva ainsi augmenté. Les évêques, convoqués par Kazimir-le-juste, formèrent, en 1180, un synode à Lènczica, où ils promulguèrent des lois, garantissant les propriétés des ecclésiastiques et des paysans contre les attaques des nobles plus opulents. Les évêques, conjointement avec les palatins et châtelains ou castellans et autres seigneurs, créèrent un sénat qui servit de conseil au prince régnant, et partagea le pouvoir. Ce sénat limita la puissance royale à tel point que, sans son consentement, c'est-à-dire, sans la volonté des prélats et des barons, des seigneurs ecclésiastiques et laïcs, il ne pouvait faire aucune loi, ni entreprendre une guerre, ni gouverner, ni accorder un privilége, ni même prononcer un décret comme juge suprême.

58. Aristocratie. — Priviléges.

Une fois en possession de ce pouvoir, les seigneurs s'en servirent à leur profit, ce qui occasionna dans la suite au pays un tort toujours croissant. Ils cherchèrent à s'enrichir et à s'exempter des charges publiques. Les dotations qu'ils obtenaient des ducs les mettaient au-dessus du droit commun. Ils recevaient en dons de vastes domaines, et les paysans qui y étaient établis, passaient du pouvoir immédiat du souverain sous le pouvoir des seigneurs. Les seigneurs, tant

ecclésiastiques que séculiers, devenaient exempts d'impôts et du service national, qui, d'après la loi polonaise, étaient obligatoires pour tous; ils obtenaient la juridiction sur les habitants de leurs terres; la liberté de bâtir des châteaux forts; le droit de disposer de leur bien sans réserve, pour en assurer l'héritage à leurs collatéraux, les vendre, les donner en garantie ou les aliéner, n'observant en aucune manière ni les coutumes, ni les lois anciennes. Tous les princes, et Mieczislav-le-vieux lui-même, ne se refusaient point ce genre de faveur : et plus les seigneurs et les prélats profitaient de ces priviléges exceptionnels, plus les impôts et le service public devenaient onéreux à cette classe de sclachic moins aisée, aux kmetons ou paysans et à la classe laborieuse. Ce changement opéré graduellement dans l'espace de cent ans, menaça dans la suite le pays de nouveaux malheurs, car les désordres et les abus croissaient avec lui.

59. Mieczislav III et Leszek-le-blanc. — La monarchie va passer dans la branche cadette.

Kazimir II mérita le plus beau titre, celui de juste (19), mais en acceptant la couronne, il déposséda son frère, Mieczislav III, de Krakovie. Celui-ci exclu à la fois de monarchie et de Krakovie, se crut lésé dans ses droits. Le pape reconnut Kazimir et ses descendants comme les seuls possesseurs légitimes de la monarchie, mais cette sanction étrangère n'affermit point les prétentions de Kazimir, ni celles de ses descendants. Après la mort de ce prince, l'opinion était partagée pour décider laquelle des deux branches avait plus de droits à la couronne. Les aristocrates reconnurent Leszek-le-blanc, fils de Kazimir : mais Mieczislav-le-vieux trouva aussi des partisans. Une sanglante

(19) L'épithète de *juste* lui a été donnée, à l'occasion d'une petite mésaventure qui lui était arrivée, étant duc de Sandomir. Dans un jeu, un certain Jean, impatienté des pertes et des plaisanteries que Kazimir lui adressait, s'emporta au point de lui appliquer un soufflet. Kazimir, loin de s'en offenser, pardonna généreusement à Jean et avoua que par ses plaisanteries il avait lui-même mérité cette confusion.

bataille eut lieu près de la rivière Mozgava, entre l'armée de Mieczislav et les partisans de Leszek, où les deux partis se crurent victorieux. Mieczislav III, ne pouvant réussir par les armes, eut recours à l'intrigue, il déclara que lui seul pouvant légitimer l'autorité de son neveu par son droit de souverain, il promettait de le faire : mais c'était un piége pour recouvrer la possession de Krakovie et il ne tint guère sa parole (20).

(20) Formation du pouvoir aristocratique. La lutte de Mieczislav-le-vieux avec le parti contraire est d'autant plus importante qu'elle décide la formation du gouvernement aristocratique. C'est pourquoi nous extrayons, à ce sujet, un passage que l'auteur a inséré dans l'histoire de Théodore Vaga, qu'il fit publier en 1824 :

« Les factions des Weibelingues et des Welfs qui divisaient l'Allemagne prirent, dès le principe, un caractère plus général, et, lorsqu'elles envahirent la péninsule, elles s'emparèrent des contestations qui existaient entre le pape et l'empereur. La cour de Weibelingues releva le droit absolu des anciens empereurs romains, et Frédéric barberousse s'efforça de l'établir sur les ruines des immunités et des franchises des villes italiennes. Les villes, de leur côté, sans désavouer l'autorité de l'empire, défendaient leur liberté. Le pouvoir impérial, déjà ébranlé par les guerres des investitures, se vit ruiné par la politique italienne et par l'intérêt des seigneurs de l'Allemagne. L'empire, déchiré par les combats des Guelfs et Guibelins, assurant à la Léchie le repos du côté de l'Occident, éveilla, par son exemple, la haute question politique dans les duchés des Piasts.

« *Mieczislav III*, duc de Pologne, pour sa gravité et sa sagesse appelé *vieux*, occupa le trône après la mort de son frère, Boleslav IV. Dans le but de rétablir le pouvoir monarchique, il s'engagea dans une lutte dangereuse qui abrégea son règne. Il faisait exécuter avec plus d'exactitude les exactions et les prestations ; il protégeait les juifs et les classes pauvres contre les violences des seigneurs. La sévérité qu'il exigeait de ses fonctionnaires dégénéra bientôt en oppression, car ses employés parlèrent hautement du fisc et se permirent toutes sortes de vexations et d'injustices. Des plaintes sont adressées de toutes parts ; l'évêque de Krakovie, Gédéon, s'efforce en vain de ramener le souverain à un meilleur conseil, il demande sans succès la répression des exorbitances des employés. Alors les seigneurs, réunis sous la direction de l'évêque, se consultent, ils déplorent la triste nécessité de rébellion, mais ils réflé-

60. Vladislav-aux-jambes-grêles et Leszek-le-blanc. — La monarchie passe dans la branche cadette.

Après la mort de Mieczislav III le vieux, Leszek-le-blanc refusant d'éloigner le palatin de Sandomir, Govorek, son tuteur, auquel il était fort attaché, les ennemis de celui-ci, et surtout Nicolas palatin de Krakovie, placèrent sur le trôn

chissent sur la honte, bien plus fâcheuse, d'être opprimés; ils décident l'expulsion de Mieczislav III, et invitent le duc de Sandomir, le plus jeune des fils de Boleslav III, de prendre possession de Krakovie et de la monarchie. Après quelques hésitations, le jeune prince cède et accepte leur proposition.

« *Kazimir-le-Juste*, afin d'affermir son usurpation, permit et autorisa l'expulsion de son frère, Mieczislav III, de la Pologne même qui lui fut assignée en partage; il donna une petite portion de la Poméranie odérane à Boguslav avec le titre de duc, confia le reste de cette province à l'administration du gouverneur Sambor, et institua, en Mazovie, pour son neveu une tutèle. Il prit en considération toutes les plaintes; régla les impôts et les taxes, abrogeant les exactions; il fit agir scrupuleusement la justice dans toutes les juridictions. En 1180, il convoqua à Lénczica une assemblée ou synode où tous les évêques se réunirent, et, en présence des dignitaires et hauts fonctionnaires, ils décrétèrent les lois contre la saisie des biens après la mort des ecclésiastiques et contre les rapines auxquelles les classes pauvres d'agriculteurs étaient sujets.

« Pour donner plus d'autorité à ces décisions et un caractère plus légal à ces démarches, Kazimir ne se borna pas à la célébration synodale, il envoya une ambassade au pape Alexandre III, afin d'obtenir son consentement et la confirmation des décisions synodales et de l'occupation de la monarchie. Alexandre III se montra très-complaisant sous tous les rapports. Par conséquent, non-seulement les descendants de Vladislav II renoncèrent à leurs droits de succession, mais le fils de Boleslav IV, qui mourut bientôt, et la postérité de Mieczislav III furent éloignés de la monarchie. Alexandre III reconnut le droit de succession à la seule branche cadette des Piasts, aux descendants de Kazimir-le-juste, qui voyait, par ce procédé, légitimer son règne.

« Outre ce changement très-important pour le pays, il faut observer que Kazimir admit le clergé et particulièrement les évêques à la législation; mais il ne s'est pas borné à laisser jouir les évêques exclusivement de leur prépondérance dans l'État, car les puissants seigneurs de

Vladislav-aux-jambes-grêles, fils de Mieczislav III. Mais ce prince s'apercevant que les seigneurs et toute la nation affectionnaient plus la branche cadette issue de Boleslav-bouche-torse, c'est-à-dire les enfants de Kasimir-le-juste,

la noblesse y prirent leur part et composèrent, dans la monarchie, un conseil qui, siégeant avec le souverain, prit le nom de sénat. C'était le pape qui réglait les siéges des évêques; ceux des palatins, des castellans et d'autres dignitaires furent déterminés avec le temps. Dans le morcellement de la Léchie, ce sénat ne pouvait être bien organisé et paraître en son complet, cependant il ne manquait jamais dans la capitale de dignitaires, hauts fonctionnaires et magnats qui représentaient le sénat. Désormais les monarques, maintes fois, ne peuvent rien entreprendre ni décider sans le concours du sénat et de l'aristocratie, qui se manifeste d'une manière hautaine et impérieuse.

« Un jour Kazimir, à la demande de son frère Mieczislav III, allait exposer au sénat les droits et les prétentions du prince expulsé, sans vouloir faire préjudice de sa part. Le sénat y voit un assentiment fraternel. Un murmure soudain remplit le conseil, les esprits des seigneurs s'irritent. « Nos pressentiments, disent-ils, se réalisent; un corbeau n'arrache pas l'œil à un autre, en voici le danger; au lieu de nous délivrer d'une tyrannie, nous avons deux ennemis : Mieczislav voudra se venger pour ses propres offenses, Kazimir pour le tort de son frère! Ne convient-il pas mieux de couper ce rejeton et d'empêcher la prolongation de la souche, car le chardon ne peut être extirpé lorsqu'il lui reste quelque racine. » Kazimir comprit les menaces, protesta qu'il ne pensait guère au rétablissement de son frère, et qu'il était content de voir l'attachement qu'on témoigne pour son règne.

« Il éprouva plus d'une fois une résistance invincible et une mutinerie lorsqu'il comptait agir sans leur concours. Kazimir s'occupa de la Russie-rouge contre l'avis du sénat, il y réprima l'agression des Hongrois, les scissions entre les princes, en y plaçant un prince féroce; enfin, en 1193, il conclut un traité avec les Hongrois à Staravies, en désignant à jamais les Karpates pour la frontière. Pendant ces expéditions, en 1190, les mécontents s'adressèrent à Mieczislav III, qui recouvra le duché de Pologne, et le firent entrer à Krakovie, proclamant la mort de Kazimir. La surprise ne dura pas longtemps, Kazimir revint au contentement des habitants, et l'intervention de l'archevêque Pierre préserva les coupables des poursuites de la justice et de la vengeance.

« Après avoir calmé les esprits, Kazimir soumit les Prussiens et les

renonça volontairement à la souveraineté après la mort de Nicolas, palatin, et se retira de Krakovie dans son duché de Pologne. Les deux branches aînées de Piast, celle de Silésie et de Pologne, c'est-à-dire les descendants de Vladislav II et de Mieczislav III furent ainsi éloignées de la suc-

Jadzvingues. Il mourut à Krakovie, généralement regretté, sans avoir démenti l'épithète de Juste qu'on lui donna dans sa jeunesse. Il laissa deux fils, dont le bas âge produisit quelques incertitudes dans le conseil sur le choix d'un successeur. On y décida, d'accord, qu'aucune disposition impériale ne peut servir de règle, que la confirmation papale n'a plus de valeur et ne saurait rendre légale la succession de la postérité de Kazimir : et tout en avouant que la monarchie est héréditaire, et que le prince administre la république par ses lieutenants, par les autorités de l'État, les seigneurs réunis, à la proposition de l'évêque Fulco, proclament, par leur choix, prince-roi, Leszek, auquel on donne pour tuteurs sa mére Héléne, l'évêque Fulco et le palatin Nicolas. Le sénat domine.

« *Leszek-le-blanc* devait régner, mais son régne ne pouvait être assuré par quelque décision du pape ou du sénat, sans l'effusion de sang et les débats que le temps seul pouvait apaiser. La Léchie se divise en deux parties. Mieczislav III fait armer la noblesse du duché de Pologne, il appelle l'assistance de Mestvin, gouverneur de la Poméranie, et trouve l'alliance des ducs de Silésie. Les deux branches aînées marchent contre la branche cadette. L'armée de Leszek, composée de Krakoviens, Sandomiriens, Lubliniens, Brzesciens, Mazoviens, Kuiaviens et Russiens, fut commandée par les palatins Nicolas de Krakovie et Govorek de Sandomir, et par le duc russien Romain. La bataille eut lieu, en 1196, sur les bords de la Mozgava, à 14 lieues de Krakovie. Mieczislav-le-vieux y est grièvement blessé, son fils Boleslav tué ; de l'autre côté, le duc Romain fut aussi blessé. Nicolas se vit vainqueur, mais Govorek fut défait par les Silésiens qui arrivérent avec des troupes fraîches. Après un carnage terrible, les combattants se séparérent sans que la victoire fût décidée. Mais les seigneurs remportérent tout leur avantage, parce qu'ils repoussérent l'agression de Mieczislav III et des deux branches aînées. Cependant la question ne fut point vidée : les partis épuisés sur le champ de bataille, commencérent à traiter et diplomatiser.

« *Mieczislav III* cabale. Il explique que la proclamation des seigneurs ne suffit pas à rendre le titre de Leszek légal, que lui seul, comme souverain légitime, peut transmettre son droit, et qu'il le ferait volontiers en faveur de son neveu. C'est le seul moyen, disait-il, de cal-

cession au trône; l'hérédité de la monarchie fut assurée à la branche cadette, aux enfants de Kazimir-le-juste, dont les deux fils prirent possession de différentes provinces ou duchés. Leszek eut Krakovie, Sandomir et la Poméranie; Konrad obtint en partage, en 1207, Mazovie, Kuiavie, Sieradz et Lènczica.

61. Russie en partage.

Leszek-le-blanc était un prince bon et probe, l'amabilité et la douceur étaient le cachet particulier de son caractère. Les Russiens lui suscitèrent de nombreux embarras. Les

mer les contestations, de lever les incertitudes; afin de l'accomplir, il lui faut entrer en possession de l'autorité suprême et de la capitale. Il promet, sous l'anathème le plus solennel, à la mère, Hélène, d'adopter le petit Leszek pour fils et de le nommer héritier présomptif. Hélène se laisse tromper et Mieczislav-le-vieux fit, en 1200, son entrée à Krakovie.

« *Leszek-le-blanc* y revint bientôt parce que la mauvaise foi de l'oncle était reconnue, et il ne put prendre de mesures efficaces pour résister. Congédié pour la troisième fois, il recommence ses intrigues et sème la discorde entre Hélène et Nicolas. Il se plaint devant elle, que le palatin l'empêcha de tenir sa parole; il s'engage de nouveau de remplir sa promesse, si elle veut éloigner le vieux palatin. Elle se rend à ses suggestions, et se montre implacable dans sa colère contre Nicolas, ce qui décide une réconciliation du vieux prince avec le vieux palatin; Mieczislav III est même invité par Nicolas de retourner de nouveau.

Mieczislav III arrive à Krakovie prendre possession de la monarchie pour la quatrième fois. Leszek se retire à Sandomir. Ce fut la dernière reprise de l'autorité par Mieczislav. Deux fois du temps de son frère Kazimir, deux fois du temps de son neveu, il s'empara du trône; il mourut en 1201, laissant aux aristocrates la question indécise. Leszek est d'abord invité après la mort de son oncle, mais le palatin offensé ne voulait y consentir qu'à condition que le palatin de Sandomir, Govorek, serait éloigné et exilé. Malgré les protestations très-dévouées de Govorek, qui voulait se retirer, le jeune Leszek ne crut pas convenable d'acheter sa monarchie à cette condition humiliante, et consentit qu'elle fut offerte à Vladislav-aux-jambes-grêles, fils de Mieczislav III.

descendants de Jaroslav-le-grand s'étant multipliés, devinrent beaucoup plus nombreux que ceux de Boleslav-bouche-torse. Pendant leurs discordes, il se forma un grand nombre de petits duchés dont les uns furent gouvernés par des ducs élus et les autres le furent par droit de succession, par certaines branches de la famille de Jaroslav : tels furent les duchés de Polock, Smolensk, Czerniechov, Vlodimir sur la Klazma, Halicz dans la Russie-Rouge et beaucoup d'autres dont l'existence fut plus ou moins prolongée. Vlodimir sur la Klazma et ses environs n'étaient qu'une colonie de Russiens, ainsi que toutes les villes de ces contrées situées au-delà des forêts. Les princes de Vlodimir sur Klazma s'arrogèrent le titre de grands-ducs et humilièrent les grands-ducs de Kiiov. La Russie fut de cette manière très-divisée. La décadence de Kiiov, contribua à l'accroissement de Halicz. Mais les guerres civiles y amenèrent les Polonais et les Hongrois, et comme ils avaient chacun des partisans, ils s'y formèrent deux partis appelés polonais et hongrois, ce qui permit aux voisins d'envahir mainte fois cette principauté puissante et d'y conserver leur influence. Leszek-le-blanc, devait veiller aux changements qui y arrivaient.

62. Halicz.

Les princes de la branche de Volodar, issus de Jaroslav-le-grand exerçaient leur domination sur Halicz, lorsque ceux de la branche cadette kiiovienne d'Izaslav II, voulurent s'emparer de ce duché. Kazimir soutint Romain, prince de cette branche cadette, et le mit en possession du duché de Halicz ; mais Romain, farouche et cruel envers ses sujets, fit aussi preuve d'ingratitude en déclarant la guerre à Leszek-le-blanc fils de son bienfaiteur, lorsqu'il n'avait encore sous sa domination que le Sandomir. Romain vaincu, périt dans une sanglante bataille, près de Zavichost, laissant son fils Daniel dans un âge très-tendre. Leszek le protégea et invita les Hongrois à lui prêter leur appui. Reconnaissant l'impossibilité de soutenir sa cause, il donna le trône de Halicz à sa fille Salomée et la maria à Koloman, fils du roi de Hongrie, qui fut couronné roi de Halicz : il crut par ce moyen

concilier les intérêts des partis : mais l'esprit inquiet et remuant des grands de Halicz ne pouvait être satisfait, ni d'un descendant d'Izaslav II, ni d'un Lach (Léchite), pas plus que d'un Hongrois. Les Hongrois qui, par Koloman, avaient acquis une grande prépondérance, irritèrent les Russiens en persécutant le rite grec Leszek indigné de voir les Hongrois opprimer les Russiens, provoqua l'intervention de Mstislav-Mstivlavicz. C'était un de ces hommes rares, vertueux et désintéressés, disposés à se sacrifier pour le bien de ses compatriotes. Il était un des princes de Smolensk. Les villes et les ducs s'adressaient à lui dans leurs contestations. Arbitre de tous les différends russiens, il réconciliait ou châtiait les turbulents. Il régissait le gouvernement de Novogorod-la-grande, lorsque Leszek l'invita à venir à Halicz. Il se sépara donc des Novogorodiens, et courut à Halicz, d'où il chassa les Hongrois. Après avoir rétabli la tranquillité et l'ordre dans le duché, il le remit à Daniel, lorsque devenu plus âgé celui-ci eut acquis plus d'expérience.

63. Poméranie et Dantzik. — Svèntopelk.

Tranquille du côté de la Russie, Leszek éprouva de plus grandes difficultés du côté de la mer Baltique. Les pays entre l'île de Rugen et la rivière de Pregel avaient appartenu à Boleslav III; mais aux temps de Boleslav IV-le-crépu, les Allemands dans leurs croisades réitérées conquirent jusqu'à l'Oder les pays habités par les Lutices, peuples païens. Peu de temps après Kazimir-le-juste donna les contrées situées à l'embouchure de l'Oder, aux seigneurs du pays, et leur permit de prendre le titre de duc. Il établit des gouverneurs dans le reste de la Poméranie où était la ville de Dantzik. Ces nouveaux ducs de la Poméranie et les gouverneurs se défendirent contre les Danois, très-puissants à cette époque sur la mer Baltique. Cependant, ceux-ci dans leurs invasions en Poméranie, s'emparèrent enfin de Dantzik. La Léchie, morcelée, négligea ces fertiles et spacieuses provinces; les indigènes, afin de mieux résister aux envahissements, choisirent unanimement pour gouverneur Svèntopelk qui parvint à chasser les Danois de la Poméranie, et reconquit Dantzik. Leszek-le-

blanc le reconnut comme gouverneur de cette vaste province : mais Svèntopelk désirait être prince et duc indépendant. Bien que quelques-uns des princes de Piast se montrassent disposés à lui accorder ce titre, Leszek n'y voulut point consentir et indiqua un congrès général des princes à Gonsava pour mettre fin aux mésintelligences. Svèntopelk, qu'on y avait aussi appelé, s'y rendit en effet; mais comme un lâche assassin, il s'empara de Leszek par trahison, tandis qu'il était au bain de vapeur, l'emporta sur son cheval aussi loin qu'il put et le tua lorsque ses forces ne lui permirent pas d'aller plus avant avec ce fardeau. Ainsi périt Leszek. Svèntopelk acquit par ce meurtre le titre de duc et affermit son autorité sur la Poméranie et le Dantzik.

64. Les Prussiens et les chevaliers teutoniques.

Conrad, duc de Mazovie, frère de Leszek-le-blanc, était d'un caractère tout-à-fait opposé; violent et farouche, il tua de sa propre main son palatin Kristian, digne vétéran célèbre par sa valeur dans les guerres contre les Prussiens dont il était devenu la terreur (21). Dès ce moment, Conrad s'op-

(21) Le même duc Conrad se rendit célèbre par un autre forfait sur Czapla, chanoine scolastique de Plock. Soupçonneux et impérieux, ayant envoyé son fils cadet sous la conduite de ce prélat à Breslav, pour y régler le mariage avec Constance, fille du duc Henri : Kazimir épris des charmes de sa future et flatté de la réception brillante qu'on lui avait faite, y prolongea son séjour au-delà du temps que son père lui avait prescrit. Imputant ce délai à quelques trames secrètes de Czapla, Conrad le rappela sous prétexte d'une affaire importante. Revenu en Mazovie, ce prélat fut mis à la question et ensuite pendu publiquement. Agasie, épouse de Conrad, qui n'aimait pas ce prélat, on ne sait pourquoi, renchérit encore sur les atrocités commises sur cette malheureuse victime. L'outrage fait à Czapla glaça d'horreur tout le clergé et l'excommunication frappa bientôt l'auguste coupable. Conrad chercha à se réconcilier avec le clergé. En expiation, il conféra à l'archevêque, Lovicz, avec ses appartenances; l'archevêque, de son côté, devait annuellement payer un marc d'argent au duc, et faire partie du chapitre de Plock comme chanoine. Indépendamment de cette amende, Conrad octroya encore des immunités aux églises de Kuiavie et de Plock.

posa sans succès aux invasions des Prussiens qui pillaient, dévastaient, et occupaient les province limitrophes. Conrad fut forcé de leur payer un tribut : il opprima à cet effet ses sujets; il leur faisait payer des taxes exorbitantes, et les dépouillait de leurs pelisses et de leurs vêtements pour satisfaire les Prussiens qui demandaient à être payés en objets de cette nature. Afin d'être plus capable de repousser leurs invasions prochaines, il eut recours à l'assistance de l'ordre teutonique, composé de moines aguerris qui portaient une croix noire sur des vêtements blancs, et avaient fait vœu de combattre les idolâtres. Il leur donna en possession la terre de Chelmno (Culm), sous la condition, de lui subjuguer les Prussiens. Svèntopelk, duc de Poméranie, désapprouva qu'on permît à ces Allemands de s'établir au centre de l'état, prédisant que cela amènerait de grands dangers pour la Léchie, et des suites funestes. Bientôt on put voir clairement qu'ils songeaient plutôt à leur intérêt qu'à celui de la Mazovie. Peu après, ils conquirent la Prusse, renforcés par l'affluence continuelle des Allemands, ils entreprirent des expéditions contre les Jadzvingues et les Litvaniens.

65. Boleslav V, le pudique.

Leszek-le-blanc laissa en mourant son fils, Boleslav V, dit le pudique, tout-à-fait en bas âge (22). Henri-le-barbu,

(22) Boleslav-le-pudique, dans son âge nubile, épousa Cunégonde, fille du roi de Hongrie. Boleslav ne parut devant elle qu'avec un air grave et contraint, qu'on eût pris pour un triste augure de désunion et de discorde. Rien n'égalait cependant l'attachement qu'il avait pour son épouse ; mais il ne lui marqua jamais que de l'estime, et la princesse, qui, jalouse de la pureté, craignait même les feux innocents d'un amour légitime, lui pardonna de l'aimer sans désir. De là vient le surnom de *chaste* ou *pudique* qu'on donna à Boleslav. On attribua à un excès de piété cette union étrange, mais, malgré les préjugés de ce temps, la piété de Boleslav ne s'attira jamais de grands éloges. En effet, la famille régnante de Piast, dans toute son existence de 500 ans, n'a pas eu le bonheur de produire un seul prince qui ait l'honneur de sainteté. Le temps de Boleslav-le-pudique, plein de violences, de crimes, de forfaits,

duc de Silésie, comme chef de la branche aînée des Piast, et Conrad, duc de Mazovie, comme oncle, se disputèrent la tutelle du jeune prince. Conrad l'emporta, conserva la tutelle et exerça une curatelle oppressive, lors même que Boleslav V eut atteint sa majorité. Le règne de Boleslav V, qui dura 52 ans, fut le plus long; cependant, c'était un juge inique, un guerrier qui avait de l'aversion pour les armes, un souverain qui négligeait le gouvernement. Pendant les nombreuses années de son règne, les malheurs de la Léchie, s'accrurent d'une manière effrayante : l'intérêt général y fut sacrifié à l'intérêt privé.

66. Mongoux, Tatars.

En 1240, les Tatars-Mongoux, après avoir subjugué les Russiens, envahirent la Léchie et la Hongrie. Boleslav-le-pudique et Béla roi de Hongrie, qui s'étaient enfuis à leur approche, se rencontrant au milieu des monts Krapates, rebroussèrent chemin vers la Moravie. Les Mongoux n'éprouvant pas de grands obstacles, brûlèrent Krakov, et ne s'arrêtèrent que près de Lignica en Silésie, où une bataille décisive, dans laquelle périt Henri-le-pieux, duc de Silésie, leur fut livrée. La retraite des Mongoux en fut le résultat. Dans la suite, mainte fois, on vit se renouveler de semblables invasions, qui souvent furent terribles. Les premières surtout furent les plus désastreuses, car la désunion et les nombreux partis par lesquels le pays était divisé, lui ôtèrent tout moyen de défense. A l'apparition des Tatars on n'avait d'autre moyen qne de s'enfuir dans les bois, dans

se distingua particulièrement par la piété et par quelques canonisations, savoir : de l'évêque Stanislas, tué par Boleslav-le-hardi, de plusieurs princesses, Hedwige de Mérian, mère de Boleslav-le-pieux, duc de Silésie; de Cunégonde, femme de Boleslav-le-pudique; de Salomée, femme de Coloman, roi de Halicz, et sœur du même Boleslav, princesse qui, pour sa chasteté, mérita mieux le ciel que son frère. C'est le siècle où la France avait son roi saint Louis IX. Il est bon d'observer que la Pologne est le seul état chrétien en Europe qui n'avait pas de roi canonisé, ni réputé saint : tous les autres en avaient.

les forêts, ou dans les lieux marécageux et inaccessibles; de se réfugier dans les places fortes, qui étaient peu nombreuses, laissant à l'abandon les villes ouvertes et les villages. Les Tatars conduisaient dans leur camp, dans leur tabor, lout ce qu'ils pouvaient saisir : troupeaux, hommes, femmes, enfants, pour les vendre, et brûlaient ce qu'il leur était impossible d'emporter.

67. Discorde entre les princes. — Nantissements.

Cependant les querelles des ducs silésiens, polonais, kuiaviens, continuaient; Boleslav-le-chauve, ou le cornu, surtout, troublait la tranquillité de tous. Ils étaient en guerre les uns contre les autres, et en contestations avec les seigneurs et les évêques. En accordant aux évêques le droit ducal et le pouvoir suprême dans leurs domaines épiscopaux, ces princes excitèrent la jalousie des seigneurs ou barons, et le reste de la noblesse ou de slachcic ne dissimula point son mécontentement. Les nouveaux priviléges augmentaient les désordres. Une multitude d'habitants se trouva ainsi soustrait à la loi polonaise, pour subir ou exercer l'arbitraire. Les ducs appauvris par la diminution de leurs revenus, contractèrent des dettes, empruntèrent de l'argent des Allemands, donnèrent en garantie leurs vastes terres dont la plupart passèrent de cette manière aux markgraves de Brandebourg, qui en retirant un intérêt usuraire de leurs avances pécuniaires, dépouillèrent de leurs biens les possesseurs imprévoyants. C'est ainsi que furent aliénées à jamais des terres situées au confluent de l'Oder et de la Varta. Lubusz, Santok, Krosno et les plus beaux domaines de la Luzace furent perdus sans retour, car les Allemands ne s'en dessaisirent pas. Remarquez, mes chers amis, la carte n. 5, vous y verrez combien notre malheureuse patrie souffrit par l'égoïsme de quelques hommes, tant princes qu'aristocrates, dont les uns faisaient périr le pays par leur conduite désordonnée, les autres par leur soif des richesses et leur ambition de s'élever au-dessus des autres. L'anarchie désolait toute la Léchie.

68. La Pologne se germanise.

La Léchie courut un danger encore plus effrayant de la part des Allemands. Un grand nombre d'individus de cette nation, artisans et marchands, vinrent s'établir dans les villes de la Léchie. Leur industrie et leur travail furent utiles, il est vrai, au bien-être du pays; mais les ducs, pour les attirer encore davantage, accordaient aux villes, en faveur des artisans, les priviléges et les lois teutoniques ou allemandes. Des villages, des bourgades, des villes entières, passaient sous le régime allemand. Depuis 1250, ces priviléges furent donnés avec profusion dans toute la Léchie. La prédilection de quelques princes pour les Allemands était telle qu'ils adoptaient leur langage et leur court vêtement. L'on ne voyait plus que des Allemands peupler leurs cours, entourer leurs personnes. Les grands seigneurs, ou l'aristocratie, par imitation se faisaient allemands, croyant se distinguer ainsi du peuple polonais et se séparer de ceux qui se considéraient comme leurs égaux et restaient fidèles à leur nationalité. Les effets de la contagion allemande se faisaient sentir partout : l'usage de cette langue devenait général en Silésie, on savait la parler et l'écrire dans des grandes villes, à Pozen, à Krakov; les villes gouvernées d'après les lois allemandes étaient disposées à reconnaître l'autorité de l'empereur d'Allemagne; les ducs, ainsi germanisés, sympathisaient avec l'empire allemand. Le pays entier fut donc sur le point de perdre son indépendance et sa nationalité.

69. La nationalité sauvée.

Dans cette situation critique, les prêtres et les évêques seuls déployèrent le plus grand zèle à défendre la nationalité menacée. Ils avaient la direction des écoles où l'on enseignait l'histoire nationale. Les histoires étaient alors écrites en latin. Les évêques encourageant cette étude enjoignirent aux précepteurs de les traduire et de les expliquer en langue polonaise, avec défense d'employer l'allemand. Vous concevez bien, en effet, mes enfants, que la conservation des coutumes et de la langue constitue la garantie la

plus certaine du maintien de la nationalité. Si notre langue fut alors tombée en désuétude, vous ne seriez point Polonais! Vous devez donc de la reconnaissance aux évêques et au clergé de ce temps-là, qui nous conservèrent ce précieux dépôt de nos ancêtres. Ne le négligez pas non plus, car rien ne forme mieux un bon citoyen et ne le fortifie dans ses vertus civiques, comme son attachement pour sa propre langue et sa nationalité. Si vous osiez les négliger, vous répudieriez vos pères et mères qui vous ont donné la vie et vous ont élevés sur la terre de Pologne.

70. Les chevaliers teutoniques guerroyent. — Puissance des papes.

Svèntopelk, duc de Poméranie, sentit alors tout le danger dont les Allemands menaçaient son pays. Voulant détruire l'ordre teutonique établi en Léchie, il se lia avec les Prussiens subjugués et les Litvaniens encore païens, contre les chevaliers de cet ordre. Les chevaliers teutoniques, de leur côté, s'allièrent avec les chevaliers porte-glaive, aussi d'origine allemande, établis en Livonie, pour combattre le paganisme. Le pape appela toute l'Europe au secours des moines de ces deux ordres. De toute part, on voyait arriver des guerriers croisés pour soutenir l'ordre teutonique. Ces croisades rendirent les guerres plus terribles dans les pays situés entre la Vistule et le Niémen. Cependant Svèntopelk, déployant un caractère et des talents rares, soutint la lutte avec une vigueur qui fatigua enfin ses ennemis. A cette époque, la puissance du pape était grande; tous les pays chrétiens se soumettaient à ses ordres, on le regardait comme le chef suprême de la chrétienté, et les souverains respectaient son autorité. Il agissait en suzerain de tous les états chrétiens, parlait en leur nom, et traitait au nom de l'Europe, avec la horde d'or des Mongoux, qui dominaient en Asie. On avait une haute idée de la puissance du pape, et plusieurs souverains recherchèrent sa protection. Mindove, duc de Litvanie, la recherchait contre ses ennemis de l'intérieur, les chevaliers teutoniques, porte-glaive et les croisés; Daniel, duc russien de Halicz, pour obtenir des se-

cours contre les Tatars; et les Polonais souffrant tant de tort de la part des chevaliers teutoniques, croyaient trouver auprès du pape, justice, aide et protection. Mais toute sa puissance fut rendue vaine par le désordre et l'indocilité de la chrétienté, et son intervention souvent resta sans succès.

71. Royaumes russien et litvanien. — Mort de Boleslav V, le pudique.

Rappelez-vous que le duc russien, Daniel, était chrétien du rite grec, et le duc litvanien, Mindové, idolâtre. La domination de Daniel et son duché de Halicz s'étendaient depuis l'embouchure du Danube jusqu'au delà du Dnieper; il régna également sur Kiiov. Ayant promis au pape d'unir le rite grec dans ses états avec le latin, il fut couronné roi de Russie en 1246, avec le consentement du pape : alors il espérait obtenir les secours qu'on lui avait promis contre les infidèles Tatars. Mindové se fit baptiser en 1252, et fut couronné roi de Litvanie : entré au sein de l'église romaine, il attendait avec impatience le moment où les chevaliers teutoniques et porte-glaives, obéissant au pape, cesseraient de l'inquiéter. Mais aucun secours n'arrivait, et les chevaliers continuaient leurs déprédations; alors, Daniel renonça à son alliance avec le pontife, et Mindové abjurant le christianisme, excita les païens à déployer toute leur énergie et se rendit redoutable. La mort de Mindové en 1263, et celle de Daniel en 1266, donna occasion aux Polonais d'entreprendre la guerre. Ils détruisirent, en 1264, les Jadzingues déjà très-affaiblis par les Litvaniens, les Russiens et les chevaliers teutoniques; ils conquirent la Podlachie dépeuplée. Par la bataille de Piéta en 1266, ils se mirent à couvert du côté des Russiens où ils affermirent leur influence. Cependant la Léchie se trouva continuellement dévastée par les invasions des Tatars et des Litvaniens, et de plus en plus menacée du côté de l'Allemagne. Enfin, Boleslav V, le pudique, sous le règne duquel eurent lieu tous ces événements, termina une existence trop prolongée, sans laisser de postérité. La monarchie passa aux descendants de Conrad, fils cadet de Kazimir-le-juste; ces descendants formaient deux branches de ducs, de Kuiavie et de Mazovie.

72. Leszek-le-noir. — Anarchie.

Leszek-le-noir, duc de Kuiavie, chef de la lignée kuiavienne, issu de Conrad, et par conséquent, depuis l'extinction de la lignée krakovienne de Leszek-le-blanc, chef de la branche cadette de Kazimir-le-juste, monta sans obstacle sur le trône, comme héritier. Les Krakoviens l'affectionnaient à cause de sa prédilection pour le costume allemand. Cependant il fut inhabile à régner, et la Léchie fut livrée sous lui aux plus grands désordres, et se trouva dans l'état le plus déplorable lorsqu'il mourut. Son frère, Vladislav-lokétèk, ou le bref, était l'héritier le plus proche, mais plusieurs princes des branches aînées prétendaient aussi à la couronne, et entreprirent de déposséder la branche de Kazimir-le-juste. Les Krakoviens choisirent Henri-le-probe, de Vrotslav, issu de la branche de Vladislav II. Vladislav-lokétèk, forcé de s'enfuir de Krakovie, partit déguisé en moine franciscain, et ne s'arrêta qu'en Kuiavie. Peu de temps après, Henri-le-probe, sur le point de mourir, reconnut et désigna pour son successeur Przemislav, duc de Pologne, le dernier de la branche de Mieczislav III. Dans le même temps, Griffine, veuve de Leszek-le-noir, produisit un faux testament de son mari, qui léguait la couronne de Pologne au roi de Bohême. Cette désignation d'un prince mourant, ni ce legs testamentaire, s'il existait, ne pouvaient avoir de valeur. Cependant Przemislav disputa le trône de son propre droit et Vènceslav, roi de Bohême, se présenta au nombre des prétendants, prenant acte d'un faux.

73. Przemislav roi. — Vladislav-lokètèk chassé.

Przemislav fut, de tous les compétiteurs, le premier qui eut du succès. Le fils de Svèntopelk, Mestvin, duc de Poméranie, lui donna en mourant ses états avec la ville de Danzik, et agrandit ses états déjà considérablement étendus. En 1295, tous les évêques de la Léchie se réunirent dans l'antique métropole à Gniezno où ils le couronnèrent roi avec toute la pompe religieuse. L'allégresse que cet acte fit naître, ne dura pas longtemps; car les mark-graves de Brandebourg

l'assassinèrent dans une surprise nocturne qu'ils entreprirent et accomplirent comme des brigands (23). Avec ce prince s'éteignit la branche masculine de Mieczislav III, et Vladislav-lokétèk vint régner sans obstacle sur la Pologne, qui prend le nom de Grande-Pologne, sur la Poméranie, le Sieradz, la Lènczica, la Kuiavie et la Petite-Pologne, comprenant Krakovie et Sandomir. Jamais, depuis la mort de Boleslav-bouche-torse, aucun prince des Piast n'avait possédé autant de provinces, qu'un heureux concours de circonstances avait réunies sous le sceptre de Vladislav-le-bref. On se réjouissait de voir renaître le royaume de Pologne : mais la satisfaction générale, cette fois même, ne fut pas de longue durée. Tant de prospérité enivra Lokétèk au point qu'il s'oublia et indisposa les habitants de la Grande-Pologne, qui appelèrent inopinément au trône Vènceslav, roi de Bohême, et le couronnèrent roi de Pologne. Les autres suivirent bientôt cet exemple et Lokétèk abandonné resta sans asile et mena une vie errante.

74. Vènceslav. — Vladislav-lokétèk se corrige.

Ce fut une dure leçon pour la Pologne que ce court règne de Vènceslav et de ses lieutenants ou gouverneurs, qui por-

(23) Przemislav était allé à Rogozno pour s'y distraire. Satisfait d'un honnête délassement, il était prêt à retourner à Krakovie, lorsque le mercredi des cendres ses gardes étant endormis, ou peut-être encore troublés des vapeurs de leurs débauches, il fut assassiné dans son lit par une foule de satellites qui avaient à leur tête les markgraves de Brandebourg, Otton-le-long, un autre Otton et Jean, qui étaient tous les trois les propres neveux de ce prince.—Les sceaux et les enseignes ou armoiries des duchés de la Léchie variaient à cette époque et n'offraient rien de fixe. Les ducs de Mazovie se servaient d'un aigle; ceux de Krakovie d'un dragon, de Poméranie d'un griffon, de Pologne, tantôt d'un lion, tantôt d'un aigle; ceux de Kuiavie prirent les mi-corps d'un aigle et d'un lion adossés. Przemislav ressuscitant le titre royal, donna aussi l'origine des armoiries pour l'État en entier. Il fit graver un sceau majestatique où l'on voyait sa personne assise sur le trône, ayant sur sa tête une couronne et un globe en main, avec la légende : *Sigillum Premislai Polononem regis et ducis Pomeraniæ*. Le contre-sceau offrait un aigle éployé entouré de la légende : *Reddidit ipse suis victricia signa Polonis.*

taient le titre de starostes. Mais elle fut bien plus pénible pour Vladislav-lokétėk. Comme un pèlerin, le bâton à la main, il se rendit à pied en 1300 au jubilé à Rome. Là, il médita et se rappela ses fautes, réfléchit sur les malheurs dont il était accablé par la volonté divine, et qu'il devait considérer comme une juste expiation de ses fautes. Il prouva que l'infortune l'avait corrigé entièrement lorsqu'il fut de retour dans sa patrie, où, à la mort de Vènceslav, qui ne tarda pas à arriver, il parvint à rentrer, non sans difficultés. Il était plus facile de perdre une couronne que de la recouvrer. Bien qu'ayant à souffrir sans cesse des pertes et des malheurs, son courage ne fut point abattu. Il déploya sa fermeté et sa grandeur d'âme en consacrant tous ses moyens, tous ses instants au salut de la Pologne, que des dangers imminents entraînaient à une perte presque inévitable. Il en fut le sauveur. Apprenez, mes amis, par l'exemple de ce grand roi, comment on doit se corriger de ses fautes, supporter les revers et se montrer courageux dans l'adversité. L'espérance adoucit les peines de l'homme probe et vertueux, elle le console; une activité constante et infatigable manifeste son courage.

75. Révoltes. — Pertes.

En 1305, Vladislav-lokétėk fut accueilli à son retour par les Sandomiriens, par les habitants de la Petite-Pologne et par beaucoup de Polonais des autres duchés. Mais des signes de mécontentement, provoqués par des hommes turbulents, se manifestèrent sur différents points. Les habitants de la Grande-Pologne reconnurent l'autorité de Henri duc de Glogov. La famille de Schventz se révolta en Poméranie, et livra Dantzik aux Brandebourgeois. Pour les chasser de cette ville, Lokétėk permit de solliciter les secours des chevaliers teutoniques qui les accordèrent avec empressement et bientôt se rendirent maîtres de Dantzik par trahison, de concert avec le duc de Poméranie, située sur Oder; ils envahirent et partagèrent entre eux toute la Poméranie dantzikoise, après avoir commis les plus atroces excès et les plus grands forfaits. Non contents de ces usurpations, ils s'approprièrent encore

la terre de Michalov, engagée par les neveux de Lokéték (24). Celui-ci n'était pas en état de repousser ces hostilités et de réprimer ce débordement d'irruptions. Il reprit possession de la Grande Pologne, après la mort du duc de Glogov, mais les habitants de Posen, mieux disposés en faveur des ducs germanisés de Silésie, se révoltèrent et se soumirent aux Silésiens. Albert, bourgmestre de Krakovie, originaire allemand, ayant soulevé la ville contre Lokéték, en 1311, attira dans son parti l'abbé de Miechov et l'évêque de Krakovie, Muskata. Vladislav-lokéték, fit rentrer ces villes

(24) Le grand-maître de l'ordre voulant intimider les deux gouverneurs qu'il avait assiégés à Svieca, fit élever près des remparts deux gibets et leur fit dire qu'il les leur destinait. Pour en imposer davantage aux assiégés, il ne se passa plus de jour où il ne fit pendre sous leurs yeux quelques paysans des campagnes voisines. Le commandeur Siffrid de Weissenfels, montait tous les matins à cheval, et, sortant du camp avec autant de cordes qu'il en avait pu ramasser dans les tentes, il jurait de ne point manger qu'il ne les eût toutes employées à faire étrangler les Poméraniens et les Polonais qu'il trouverait sur la route. Ces chevaliers avaient fait trancher la tête à une foule de nobles au milieu d'un festin où ils ne les avaient invités, que pour abuser plus sûrement de la sécurité qu'ils leur avaient inspirée. Plus de dix mille habitants de Dantzik, estimés rebelles parce qu'ils désiraient être libres, venaient d'être égorgés de leurs mains; et, ni les femmes, ni les enfants n'avaient été épargnés dans cet horrible massacre. Ils choisirent pour cette boucherie un jour de foire, dans lequel ils surprirent les habitants désarmés et la population assemblée. — Ils s'étaient emparés du district de Michalov. Ce pays leur avait été engagé par Leszek, duc de Kuiavie, à qui ils avaient prêté 300 marcs d'argent, dont ce prince avait besoin pour se racheter des mains de Venceslav, roi de Bohême, qui l'avait fait prisonnier en Hongrie. Il était porté par le contrat, que, si Leszek, dans l'espace de trois ans, ne rendait point la somme avancée, la terre de Michalov avec toutes ses dépendances appartiendrait irrévocablement aux chevaliers. Leszek n'eut garde de manquer à ses engagements. Il offrit l'argent que les chevaliers refusèrent jusqu'au moment que le terme prescrit fut écoulé. Il le fut à peine, que, se prétendant maîtres de la terre, ils forcèrent le duc de la leur abandonner, moyennant 262 marcs qu'ils ajoutèrent aux 300 dont ce prince leur était redevable.

sous son obéissance; mais il éprouva encore de nouveaux revers à l'époque de son couronnement, en 1319. Les ducs de Silésie reconnurent par jalousie l'autorité des rois de Bohême, qui s'arrogeaient toujours le titre de roi de Pologne. Les ducs mêmes de Mazovie se soumirent à eux comme vassaux. Ainsi, coup sur coup, Lokéték et le pays éprouvèrent des désastres terribles.

76. Couronnement.

Il fallait être doué d'un génie extraordinaire pour sauver le reste de la Pologne et y trouver une force capable de la mettre à l'abri du danger. Heureusement il s'y trouva des Polonais sincèrement dévoués à leur patrie, qui aidèrent Lokéték à rendre cette partie de la Pologne qui lui restait plus forte et plus puissante que tous les duchés de la Léchie réunis. Ce prince d'un cœur vraiment polonais, réussit par son zèle infatigable à gagner tous les esprits et à persuader aux Allemands établis en Pologne de la considérer comme leur patrie natale et de l'aimer comme telle. Il fit sentir aussi aux habitants de la grande et de la petite Pologne, ainsi qu'à ceux de tous les duchés de Kuiavie, l'obligation où ils étaient de se réunir pour se constituer en un seul royaume. A cet effet, il fit transporter les insignes royaux de la métropole de Gniezno, à la capitale de Krakov, où il convoqua, en 1319, tous les évêques, les seigneurs et grand nombre de citoyens distingués de la Léchie, et se fit couronner solennellement. Les évêques le prenant par les bras, l'amenèrent devant l'autel où déjà s'était placé l'archevêque de Gniezno qui, après avoir oint ses épaules nues avec l'huile sainte, lui attacha au côté l'ébrécheur, sabre de Boleslav-le-grand. Vladislav-lokéték tirant l'ébrécheur du fourreau, fit en l'air le signe de la croix. Puis l'archevêque lui présenta un drapeau qu'il replia et remit au porte-enseigne. L'archevêque prenant ensuite la couronne de Boleslav-le-grand des mains des évêques, la posa sur la tête de Vladislav, lui mit un sceptre dans la main droite, un globe dans la gauche, et le conduisit jusqu'au trône où il s'assit. A côté de son trône flottait un drapeau où un aigle blanc était représenté au mi-

lieu d'un écusson rouge. Ce symbole devint alors invariablement les armoiries de la Pologne. La majesté royale reprit ainsi devant la nation toute son antique splendeur, et acquit à Vladislav-lokétèk l'affection de tous les habitants. Cet événement eut lieu trois siècles après le couronnement de Boleslav-le-grand, car depuis 1025 jusqu'à 1319, il s'est écoulé 294 ans, et 23 ans depuis le couronnement de Przemislav, son prédécesseur. Dans la suite, on observa le même cérémonial au couronnement de tous les rois de Pologne.

77. Aisance dont jouissent les habitants.

La Pologne, malgré la situation fâcheuse où elle se trouvait, n'était cependant pas au fond tout-à-fait pauvre et malheureuse; il lui manquait seulement l'ordre et l'activité que Lokétèk faisait renaître. La population augmentait d'une manière visible; le nombre des villes et des villages devenait plus grand. Les Polonais allaient tenter la fortune dans les pays russiens et litvaniens et s'y établissaient. Les capitales des nombreuses principautés en s'agrandissant devenaient plus opulentes et contribuaient au bien-être des autres villes et bourgs. On élevait en maçonnerie les églises, les couvents et même les maisons dans les villes. Dans les maisons mieux bâties tant des villes que des campagnes, on avait, non-seulement un poële, mais aussi des foyers larges et commodes avec des cheminées qui s'élevaient au-dessus des toits pour donner une issue plus facile à la fumée. Les habitations étaient aussi moins embarrassées, plus propres et plus salubres. Les fenêtres, quoique petites étaient vitrées. L'usage de la verrerie se répandait; à côté des vieux gobelets, des coupes et vases en bois ou en argile, on voyait des verres et des bouteilles. La poterie se perfectionnant devenait plus répandue; l'usage des tapis de plus en plus général; le drap meilleur, les étoffes en soie recherchées des bourgeois comme des nobles plus opulents. Il était évident que l'or et l'argent n'étaient plus comme au temps de Boleslav-le-grand, seuls indices de l'aisance et de la richesse; il y avait d'autres articles d'industrie, autrefois considérés comme objets de luxe, qui devenaient d'une nécessité plus générale, et il était chaque

jour plus facile de se les procurer. Le progrès de l'aisance, malgré sa lenteur, se faisait remarquer. Il était plus évident chez les grands qui, non-seulement se distinguaient par les priviléges dont ils jouissaient, mais aussi par les mœurs, les habitudes et les besoins. Leurs repas et leurs banquets furent plus somptueux. A l'exemple des prélats, ils plaçaient sur leur table, à côté de l'hydromel et du pain de seigle, le vin, le pain de froment et les pâtisseries. On épiçait les assaisonnements; bien qu'il fût encore d'usage d'avoir peu de plats, ils offraient cependant de la variété. On mettait sur le même plat l'oie rôtie, du chevreuil et du porc; sur un autre, le chou et les pois (25).

78. Commerce intérieur.

A mesure que le goût des commodités et de la bonne chère augmentait, l'industrie et le commerce grandissaient aussi. Les indigènes seuls s'adonnaient à l'agriculture, et ils partageaient le commerce et le trafic avec les étrangers surtout avec les Allemands et les Juifs, déjà très-nombreux en Pologne. Nous avons déjà dit qu'une multitude d'Allemands s'établissaient dans la Pologne, choisissant le plus souvent les villes pour demeure; ils apportaient avec la loi et les mœurs allemandes, leurs métiers et leur industrie, et composaient une classe très-laborieuse. Les juifs arrivèrent aussi de l'Allemagne dans des temps plus anciens, surtout à l'époque des croisades lorsqu'en butte à des persécutions plus sérieuses et plus violentes dans la basse Allemagne, ils allaient chercher asile en Pologne où ils le trouvèrent bien assuré. Ces hommes habiles et astucieux s'insinuant partout, devenaient très-dangereux et très-nuisibles pour les indigènes par leurs usures. En aidant le petit trafic, ils pratiquaient la petite industrie, en ayant maintes fois recours à la mauvaise foi et à l'escroquerie. Le négoce en gros du blé, du sel, des chevaux, des bestiaux, des troupeaux, des porcs, des moutons, des cuirs et des pelleteries était le partage des indigènes.

(25) D'où vient le proverbe polonais pour désigner un mélange bizarre: Le pois avec du chou.

On voyait aussi les marchands indigènes établir leurs boutiques dans les maisons et dans de petites baraques construites sur les marchés, présentant au peuple les objets de première nécessité. Les juifs, ouvrant aussi de petites boutiques, vendaient toute sorte de vêtements, d'habillements de consommation dont on ne pouvait se dispenser.

79. Commerce extérieur.

Les étrangers qui arrivaient avec leurs marchandises s'établissaient pendant la foire sous des tentes où ils ouvraient leurs magasins. Les Russiens fournissaient des pelleteries d'un grand prix. Les parties méridionales de l'Europe, la Grèce, l'Italie et la Hongrie, envoyaient des vins, des tapis, différentes étoffes en soie ou en coton, des épiceries, la meilleure verrerie. Les productions de l'Asie et de l'Inde arrivaient dans les pays méridionaux de l'Europe, soit par les caravanes qui circulaient sur le vaste continent de l'Asie, soit par la mer Méditerranée sur les vaisseaux des républiques italiennes et surtout sur ceux de Venise. Certaines étoffes sortaient directement des manufactures grecques ou italiennes. On faisait venir de l'Allemagne de la quincaillerie et de la joaillerie, qui cependant étaient aussi bien travaillées en Pologne. On tirait du nord, par l'entremise de Lubek, première ville de la ligue hanséatique, les harengs et les produits des manufactures de la basse Allemagne ou de la Belgique où l'industrie était alors perfectionnée; on avait de ces pays le meilleur drap et d'autres objets d'habillement. Les principales villes de Pologne, Dantzik et Krakov, pour faciliter le commerce, accédèrent à la ligue hanséatique. Sous Boleslav-le-grand, il y avait quelques routes de commerce qui traversaient la Pologne. A cette époque on les voyait se croiser en tous sens en très-grand nombre conduisant d'une ville à une autre. Dantzik devint le centre du commerce de la Poméranie. Ce commerce rendit cette province florissante depuis le règne de Sventopelk qui contribua beaucoup à la vivifier. La navigation sur la Vistule devenait de jour en jour plus importante et fort suivie. Les villes de Mazovie, situées sur ce fleuve, s'agrandissaient, et Varsovie

commença à se faire connaître. Il était nécessaire d'assurer la sécurité des routes, et il importait à la Pologne de recouvrer la Poméranie et les bords de la mer Baltique. Les chevaliers teutoniques, qui s'étaient emparés de ces riches plages, possédant toute la basse Vistule, entravaient et maintes fois empêchaient entièrement la navigation sur cette partie du fleuve, et arrêtaient le passage des denrées et des produits que la Pologne y dirigeait par terre.

80. L'ordre et les lois.

Par les soins de Vladislav-le-bref, les chemins furent purgés du brigandage. Il acheva différents réglements commencés par ses prédécesseurs. Il chercha à réprimer et à déraciner l'arbitraire et l'injustice qui partaient des priviléges particuliers et exceptionnels, cause principale de la décadence de la loi nationale. Il déclara qu'il maintiendrait seulement ceux qui étaient d'accord avec la loi nationale polonaise, commune, terrestre. Il entreprit de remettre en vigueur l'ancienne législation nationale pour les slachcic et les kmetons, les nobles et les paysans. La loi étrangère, allemande, teutonique, municipale devait rester dans sa force pour les bourgeois et tous ceux qui les préféreraient. Ainsi, les personnes privilégiées durent se soumettre à une de ces deux lois et au jugement du roi dans leurs hautes instances. Lokéték parcourait tous les duchés, présidait lui-même, paraissait aux assemblées provinciales appelées *viéca;* avec le concours des juges du lieu, il y rendait les sentences selon la loi terrestre. L'appel en dernier ressort de la loi municipale allait aussi au roi où il observait la loi teutonique. Toutes les sentences, tous les décrets rendus par Vladislav-lokéték étaient basés sur la justice. Il abolit un grand nombre de priviléges; toutes les fois qu'ils furent contraires à la loi générale, il brisait de ses propres mains les sceaux, coupait ou déchirait les titres et les diplômes et en livrait d'autres en leur place. Il eut, à cause de ces priviléges, une contestation très-vive avec Nankier, évêque de Krakov, et s'emporta même jusqu'à le frapper. Nankier, offensé par cet emportement du roi, quitta l'évêché de Krakov et obtint

l'évêché de Vrotslav (26). Cependant Vladislav-lokétèk estimait le clergé et affermissait les fondations des ecclésiastiques, qui, par les priviléges dont ils jouissaient, lui suscitaient encore d'autres difficultés. Il voulut que tous les habitants nobles, slachcic, riches ou peu aisés, kmetons, paysans, bourgeois, sans excepter les ecclésiastiques, supportassent également les impôts, sans avoir égard aux conditions ni aux priviléges. Chaque mesure de la terre dites *vloka* ou *lan*, devait rapporter d'impôts fonciers, nommé *lanové* ou *poradlné*, au moins 12 gros (9 fr. et 20 cent.). Les ecclésiastiques seuls n'y furent point assujettis. Cependant, lorsqu'ils voyaient les pressants besoins du pays, ils offraient volontairement des sommes considérables; ce qui procura à Vladislav-le-bref les ressources nécessaires pour soutenir la guerre contre les chevaliers teutoniques.

81. Vladislav-lokétèk entreprend la guerre contre les chevaliers teutoniques.

Lokétèk s'adressa souvent aux papes pour obtenir justice des spoliations et des brigandages commis par les chevaliers teutoniques. Plusieurs fois les papes leur firent intimer l'ordre de rendre et restituer ce dont ils s'étaient emparés, mais l'audace et l'effronterie de ces moines armés étaient sans bornes; ils se moquaient des papes; sans honte ni vertu, peu leur importait l'estime des hommes, encore moins la crainte de Dieu. Vladislav, convaincu de leur impiété, s'apercevant qu'ils avaient fait alliance avec les markgraves de Brandebourg et le roi de Bohême, qu'ils augmentaient encore leurs forces en faisant un appel général à la bannière de la croix, profanant impunément par ce moyen ce signe sacré, s'arma de son côté et chercha des alliances. La Litvanie, opprimée par les mêmes chevaliers, lui offrit une

(26) Alapæ etiam coutumelia, quam a Vladislao Loketek, pro executione justitiæ et defensione jurium ecclesiæ suæ Cracoviensis constanter se opponens, patienter pertulit Nankerus. Ideoque minus cunctanter postulationi de se ad ecclesiam Vratislaviensem (ann. 1326) facte consentit (Dlugoss. IX, p. 991; Vitæ eppor. Vratisl. editio Sommersb., t. II, p. 166).

alliée d'autant plus naturelle qu'elle était sa voisine la plus proche.

82. Accroissement de la Litvanie.

A cette époque, après beaucoup de discordes intérieures, le trône de Litvanie passa dans la famille de Lutuver. Son petit-fils, Gedimin, s'allia à plusieurs ducs russiens et gouverna non-seulement la Litvanie, mais encore un grand nombre de duchés russiens; on lui donnait le titre de duc ou de roi de Litvanie et de Russie. Ses cousins protégèrent les villes libres et surtout les républiques russiennes de Pskov et de Novogorod-la-grande. Tous les pays russiens étaient ainsi étroitement liés à la Litvanie, et Gedimin donnait des duchés russiens à ses parents. Les ducs qui lui furent soumis pouvaient doter les boïars, c'est-à-dire les nobles russiens et litvaniens, de domaines dans leurs duchés respectifs, exigeant d'eux le service personnel. Gedimin seul se regardait comme souverain absolu et suzerain de toutes les terres dont il était lui seul propriétaire; tous les ducs et tous les habitants personnellement dépendaient de lui et lui devaient service public. La Litvanie fut donc une puissance féodale. Gedimin distribuait les fiefs à ses vassaux; la servitude féodale y était imposée sur les arrières-vassaux et sur toutes les classes d'habitants. Cet état était déjà très-étendu. A l'orient, le seul duché de Vlodimir sur la Klazma ou duché de Moskovie ne reconnut point Gedimin pour son suzerain; il en fut de même à l'occident de celui de Halicz dont hérita Boleslav, prince de Mazovie. Jetez les yeux sur la carte n° 6 et vous y verrez l'immense étendue de l'empire croissant de la Litvanie.

83. Alliance avec la Litvanie, et guerre en commun contre les chevaliers.

Gedimin pensait à embrasser le christianisme. A cet effet, il entama des négociations avec le pape, mais la méchanceté des moines armés le détourna de cette idée. Ils assassinaient les prêtres appelés chez lui à prêcher l'évangile, et leur faisaient essuyer mille autres outrages. Il négligea ses relations

avec le pape et saisit avec empressement l'occasion de conclure, en 1325, à Vilno, une alliance avec Vladislav-lokétèk, où, sans abjurer la foi de ses pères, il trouvait un allié sincère. Il donna en mariage sa fille Anne-Aldone à Kazimir, fils de ce prince; 20,000 Polonais, prisonniers de guerre, furent délivrés. D'accord avec les Polonais, il déclara la guerre aux chevaliers teutoniques et à tous leurs alliés. Cette guerre fut soutenue plusieurs années avec acharnement sans qu'aucun des deux partis obtînt de grands succès; des dévastations épouvantables et l'épuisement réciproque en furent la suite. En attendant Vladislav-le-bref vieillissait et gagnait sa soixante-et-dixième année.

84. Diète de Chènciny.

Vladislav se disposait à continuer la guerre, et, voulant mettre ordre aux affaires de l'état, il convoqua à Chènciny, en 1331, une assemblée générale et solennelle, les grandes viéca, la diète, le ziem ou seim. Ce fut la première diète générale où la nation agit par sa représentation. Tous les sénateurs, les chanceliers de plusieurs duchés, les membres des magistratures locales, les seigneurs se réunirent en une seule chambre. Le vieux roi, blanchi sous le poids des revers et des fatigues, se dépouille de son armure, prend le manteau et les insignes royaux et se place sur son trône afin de présider aux conférences de la diète. On y adopte des lois auxquelles devaient être soumis également les habitants de la grande et de la petite Pologne et d'autres provinces et duchés, comme faisant partie d'un même état, sous un même chef; on y avise aux moyens de défense; on y décide un impôt général. C'est ainsi que Vladislav-le-bref délibéra et prononça sur les affaires de l'état, non-seulement avec les sénateurs, comme c'était la coutume jusqu'à ce jour, mais conjointement avec les prélats, les barons et les nobles, slachcic.

85. La noblesse et les autres classes.

A partir de cette époque remarquable de la diète de Chènciny, un nouveau point de vue se présente dans l'histoire

de Pologne; c'est la marche de la classe noble. Jusqu'à ce jour-ci un petit nombre de seigneurs puissants et de prélats seulement avaient joui de quelque influence sur l'état du royaume; dorénavant toute la noblesse appelée à participer au même avantage va agir et s'emparer des affaires du pays. Avant, c'étaient les individus qui jouissaient de leurs priviléges particuliers; à partir de cette époque, tous les nobles slachcic composent l'ordre privilégié. Vladislav-lokétêk les a élevés à cette considération en les conduisant à la guerre et en les convoquant à délibérer sur la situation de la patrie. Désormais la noblesse va prendre le premier pas. La bourgeoisie compose un autre ordre, une classe puissante par ses richesses, mais distincte du reste de la nation par les lois teutoniques. La troisième classe composée des kmetons, des paysans tenant à bail des terres de labour appartenant pour la plupart aux nobles, se trouvait en quelque sorte sous leur dépendance; elle était cependant libre et jouissait de la même loi terrestre qui obligeait les nobles. Dans la classe des nobles ou de l'ordre équestre, l'égalité n'était pas encore établie. L'amende imposée pour le meurtre d'un seigneur était deux fois plus forte que pour celui d'un slachcic ordinaire. Les seigneurs seuls parvenaient à la dignité de sénateur; ils prenaient alors le titre de comte, *comes*, indiquant une haute dignité ou un emploi important, dont le corps retenait encore le titre de baron, *barones*. Ils eurent des armoiries particulières à leur famille : telles furent nalèncz, skarbek, iastrzèmbczik, topor, grzimala et autres semblables comme signes de leur haute noblesse blasonnée, *kleinot*. On les gravait sur les bagues, les cachets et les armes. Un noble de distinction portait au cou une chaîne d'or. La noblesse d'un rang moins élevé n'eut point d'armoiries, elle était admise à prendre celles d'une famille armoriale, *kleinotna;* ou bien, quelques-uns d'entre eux prenaient et changeaient à leur gré différentes armoiries. On ne connaissait point encore les noms de famille; on ajoutait au nom de baptême le nom d'un hameau, d'une ville, ou arbitrairement quelque mot, épithète ou sobriquet qui servait de surncm. Les seigneurs distinguaient leurs familles par les noms de leurs armoiries. Cette distinction entre la haute noblesse et la moyenne ne

disparut que lorsque l'égalité et la fraternité civique de la noblesse s'établit solidement.

86. Force militaire.

L'ordre équestre formait la principale force de la nation. On conserva en partie l'ancien partage en district; mais depuis Boleslav-le-grand de grandes modifications s'étaient opérées sous différents rapports. Les châtelains ou castellans, dépouillés en grande partie de leur pouvoir judiciaire par les privilèges, négligeaient la juridiction, s'en déchargeant en partie sur les juges terrestres et ne s'occupant plus que des affaires criminelles dans leur grod; ils devaient conduire leurs districts à la guerre, mais quand le nombre des palatins augmenta, ceux-ci marchèrent à la tête des guerriers. Ils étaient déjà au nombre de huit dans les états de Vladislav-le-bref (27). Les autres classes d'habitants ne furent pas aussi rigoureusement astreintes au service militaire; mais dans une invasion, dans une pressante circonstance, les paysans et la bourgeoisie devaient se tenir en armes. L'ordre équestre était non-seulement soumis aux palatins, mais suivait aussi en partie différentes bannières armoriales des seigneurs dont les détachements prenaient place avec ceux des palatins. Chacun montait son cheval et s'armait selon ses moyens. L'armure des seigneurs était ordinairement légère, et il y en avait peu qui se couvrissent de cuirasses ou même de cottes-de-mailles. Toute cette force nommée la pospolite (*pospolité ruszénié*) se réunissait au premier appel ou ban, et tout le monde montait à cheval à la réception des *vici* (rouleaux), c'est-à-dire des ordres de la levée générale écrits sur du parchemin roulé. Le roi avait aussi une poignée d'hommes à sa solde, mais cet usage y était introduit tout récemment, et l'on employait des étrangers pour ce service.

(27) Savoir : les palatinats de Krakovie et de Sandomir; de Posen et de Kalisz; de Brzesc, d'Inovroclav, de Gnievkov (qui cessa bientôt d'exister), de Sieradz, de Lènczica. *Voyez* sur la création des palatins et des palatinats, la note 126 du chap. 50, Des considérations sur l'état dolitique de Pologne.)

Toute la levée devait être payée dès qu'elle franchissait la frontière. Les Polonais furent ainsi rassemblés et prêts à combattre lorsque le vieux roi termina les conférences de la diète de Chènciny.

87. Plovcé. — Nouvelles pertes.

La diète de Chènciny terminée, Vladislav, vieillard septuagénaire, reprit son armure et son heaume, attacha à sa ceinture sa lourde épée et s'avança rapidement contre l'ennemi acharné. Les chevaliers teutoniques de leur côté avaient rassemblé en cette occasion des forces plus considérables qu'à l'ordinaire. Ils étaient secondés et conduits par Vincent de Szamotuly, seigneur puissant de la Grande-Pologne, gouverneur staroste-général de la province, traître à sa patrie, irrité contre le vieux Vladislav. Une bataille décisive fut livrée en 1331, près de Plovcé. Les chevaliers vaincus perdirent 20,000 hommes. Vincent de Szamotuly contribua beaucoup à la victoire dans le but d'obtenir son pardon que le vieux roi lui accorda; mais abhoré et détesté par ses compatriotes à cause de sa trahison, il périt de leurs mains. Ce fut le dernier traître de cette période où la Pologne, depuis Boleslav-bouche-torse, souffrait de l'ambition et de la turbulence des aristocrates. Cette victoire signalée rehaussa le courage de la nation et de l'état équestre (28). Vladislav-lokéték subit encore une perte très-grave, lorsque les chevaliers s'emparèrent de la plus belle province, de la Kuiavie

(28) On dit qu'en visitant le champ de bataille, Lokéték remarqua parmi les blessés un certain Florien Szary, percé de trois lances, retenant, de ses mains affaiblies, les intestins qui sortaient de son ventre. Compâtissant à ses souffrances, le vieux roi s'écria : « Quelle douleur ce malheureux ne doit-il pas avoir ! » Florien lui répliqua : « la douleur est plus grande d'avoir un mauvais voisin. » Lokéték comprit la double allusion du guerrier qui effectivement avait un mauvais voisin, comme la Pologne en avait dans les chevaliers teutoniques. Lokéték s'empressa d'acheter les biens du mauvais voisin de Florien et calma ses succes seurs en les leur donnant; mais il était trop vieux pour délivrer la Pologne du mauvais voisinage des chevaliers.

presque entière; mais sans se décourager il renouvela ses expéditions, pénétra dans le pays de l'ennemi, le dévasta sans que celui-ci, refugié dans ses forteresses, osât se montrer en rase campagne. Il retourna ensuite pour la dernière fois à Krakov.

88. Retour et entrée à Krakov.

Lorsqu'il allait entrer dans la capitale, toute la population courut au-devant de lui; le magistrat de la capitale, le bourgmestre avec ses conseillers et ses échevins; les corps de métiers, leurs enseignes déployées; les confréries portant les bannières de l'église; les prélats et le bas clergé précédés de la croix; les moines de différents ordres et une foule innombrable des deux sexes, de tous rangs, de tous âges et de toutes conditions marchaient au-devant. Les jeunes gens couraient et les vieillards s'acheminaient pour les rejoindre. Les enfants entraînaient leurs mères et les étrangers curieux de ce spectacle imposant s'entremêlaient avec les indigènes. Les Juifs portaient leur décalogue. On y voyait des costumes riches, simples et même pauvres d'une grande variété, longs et larges selon la mode nationale, courts et étroits selon la mode allemande ou hongroise qui trouvait des amateurs. Le vieux roi, sur son cheval, entouré de ses guerriers, rejoignit très-loin de la capitale toute cette immense population. Félicité par les cris de joie, d'allégresse et d'attendrissement, il s'avança lentement et rentra dans la ville suivi des bénédictions du peuple. Il ne la quitta plus. Sa santé, après tant de fatigues dans un âge si avancé, se trouva très-affaiblie. Il succomba après avoir reçu les derniers sacrements et termina une vie entièrement vouée à sa patrie. Le peuple, qui le chérissait, appréciant toute la grandeur de sa perte, en fut vivement affligé. Vous aussi, mes enfants, vous avez sans doute conçu de l'estime pour lui, il était si malheureux et si grand, plein d'amour pour le pays auquel il rendit des services immenses et si multipliés. Aussi, je n'ai pas de regret d'avoir consacré quelques pages de plus à l'histoire de ce roi qui régna sur les Polonais, il y a 500 ans, sauva sa patrie et assura son bonheur, ranima son existence et prépara sa grandeur prochaine.

(Le complément pour cette période se trouve dans les considérations sur l'état politique de l'ancienne Pologne, chap. 19 à 45).

TROISIÈME PÉRIODE,

DEPUIS 1333 JUSQU'A 1587. — 250 ANS.

POLOGNE FLORISSANTE.

Les nations se réunissent à la Pologne. Règne des Jagellons. Démocratie nobiliaire (29).

89. La Pologne devient florissante.

Lokéték laissa à son fils Kazimir un royaume peu étendu mais en bon ordre, fort, et ne craignant plus ses voisins. Il était déjà dans un état florissant. Sa grandeur et sa richesse devaient s'accroître chaque jour de plus en plus. Aussi appellerons-nous cette période de deux siècles et demi, la Pologne florissante, parce que pendant ce temps elle fut constamment grande et prospère. Pendant cette période la noblesse prédominait. C'était une république nobiliaire, une démocratie nobiliaire, elle correspond au règne de la plupart des Jagellons.

(29) Les mémoires de l'auteur qui ont du rapport avec cette période, sont :

Esquisse de l'histoire de la Litvanie;

Analyse critique du statut de Vislica;

Reine Bone et la guerre des coqs, dans les dernières années du règne de Sigismond-le-vieux et le commencement de celui de Sigismond-Auguste : fragment historique;

Parallèle historique entre l'Espagne et la Pologne;

Histoire des bibliothèques et histoire de la typographie en Pologne. — Notices sur les historiens et sur les premiers typographes de la Pologne.

90. Kazimir-le-grand, recherche la paix.

Ce petit royaume qui échut à Kazimir après son père, prouve que la richesse d'un état ne dépend pas de l'étendue du territoire, il suffit d'y établir une sage administration et le bon ordre. Kazimir-le-grand fut le plus riche des rois de l'Europe ses contemporains, aussi habile que son père à gouverner, il économisa les dépenses; ses réglements furent même plus perfectionnés. Pour remplir son but il s'efforça d'affermir la paix et d'éviter la guerre. Cependant il fut trop confiant dans le roi de Bohême et dans le roi de Hongrie ses voisins, qui le trompaient et ils intervinrent avec leur mauvaise foi dans tous les traités que Kazimir conclut au détriment de l'état. Le traité de Kalisz en 1343, lui rendit la Kuiavie et la terre de Dobrzin, mais il renonça à la riche province de la Poméranie dantzikoise, qui restant dans la possession des chevaliers teutoniques, depuis lors fit partie et prit le nom de la Prusse (30). Pour obtenir du roi de

(30) Diplomatie de Kasimir-le-grand. — Lokétěk, dans les instructions qu'il donna sur le lit de mort à son fils, ne lui recommande rien si expressément que d'employer tous ses efforts pour recouvrer la Poméranie et toutes les terres envahies par les chevaliers teutoniques. « Si vous aimez votre gloire, lui dit-il, gardez-vous de leur rien céder, et prenez plutôt le parti de vous ensevelir sous les débris de votre trône, que de leur abandonner ces portions de votre héritage qu'ils possèdent et que vous devez à vos peuples et à vos enfants. Ne laissez point à vos successeurs un exemple de lâcheté capable de ternir vos vertus et tout l'éclat de votre régne. Punissez les perfides, et plus heureux que votre père, chassez-les, s'il se peut, du royaume : asile respectable que la pitié leur avait ouvert et qu'ils n'ont pas craint de profaner par la plus noire ingratitude. (*Dlugosz chez Solignac, liv.* IX.)

Mais le nouveau roi estimait plus la paix que des victoires; sa seule ambition fut de se la procurer, au hasard même de l'acheter. Avec ces dispositions très-contraires à l'instruction de son pére, Kazimir se trouva entre les deux maisons émules en acquisition et domination. La maison d'Anjou, outre ce qu'elle possédait en France, occupa la couronne des Deux-Siciles, s'empara de la couronne de la Hongrie, et alliée à la famille de Lokétěk pensait à convoiter la possession de la Pologne. La maison de Luxembourg, outre les comtés et les duchés qu'elle avai

Bohême une renonciation à la Mazovie et au titre de roi de Pologne, il renonça de son côté à la Silésie possédée par le roi de Bohême. Elle fut ainsi détachée pour toujours de la Pologne et fit partie de la Bohême. Il assura la succession du trône de Pologne à son neveu Louis de Hongrie. Cependant le prince de Kuiavie Vladislav-le-blanc et les autres princes de Mazovie de la famille de Piast, de la branche de

au-delà du Rhin, avait été honorée de la couronne impériale et nourrissait une expectative indubitable de la ressaisir bientôt ; elle jouissait de la couronne de Bohême, tenait sous sa domination une partie de la Pologne, c'est-à-dire la Silésie, et prenait le titre de roi de Pologne, disposant en suzerain des terres qui n'étaient point en sa possession. Kasimir fils de Lokéték, succédant à son père, se vit placé au milieu de l'amitié hypocrite et perfide du roi Jean de Luxembourg, et de l'amitié intéressée et avide de la cour d'Anjou. Ces deux cours convenaient entre elles d'avance des traités, auxquels Kazimir adhérait avec une facilité scandaleuse. (*Lelewel dans l'Histoire de Pologne de Vaga*, p. 126.)

Les deux cours, dans un congrès tenu à Vissegrad en 1335, convinrent que les chevaliers rendraient à Kazimir la Kuiavie et le district de Dobrzin, en lui payant 10,000 florins pour les dommages causés à la Pologne, et que d'un autre côté, Kazimir renoncerait pour lui et pour ses successeurs à la Poméranie et la céderait purement et simplement aux chevaliers. Quant à l'affaire avec la Bohême, ils stipulèrent que pour la renonciation du titre de roi de Pologne, que prenait Jean roi de Bohême, Kazimir payerait à celui-ci 20,000 marcs et renoncerait à ses droits à la Silésie possédée par Jean, et à la Mazovie qui reconnaissait Jean pour suzerain. Kazimir délégua d'abord ses plénipotentiers, Spytek castellan de Krakovie, Zbigniev chancelier de la province de Krakovie, Pierre castellan de Sandomir, Thomas de Zaïonczkovo et Niemira, avec un plein pouvoir. Ils étaient choyés et salariés par le roi de Hongrie et ils acceptèrent toutes les conditions sans réserve. A la fin arriva Kazimir lui-même pour partager les festins monarchiques, et qui sans hésiter souscrivit à toutes ces conditions. La facilité avec laquelle Kazimir acceptait la cession de la Poméranie étonna les chevaliers : ils lui firent signifier qu'il eût auparavant à faire approuver cette convention par tous les ordres du royaume.

Il convoqua en 1337 une diète générale et y proposa la ratification du traité. Tous ses efforts furent inutiles; on rejeta les conditions qu'il

Kazimir-le-juste étaient ses héritiers les plus proches. Kazimir-le-grand, ayant convoqué une diète à Krakovie, en 1339, soumit à sa décision la question de Louis qu'il désignait pour son successeur : elle y fut acceptée et ratifiée. Un peu plus tard, en 1355, à Bude, Louis, roi de Hongrie et

avait acceptées, et l'on résolut qu'en attendant qu'on put prendre les armes contre les chevaliers, on implorerait encore l'autorité du pape pour les mettre à la raison.

Jean Grot de Slupcza, évêque de Krakovie, fut choisi pour aller à Avignon représenter à Benoît XII les injustices des chevaliers; il y trouva tous les esprits disposés à écouter ses plaintes et à venger le saint-siége si souvent outragé par ces religieux. Les commissaires nommés pour informer de leur conduite furent, Gothard, prévôt de Tulle et Pierre Gervais, chanoine du Puy en Valay. Leurs pleins pouvoirs étaient extrêmement étendus. Ils surent en faire usage. Arrivés en Pologne, ils établirent leur tribunal à Varsovie et après un mûr examen de tous les chefs de l'accusation formée contre les chevaliers, sans égard à leurs subterfuges et à leurs protestations, ils les condamnèrent à restituer aux Polonais la Poméranie, la province de Culm, le territoire de Michalov, la Kuiavie, le district de Brzesc et celui de Dobrzin; ils leur enjoignirent en même temps de rétablir au plus tôt, à leurs frais, les églises et les monastères de ces provinces qu'ils avaient pillés et détruits, et de payer à Kazimir, pour dommages et intérêts, 194,500 marcs de Pologne et 1,600 pour les dépens du procès.

L'excommunication suivit de près cette sentence. Les chevaliers n'en furent ni étonnés, ni abattus; méprisant les décrets du pape, ils lui opposèrent un rescrit de l'empereur Louis de Bavière, par lequel celui-ci défendait sous de graves peines, à Thierry d'Altemburg, leur grand-maître, de se dessaisir des biens de l'ordre sans son consentement; il lui ordonnait de tenir comme frivoles et non avenus les jugements de quelque puissance que ce pût être, qui voudrait s'arroger le droit d'en disposer.

La chose en resta là. Quelques années après, Kasimir résolut définitivement de leur accorder la paix aux conditions dont les rois de Hongrie et de Bohême étaient convenus au congrès de Vissegrad. Les chevaliers surent à peine ses intentions qu'ils envoyèrent en 1343 des députés à Kalisz, où il fut décidé que le roi leur céderait la province de Culm, le district de Michalov et la Poméranie, s'engagerait à ne plus prendre les titres, ni les armoiries de ce duché, et que d'une

successeur présomptif de la couronne de Pologne, promit à la nation polonaise que, de son gré, jamais elle ne serait chargée d'impôts. Depuis lors on a regardé la couronne de Pologne, comme élective

91. Législation. — Russie-rouge (31).

Kazimir-le-grand fut législateur. En 1347, à la diète législative de Vislica, il promulgua en latin un statut célèbre

autre part les chevaliers restitueraient la Kulavie et la terre de Dobrzin. Il ne s'agissait que de faire ratifier cet accord par tous les ordres du royaume. Ils furent convoqués à Junivladislav, où se trouva Henri Dusner grand-maître des chevaliers (*Solignac, liv.* x.). On dit que Kazimir apprit enfin à gouverner une multitude impérieuse, mais il est notoire que cette fois même il ne put obtenir le consentement de l'assemblée ; il s'adressa particulièrement aux représentants et se montra assez habile, pour procurer l'adhésion de plusieurs villes, et les signatures d'une partie de la noblesse; les autres représentants de la bourgeoisie et de la noblesse le désapprouvèrent constamment, et le clergé ne signa que sa présence, qui devait servir de protestation.

Quant à la controverse avec Jean de Bohême, elle se modifia dans l'intervalle de quelques années. Kazimir paya les 20,000 marcs et donna un contingent contre l'empereur Louis de Bavière; Jean cessa de se qualifier roi de Bohême. Mais la cession de la Silésie présenta quelques difficultés : le duché de Svidnitza restait fidèle à la Pologne, et Kazimir tenait en nantissement pour des sommes considérables plusieurs places fortes en Silésie. La Bohême n'était pas en état de les payer encore; Charles markgrave de Moravie (depuis empereur), emprunta de Kazimir 10,000 marcs. Kazimir profita de l'affaire compliquée. Il protégea les ducs de Svidnitza et s'empara d'une partie de la Mazovie lorsque l'occasion s'en présenta. On allait vider la contestation l'épée à la main. Kazimir se ressaisit de Vschova et vit la retraite de Jean des murs de Krakovie. La mort de Jean facilita de terminer tout à l'amiable. Par de nouvelles conventions, en 1346, 1348, 1353 et 1356, Mazovie et Vschova restèrent à la Pologne; Kazimir de sa part fit don à Charles de 10,000 marcs, renonça à toutes sommes qu'il avait en Silésie, évacua les places qu'il y tenait, abandonna le duché de Svidnitza et céda à perpétuité toute la Silésie à la Bohême.

De cette façon il dépouilla très-pacifiquement la Pologne de deux tiers de son étendue.

(31) Voyez analyse du statut de Vislica et esquisse de l'histoire de la Litvanie et des pays russiens.

réunissant et conciliant les lois de la grande et de la petite Pologne. En 1365, il établit des hauts tribunaux judiciaires pour les villes et pour leur loi municipale dite teutonique. Plusieurs villes furent entourées par ses soins de murailles; il fit bâtir plusieurs édifices en briques. En 1364, il posa les premiers fondements de l'université de Krakovie, qui fut ensuite finalement organisée par Vladislav-Jagello, en 1400. Il ne put cependant éviter la guerre. Boleslav-le-mazovien, duc de la Russie-rouge étant mort, en 1340, sans postérité, Kazimir réunit le duché de Halicz ou Russie-rouge à la couronne, avec le consentement du plus grand nombre des seigneurs de ce pays. Cette incorporation fut exécutée sans empêchement, en pleine paix; mais il fallait arrêter et réprimer les incursions des Tatars, puis soumettre les Valaques établis sur les terres méridionales de ce duché, enfin disputer les armes à la main la possession de la Volynie à Olgerd, grand-duc de Litvanie. Les Tatars furent repoussés avec succès : mais l'expédition contre les Valaques ne fut pas aussi heureuse.

92. Guerres d'Olgerd.

Olgerd était le plus puissant souverain de la Litvanie et le plus habile guerrier. Cependant dans la guerre avec Kazimir, les succès se partagèrent et Kazimir ne perdit rien, il confia seulement, en 1366, Luck comme fief, à ses cousins qui l'étaient aussi d'Olgerd. Regardez, mes chers enfants, la carte n° 7, vous y verrez les frontières de la Pologne agrandies sans aucune guerre et vous y remarquerez l'immense étendue de l'empire d'Olgerd, fruit de ses conquêtes. Olgerd fit reconnaître la suzeraineté de la Litvanie par la république de Pskov, en 1346, par celle de Novogorod-la-grande, en 1349, et par les Tatars de Perekop, en 1363. Il courut trois fois sous les murs de Moskovie, en 1368, 1370, 1373, pour défendre le duc de Tver qui cherchait sa protection; il étendit ses frontières jusqu'à Mozaïsk : tandis que réuni à son frère Kieistut, un des plus grands héros de son temps, il combattait sans relâche les chevaliers teutoniques. Dans un âge très-avancé

Olgerd et Kieistut, dans leurs combats contre les chevaliers, furent remplacés par Vitovd et Jagello, tous deux fils du premier de ces princes.

93. Kazimir est riche.

Kazimir-le-grand mérita l'épithète de grand par ses actions qui firent beaucoup de bien à la Pologne; mais trop porté à la volupté par ses mœurs relâchées et par quelques démarches indignes et scandaleuses qui en furent la suite, il encourut une réprobation générale (32). La nation ne put

(32) La dissolution des mœurs de Kasimir parut de bonne heure et causa d'abord d'affreux malheurs. Marié depuis cinq ans avec Anne-Aldone, fille de Gedimin, il fut envoyé en 1330 en Hongrie à l'occasion des affaires des chevaliers teutoniques, pour s'aboucher avec le roi Charles-Robert d'Anjou, qui était marié avec sa sœur Elisabeth. Là il devint amoureux d'une fille d'honneur de la reine, et fut fort étonné de la trouver à l'épreuve de ses recherches. Il s'imagina que la violence aurait plus de succès que la persuasion; la reine sa sœur, à ce qu'on dit, approuva, favorisa même l'enlèvement, qui le fit triompher de la vertu qu'il n'avait pu séduire.

Cette fille appelée Claire, était de la maison de Zaach. Rendue à elle-même, elle sentit son malheur, et osa l'avouer à Félicien son père, qui sur le champ résolut de la venger. Kazimir ne parut plus après son crime et son absence ne fit qu'irriter davantage la colère de Félicien. Transporté d'une fureur dont il n'était plus le maître, ce malheureux père épia moment : le roi étant à table, Félicien lui porta un coup de poignard que le prince évita par hasard. Le meurtrier à son tour se précipita sur la reine et lui blessa cruellement les mains, il allait s'élancer sur les fils du roi, lorsque les domestiques, revenus de leur surprise, tombèrent sur lui le sabre à la main, le mirent à mort et le hachèrent en pièces.

Presque aussitôt, toute la maison du roi, ayant pris les armes, on courut à l'hôtel de l'assassin. On attacha son fils à la queue d'un cheval et on le traina vivant dans les rues. On n'épargna point l'infortunée Claire; on lui coupa le nez, les lèvres, tous les doigts des mains et dans cet état, on la donna en spectacle à toute la ville, indignée d'un traitement si affreux. Charles-Robert n'avait aucune part à ces mouvements de rage, mais sans les arrêter, il parut les approuver par les peines qu'il infligea dans la suite, à tous les parents, à tous les alliés, à tous les amis de Félicien, qu'il condamna, les uns à l'exil, les autres à une mort honteuse.

approuver la cession de la Poméranie. Les sommes énormes qu'il paya et donna avec profusion, ou celles qu'il prêta pour ne les recevoir jamais, aux voisins dont il fut tant de fois la dupe; l'éclat des noces de sa nièce avec l'empereur Charles IV, en 1363, prouvent ses richesses immenses. Par un heureux hasard, il se trouvait en même temps à ces noces, à Krakovie,

Onze ans plus tard, en 1341, Kazimir déjà veuf résolut de se remarier, et il épousa Adélaïde fille de Henri, landgrave de Hesse. Cette femme pleine d'un orgueil austère, semblait dédaigner tous les plaisirs et se croyant seule digne des empressements de Kazimir, elle ne cessait de l'inquiéter par des jalousies, souvent affectées, et qui étaient moins un effet de la délicatesse de ses sentiments, que de la bizarrerie de son caractère. Excédé des reproches continuels de cette femme altière, le roi prit bientôt la résolution de s'en séparer. Il l'exila à Zarnoviec, où il la retint quinze ans dans une espèce de prison.

Kazimir porta alors ses déréglements à l'excès. Epris d'une fille de qualité de Bohême, nommée Rokiczana, il lui faisait espérer le divorce avec Adélaïde et de l'épouser, car cette fille déclarait que le mariage seul pouvait triompher de sa vertu; elle voulait même pour témoin de ses engagements l'évêque de Krakovie, mais elle ne le connaissait pas. Le roi ne cherchait qu'à la tromper. Il substitua à ce prélat l'abbé de Tynietz, qui revêtu de ses habits pontificaux, présenta l'acte du divorce, les dispenses du pape et administra la bénédiction nuptiale. Cette amante séduite, n'ignora pas long-temps son malheur et le brava; elle consentit à changer en intrigue une passion à laquelle elle avait cru ne se rendre que par devoir. Une fille juive, appelée Esther lui succéda, et céda bientôt la place à une foule de rivales qui se remplacèrent tour-à-tour. Esther habitait dans les splendides palais de Lobzov et de Kazimir, et jouit assez longtemps de la tendresse de son auguste amant. Kazimir eut de cette concubine deux fils, Niemira et Pelka qui furent élevés dans la religion chrétienne, mais Kazimir permit que les filles qu'elle lui donna fissent profession du judaïsme comme leur mère.

Il régnait alors en Pologne un vice, que le temps, ni la raison n'y ont point encore flétri: on y aimait indiscrètement les plaisirs de la table. Ce fut un des nouveaux goûts de Kazimir et il se livra à ses excès. Ce déréglement en fit revivre de plus honteux, son incontinence devint plus effrénée et elle ne supposa, non plus qu'auparavant, ni un choix fort scrupuleux, ni un goût délicat, ni des attachements bien durables. Le Salomon de Pologne se fit des idôles de toutes les femmes qui

l'empereur, les rois de Hongrie, de Danemarck, de Chypre, plusieurs ducs et princes souverains, ce qui contribua à l'éclat des fêtes. Tous ces hôtes couronnés furent aussi invités et régalés particulièrement par le trésorier de Kazimir, le bourgeois krakovien Vierzinek.

94. Louis néglige la Pologne, mais il accorde des privilèges à la noblesse.

Louis, successeur de Kazimir-le-grand, eut aussi le surnom de grand. Il mérita ce titre que les Hongrois lui décernèrent, car il se voua tout entier à leur pays. Il augmenta son étendue et sa puissance, assura un grand nombre de

troublaient sa raison; il n'employa plus le pouvoir que son rang lui donnait, qu'à les enivrer des mêmes passions qu'elles lui avaient inspirées. A l'exemple des princes de l'Orient, il en renferma plusieurs dans des palais et il multiplia si fort ces lieux de licence, que les évêques prièrent le pape de les faire abolir. La crainte ou la politique les empêchaient de porter leurs remontrances. Une autre affaire semblait animer le haut clergé contre le roi. Kazimir donna ordre de demander à l'évêque de Krakovie l'acquittement des impôts attachés aux domaines de l'évêché. L'évêque excommunia le staroste et ensuite le roi, mais il n'osait lui notifier ses foudres. Martin Bariczka, vicaire de l'église cathédrale de Krakovie, se chargea de cette mission; il blâma la conduite pusillanime des évêques et, moins sage, ou plus hardi, il alla reprocher à Kazimir toute l'horreur de ses scandales. Il fut puni de sa témérité. Le roi le fit jeter dans la Vistule, où il périt. (En 1352.)

Peu de temps après, Kazimir, à la vue de l'austérité des Flagellants conçut des regrets de la mort de Bariczka et en envoya demander l'absolution au pape. Il subit la pénitence qui lui fut imposée et il l'accomplit de meilleure foi que les Flagellants n'en montraient dans leur conduite. Adélaïde, délivrée de sa captivité, venait de mourir dans le pays de Hesse, où le landgrave son père l'avait ramenée de Zarnoviec; alors le roi prit encore le dessein de se remarier pour la troisième fois, et il épousa, en 1357, Hedvige fille de Henri duc de Glogov. Soit que cette nouvelle femme eut captiver son cœur, soit que l'âge ou la raison eussent amorti ses passions, Kazimir paraissait revenu de ses égarements, et menait une vie assez tranquille. (*De Solignac, Histoire de Pologne, liv.* 9. 10.)

libertés au peuple : mais il négligea la Pologne. Cependant la nation polonaise et particulièrement la noblesse lui doivent de grandes obligations sous certains rapports. Louis n'ayant pas d'enfants mâles, voulut assurer la succession à ses filles. Il convoqua dans cette intention, en 1374, la noblesse polonaise à Koszicé, où il garantit par un privilége l'intégralité du pays, renouvela la promesse de ne point exiger arbitrairement les taxes et les impôts. Le même privilége détermina pour toujours un impôt fixe de 2 gros (1 franc 42 cent.) par an, qui devait être payé, même dans les années de la paix. Louis réussit, en 1381, à obtenir du clergé le consentement de payer les mêmes impôts que la noblesse et les kmetons. Dans les circonstances extraordinaires, ou plutôt pendant la guerre, la nation votait elle-même par l'intermédiaire d'une diète des impôts et des taxes plus élevés. Ces conditions et d'autres semblables établirent d'une manière certaine, les prérogatives de la noblesse, aplanirent les distinctions qui existaient encore dans cette classe, et assurèrent l'égalité dans la jouissance des priviléges. Cependant Louis indisposa les esprits de la nation et de la noblesse parce que non-seulement il ne réprimait pas les abus que ses employés commettaient, mais parce qu'encore il eut recours dans mainte occasion à l'intrigue et à la mauvaise foi. Il se les aliéna davantage lorsqu'il entreprit de réunir à la Hongrie le duché de Halicz où il introduisit la force armée hongroise, violant ouvertement les serments qu'il avait faits à Bude et à Koszicé.

95. Interrègne. — Hedvige. — La Litvanie baptisée.

La reine-mère n'ayant laissé partir aucune de ses filles, l'interrègne trop longtemps prolongé causa une guerre civile de longue durée dans la Grande-Pologne, entre les Nalêncz et les Grzimala, dont les noms servaient de mots de ralliement aux partis combattants (33). Cette guerre ne cessa qu'à

(33) VLADISLAV-LE-BLANC. Il serait très-long d'indiquer tous les motifs et tous les prétextes qui firent agiter la Pologne après la mort de Louis d'Anjou: cependant il est bien d'observer que Louis occupa le trône

l'arrivée et au couronnement d'Hedvige, princesse accomplie, qui toute jeune encore et quoique éprise de Guillaume duc d'Autriche, avec lequel elle avait été élevée dès son enfance, accepta cependant, pour le bien de l'état, la main d'un homme de quarante ans nommé Jagello, grand-duc de Lit-

par un choix qui dérogea aux successeurs mâles, éloigna du sceptre tous les Piast et particulièrement Vladislav-le-blanc, duc de Gnievkov, de la lignée de Kuiavie, neveu germain de Kazimir-le-grand. Vladislav abandonna par dépit la Pologne, alla chercher une retraite en France, et fut mal accueilli à la cour où il se présenta. N'y trouvant point les ressources qu'il avait espérées, il se rendit à l'abbaye de cîteaux où il fit profession, l'an 1366, en qualité de religieux convers. La régle austére de l'ordre le rebuta, quelques mois aprés il passa dans l'ordre de St-Benoît et fut placé dans l'abbaye de St-Benigne à Dijon. Du temps de Louis, plusieurs mécontents des procédés iniques de ce roi, engagérent Vladislav-le-blanc à venir prendre possession du trône de Pologne qui lui avait été injustement enlevé. Il part furtivement, mais malgré les bonnes dispositions de ses partisans, il est contraint d'abandonner une seconde fois la Pologne. Louis devait faire un accommodement avec Vladislav, moyennant 10,000 florins et lui donner de plus une riche abbaye en Hongrie. Ce qui est cependant certain c'est que Vladislav revint à St-Benigue, en 1375, où depuis ce temps là il fut appelé roi Lancelot.

Aprés la mort de Louis, Sigismond de Luxembourg, mark-grave de Brandebourg, qu'il avait désigné pour son gendre entra en Pologne pour en prendre possession. Cependant il n'y avait rien de déterminé; laquelle des deux filles de Louis devait lui succéder en Pologne ? l'aînée Marie, fiancée à Sigismond, où la cadette Hedvige, fiancée à Guillaume duc d'Autriche? Lorsque le choix s'arrêta sur cette dernière, Sigismond se retira définitivement et le duc d'Autriche vit bientôt s'évanouir ses belles espérances. Un nouveau compétiteur à la couronne gagna un certain parti qui pensa réunir le droit suranné de Piast, avec le droit tout récent, évolu sur une jeune fille. Ziémovit, duc de Mazovie, était ce compétiteur, issu de Kazimir-le-juste, le plus proche parent de Vladislav-le-blanc, qui à la mort de Vladislav entrait dans le droit d'héritier prétendant.

Au milieu de ce revirement, les amis de Vladislav-le-blanc lui écrivirent en l'assurant que pour cette fois le sceptre ne pouvait lui échapper. Vladislav, avant de partir, fit solliciter et obtint du pape Clément VII

vanie, regardé généralement comme un barbare (34). Jagello s'étant fait baptiser, accepta le nom de Vladislav et promit de réunir à la Pologne toute la Litvanie et de la convertir à sa nouvelle croyance. Hedvige qui aimait la langue polonaise, encouragea les études; elle aida son mari à introduire le christianisme en Litvanie, reconcilia les Grzimala avec les Nalêncz, chassa elle-même les Hongrois du duché de Halicz. Une mort prématurée mit fin à son règne et plongea la nation dans le deuil. Jagello savait que la perte de sa femme lui faisait perdre son droit à la couronne de Pologne; mais les Polonais voyant un avantage réciproque dans la réunion avec les Litvaniens, et considérant Vladislav Jagello comme élu volontairement par eux, le maintinrent sur le trône.

un bref du 6 juillet 1382, qui lui ordonnait d'aller prendre possession du royaume qui lui était offert. Non content de cet ordre, il alla trouver le pape qui lui fit expédier, le 13 septembre 1382, un bref de sécularisation. Muni de ces patentes, il fut reçu avec acclamation par ses partisans. Mais l'arrivée d'Hedvige en diminua le nombre, poursuivi, il prit la fuite. Il paraît qne ne sachant que devenir il erra l'espace d'environ trois ans en Allemagne. Enfin, résolu de retourner en son monastère, il est arrêté à Strasburg, par une maladie qui le conduit au tombeau, l'an 1388. En mourant il fit un testament par lequel il ordonnait à ses serviteurs de reporter son corps à St-Benigne, et léguait 2,500 florins à ce monastère. On voit encore son tombeau dans la nef de St-Benigne. (Art de vérifier les dates, vol. II, rectifié par des recherches ultérieures.)

(34) Pour le duc d'Autriche, les tendres souvenirs de sa jeunesse avaient autant de valeur que la couronne dont Hedvige venait d'être investie. Il entretenait avec elle une correspondance et prit la résolution de se rendre à Krakovie, où la reine elle-même le pressait de venir. Effectivement il arriva, mais l'accés du château lui était interdit. Hedvige avertie, voulut le voir pour faire ses adieux, à ce qu'elle disait. Trouvant des empêchements insurmontables, une fois, elle courut impatientée vers la porte du château, et saisissant de sa main débile une hache, elle s'efforça de briser la porte. Ce n'est qu'avec grande peine, que les prières de plusieurs seigneurs et particulièrement du trésorier Demetre de Goraï réussirent à la calmer. Guillaume partit enfin, et la somme stipulée dans l'acte des fiançailles lui fut scrupuleusement

96. Jagello combat les chevaliers teutoniques. — Privilége de Horodlo.

Les chevaliers teutoniques et l'empereur Sigismond virent d'un œil jaloux cette union de la Pologne avec la Litvanie. Les premiers déclarèrent la guerre, mais battus et taillés en pièces dans la mémorable bataille de Grunvald, en 1410 (35), après de nouveaux efforts dans le but de prolonger les hostilités, ils conclurent enfin sur le lac de Mielna, en 1422, un traité de paix par lequel ils furent maintenus dans leurs

payée. Jagello devint mari et roi ; mais après avoir surmonté différents obstacles; il doutait mainte fois du sentiment de la vertueuse Hedvige. Jaloux et méfiant, il prenait ombrage à chaque bruit. Une fois, en 1388, un vice-komornick de Krakovie, Gnievosz Dalevicz, connaissant le faible de ce prince et par des motifs qu'on ignore, lui fit entendre que le duc d'Autriche s'étant rendu secrètement à Krakovie et avait eu durant quelques jours de fréquents entretiens avec la reine. Jagellon fit éclater son ressentiment, et l'aurait porté jusqu'au dernier excès, si quelques seigneurs n'avaient pris connaissance de cette affaire. Ils citèrent le délateur. Après l'audition des témoins, Jasko de Tenczin, castellan de Voïnicz, jura au nom de la reine qu'elle était innocente. A la suite de cette déclaration douze citoyens demandèrent à venger la reine par un combat singulier. Mais la loi terrestre n'admettait point les combats ni le duel, elle réprouvait une semblable justice, par conséquent, les juges ordonnèrent à Gnievosz de porter parole pour défendre son accusation. Il fut long-temps à se taire; enfin rompant le silence , il dit : « Je demande grâce et pardon. » Il devait donc se soumettre à la condamnation, qui le forçait à *désaboyer*, *odszczekac* ce qu'il a avancé, c'est-à-dire à dementir la colomnie. La sentence fut exécutée sur le champ dans le sénat. Gnievosz se coucha à terre sous la stalle de la reine, et prononça à haute voix, qu'en répandant un tel bruit injurieux, il en avait menti comme un chien. Cette confession publique achevé, il imita à trois diverses fois l'aboyement d'un chien.

(35) Dans la mêlée de la bataille, le roi aurait péri sous la hache de Dupold, chevalier teutonique, si la valeur et la présence d'esprit de Zbigniev Olesnicki ne l'eût sauvé. Ce jeune homme n'avait alors pour toute arme qu'un tronçon de lance dont il frappa si rudement l'agresseur, qu'il le jeta par terre. Jagello en fut si touché que sur le champ il

possessions, renonçant à toute prétention sur la Samogitie. Vladislav-Jagello ne put mettre à exécution, comme il l'avait promis, l'union de la Litvanie et de la Pologne, par égard pour ses cousins; il fut même obligé de nommer un grand-duc comme prince-lieutenant de cette province. Son cousin-germain Vitovd, fils de Kieistud, étant grand-duc, ne voyait pas avec plaisir les avantages que les Polonais pouvaient tirer de l'entière soumission des chevaliers, et refusa son assistance dans la guerre contre eux qui s'était prolongée comme nous l'avons dit. Afin de soutenir la guerre à forces réunies et de la terminer avec succès, Jagello s'adressa à la nation: il convoqua une diète des deux nations à Horodlo, en 1413, où il accorda aux Litvaniens du rite romain l'exemption de toute servitude et de tous devoirs féodaux envers leurs seigneurs et leurs suzerains qui leur étaient imposés depuis le règne de Gedimin; il leur accorda des libertés et des prérogatives semblables à celles dont jouissait la noblesse polonaise. Tous ces avantages causèrent une joie inexprimable dans l'assemblée de Horodlo. Les nobles litvaniens adoptèrent les armoiries de ceux de Pologne et s'unirent étroitement avec leurs frères; on s'y embrassa cordialement. Mais on ne prévoyait pas combien il restait encore de difficultés à surmonter; Vitovd et plusieurs grands seigneurs cousins de Jagello empêchèrent l'exécution du privilége.

voulut donner à Olesnicki un baudrier militaire. Zbigniev le refusa modestement, en disant, qu'il prétendait se dévouer au service de l'église. Il joua depuis un rôle important dans le pays et disposa de la destinée de la maison des Jagellons. Devenu dans la suite évêque de Krakovie, il fut le plus fort soutien de cette maison. Il empêcha en 1429, à Luck, de désunir l'état par un titre royal particulier pour la Litvanie, comme le désirait le grand-duc Vitovd; il plaça sur le trône le jeune Vladislav-Jagellonide, et sauva le sceptre à Kazimir son frère. Il acquit le duché de Sievierz et le réunissant à l'évêché de Krakovie, honora ses successeurs de ses revenus et de son titre. Il fut le premier en Pologne qui fut décoré de la dignité du cardinalat, et éprouva que cet honneur étranger ne s'accordait point avec les dignités de la république.

97. Vitovd veut être roi.

L'empereur Sigismond désirait ardemment allumer le feu de la discorde entre les Polonais et les Litvaniens et les désunir à jamais. Il imagina un congrès à Luck afin d'aviser, disait-il, aux moyens de sauver l'empire d'Orient et sa capitale, Constantinople, menacés par les Turcs. Jagello et Sigismond avec plusieurs autres princes, en 1429, se rendirent à Luck. Vitovd, quoiqu'il fut déjà très-âgé, donna dans le piége et manifesta son désir d'être roi de Litvanie. Sigismond, de son pouvoir impérial, promit de lui envoyer la couronne. Vitovd fut tellement possédé du désir d'être couronné, qu'il ordonna d'avance de solennels préparatifs, et plusieurs personnages invités à cette cérémonie se rendirent à Vilno; seulement la couronne que l'on attendait à chaque instant n'arrivait point. Les Polonais, résolus de s'y opposer, en épièrent nuit et jour sur la frontière les porteurs et empêchèrent leur passage. Vitovd affligé de voir ses espérances déçues, mourut de chagrin en 1430. Ainsi, la conférence ayant pour objet une expédition contre les Turcs, fut sans résultat (36).

(36) Vladislav-Jagello avait deux fils, dont l'aîné, Vladislav, naquit en 1420. Voyant cet enfant avancer en âge, il voulut lui assurer sa succession. Dans une diéte tenue à Brzésc, il obtint de la noblesse la déclaration que le jeune Vladislav régnerait après lui, mais c'était à condition que Jagello confirmerait les priviléges et en accorderait de nouveaux, car la confirmation donnée depuis peu à Czervinsk, en 1422, était insuffisante et considérée comme non-avenue à l'instant où il fallait concéder une faveur aussi importante au roi. L'acte d'élection de la part de la noblesse avait été effectivement rédigé et remis à l'évêque de Krakovie, avec ordre néanmoins de ne le délivrer qu'au moment où le roi lui remettrait le diplôme qui devait augmenter leur libe té. Jagello s'était pressé de le promettre, et différait tous les jours de le donner.

En 1426, il avait convoqué une nouvelle diéte à Lénczica. On y rappela ses promesses, d'un ton d'aigreur que soutenait l'orgueil d'une autorité déjà établie : on le somma de les accomplir. Pressé de se déclarer et plus offensé de l'audace de la demande que fâché d'avoir manqué d'y satisfaire, le roi répondit avec hauteur que ses engagements étant injustes, ni le devoir ni l'honneur ne l'obligeaient à les

98. Vladislav III.

Le fils de Vladislav-Jagello était à peine monté sur le trône de Pologne que les Hongrois l'appelèrent aussi à prendre leur sceptre. Peu après avoir été couronné roi de Hongrie, il battit les Turcs et conclut avec eux une paix très-avantageuse. D'après le conseil des Italiens, il rompit bientôt cette paix qu'il avait jurée, et il fut à son tour vaincu, en 1444, par les Turcs, près de Varna où il périt. Avec lui disparut l'unique espoir de diversion favorable à l'empire grec. Les Turcs s'emparèrent de Constantinople en 1454. Les Polonais déploraient beaucoup la perte de Vladislav sur lequel ils fondaient de grandes espérances. Les Turcs proclamèrent partout que sa mort était un châtiment des cieux à cause de son parjure.

99. Litvanie.

Jagello régna pendant 48 ans; son fils Vladislav III seulement pendant 10 ans. Vladislav-Jagello fut un très-bon roi, mais d'un caractère trop faible; brave sur un champ de bataille, la superstition le rendait timide. La Litvanie lui causait beaucoup d'embarras; il y nommait toujours les grands-ducs ses lieutenants qui ne purent jamais se mettre d'accord

tenir. Il eut à peine prononcé ces mots, qu'un bruit confus s'éleva dans l'assemblée. Ce n'étaient d'abord que des murmures à demi-étouffés, qui dégénérèrent bientôt en des transports de fureur et de rage. On demanda à l'évêque les lettres d'élection qu'on lui avaient confiées, on les fit sauter en l'air et on les déchira à coups de sabre sous les yeux du roi, qui n'évita de plus grands outrages que par l'intrépidité avec laquelle il sembla plutôt menacer les mutins, qu'il ne parût les craindre.

Ce ne fut que quatre ans après, en 1430, à Jedlno, qu'il se résolut enfin d'accorder les privilèges demandés. On les reçut avec joie, mais avec une fierté qui empêcha de décider l'affaire de la succession. Deux ans seulement avant la mort de Jagello, on décida, en 1433, que son fils Vladislav monterait après lui sur le trône. Ce consentement fut suivi en même temps de la promulgation définitive des privilèges de Jedlno, à Krakovie, en 1433. Cependant le jeune Vladislav occupant le trône en 1334, éprouva encore quelques contrariétés. (*Solignac.*)

avec les princes et les seigneurs turbulents dont les factions ennemies déchiraient le duché. Il en résulta des troubles sérieux et des guerres civiles. Les mêmes désagréments se renouvelèrent sous Vladislav III. L'aristocratie litvanienne poussa son indocilité jusqu'à proclamer grand-duc de Litvanie, Kazimir-Jagellonide, fils puîné de Vladislav-Jagello. Après le court règne de Vladislav III, les Polonais élurent roi de Pologne ce même Kazimir, grand-duc.

100. Législation. — Priviléges accordés aux Russiens.

Après la mort de Kazimir-le-grand, des désordres commencèrent à désoler la Pologne; sous Jagello, quoique chacun jouît de l'entière liberté d'action, cependant l'ordre se rétablissait peu à peu et l'organisation du pays prenait de la consistance. L'ordre civique ou la noblesse n'oubliait pas de se faire confirmer ses priviléges; mais en même temps, en 1422, à la diète de Czervinsk, le statut négligé de Vislica fut rétabli et confirmé; et, en 1423, à la diète de Varta, il fut remplacé et les doutes qui s'y trouvaient furent levés par de nouvelles lois. Pendant le court règne de Vladislav III, les rites grec et romain se rapprochèrent et s'unirent au synode de Florence. Isidor, métropolitain de Kiiov, réussit à faire adopter l'union par tous les Russiens du rit grec sous la domination des Jagellons. Les nobles russiens furent donc admis en 1433 et en 1443 aux prérogatives et priviléges de la noblesse de Pologne. Par conséquent, dans la Russie-rouge et la Podolie qui faisaient partie de la Pologne, le nombre des citoyens et des défenseurs de la patrie fut considérablement augmenté.

101. Kazimir-Jagellonide. — Réunion de plusieurs pays.

Les nobles polonais, après avoir élu roi Kazimir-Jagellonide, grand-duc de Litvanie, tombèrent bientôt en mésintelligence avec lui, parce qu'il ne voulait pas ratifier et jurer leurs priviléges et leurs lois (37); et, quoiqu'ils le forcèrent

(37) Ces contestations se prolongèrent quelques années. En 1453, malgré l'irritation très-avancée, on se contenta d'une confédération, qui engageait tous les nobles à prendre les armes pour garantir les

à prêter son serment, ils se plaignirent de ce qu'il négligeait la Pologne et favorisait la Litvanie. Cependant la Pologne s'agrandit sous son règne. Des pays qui en avaient été jadis séparés se réunirent de leur plein gré. L'évêque de Krakovie acheta le duché de Sievierz en 1443. Les ducs de Zator et d'Osviecim reconnurent le roi de Pologne pour leur souverain et Kazimir, en 1453, acheta le duché d'Osviecim. Par l'extinction des ducs de Plock, en 1462 Belz, et en 1463 Rava furent incorporés à la couronne. En 1494, Jean-Albert, son fils, acheta le duché de Zator, et, en 1495, il réunit à la couronne le duché de Plock. Les habitants de l'ancienne Poméranie de Dantzik, dite la Prusse, conçurent une haine implacable contre l'injuste domination des chevaliers teutoniques et se mirent sous la protection du roi Kazimir, en 1454 (38).

biens de l'état si le roi persistait à ne les pas défendre et pour en soutenir les priviléges, s'il s'obstinait à ne les point confirmer. On résolut aussi de ne souffrir aucun Litvanien dans le royaume et de donner à Kazimir quatre conseillers sans l'attache desquels, aucun de ses ordres ne serait reçu, quelque avantageux qu'il fût à la république. Le serment de la confédération fut fait en la présence du roi, qui ne pouvant soutenir cette hardiesse, ne balança plus à promettre ce qu'on exigeait de lui. (*Solignac.*)

(38) Les chevaliers teutoniques exaspérèrent leurs sujets, en violant les lois qu'ils avaient eux-mêmes établies et en se portant à toutes sortes de vexations, de crimes, ne respectant plus ni la vie, ni l'honneur, ni la pudeur des personnes. Pour s'opposer à ces infamies, il se forma dans la noblesse, encore en 1397, une confrérie, ou plutôt une société, nommée du Lézard, parce que les membres portaient, pour signe de ralliement, une figure de lézard. Cette société agissait pour la plupart secrètement. Elle se réorganisa en 1451, et donnant l'impulsion à toutes les démarches de la noblesse et des habitants, d'un côté envoya ses émissaires au roi Kazimir pour lui faire ses promesses et afin de s'assurer de son assentiment; de l'autre côté, elle décida la noblesse de Prusse à porter plainte contre les chevaliers à Frédéric III empereur d'Allemagne, qui au lieu de rendre justice, déclara la noblesse prussienne, déchue de tous ses priviléges et de toutes ses franchises. Indignée de l'audace d'un tel décret, la noblesse, poussée par les frères du Lézard, offrit son hommage au roi de Pologne, et témoigna son désir de se réunir à la république. Le premier succès de la guerre était aussi le fuitr de l'opération active des fréres du Lézard.

102. Guerre de Prusse avec les chevaliers teutoniques.

Les Prussiens firent ainsi naître une guerre avec les chevaliers teutoniques qui dura plusieurs années et désola leur malheureux pays. Les états de Prusse et la noblesse de Pologne firent tous les sacrifices nécessaires afin de soutenir vigoureusement et achever avec succès le combat opiniâtre qui durait depuis douze années. La Litvanie, par ses tracasseries et ses hostilités contre la Pologne (39), fut une des principales causes de la durée trop longue de cette guerre où les Polonais étaient dépourvus d'un bon général. Cette guerre se bornait à des irruptions réitérées qui cessaient chaque année à la fin de la belle saison. Le noble ordre équestre arrivait de différentes provinces par des levées partielles et se battait avec courage, mais à l'approche de l'hiver, les uns désirant revoir leurs parents et leur famille, les autres leur femme et leurs enfants et ceux qui leur étaient chers désertaient le champ de bataille pour rejoindre leurs foyers. Les armes à feu avaient déjà été inventées et l'on se servait de l'artillerie. Comme elle n'effrayait guère la bravoure de la noblesse, cette dernière négligea son exercice. Kazimir, à la manière des autres états de l'Europe, avait à sa solde des soldats bien disciplinés, tous étrangers, la plupart de Bohême, qui formaient une bonne infanterie et une artillerie très-habile. Cette petite troupe appuyait les irruptions de la pospolite de l'ordre équestre. Les chevaliers teutoniques, de leur côté, secourus par les Allemands, se trouvaient en force égale. Pendant cette guerre d'escarmouches et de petits combats acharnés, où l'on dévastait et incendiait les possessions ennemies, où l'on prenait et reprenait les places fortes et les villes, la Prusse tout entière fut terriblement ruinée. Enfin, le traité de Thorn, en 1466, mit un terme à ces ravages réciproques. La partie de l'ancienne Poméranie de Dantzik, la Varmie et le palatinat de Culm furent restitués à la Pologne et se réunirent à elle; les chevaliers teutoniques restèrent en possession d'une partie de la Prusse proprement dite, pour laquelle le grand-maître de leur ordre, comme vassal, devait rendre hommage au roi de Pologne.

(39) Voyez la note 41, ci-dessous, au chapitre 110.

103. Commerce. — L'état prospère. — Habillement.

La Pologne ayant terminé la guerre avec les chevaliers jouit de la plus grande félicité. Le commerce, surtout celui du blé, s'augmenta et se trouva dans un état prospère. Il se dirigeait vers l'embouchure de la Vistule et du Danube où Dantzik, Bialigrod et autres ports servaient de débouchés. Les fortunes et les revenus de toutes les classes s'accrurent considérablement et chacun put jouir de son bien selon sa volonté. Les nobles prirent du goût pour la mollesse. Trop absorbés dans leurs aises, ils passaient des heures entières devant un miroir occupés à tresser leur chevelure. C'était la coutume alors de laisser croître les cheveux, seulement on les tenait courts au sommet; ils étaient tressés en boucles ordinairement oblongues et perpendiculaires qui entouraient toute la tête par-derrière et aux tempes. Les autres, sans couper leurs cheveux laissaient flotter leurs boucles légères. L'habillement lourd ou léger, tant de la noblesse que de la bourgeoisie, était riche et coûteux. Le velours, le damas et autres brocarts, tissus ou brodés en or et en argent, avec luxe, servaient à couvrir les pelleteries de grand prix. Les zibelines étaient en usage. On appliquait alors des fourrures tant à l'habit de dessous dit *zupan* (joupane), qu'à celui de dessus plus large et plus long. Les Juifs s'habillaient comme les nobles, ils portaient aussi des calottes, des bonnets et des chaînes comme eux. Cependant l'habillement de la noblesse et de la bourgeoisie ne fut pas toujours le même : on aimait à changer la mode. Beaucoup de personnes portaient l'habit serré et collant sur les jambes, les bras et le corps jusqu'à la taille; il s'élargissait et devenait boursoufflé sur toutes les jointures du corps. Ces bouffes furent composées de différentes étoffes de couleurs éblouissantes qui, entrelacées, produisaient un singulier effet. Les souliers, les jabots, les mantelets légers, les chapeaux ornés de plumes, le cou et la poitrine à découvert prouvaient que ce costume était venu des pays chauds d'Italie. Les femmes eurent aussi une toilette plus recherchée; elles ne portaient plus d'habillements semblables à ceux des religieuses qu'elles avaient conservés jusqu'alors.

104. Progrès de l'aisance du peuple.

La félicité descendait même jusqu'aux classes moins aisées des bourgeois, aux kmetons ou paysans et à la pauvre noblesse qui labourait sa petite terre. Les vitres en verre du pays devenaient plus communes et apparurent aux fenêtres d'humbles chaumières. Ces chaumières étaient chauffées par des poêles et avaient des cheminées pour leur foyer, ce qui rendait les habitations plus propres. Dans plusieurs cantons cependant, les anciennes habitudes et les préjugés s'opposaient à ce changement si salutaire à la santé. On voyait déjà les hommes porter des habits de drap plus fin, ornés de cordons et de campanes. Les femmes faisaient ordinairement usage des étoffes de soie et de coton. La table des hommes du peuple était bien servie : la viande n'y manquait pas. L'eau-de-vie, connue depuis peu en Pologne, employée d'abord comme médicament. devenait plus en usage parmi les gens moins riches. Cette liqueur prise modérément et la viande dont la classe laborieuse se nourrissait, augmentaient les forces si nécessaires à la défense du pays et à sa culture. La culture du froment haussa la valeur des terres fertiles et procura aux habitants du pain de meilleur qualité.

105. Instruction. — Lumière.

La liberté dont toutes les classes jouissaient selon leur position fit sentir l'importance de l'instruction. En effet, on écrivait aussi bien en latin qu'en polonais. Les pauvres, tant nobles que bourgeois et kmetons ou paysans, fréquentaient les écoles et s'appliquaient aux études, se disposant ainsi à être plus utiles, puisque rien ne peut rendre l'homme plus capable de servir sa patrie qu'une bonne éducation et une instruction convenable. Elle élève les sentiments et le génie, ennoblit le cœur et ouvre les yeux sur ce qui est bon et utile à la patrie. Ce goût des sciences fut infiniment profitable à la Pologne; il prépara une génération d'hommes qui furent la gloire du pays. On rencontrait souvent des hommes ayant rendu de grands services à leur patrie, qui n'étaient pas de



la classe noble, mais bourgeois ou kmetons. Plusieurs d'entre eux s'élevèrent aux plus hautes dignités de la république, et quelques-uns, comme évêques, prirent une place distinguée au fauteuil de sénateurs. Janicki, dont les poésies en vers latins sont bien connues, était un simple paysan. Dantisk, fils d'un cordier, célèbre poëte, brillait par son talent dans la diplomatie comme sur son siége sénatorial. Kromer, d'une naissance obscure, dont la chronique et les discours en latin sont estimés et qui écrivait aussi très-bien en polonais, devint évêque de Varmie. Beaucoup d'autres, non par leur naissance, mais par leur science, leurs talents et leurs vertus, se rendirent utiles au pays.

106. Brigandage. — Égalité de la noblesse.

Comme tout le monde pouvait agir selon sa volonté, il s'en trouva qui abusèrent de cette liberté. Des nobles et même des femmes s'établirent dans les forêts, dans les montagnes ou dans les châteaux-forts, exerçant la profession de bandits ou de brigands et dépouillant les voyageurs. Leurs principaux repaires étaient Czorstin, Bervald et quelques autres châteaux moins accessibles. La nécessité de rétablir l'ordre se faisant sentir, ils furent poursuivis et punis. La femme Rusinovska, déguisée en homme, portant de grosses bottes, fut pendue dans son costume. Le brigandage fut réprimé par ce moyen sévère. La noblesse polonaise, jalouse de ses droits, fréquentait avec assiduité les assemblées, les vieca, les diétines, les diètes. Aucun noble n'osa réclamer la supériorité sur les autres; ni les seigneurs opulents ni les employés ne pouvaient prendre de titre de distinction de grafs ou comtes. Il était permis, à chaque noble blasonné, de faire valoir ses armoiries et le nom de sa maison, car chaque noble ou chaque homme de l'ordre équestre était supposé avoir son blason armorial qui ne devait plus être pour lui seul, mais servir d'armoiries à la famille dont il portait le nom. Chacun pouvait donc prendre un nom quelconque, qui fut depuis transmis à sa postérité avec les armoiries qui blasonnaient et distinguaient sa famille. Chacun pouvait aspirer aux emplois lorsqu'il en était capable et lorsqu'il possédait une propriété foncière.

107. Diète. — Chambre des nonces.

Les diètes se succédaient très-souvent, elles se tenaient la plupart à Piotrkov. On y décrétait différentes lois; les plus importantes furent décidées, en 1454, à Nieszava. On se réunissait aussi en diète pour fixer les impôts. La fixation des impôts mal distribués, occasionna des mésintelligences entre les provinces. Pour y remédier à l'avenir, il était évident qu'il fallait corriger l'organisation de la diète qui n'était nullement déterminée. Afin d'écarter cette incertitude, en 1468, toutes les terres et tous les districts élurent leurs nonces pour la diète tenue à Korczin-la-nouvelle. A partir de cette époque, les diétines choisissaient des nonces et leur donnaient des commissions particulières et les autorisaient à aller à la diète partager ses décisions. Ces nonces se rassemblaient à la diète où se trouvaient aussi le roi et les sénateurs. Le sénat occupait la première salle et les nonces la seconde. La loi, approuvée des deux chambres, était acceptée par le roi. Mais lorsque la chambre des nonces rejetait une loi, cette loi ne pouvait être sanctionnée ni par la chambre du sénat, ni par le roi. Toute la force des libertés et du pouvoir de la noblesse résidait dans la chambre des nonces où l'on admettait aussi les représentants des villes.

108. La maison Jagellone acquiert des couronnes. — La Litvanie cause des désordres.

Kazimir, pendant son long règne qui dura quarante-cinq ans, se rendit célèbre dans toute l'Europe, et, quoique les Polonais le vissent avec indifférence, les peuples voisins offrirent des couronnes à ses fils; son fils aîné, Vladislav, accepta la couronne de Bohême, en 1471, et plus tard, celle de Hongrie, en 1490. Les Polonais murmuraient contre la négligence de Kazimir et lui attribuaient tout le mal qui se faisait quelquefois sentir. Ils se plaignaient de ce que le roi ne réprimait point les Litvaniens qui ne cessaient de nuire à la Pologne, de ce qu'il eût toujours une prédilection marquée pour la Litvanie où il passait tout son temps (40). En effet,

(40) Voyez la note 41, ci-dessous, au chapitre 110.

Kazimir y résidait de préférence parce qu'il aimait la grande chasse et que cette province lui offrait plus de ressources par ses immenses forêts pour son divertissement. Et même, afin d'empêcher les troubles, sa présence presque continuelle y était nécessaire. Je vais rendre compte de ces événements en m'occupant de l'état intérieur de la Litvanie.

109. Souhaits des nobles en Litvanie. — Crainte des seigneurs.

La Litvanie et tous les pays russiens ne furent ni aussi peuplés, ni aussi prospères que la Pologne. Figurons-nous le bas peuple soumis et esclave; une noblesse vassale et assujettie aux seigneurs; les seigneurs ombrageux, incertains de leurs priviléges et craignant de perdre quelque chose de leurs droits seigneuriaux, se querellant et se haïssant entre eux. Tous les nobles litvaniens ou russiens du rite grec ou latin, avides de libertés, n'ayant que le seul désir de mettre en pratique dans toute son étendue le privilége de Horodlo, qui leur accordait une égale jouissance des libertés de la noblesse de la Pologne, fatigués de leur servitude, ne voulant enfin souffrir personne au-dessus d'eux. De leur côté, les seigneurs russiens et litvaniens munis pour la plupart de titres héréditaires de duc ou de prince, kniaz, formaient seuls le sénat et la diète, d'où les nobles étaient exclus; ils partageaient seuls le pouvoir avec le grand-duc leur suzerain; ils ne désiraient point une union sincère avec la Pologne parce qu'il leur fallait se résigner à perdre l'autorité et le pouvoir qu'ils exerçaient sur la noblesse, leur considération et leurs titres que l'on ne reconnaissait pas alors en Pologne, car le seul évêque de Krakovie pouvait y prendre le titre de duc de Sievierz; aucun autre n'osait avoir un titre quelconque.

110. Contestation au sujet de plusieurs districts.

Lorsque Kazimir, grand-duc de Litvanie, fut appelé au trône de la Pologne, les Litvaniens lui firent promettre et jurer qu'il ne détacherait aucune des terres en leur possession, qu'il ne diminuerait pas la Litvanie dans son étendue

et n'abaisserait sous aucun rapport ses conseils, c'est-à-dire le sénat. Ils voulurent même reculer les frontières du duché au dépend de la Pologne. Au commencement du règne de Kazimir, ils prirent possession de différents cantons et districts situés dans la Podlasie et les environs de Brzésc. En 1452, ils s'emparèrent de Luck, Vlodzimirz et Horodlo. Après la mort des Buczacki qui défendirent la Podolie contre leurs attaques, ils se saisirent, en 1457, de toute la partie méridionale de cette province avec Braclav jusqu'à la rivière Murakva. Les citoyens de la Petite-Pologne, irrités de cette conduite, demandèrent au roi avec hardiesse de réprimer l'insolence des aristocrates litvaniens (41). Les Polonais

(41) Discours de Ritvianski. — Kazimir-Jagellonide obligé de tenir, en 1459, une diète à Piotrkov, ne s'y rendit qu'avec une nombreuse escorte de gens armés, moins propres à étouffer une sédition qu'à la faire naître. Les nobles du palatinat de Krakovie, surpris de cette nouveauté, prirent aussi les armes et n'entrèrent dans la ville que comme dans un camp ennemi. On fut quelque temps à s'observer dans la première séance. Chacun par une assurance affectée voulait se faire craindre et se fit craindre en effet. On prit bientôt le parti le moins dangereux, et avec cette hardiesse toujours sûre de plaire dans une république, Jean Ritvianski, staroste de Sandomir, rompit le silence et s'adressant au roi, lui reprocha tous ses désordres dans le discours suivant (*Solignac*) :

« Sire ! Nos calamités sont notoires; elles partent de vous. Si la nation n'avait été surveillée par la providence divine, nous eussions déjà succombé et péri. C'est un destin indigne qui nous a forcé à exiger la réunion de la diète actuelle, afin de demander la réforme et la direction des affaires publiques de votre part et de la part de vos conseils. On y a consenti à contre-cœur et la preuve en est qu'avant que la convocation fût décidée, les nobles de la terre de Chelm, Sigismond de Laticzev et Vierzbiénta de Siennica, qui font la même cause avec nous, furent maltraités, arrêtés et blessés par votre staroste, Jean Kuropatva. Mais nous autres qui agissons pour la cause publique lorsque les prélats et les barons dissimulent, nous sommes odieux et détestés, vous nous appelez toujours vos ennemis, et c'est le motif pour vous de faire venir tant de gens armés; cependant, nous disons que nous sommes vos sujets et amis sincères, mais nous gémissons et, tout étonnés, nous déplorons que vous nous soyez contraire et hostile à notre patrie. Vous avez détaché de

démontrèrent, au contraire, que la Litvanie accédant à son union avec la Pologne, devait lui restituer toute la Podolie, la Volynie et l'Ukraïne avec Kiiov; ils rappelaient qu'on leur

la Pologne une terre considérable, celle de Luck, avec plusieurs cantons des environs de Brzésc, en les attachant aux domaines de la Litvanie. En nous dépouillant et expulsant de la terre notable et de ses campagnes, vous les avez concédées aux seigneurs qui n'avaient aucun droit de les posséder. Non content de cela, vous vous efforcez et désirez avidement d'enlever la Podolie à la couronne, en faveur de la Litvanie. C'est un joli cadeau pour vous, lorsque les Litvaniens enlèvent, par surprise, dans la Podolie, des places fortes, des bourgs et des possessions. Vous avez incorporé au duché de la Litvanie les deux districts de Goniondz et de Véngrov, arrachés par force aux ducs de Mazovie, qui sont vos vassaux de la dépendance de la Pologne. Vous avez même inspiré aux Litvaniens, qui dépendent et sont soumis à la Pologne, tant d'orgueil, qu'ils refusent de combattre l'ennemi commun, les chevaliers, et à se conformer à vos ordres. Vous nous consumez par cette monnaie légère et sans valeur que vous faites fabriquer. Vous tolérez des brigands, des concussionnaires, des voleurs et d'autres malfaiteurs, particulièrement des faux monnayeurs, fermant les yeux sur les ennemis et les scélérats qui dévorent le pays. En prodiguant les domaines royaux, vous les dissipez sans fruit; par des exactions et des stations, vous surchargez et épuisez le pays à tel point, que les villes et les campagnes sont désolées. Vous êtes sourd aux plaintes des veuves, des orphelins et des opprimés comme si l'administration de la justice n'existait plus sous votre gouvernement; vous dépouillez la couronne d'armes, de chevaux, d'or et d'argent pour équiper la Litvanie. Votre père cependant, votre frère Vladislav, roi de Hongrie et de Pologne, et vous même, vous avez obtenu tous les honneurs, tout l'éclat, toute la gloire et beaucoup de bénéfices de la Pologne. Lorsque votre parent n'était duc que d'un petit coin de la Litvanie, c'est l'assistance et le zéle des Polonais qui le firent maître de toute la Litvanie. Inconnu, obscur, païen, il est parvenu, par les Polonais, à la connaissance de toute la chrétienté, à la lumière de la Foi et à sa haute renommée; il recouvra la Samogitie et plusieurs provinces litvaniennes, des mains des chevaliers teutoniques, par les bras des Polonais, pour les restituer à la Litvanie. Il vainquit les vainqueurs par les armes des Polonais. Après un long règne de votre père, nous avons élevé votre frère, non-seulement au trône de Pologne, mais aussi à celui de Hongrie. Après sa mort glorieuse, nous vous vonas illustré de notre couronne et d'une alliance brillante. Dans la

promit, sous Jagello, de satisfaire à ces demandes, parce que ces pays composaient autrefois le duché de Russie ou de Halicz qui appartenait légitimement à la Pologne, et n'avaient jamais fait partie de la Litvanie.

111. La Litvanie demande un grand-duc particulier.

Kazimir s'efforça de calmer les différends entre les deux nations et à réprimer les altercations, mais il n'eut jamais recours à des moyens sévères. Cette conduite prudente pouvait

guerre contre les chevaliers teutoniques, nous vous assistons avec no armes, notre vie, nos trésors et tous nos biens; pour ce dévouement, pour la célébrité, l'élévation et les honneurs procurés pour votre pére, votre frère et pour vous-même, nous sommes affligés et accablés d'une douleur inexprimable, voyant que vous préférez la nation litvanienne, qui avait si peu mérité de vous et de votre pére, et, s'il en faut dire la vérité, si peu fidèle à votre parent et à vous-même. C'est en sa faveur que vous nous opprimez par des iniquités, par des vexations, et que vous nous exploitez et absorbez jusqu'à la ruine entière.

» Nous demandons instamment la restitution de la terre de Luck, de Parczov avec ses campagnes, de la Podolie dont vous avez injustement séparé une portion; la suppression de la fabrique de la monnaie faible, futile et nuisible au pays; l'abolition des stations et des vexations oppressives. Nous demandons une protection obligeante et exorable pour ceux qui implorent la justice; enfin, la défense du pays. Déposez votre paresse et soyez plus animé, faites voir que vous êtes homme et n'oubliez point que dans la Pologne vous devez être un bon père et non pas un parent dénaturé. Si nous obtenons tout ceci, vous pouvez compter sur notre fidélité, nous serons empressés à vos ordres, nous sacrifierons nos fortunes pour vous et pour l'état, et nous veillerons pour votre bonheur; dans le cas contraire, soyez certain que nous ne donnerons rien de nos biens, et que nous refuserons de marcher à la guerre sans le salaire. (*Dlugosz*, p. 247-249.) »

Kazimir fut d'autant plus irrité de ce discours qu'il ne pouvait le contredire. Il chercha à se disculper en rejetant tous les torts sur les Litvaniens et sur les Polonais; mais la réplique de Ritvianski prouva que toute la faute était à lui et qu'il en était responsable. Cette réplique foudroyante, exprimée avec convenance, dit Dlugosz, historien contemporain, un des instituteurs du roi, fut applaudie par le parti de l'orateur, sans être désapprouvée par les hommes timides.

seule empêcher la rupture. Il accorda seulement, en 1457, un privilége aux Litvaniens par lequel il les délivra de différentes dépendances et servitudes féodales envers lui, et il réitéra les promesses d'accorder de nouveaux priviléges à la noblesse litvano-russienne. Les seigneurs, mécontents de ce qu'il favorisait la noblesse inférieure, demandèrent un duc-lieutenant. Ils en avaient toujours eu au temps de Jagello et de Vladislav-varnénien, cependant Kazimir, devenu roi, depuis le commencement de son règne les gouvernait lui-même, sans leur donner de prince-lieutenant. Gasztold, moteur de tous les troubles aristocratiques, proposa de choisir un grand-duc-lieutenant parmi les princes, sans aucun égard pour Kazimir. Cette fois, Kazimir s'opposa vigoureusement à cette témérité et imposa silence aux turbulents.

112. La Litvanie affaiblie. — Ses pertes.

Cependant la Litvanie, agitée de tant de dissensions, ruina sa force et perdit la prépondérance qu'elle avait acquise sur différents pays. Ayant fait beaucoup de tort à la Pologne, elle ne put espérer aucun des secours qu'elle avait déjà reçus maintes fois; c'est pourquoi elle se trouva trop faible pour s'opposer à ses ennemis qui se saisirent des grandes et spacieuses provinces de son ressort. Les Tatars de Pérékop passèrent, en 1475, sous la domination des Turcs, et la Pologne perdit à cette occasion, en 1484, Kilia et Bialygrod, deux ports en Moldavie, situés sur la mer Noire, dont les Turcs se sont emparés. Du côté de Moskovie, les pertes étaient bien plus considérables. En 1460, la Litvanie se vit privée de Pskov, et, en 1479, de Novogorod-la-grande que le duc de Moskovie prit sous sa domination; les ducs de Sievierz, en 1490, se soumirent de leur propre gré à l'autorité de ce même duc. Les aristocrates de Litvanie, voulant toujours se tenir séparés de la Pologne lorsque Jean-Albert monta sur le trône, choisirent Alexandre, pour leur grand-duc et ils perdirent encore le reste des spacieux duchés de Sievierz, Bransk, Starodub, en 1494. On peut voir ces pertes immenses sur la carte n° 8. Les seigneurs et le sénat furent enfin effrayés de tant de désastres; ils renouvelèrent à Vilno l'union de

Jagello, et, à la nouvelle de la mort de Jean-Albert, en 1499, ils envoyèrent en Pologne une députation, dont le chef était Tabor, évêque de Vilno, pour assurer qu'ils voulaient conserver une alliance durable et obéir au même maître; c'est-à-dire que la même personne devait toujours réunir en elle le titre et l'autorité du roi de Pologne et du grand-duc de Litvanie.

113. Jean-Albert. — Callimaque. — Noblesse.

Le règne de Jean-Albert, très-court, et, après lui, le règne d'Alexandre encore moins long, ont cependant une importance remarquable dans les fastes de la Pologne, surtout sous le rapport de la législation. Un réfugié italien, Buonacorsi, dit *Callimaque*, d'abord précepteur de Jean-Albert, ensuite son favori, lui conseilla de restreindre le pouvoir des nobles. Le bruit de ce projet jeta l'alarme dans la noblesse qui ne pensa plus qu'à sauver ses priviléges et s'occupa à leur donner plus de développement. Vers la même époque, en 1497, arriva une défaite considérable en Valachie, dans les forêts de hêtres nommées *Bukovina*. Un grand nombre de nobles y périt écrasé par les arbres sous-coupés et renversés dans leur retraite, par les Valaches. Plusieurs se virent arrêtés dans leur fuite précipitée dans l'épaisseur de la forêt et suspendus, par leurs longs cheveux, aux branches des arbres et ils périrent misérablement. La noblesse, déplorant la perte qu'elle venait d'éprouver, voulut croire que cet échec lui avait été préparé par Jean-Albert, d'après les conseils de Callimaque, afin de la soumettre plus facilement. Dans la crainte de perdre quelque chose de ses prérogatives, elle s'empressa de les étendre au préjudice des autres classes. Sous Jean-Albert, en 1494, elle interdit la juridiction terrestre aux kmetons et les laissa à la merci de l'arbitraire; elle interdit aux plébéïens, c'est-à-dire aux kmetons et aux bourgeois, de posséder la propriété foncière et les prélatures, à l'exception d'un petit nombre, réservés pour ceux qui, par leurs études, arrivaient au grade de docteur; elle inscrivit dans l'ancien statut de Nieszava, un article comme s'il était

décrété à cette époque-là, qu'aucune loi, aucune déclaration de guerre ne pouvait être valable ni mise à exécution, sans la décision des diétines et de la diète.

114. Alexandre. — Noblesse.

Sous le règne d'Alexandre, en 1505, on décréta qu'à l'avenir le roi ne pourrait rien statuer de nouveau sans le consentement du sénat et des nonces terrestres; le roi ne pourrait non plus disposer à volonté, ni endetter les domaines royaux sans l'approbation de la diète. Pour satisfaire aux exigences que l'on témoignait d'une législation complète, les anciens statuts de Vislica, de Varta, de Nieszava et plusieurs autres furent confirmés, et devaient composer un seul volume. Le chancelier Laski les réunit en un seul ouvrage qu'il fit imprimer en 1506. Son impression était très-utile, mais les lois dont nous avons parlé, décrétées sous les règnes de Jean-Albert et d'Alexandre, dérogeaient infiniment à la bourgeoisie et aux kmetons, et étaient injustes.

115. Sigismond I, le vieux.

Souvent l'homme s'oublie au sein de la prospérité; dans les instants de bonne humeur ou de distraction joyeuse, il devient étourdi et tombe dans des excès : la noblesse polonaise était à ce point là. Là, où les passions et les haines enveniment les démêlés et la discorde, les événements les plus violents sont à craindre; les seigneurs litvaniens coururent ce danger à l'époque où Sigismond monta sur le trône, après la mort de son frère. Sigismond mérite d'être compté au nombre des grands hommes, car il fit preuve d'un talent remarquable en dirigeant, pendant son long règne de 42 ans, la turbulente Litvanie et la noblesse effrénée de Pologne. Il aimait l'ordre et la paix; doux et indulgent, un peu lent, il ne pouvait être accusé de nonchalance, car il se montrait attentif à ses devoirs et infatigable dans son zèle pour le bien public; heureux dans le choix des hommes capables, il savait soutenir son autorité avec dignité; se félicitant du progrès de l'humanité et de la disposition de l'esprit civique docile à ses vœux, il eut le bonheur de se rattacher tous les cœurs.

116. Révolte de Glinski.

Les passions et les haines qui se manifestaient en Litvanie, troublèrent la tranquillité publique et attirèrent sur ce pays de nouveaux revers et de nouvelles pertes. Glinski, issu des princes russiens, seigneur très-puissant, irrité contre Zabrzezinski, le tua. N'espérant point obtenir le pardon d'un tel crime, il se révolta et forma le projet de rétablir l'ancien grand duché des Russiens renversé depuis long-temps par les Russiens eux-mêmes. Sigismond envoya au secours des Litvaniens, Firley, qui battit Glinski. Celui-ci ne trouvant plus de partisans, se retira en Moskovie, où il persuada au grand-duc d'envahir la Litvanie, et il l'aida en 1514 à s'emparer de Smolensk. Constantin, prince d'Ostrog, remporta une grande victoire près d'Orsza, sur les Moskovites, mais ne put réussir à reprendre Smolensk. L'empereur Maximilien excitait le grand-duc à renouveler la guerre, et à continuer les hostilités, mais Sigismond, par sa prévoyance, sut mettre obstacle aux projets de l'ennemi et l'obliger, en 1534, à une trève plus longue. Glinski resta en Moskovie.

117. Traité avec Maximilien; duché de Prusse.

Maximilien, empereur de la maison d'Autriche, jaloux de ce que les Jagellons possédaient la Litvanie, la Pologne, la Bohême et la Hongrie, suscitait contre eux leurs ennemis, et particulièrement contre Sigismond de Pologne, les Moskovites et les chevaliers teutoniques; tandis que d'une autre part il recherchait des alliances avec leur famille. A cette intention, il invita, en 1515, les rois Jagellons de se rendre à Vienne, où, en apparence, il proposait une réconciliation, en applanissant les mésintelligences, et en fiançant son petit-fils avec Anne Jagellone, fille du roi de Bohême et de Hongrie, dans l'espérance de faire valoir un jour, par ce mariage, les prétentions de sa maison à l'hérédité de la Bohême et de la Hongrie. Il ne se trompa point dans ses espérances, et il ne cessa d'intriguer en dissuadant, en apparence, au grand-maître des chevaliers teutoniques, Albert, de la famille des

margraves de Brandebourg, sa rupture avec la Pologne. Albert, suivant ses projets ambitieux et refusant de rendre hommage à Sigismond, son oncle; celui-ci fut obligé de prendre les armes pour l'y forcer. Une campagne suffit pour faire réfléchir Albert, qui, pressé de tous côtés, implora sa grâce de son oncle. A cette époque, l'ordre teutonique abjura presque en entier l'ancienne croyance, et adhéra à la doctrine des Luthériens. Albert suivit cet exemple. Considérant ce changement, Sigismond reprit la Prusse à l'ordre et la confia comme un fief au même Albert, à titre de duché de Prusse, qui devait rester dans sa famille tant qu'il y aurait des descendants mâles. Albert en rendit hommage publiquement à Krakovie en 1525. Depuis lors, l'ancienne Poméranie de Dantzick est nommée Prusse royale, et la Prusse proprement dite Prusse ducale. Le duc de Prusse était ordinairement appelé par les Polonais, duc de Kœnigsberg (42). A cette

(42) Dans l'intervalle de cette contestation avec Albert, mourut Vladislav, roi de Hongrie et de Bohême; son fils, Louis, avait été mis sous la tutelle du roi Sigismond, son oncle. Peu de temps après mourut aussi l'empereur Maximilien, et les électeurs de l'empire se trouvaient les maîtres de donner pour chef à l'Allemagne celui des princes qu'ils jugeraient le plus capable de la bien gouverner. Comme électeur de l'empire, le jeune Louis devait concourir au choix qu'on allait faire. Il envoya à la diète de Frankfort, pour y tenir sa place, Lassa, seigneur de Sternberg. Le roi de Pologne ayant droit à l'administration de la Bohême, voulut aussi prendre part à l'élection, et il nomma deux ambassadeurs pour y assister en son nom : l'un était Raphaël Leszczinski, évêque de Przemisl, l'autre, Mathias Drzevicki, évêque de Vladislav. François Ier, roi de France, qui espérait gagner les suffrages pour lui-même, envoya Jean de Langeac en Pologne demander pour la France la voix de la Bohême. Mais Langeac s'aperçut bientôt qu'il n'aurait point de succès. Sigismond ne lui déguisa point son attachement pour la maison d'Autriche; il dit que ni l'honneur, ni l'intérêt, ni la bienséance ne pouvaient permettre à son neveu de se déclarer contre Charles, roi d'Espagne, son beau-frère; que Louis n'avait rien tant à désirer que de voir ce prince sur le trône de l'empire; qu'il n'avait à espérer d'aucune autre puissance des secours plus certains contre les Turcs qui menaçaient la Hongrie. Le désintéressement du duc de Saxe décida enfin le choix de Charles V, qui reconnut mal dans la suite

époque en 1526, par l'extinction des ducs de Mazovie de la maison de Piast, le duché de Mazovie fut réuni à la couronne de Pologne.

118. Paix avec les Turcs.

Sigismond mettait le plus grand zèle à établir et à assurer la paix de toutes parts. Une affaire des plus difficiles était de la consolider du côté des Turcs; parce qu'à cette époque de préjugés, les chrétiens et les mahométans ne concluaient que des trèves et ne se croyaient pas mutuellement obligés de garder leurs engagements. Sigismond réussit à détruire cette absurde prévention et à gagner la confiance des Turcs au point de les amener à conclure en 1533 une paix durable. Cette paix assura à la Pologne la navigation libre de la Mer noire, la souveraineté de la Moldavie et empêcha les irruptions des Tatares sur le territoire de Pologne. La Podolie et l'Ukraïne rassurées de ce côté, augmentèrent en se peuplant la richesse, la force et la prospérité de la nation.

le service qu'il avait reçu de ce prince vertueux. Quant à Sigismond, il fut bientôt désappointé dans ses espérances de trouver chez lui des secours efficaces contre les Turcs; la seule circonstance avantageuse pour la Pologne dans ses relations amicales avec Charles V, était que le grand-maître Albert n'avait pu engager cet empereur à seconder ses desseins hostiles contre Sigismond ; il ne trouva de secours qu'auprès de quelques princes de l'empire. Lorsque la sécularisation de la Prusse par l'hommage d'Albert, duc de Prusse, fut effectuée, l'empire ne fit que mettre le duc au ban de l'empire, et Charles V n'inquiéta point Sigismond. Certes, ce n'était pas un sentiment d'obligation et d'amitié, mais parce qu'il lui convenait de ne pas multiplier des embarras de ce côté pour ses actes politiques. Le pape désapprouva vivement cette convention; il la traita d'impie et de sacrilége. Par convenance, Sigismond envoya un député à Rome pour se laver des soupçons qu'on y avait de ses sentiments sur la religion; il parut cependant fâché que la cour de Rome fît éclater son zèle avec tant de chaleur dans un temps où l'on s'efforçait d'échapper à sa puissance. (*Solignac*, Hist. de Pologne; *Robertson*, Hist. de Charles V.)

119. Concorde et prospérité de la Pologne.

A cette époque le sang humain ruisselait sur tous les points de l'Europe. Les rois se faisaient la guerre entre eux et combattaient leurs sujets; tous les chrétiens divisés d'opinions soutenaient une lutte sanglante; les catholiques se battaient contre les calvinistes et les protestants ou luthériens. Cette discorde entre les chrétiens, qui avait pris naissance peu de temps auparavant, amena bientôt les haines les plus implacables et fit couler des flots de sang parmi les peuples européens qui s'entr'égorgeaient. En Pologne les Sigismond conservaient la paix. Les soins de Sigismond-le-vieux établirent la paix avec ses voisins, entretinrent la bonne harmonie entre les habitants de la Pologne et de la Litvanie. Sous son règne les altercations nationales entre les Polonais et les Litvaniens furent assoupies; l'empiètement sur les territoires en question et toutes les collisions cessèrent; il n'y avait plus de discorde entre les seigneurs Litvaniens, ni de dissensions au sein de la noblesse de Pologne. La prospérité et les richesses s'augmentaient, les sciences et les lumières prenaient un nouvel essor. Kopernik le grand astronome polonais, vivait à cette époque (il mourut en 1543). Les villes s'agrandissaient, la population s'augmentait, tous jouissaient contents de cette félicité. Quoique la noblesse se permît parfois de nouveaux torts envers les autres classes, elle se laissait cependant mitiger et diriger par Sigismond. Ce prince faisait rentrer par la persuasion l'ordre civique dans son devoir, comme un bon père de famille qui exhorte ses enfants. Tout le monde disait hautement que son règne était bon et parfait. Il est évident qu'un bon chef de l'état et les bonnes dispositions des habitants pour son autorité est un bonheur; que la concorde et l'oubli réciproque des offenses sont très-utiles à la félicité publique. Sigismond, satisfait dans sa conscience, désigna d'abord de son vivant Sigismond-Auguste son fils, comme grand-duc de Litvanie; bientôt après, d'accord avec la nation, il le fit couronner roi de Pologne. En 1529, il donna à la Litvanie un code en langue russienne qui était alors la langue officielle de la chancellerie pour la Litvanie et pour tous les pays russiens. Dans la Pologne, on

sentait la nécessité de réunir dans un seul code systéma tique et perfectionné, le grand nombre de statuts écrits en latin, surtout du temps de Sigismond. La nation en exprima le désir, que Sigismond voulut satisfaire, mais les intrigues qui troublèrent la fin de sa vie, l'empêchèrent de réaliser ce projet.

120. Intrigues de la reine Bone et des seigneurs (43).

La reine Bone, méchante italienne, commença à avoir un empire fâcheux sur son mari, et chercha à brouiller tout le monde. Elle souffla des dissensions parmi les nobles et surtout entre les frères aînés et les frères cadets. On appelait frères cadets la noblesse pauvre; on les nommait aussi les frères gris, parce qu'ils portaient l'habillement de couleur grise, leur joupane et leur robe de dessus (oponcza), étaient gris. On appelait frères aînés les seigneurs riches et opulents dont plusieurs formaient le projet de rompre la fraternité civique qui les unissait avec la noblesse, de s'élever de fait et de droit au-dessus de leurs frères cadets et de composer une classe particulière. A l'exemple des Radzivill, en Litvanie, qui obtinrent en 1518, de l'empereur d'Allemagne, le titre de prince, plusieurs seigneurs achetaient et recherchaient aussi les titres allemands des comtes de l'empire. Les empereurs et la cour de Rome ne manquaient point à offrir aux ambitieux ces honneurs désirés. La plupart des seigneurs dédaignèrent l'offre de ces titres, comme contraires aux lois nationales, estimant plus la dignité de la noblesse nationale que celle de titres étrangers. D'autres créaient des majorats (ordinations) pour assurer la possession de leurs biens fonciers à un seul héritier de leur nom. Sigismond n'aimait pas ces distinctions dans la noblesse, s'y opposait formellement, mais l'esprit aristocratique ne se décourageait point et imagina, pour conserver la distinction que des fortunes immenses leur donnaient, de créer l'ordre des magnats, état

(43) Reine Bone et la guerre des coqs, ou les dernières années du règne de Sigismond et le commencement de celui de Sigismond-Auguste; fragment historique (en polonais), Varsovie 1821.

plus haut que celui de la noblesse. Le mécontentement fut la suite de toutes ces machinations. Les seigneurs mêmes étaient désunis entre eux, et Bone ne laissant point passer l'occasion d'en profiter, s'efforçait d'envenimer encore ces querelles. L'hetman, comte de l'empire, Jean Tarnovski, haïssait le palatin de Krakovie, Kmita. Ce dernier, parce qu'il n'avait pas de titre de comte, jouissait d'une grande prépondérance sur les frères cadets et sur tous ses partisans. La reine protégeant les gens lâches et méchants, les élevait aux emplois, cherchait elle-même à ramasser de l'argent et à l'amonceler dans son trésor (44). Elle s'occupait de l'éducation de son fils Sigismond-Auguste. Il semblait même qu'elle lui donnait de mauvais principes avec intention. Elle le retenait dans la société des femmes et l'amollissait. L'héritier d'une vaste monarchie perdait le temps de sa jeunesse aux divertissements du jeu et à des occupations frivoles, au lieu de se rendre capable de remplir dignement la place importante à laquelle il était destiné. Ces circonstances occasionnaient de justes plaintes. Bone et plusieurs seigneurs se fâchaient contre le roi parce qu'il les contrariait; la noblesse exprimait son mécontentement de ce qu'il ne s'empressait pas assez à réprimer le mal, dont chaque jour allait aggraver les conséquences.

121. Guerre de coqs; Sigismond affligé.

Les affaires de la Valachie, qu'on nommait Moldavie, demandaient une expédition militaire; par conséquent, Sigismond fit un appel à la pospolite. Cent cinquante mille nobles, à cet appel, se réunirent avec empressement sous les murs de Léopol; mais, au lieu d'armes, chacun y apportait des parchemins, des papiers et des plaintes contre le roi, la reine, le sénat et les magnats. Exposés aux injures de l'air, ils criaient sans ménagement contre les seigneurs qui cherchaient à s'élever au-dessus d'eux. Le vacarme allait crois-

(44) La reine en colère contre l'évêque de Krakovie, Zebrzidovski, lui reprocha une fois d'avoir acheté l'évêché qu'elle lui avait vendu. « Oui, répartit l'évêque, je l'ai acheté parce qu'il était mis en vente. »

sant, lorsque l'orage et une pluie abondante survinrent et forcèrent tout le monde de se disperser. Riches, pauvres, maîtres, domestiques et toute la noblesse indistinctement coururent confusément se réfugier sous les toits de la ville. Quelques jours après, les frères cadets se réunirent de nouveau en plein champ, rédigeant un acte nommé *rokosz*, dans lequel ils exprimaient leurs plaintes et leurs demandes, et ils le présentèrent au roi. Le vieux roi y répondit avec bonté; mais ne pouvant réussir à calmer les mécontents, il les congédia. Ils revinrent chez eux avec le regret d'avoir affligé leur bon roi sans rien obtenir et honteux du sobriquet de guerre de coqs qu'on a donné à leur rassemmblement. Le mécontentement général ne s'était pas calmé, il causa d'autres dommages dont le vieux roi, qui n'avait pas la force de s'y opposer, fut très-affligé. Les frères aînés voulaient absolument devenir magnats et différer dans toutes les formes des frères cadets; toute la noblesse déclarait hautement qu'elle avait le pouvoir de vie et de mort sur les kmetons ou paysans qui labouraient leurs terres; les starostes et les palatins se permettaient des abus dans l'exercice de leur autorité sur les villes; les représentants de la noblesse expulsaient de la diète les représentants des villes; cette même noblesse exigeait l'union, la législation et la restriction du pouvoir du clergé. Le bon roi, affligé, termina ses jours, laissant à un fils, sans expérience, le royaume et la république plongés dans une agitation pénible.

122. Sigismond-Auguste.

C'était l'opinion générale que sous un prince sans expérience et mal élevé, on pourrait faire des excès, et plusieurs pensaient à gagner leur prépondérance et à diriger les affaires publiques. Mais Sigismond-Auguste prouva qu'il ne faut pas désespérer des enfants gâtés, et il fut un de ces enfants rares, en qui une mauvaise éducation n'étouffe pas le germe des bonnes qualités, qui, à l'âge de la raison, écoutent les sages conseils, reconnaissent leurs défauts et se corrigent. Lorsque Sigismond-Auguste eut atteint l'âge de majorité, il se sépara de sa mère et, se trouvant au milieu des citoyens polonais

et litvaniens, se montra attentif à leurs conseils et, juste observateur des hommes estimables, renonçant à ses propres faiblesses, il devint lui-même un bon modèle à suivre. Plusieurs contrariétés qu'il eut à supporter au commencement de son règne démontrent qu'elles donnent une bonne et utile instruction et qu'avec une ferme résolution, on parvient à sortir d'un mauvais chemin pour entrer dans une bonne voie. Cependant, il est bien dangereux d'attendre cette instruction de l'expérience; il est plus certain d'observer une bonne conduite dans votre enfance, de ne jamais vous écarter du droit chemin et d'éviter les écarts et les mauvaises habitudes.

123. Barbe.

Vous voyez, mes enfants, que Sigismond-Auguste, avec une mauvaise éducation, fit cependant le bonheur de l'état, parce qu'il se corrigea. Après avoir perdu sa première femme, archiduchesse d'Autriche, il se remaria en secret avec Barbe, née Radzivill, veuve de Gasztold. A son avénement au trône, il déclara son mariage publiquement. Sa mère Bone et les seigneurs accueillirent très-mal cette nouvelle et excitèrent l'animosité des nobles, et, d'accord avec eux, commencèrent à presser le roi de se séparer de sa femme Barbe. Le roi résista, supplia, leur disant : « Comment pouvez-vous compter sur la bonne foi de votre roi, s'il manque de fidélité envers sa femme? » Dans cette situation fâcheuse, il fit preuve d'une grande constance et d'une fermeté bien décidée; il se montra disposé à perdre la couronne plutôt que sa chère Barbe. En persévérant dans sa résolution, il gagna du temps lorsqu'il fit remarquer que plusieurs seigneurs possédaient des starosties et cumulaient des emplois sans titres légitimes, faisaient tort aux nobles de modique fortune en les éloignant du service envers leur patrie, car tout-à-coup l'attention générale se porta sur ce sujet. La noblesse recommença à demander l'union, la législation, la réorganisation de la république : elle reconnut le mariage du roi. Les seigneurs, voyant aussi Bone cesser son opposition à ce mariage, s'empressèrent à flatter Barbe, qui mourut six mois après son couronnement.

124. Un travail assidu console dans le malheur.

Le roi conçut une affliction extrême de la perte de sa femme. Sa robe noire, était d'abord celle de deuil; mais il ne la quittait plus depuis et, comme il aimait la couleur noire, ses appartements de Kniszin où il se plaisait à passer son temps, furent aussi tendus en noir, et ce triste appareil paraissait nourrir sa douleur. Il cherchait à se consoler et à se distraire par une occupation continuelle; les devoirs nombreux de sa haute position lui en présentaient, en effet, d'assez suffisants. Aucun travail ne le rebutait et il suivait l'exemple de son père. Aimant la paix, lent, indulgent, nonchalant, (roi du lendemain), il se montra assidu et infatigable (45). La reine Bone se retira en Italie, dans le royaume de Naples, emportant d'immenses trésors dont s'empara, après sa mort, le roi d'Espagne, qui ne voulut jamais les restituer. Ces trésors furent nommés les *sommes napolitaines*. Le départ de sa mère délivra Sigismond-Auguste de beaucoup d'embarras. Avec la noblesse, il trouvait toujours des moyens de s'arranger. Il leur permit de restreindre le pouvoir du clergé; ayant rétabli la bonne harmonie, il réussit à différer les demandes de l'union et de la réorganisation de la république jusqu'à une époque plus favorable. La Pologne et la Litvanie continuèrent donc à jouir d'un bonheur et d'une tranquillité enviés par le reste de l'Europe, inondée de sang et accablée de désolation.

125. Lumière. — Langue polonaise.

La liberté dont tout le monde jouissait et surtout la noblesse, qui, malgré sa prépondérance décisive, tenait une conduite sage, acquit à la Pologne, dans toute l'Europe, la réputation d'être le seul asile des sciences et des lumières. En effet, des hommes persécutés dans les autres pays pour leurs opinions ou leur religion allaient s'établir avec toute

(45) Il fut appelé *roi du lendemain*, parce qu'il formait ses projets avec lenteur et les ajournait; mais il les exécutait avec vivacité et ne reculait plus devant les obstacles lorsqu'il les réalisait.

sécurité en Pologne ou en Litvanie. Mais ce qui mérita à la Pologne sa renommée, c'est qu'elle fourmillait d'hommes capables, instruits et éclairés qui recherchaient et entretenaient des relations avec les savants des autres pays et jouissaient de leur amitié. La langue latine facilitait les correspondances avec l'étranger (46). Quant à la langue nationale polonaise, elle servait pour l'instruction des connaissances utiles et pour les affaires publiques. Sa prose se perfectionna avec un succès admirable et la langue commença à se former aussi pour la poésie. Les Russiens et les Litvaniens prenant de jour en jour plus de goût pour cette langue commençaient à négliger leur idiome russien. C'est aux environs de Sandomir et de Przemysl que la langue polonaise la mieux cultivée se montra la plus polie, quoique le pays de Przemysl fût une portion de la Russie-rouge. L'enseignement dans toutes les écoles avait pour but de former le caractère moral de la jeunesse, afin d'en faire des citoyens utiles à la patrie. On appelait écoles anciennes, celles qui étaient placées sous la direction du clergé, des évêques, curés ou moines; les écoles nouvelles étaient dirigées par des laïques, en grande partie par des protestants (47).

126. Équipages. — Habillements.

Les Polonais, conservant toujours un attachement inaltérable à leur nationalité, adoptèrent cependant les manières italiennes. Quoiqu'ils ornassent leurs habitations de tentures

(46) Voyez les lettres d'Érasme de Rotterdam, de Ruarus, de Muretus et d'autres.

(47) RÉPUBLIQUE FACÉTIEUSE DE BABIN. — On chercha le but civique jusque dans des plaisanteries. En 1548, un particulier nommé Pszonka, homme plein d'esprit et d'enjouement, forma dans le palatinat de Lublin une société joyeuse qui fut appelée la *république des Babins*. *Baba* signifie dans la langue du pays une vieille femme qui aime à caqueter, ce qui voulait dénoter une société de gens qui ne s'assemblent que pour jaser et débiter des contes d'enfant. Modelée sur la république de Pologne, celle des Babins avait les mêmes charges et les mêmes dignités. On y voyait un primat, des évêques, des palatins, des castellans, en un mot, des gens ornés de tous les différents titres qui furent

et de tapis, leur pompe et leur grande dépense, surtout dans les familles plus riches, étaient consacrée à la toilette et au luxe extérieur. Ils avaient, pour les promenades et les

en vogue dans la patrie du fondateur; mais pour montrer qu'on avait secoué le joug des préjugés nationaux, l'on admettait aussi les titres étrangers quand quelque occasion valable l'exigeait.

Les diètes étaient fréquentes dans cette république, mais fort courtes car elles n'avaient ordinairement qu'une séance. Aucune loi n'empêchait de les tenir dans divers endroits; néanmoins elles s'assemblaient la plupart dans un village qui, pour cette raison, fut surnommé *guelda*, d'un terme allemand *geld*, argent, qui désigne un lieu où se réunissent les marchands et les négociants dans une ville commerçante. Dans ces diètes, on ne s'amusait pas à chercher la miraculeuse unanimité des suffrages, c'était la pluralité des voix qui décidait de toutes les brigues et les manœuvres souterraines n'avaient point lieu : ainsi jamais de rupture, aucune issue infructueuse.

On examinait les qualités des personnages les plus notables et, suivant le jugement que l'on portait sur leur compte, ils se trouvaient bientôt décorés de telle ou telle charge dans la république des Babins. Pour donner une idée de la façon avec laquelle ces sortes d'emplois se donnaient, voici la sagesse des motifs qui faisait récompenser le mérite : quelqu'un montrait-il, en même temps, de l'ambition et du penchant à une vie molle et tranquille, il devenait évêque. Un autre parlait-il continuellement de sa valeur sans en avoir donné des preuves, il était fait grand ou petit hetman, ou général. Ceux-ci parvenaient subitement au ministère pour prix de quelques dissertations politiques et de leurs vastes projets dressés sans la moindre connaissance des intérêts de l'état. Enfin, chacun y était traité souvent selon son goût et toujours suivant son mérite. Un festin faisait l'heureuse clôture de l'assemblée et, comme on peut bien l'imaginer, il était de fondation qu'on y bût à la santé des nouveaux dignitaires et qu'on y chantât leurs louanges.

Rien ne ressemblait mieux aux brevets que l'on donne en France, sous le nom du régiment de la calotte, que les patentes que la société des Babins expédiait à ses officiers. Par un pareil badinage, on donnait souvent des leçons frappantes touchant la distribution des grâces faites par la cour; car quelquefois des changements prodigieux avaient lieu dans le sort d'un seigneur qui passait de la république de Pologne dans celle des Babins. Par exemple, on y métamorphosait le primat intéressé en frère quêteur, le palatin ou staroste pillard en archer des



voyages, des calèches branlant sur des chaînes, surmontées d'un dais et de rideaux, ou bien sans dais et couvertes de précieux tapis dont les bords sortaient et pendaient en dehors de la voiture. Ils avaient quelquefois de superbes chars (*ridvans*) ornés de boules dorées, de franges, de clochettes, de pompons. Les chevaux garnis de grandes aigrettes, de plumes et richement caparaçonnés. De superbes équipages étaient suivis de trains nombreux, entourés de gens de service, de haïducs. Les maisons étaient peuplées de domestiques des deux sexes. L'habillement présentait une grande variété, ainsi il devenait difficile de distinguer le costume national. On s'habillait à l'italienne, à l'espagnole en modifiant et changeant la mode. Les habits moskovites et même tatars entraient aussi en usage. Ces nouveaux costumes exigeaient, comme l'ancien, du drap, du velours, d'autres étoffes et des fourrures. Les bonnets en renard cédaient leur place aux bonnets en zibeline. Les fourrures du pays, comme celles de moutons, de renards, de fouines qu'on employait sur les pelisses allaient être remplacées par les zibelines et l'hermine de grande valeur. Sur les chapeaux et les bonnets, on attachait un plumet de héron qui coûtait jusqu'à 500 du-

douanes, le général timide en courrier et le mauvais magistrat en marchand.

On parlait un jour de cet établissement en présence de Sigismond-Auguste, et ce prince ayant demandé si l'on y avait aussi créé un roi, Pszonka répondit gravement : « A Dieu ne plaise, sire! que nous concevions une semblable pensée du vivant de votre majesté; régnez heureusement sur nous comme vous régnez sur la Pologne entière. » Quoique, suivant les circonstances du temps, la réponse parût susceptible d'une interprétation maligne, Sigismond-Auguste entendit raillerie et ne témoigna aucun mécontentement.

Pendant plusieurs années cette troupe d'observateurs badins fut le fléau du vice et du ridicule; on apercevait de tous côtés le fruit de leurs plaisanteries, car la crainte d'être exposé à la risée publique produisait un changement heureux dans les mœurs et dans la conduite des grands. La société ne tomba que sous les rois suivants. (*Les loisirs du chevalier d'Eon de Beaumont*, t. Ier, p. 252-256, *de l'édition d'Amsterdam*, 1774 ; *Tableau historique et politique de la république de Pologne*, chap. 19.)

cats (6,000 fr.). Les maisons opulentes se distinguaient par un luxe extraordinaire que les moins aisées s'efforçaient d'imiter.

127. Cuisine. — Jardins.

Aux repas somptueux des seigneurs, on servait des vins muscat, tokaï, malvoisie. Les tables étaient couvertes de nappes précieuses, richement brodées, sur lesquelles on étalait l'argenterie, la verrerie peinte et les plats et les assiettes. Chaque convive avait une serviette brodée. Les mets étaient arrangés sur les plats avec un goût bizarre. On y voyait un mouton doré à côté d'un aigle ou d'un coq; d'une autre part, on figurait une demoiselle qui dérobait à la vue des convives des friandises de nouvelle invention. Chez les gens de fortune modique, on imitait la garniture de table, mais on se contentait de l'hydromel, de la bière, de l'eau-de-vie. Les mets, préparés suivant l'ancienne coutume, étaient moins recherchés et servis chacun sur un plat particulier. Une nouvelle espèce de gruau (*kasza*) y augmenta leur variété, préparé avec du sarrazin, dont on commença la culture. La manière de préparer les mets devenait plus exquise. Les jardins, multipliés, fournissaient des fruits, des plantes potagères, toutes sortes de légumes et servaient de lieux d'agréments. Leurs vergers, gazons et différents parterres de fleurs étaient artistement plantés et arrangés à la façon italienne. On voyait partout une suffisance qui assurait le bien-être, et l'abondance qui prouvait la richesse du pays. On voyait que la Pologne recherchait des communications avec l'Europe occidentale et profitait de ses exemples; elle introduisit chez elle tout ce qu'elle y trouva de bon. Il est utile et louable de mettre à profit l'expérience des autres. Les Polonais ne se bornaient point à imiter le jardinage, l'habillement et quelques manières étrangères, ils observaient aussi les lumières, les connaissances et les doctrines des autres. Mais ce goût d'imitation ne leur fit point négliger la langue ni les mœurs nationales. Attachés à leur nationalité et aux vertus qu'ils tenaient de leurs ancêtres, ils reconnaissaient comment certaines institutions défectueuses de la république devaient être réformées. Sigismond-Auguste

voyait avec satisfaction les esprits bien disposés pour corriger les abus, et, tout en leur offrant son appui, il savait les rappeler à leurs devoirs lorsqu'ils s'en écartaient.

128. La Livonie donne occasion à la guerre avec la Moskovie.

Un accident imprévu décida les améliorations et la réorganisation longtemps différée de la république, aussi bien que l'union définitive entre la Litvanie et la Pologne. L'archevêque de Riga, de la famille des margraves de Brandebourg, cousin-germain de Sigismond-Auguste, se brouilla avec les chevaliers porte-glaive, en Livonie, et fut emprisonné par eux. Sigismond-Auguste y intervint. Les chevaliers bravent d'abord toutes ses remontrances : ils assassinent ses envoyés. Sigismond-Auguste, indigné, s'avance avec une armée vers la Livonie ; alors, les chevaliers effrayés et craignant sa vengeance s'humilient, donnent satisfaction à l'archevêque et font un accord avec Sigismond-Auguste. Jean Vasilévicz, grand-duc de Moskovie, le voyant de mauvais œil, commença, en 1558, ses cruelles incursions et ses atroces dévastations auxquelles les chevaliers, ne pouvant s'opposer de leurs propres forces, demandèrent des secours à Sigismond-Auguste et, définitivement, conclurent une convention par laquelle l'ordre des chevaliers porte-glaive cesserait d'exister et la Livonie serait cédée à la Pologne sous la réserve de laisser au grand-maître, Kettler, la possession de Kurland et de Semigal, comme duché, jusqu'à l'extinction de ses descendants mâles. Cependant Jean Vasilévicz ne cesse de piller la Livonie d'une manière atroce; il pousse les dévastations jusqu'à la Litvanie et s'empare, en 1563, de Polock. Le roi, entraîné dans les affaires, devait enfin la secourir et défendre son propre état déjà envahi. Il fait un appel aux Litvaniens, dont les forces, toujours paralysées par la prépondérance aristocratique, se montrent insuffisantes. La noblesse polonaise à laquelle il s'adresse ensuite, accueille sa demande avec froideur. Le roi, revenant vers la Litvanie, y augmenta les franchises de la noblesse, toujours asservie, pour l'animer, exciter son ardeur belliqueuse y multiplier ses forces Les Polonais éveillés par cette conduite de leur indifférence, se déclarent prêts à défendre la Litvanie et la Livonie, exigeant cependant avant

tout l'union de la Litvanie avec la Pologne, la réorganisation de la république. Sigismond-Auguste donnant satisfaction à ces demandes, conduisit les Polonais et les Litvaniens à la défense de la Livonie et arrêta le progrès de l'ennemi. Il s'occupa en même temps avec une grande activité de la réorganisation de l'état qui semblait sortir sur tous les points de ses ornières, et il acheva l'union des deux peuples. Ce fait l'immortalise dans les fastes du monde.

129. La noblesse litvanienne acquiert des droits.

Le roi Sigismond-Auguste, pendant son séjour en Litvanie, en 1560, accorda aux Litvaniens le privilége d'envoyer à la diète, comme les Polonais, des nonces choisis dans l'ordre équestre; il leur accorda aussi la juridiction terrestre et de grod comme a été celle des Polonais. Cette fois, les priviléges ne restèrent pas de vaines promesses comme les précédentes. Le roi ne partit de Litvanie qu'après avoir mis à exécution tout ce qu'il avait proposé, malgré le mécontentement de plusieurs grands seigneurs. Ce fut un sujet de joie pour la noblesse litvanienne et russienne. Il revint ensuite en Pologne.

130. Réorganisation de la République.

En 1562, le roi se rendit à la diète de Piotrkov dans une attitude sévère. Le sénat et les nonces s'assemblent, chacun demandant à sa conscience s'il n'avait commis quelque abus, s'il n'avait rien usurpé, s'il s'était emparé des possessions ou des emplois illégalement. Le roi fit des enquêtes sérieuses, sans épargner personne. Plusieurs se montrèrent consciencieux et zélés au point de rendre volontiers tout ce qu'ils possédaient sans titre légitime, offices, emplois ou biens. D'autres, mécontents de ces mesures rigoureuses, y consentirent avec beaucoup de regrets et de résistance. Dans leur colère, ils jetaient leurs papiers au pied du trône, ils foulaient leurs documents et cédaient à contre-cœur tout ce qui augmentait leur faux lustre et leurs injustes revenus. Le roi souffrit tous ces emportements sans témoigner ni impatience, ni fatigue: mais une seule diète n'achevait point l'œuvre commencée. Il fallait encore entrer dans tous les détails de l'intérieur

des villes et chez tous les nobles du royaume. Ce fut l'objet de toutes les diètes suivantes, chaque année, jusqu'à la fin du règne de Sigismond-Auguste. Les sénateurs et les nonces l'aidèrent dans ce travail pénible mais de la plus haute portée.

131. Starosties, tribunal extraordinaire, douanes, péages.

Les starosties et les biens royaux étaient réglés, et une organisation leur était prescrite. On y ôta des possessions à tous ceux qui s'en étaient emparés illégalement, on destina le quart des revenus des starosties comme impôt fixe à l'entretien de l'armée. Comme la population des deux états s'était considérablement accrue, et les occupations des rois, surtout depuis que les deux états étaient gouvernés sous le même chef, s'étaient multipliées à tel point que le roi seul n'était plus capable de suffire à sa haute juridiction, il s'en suivit qu'un grand nombre d'affaires se trouvaient arriérées. Afin d'y remédier, on établit pour une seule fois un tribunal extraordinaire qui devait prononcer les décrets au nom du roi en dernier ressort. La noblesse et les villes avaient des priviléges particuliers et des chartes spéciales d'après lesquelles ils instituèrent dans leurs possessions, et percevaient des contributions sur différentes douanes et octrois, des péages pour le passage des digues et des ponts; ils possédaient exclusivement des foires, des marchés, des moulins sur les rivières, la jouissance des pêches. On demandait sur quel droit tous ces avantages étaient fondés? et on scrutait l'authenticité de leurs documents. Sigismond-Auguste les examina, supprimant tout ce qui était arbitraire, nuisible au commerce; ce qui empêchait les communications ou entravait la navigation. Grand nombre se vit obligé de renoncer à ces avantages, et vous pouvez vous faire une idée, mes chers enfants, des difficultés que Sigismond-Auguste avait à surmonter et combien il dut être sévère. S'il n'y avait pas eu tant d'abus de la part des nobles et des villes, il n'aurait pas eu besoin de sévir. Sigismond-Auguste, dans sa volonté inébranlable, rencontra dans les villes de Prusse une résistance inattendue, et très-obstinée, et ce n'est qu'après des efforts réitérés qu'il les ramena au réglement général.

132. Population, villes, industrie.

Les villes et les bourgs de Pologne et de Litvanie étaient alors très-grands, spacieux et bien peuplés. Leur population prenait en même temps que la population des deux états de grands accroissements. Les stèppes déserts, du Dniestr et du Dnieper se peuplèrent aussi depuis le repos dont jouissaient ces régions. Dans la Litvanie, comme en Pologne, on faisait abattre les bois et les forêts vierges, pour la culture du blé. La culture, sous tous les rapports, faisait plus de progrès en Pologne, où pendant le règne des deux Sigismond la population fut doublée et les champs cultivés également, augmentèrent du double. Ce sont les preuves les plus certaines de la prospérité du pays. Proportionnellement à la population des hameaux, monta celle des petites villes. Quelques-unes comptaient par milliers de maisons, la plupart des cabanes en bois. On y voyait par centaines de bouchers, boulangers, cordonniers, tailleurs, corroyeurs, pelletiers, passementiers, maréchaux-ferrants, serruriers et d'autres artisans de toute sorte de métiers qui fournissaient tous les objets nécessaires aux bourgeois, à la petite noblesse et aux paysans; et malgré le nombre très-considérable de gens de métier, leur travail ne souffrit de repos, parce que la population l'animait. On voyait également dans toutes les villes de nombreuses boutiques: mais les objets de luxe ne brillaient que dans les grandes villes ou dans les capitales. Krakovie possédait un seul magasin de soieries. Les marchands d'objets de luxe voyageaient et faisaient leurs courses avec sécurité aux foires et dans tout le pays spacieux et tranquille. La plupart des villes étaient mal construites. Cependant Vilno, Krakovie, Léopol, Posen, Lublin, Plock, Sandomir, Varsovie et quelques autres avaient des rues entières formées de maisons à plusieurs étages, bâties solidement en briques. Dans la Prusse royale les constructions en briques étaient plus multipliées: presque toutes les maisons d'Elbing, de Torn, de Dantzick étaient murées. La ville de Dantzick était riche, bien fortifiée et puissante.

133. Commerce de Dantzick.

Le commerce faisait prospérer toutes les villes prussiennes où venait se concentrer le commerce de la Pologne et d'une grande partie de la Russie polonaise. Remarquez sur la carte, mes amis, combien la Vistule et le Bug facilitaient les communications avec Dantzick. Rappelez-vous aussi qu'à cette époque, pour le commerce des Indes, on allait en Asie par une nouvelle route. On recevait déjà moins de marchandises par les caravanes du continent et par les navires de Venise. Les Portugais, après avoir découvert la route des Indes autour de l'Afrique, apportaient les produits de l'Asie par la mer. Les Espagnols qui avaient tout récemment découvert et conquis l'Amérique en apportaient de nouveaux produits, surtout de l'argent qu'ils commençaient à retirer des mines et dont l'abondance diminua considérablement la valeur. Les marchands de la basse Allemagne, dont les vaisseaux se mêlaient à ceux des Hanséatiques, transportaient aux ports de la mer Baltique les épiceries et autres cargaisons apportées par les Espagnols et les Portugais. La plupart des marchandises que la Pologne recevait autrefois du midi lui arrivait par la mer Baltique. L'occident, plus peuplé, mais terriblement agité de troubles, était forcé d'acheter du froment et du blé de Pologne, qui lui était livré par Dantzick. La Pologne fut appelée le grenier de l'Europe, et la ville de Dantzick, avec toutes les villes voisines de la Prusse s'étant agrandie, devint fière de son opulence. Dantzick résista quelquefois avec audace aux dispositions générales, et cette cité superbe se fâchait de ce que Sigismond-Auguste avait ses propres navires sur la mer Baltique. Cependant les villes de Prusse, ramenées à un meilleur conseil, devinrent plus réfléchies et adhérèrent à la réorganisation de la République.

134. Difficulté de l'union écartée.

Il existait encore plusieurs obstacles à l'union des deux pays. Les Litvaniens ne voulaient pas se rendre en Pologne, ni les Polonais en Litvanie, afin de conclure un acte aussi

important aux deux peuples. Sigismond-Auguste choissait maintes fois des villes-frontières pour y convoquer les nonces et le sénat des deux pays. Les Litvaniens s'y rendaient à regret et aigris, car comment pouvaient-ils oublier ces titres princiers, renoncer aux droits seigneuriaux. C'était une triste nécessité! si l'on n'osait l'exprimer ouvertement, on cherchait à justifier le mécontentement en criant contre les exigeances des Polonais qui voulaient absolument la restitution ou la cession de la Podlachie, de la Volynie et de l'Ukraine; on s'effrayait de la bruyante turbulance de l'ordre équestre en l'accusant du désordre et du relâchement de la République. Sigismond-Auguste s'efforçait de calmer les plaintes et à persuader les mécontents de leurs inutiles inquiétudes. Il leur donna lui-même l'exemple, en renonçant, en 1566, à tous ses droits seigneuriaux sur les fiefs des nobles et des seigneurs dont il était suzerain par ses droits féodaux. La noblesse litvanienne et russienne se trouva enfin émancipée et put comme celle de Pologne acquérir des terres en toute propriété. Il renonça, en 1564, à ses droits d'hérédité sur la Litvanie, à laquelle il laissa, comme à la Pologne, le droit de se choisir un souverain. La Litvanie cependant hésitait, c'était toujours un sujet de crainte ou de regret. Habituée à la fraternité de la Pologne, à laquelle elle était attachée depuis tant d'années, elle craignait cependant de lui tendre une main amicale. Enfin la mort de Radzivill, Nicolas-le-noir, un des plus grands adversaires de l'union, arriva à cette époque et éloigna le plus fort obstacle.

135. Union de Lublin.

Sigismond-Auguste réussit enfin à former en 1569 la mémorable diète de Lublin, où il se trouva avec tous les sénateurs et les nonces des deux pays. Il s'y réunit une multitude de citoyens des deux nations; des ambassadeurs de différents pays. Albert II, duc de Koenisgberg, qui venait d'hériter ce duché par la mort de son père, rendit hommage dans cette occasion solennelle. Au moment de discuter sur l'union, plusieurs citoyens litvaniens, fâchés au dernier point, quittèrent l'assemblée: mais le plus grand nombre,

préférant l'avantage des deux nations et le bonheur de leur patrie à leur propre intérêt, suivirent l'exemple d'Ostrogski et de Czartoryski en signant l'union. La noblesse de Litvanie, affligée du courroux de ses magnats, ne savait si elle devait se réjouir des libertés qui allaient lui être asssurées. Les conditions de l'union portaient : la Litvanie rend à la Pologne la Podlachie ; la Livonie, sous le titre de duché, appartient également aux deux états ; la Volynie et le duché de Kiiov, c'est-à-dire l'Ukraïne, sont incorporés à la Pologne, à la réserve qu'elles conserveront le statut litvanien de la seconde rédaction. On peut voir sur la carte nº 9 les frontières tracées alors entre la couronne et le grand duché. Le royaume de Pologne et le grand duché de Litvanie formeront désormais une seule république indivisible ; ils auront toujours un seul chef de l'état, choisi par leurs communs suffrages. Leur sénat est composé des sénateurs des deux nations dont les places sont désignées confusément sans distinction, excepté que la priorité est réservée à la Pologne. Elle semblait lui appartenir à juste titre, comme à l'état plus ancien que la Litvanie, puissant antérieurement du titre de royaume et des libertés nobiliaires. Dans les diètes et les conseils, il sera délibéré toujours en commun. Varsovie est désignée pour le lieu des diètes. Cette ville, déjà d'une assez grande étendue, faisant partie de la Mazovie, n'était ni polonaise ni litvanienne et convenait mieux pour devenir un lieu de réunion aux deux nations.

136. Législation.

Le grand œuvre terminé, Sigismond - Auguste projeta d'autres travaux utiles à la république. En 1564, il avait donné à la Litvanie, en langue russienne, un second statut, ou le statut de la seconde rédaction qui complétait et corrigeait le premier. Il pensait aussi satisfaire au desir des Polonais en leur donnant un code : mais il rencontrait toujours des difficultés insurmontables. Jusqu'alors les actes et les réglements de la Pologne étaient rédigés dans la langue latine, et ceux de Litvanie en russien : il se servit de la langue polonaise dans les deux états et il crut être utile de

la substituer aux deux autres qui désormais vont lui céder leur place. Il fit en un mot beaucoup de bien, et il réussit à améliorer l'organisation du pays; mais il échoua, lorsqu'il projeta une plus ample réforme et dans la rédaction du statut pour la Pologne. Les obstacles qu'il éprouva furent d'autant plus grands que sa santé affaiblie, le menaçait d'une mort prochaine, et que lui-même commença à négliger les affaires.

137. On se ressent toujours des vices de la jeunesse.

Il ne faut pas oublier les faiblesses et les défauts de Sigismond-Auguste, car il se ressentit de sa mauvaise éducation dans son âge avancé et des déréglements de sa jeunesse par le dérangement de sa santé. Peu de temps après la mort de Barbe, il renoua son alliance avec la maison d'Autriche, par un nouveau mariage; mais sa troisième épouse ne posséda pas des qualités propres à le captiver ni à le consoler; sa stérilité et sa maladie épileptique le dégoûtèrent. Il s'en sépara sans pouvoir obtenir le divorce. Toutes ces contrariétés remplissaient d'amertume les loisirs que lui laissaient ses occupations publiques. Les courtisans, dans le but d'obtenir ses bonnes grâces, inventaient des divertissements, l'entraînaient dans des plaisirs, réveillaient les vices de sa jeunesse. Enfin la mort le délivra de cette troisième femme qui lui était si peu agréable et ce roi, qui avait rendu de si grands services à la république, se laissa dominer par les courtisans et les femmes qui surent gagner sa faveur. Il avait plusieurs femmes qui le débauchaient, cependant Gizanka réussit le mieux à maîtriser le roi et à exploiter ses trésors et son argent. Différentes personnes trouvaient aussi les moyens de mettre à profit les richesses que le roi affaibli répandait avec profusion. On accusa plus spécialement que tous les autres, les Mniszech qui possédèrent sa confiance secrète. La cour de Kniszin où le roi passait ses derniers jours, devint le recoin de séduction et d'intrigue. C'était encore des siècles de superstition. Sigismond-Auguste eut aussi la faiblesse d'ajouter foi à la sorcellerie et à la magie. Affligé de la goutte et d'autres infirmités, conséquences

bien naturelles de sa vie déréglée, trouvant d'autant moins de soulagement auprès des médecins, qu'il ne voulait pas suivre un bon régime; il se confia aux charlatans. Sans doute il n'est pas impossible qu'un homme sans instruction puisse par l'expérience seule connaître un bon remède et donner des conseils salutaires, cependant Koricka et d'autres femmes intrigantes auxquelles Sigismond-Auguste s'adressa, feignant de posséder des connaissances magibues, abusaient de sa confiance trop crédule. Un jour elles le faisaient promener trois fois autour de son cabinet, un autre jours elles lui détachaient et arrachaient ses cordons et ses boutons, n'oubliant jamais de se faire bien payer. Le roi résidant constamment à Kniszin se laissait mener de cette manière et prodiguait ses trésors, en même temps qu'il perdait le reste de sa santé. Ses maîtresses étalaient un luxe effréné et sa sœur Anne avait à supporter de grandes privations. On voyait sortir tous les jours, de Kniszin, des objets précieux enfermés dans des malles ou des coffres, qui allaient à destination par terre et par eau. Enfin il fut dépouillé si complètement, qu'à sa mort en 1572, on ne trouva pas de quoi payer ses funérailles, ni même de quoi habiller son corps avec décence; il n'y avait ni chaîne, ni bague, qui devaient nécessairement distinguer ses dépouilles mortelles.

138. Les obsèques du roi.

Sigismond-Auguste était le dernier descendant mâle de la maison de Jagello. Les obsèques du roi ne devaient pas se faire immédiatement après sa mort, elles avaient lieu après l'élection et avant le couronnement de son successeur. Le corps allait être transporté à Krakovie, où les obsèques devaient durer trois jours. On était allé recevoir son corps en grande pompe pour le faire entrer dans la ville; il fut ensuite conduit au château et dans la cathédrale, enfin la bière vide, sur sa civière, fut portée dans différentes églises, toujours avec le même appareil. Les étudiants des différentes écoles ouvraient la marche du convoi. Venaient ensuite les religieux et le clergé séculier; les professeurs

de l'université, après eux, les prélats, c'est-à-dire les chanoines, les abbés, et les évêques, chacun dans leur costume de cérémonie. On voyait suivre les porte-enseignes avec les drapeaux des palatinats, des terres de la couronne, des duchés tributaires, et les drapeaux de la Pologne et de la Litvanie, tous à cheval, au nombre de trente; puis on conduisait trente chevaux richement harnachés et couverts de velours noir; après eux on portait sur trente riches coussins, les armoiries royales; des hommes s'avançaient vêtus d'habits royaux et les dignitaires portaient les insignes de la royauté; enfin venait le corps du roi, placé dans une bière couverte de velours, portée sur une civière, par les sénateurs castellans, accompagnés de leur entourage. On voyait ensuite s'avancer la princesse royale Anne, conduite par les ambassadeurs étrangers. Les seigneurs, les membres de la municipalité et le peuple de toutes les classes terminaient le cortége. Pendant la marche du convoi et les cérémonies funèbres on sonnait, sans interruption, les cloches de toutes les églises. On célébrait dans toutes les églises un grand nombre de messes, et les castellans y portaient de l'argent pour distribuer aux pauvres. Le premier jour on fit descendre le corps dans le tombeau, le second on porta la bière mortuaire et le troisième on célébra le service funèbre. Enfin on déposa la pomme, le sceptre, la couronne et le glaive sur l'autel de la cathédrale; devant l'autel on laissa tomber le casque, le bouclier et le sabre : alors, Miszech revêtu d'une armure, s'élança à cheval dans l'église, et, tout près du catafalque, il tomba avec fracas et rompit sa lance. Les maréchaux et les chanceliers brisèrent, après lui, leurs bâtons et leurs sceaux. Telle était la cérémonie observée à la mort de chaque roi. Par le décès de Sigismond-Auguste, la Pologne et la Litvanie, ou plutôt la noblesse des deux pays, se trouva sans chef, jouissant seule de tous ses droits et de la souveraineté.

(Ici entrent pour la lecture immédiate les chapitres 46 à 93 des considérations sur l'état politique de l'ancienne Pologne.)

139. Interrègne, confédération des dissidents.

L'interrègne suivant démontra bientôt combien il s'en fallait encore qu'on pût organiser la république. On n'avait pas de réglement pour les interrègnes. Ce n'est qu'à la première diète de l'interrègne actuel, qui prit le nom de la diète de convocation, qu'on statua que le primat-archevêque de Gnezne était en droit de convoquer les diètes pendant l'interrègne. En ce qui concerne le mode du choix, l'opinion de Jean-Zamoïski fut applaudie avec allégresse. Il se prononça en faveur du vote universel des citoyens, qui, ainsi que chaque noble, devaient avoir le droit de choisir le roi; cette prérogative étant considérée comme l'indice le plus certain de l'égalité de la noblesse; par conséquent, outre les membres ordinaires de la diète chacun pouvait assister personnellement à la diète d'élection et donner son suffrage. On statua aussi que dans la diète de convocation on déterminerait l'époque de la diète d'élection. — En même temps, des symptômes dangereux pour la tranquillité publique se dévoilaient et on voyait que ce n'était que la sollicitude des Sigismond qui parvenait à les calmer et à les assoupir, sans pouvoir les amortir. C'étaient les dissidences, tant personnelles que religieuses, des seigneurs. Pendant le règne des deux Sigismonds, les sectes religieuses se multiplièrent en Litvanie et en Pologne : différentes doctrines des protestants, calvinistes, luthériens; celles des sociniens que l'animosité des protestants voulut persécuter; grand nombre du rite grec méconnaissant la puissance du pape, adoptèrent les doctrines des protestants. Sigismond-Auguste assura également la liberté des cultes et sa protection à toutes les religions. C'est pourquoi, plusieurs évêques et même l'archevêque-primat Uchanski étaient sur le point de rompre avec le pape; le sénat avait dans son sein un grand nombre de protestants, et le pape craignit de voir lui échapper le roi et toute la république, Après la mort de Sigismond-Auguste, lorsqu'on proposa d'élire Ernst prince de la maison d'Autriche, ou Henri de Valois, duc d'Anjou, prince royal de France, les protestants ne voyant

point de garanties certaines dans les deux princes, tous deux très-zélés catholiques, voulurent prévenir les conséquences et le malheur qui pouvaient résulter pour leur sécurité, et formèrent pendant l'interrègne, sous la direction de Firley, une confédération dont le but était d'assurer à tout dissident, c'est-à-dire à celui différant en matière de religion, le libre exercice de sa croyance. Le primat Uchanski, personnellement fâché contre Firley, en détacha plusieurs évêques, sénateurs et nonces qui avaient déjà signé l'acte, et il les décida à protester contre la confédération. Cette affaire suscita de grandes difficultés dans l'élection, ce qui faillit faire verser le sang et allumer la guerre civile.

140. Lois fondamentales.

Avant d'élire un roi dans la diète élective, la noblesse usant du droit de la souveraintè, s'occupaient de la république et de ses propres intérêts, afin de garantir à l'avenir ses libertés, par des lois claires et précises. Or, elle prescrivit les lois fondamentales de la république qui depuis formèrent la base de la constitution. D'après ces articles, le roi ne peut ni désigner ni proposer qui que ce soit pour son successeur; ni se marier, ni se divorcer sans le consentement du sénat; ni déclarer la guerre, ni envoyer des ambassadeurs à l'étranger sans le concours de la diète; ni lever de nouveaux impôts sans le consentement des états. Il est obligé, de donner la paix aux dissidents; d'avoir à tout moment auprès de lui un conseil de plusieurs sénateurs et nonces terrestres; de convoquer tous les deux ans, une diète, qui durera six semaines. Dans le cas où le roi y contreviendrait, la nation serait dégagée de toute fidélité et obéissance. Chaque roi, à son élection, devait jurer d'observer ces articles.

141. Henri de Valois.

Cette fois on laissa de côté l'autrichien Ernst, pour donner la couronne à Henri de Valois, duc d'Anjou, qu'on envoya chercher en France. On déploya dans cette ambassade polonaise beaucoup de magnificence, ce dont furent émerveillés les Français qui ne connaissaient pas la Pologne. Le roi Henri jura les pacta conventa par lesquels il promit

de grands avantages, il prêta serment d'observer les articles fondamentaux (48). Mais deux mois après son arrivée et son couronnement, lorsque le roi son frère vint à mourir, il s'enfuit de la Pologne et courut prendre possession du trône héréditaire de France. Ainsi la Pologne se vit de nouveau sans roi.

(48) Les relations de l'historien de Thou, dont la gravité est incontestable, de Montluc, de Pibrac, témoins occulaires et d'autres écrivains contemporains qui écrivirent en latin, donnent une notice exacte et détaillée de l'élection et du règne de Henri de Valois. Il nous est agréable de rappeler deux événements qui se passèrent à Paris. L'entrée de l'ambassade polonaise dans la capitale de France, dont on trouve une description succincte dans le livre LVI de de Thou. « Ils firent leur entrée par la porte St-Martin, avec cinquante carosses à quatre chevaux. Toute la ville accourut à ce spectacle : l'âge, le sexe, le mauvais état même de la santé n'arrêtèrent personne. Les fenêtres qui se trouvaient sur leur passage étaient garnies; les toits même étaient si chargés de curieux, qu'il était à craindre qu'ils ne s'enfonçassent. Enfin les rues regorgeaient; et ces nouveaux hôtes voyaient avec étonnement que l'affluence des spectateurs leur laissait à peine le passage libre. Les Parisiens, de leur côté, regardaient avec admiration ces hommes d'une taille avantageuse, leur noble fierté accompagnée d'une gravité extraordinaire, ces longues barbes brillantes, ces bonnets garnis de fourrures précieuses, ces cimeterres ornés de pierreries, ces bottes garnies de fer, ces carquois, ces arcs, ces têtes rasées par derrière et ces grands brodequins à galoches de fer. Il n'y en avait pas un parmi eux qui ne sût parler latin, et plusieurs savaient encore l'italien et l'allemand : quelques-uns même parlaient notre langue avec tant de pureté, qu'on les eût plutôt pris pour des hommes élevés sur les bords de la Seine et de la Loire, que pour des habitants des contrées qu'arrose la Vistule ou le Nieper; ce qui fit grande honte à nos courtisans, qui non-seulement ne savaient rien, mais qui sont ennemis déclarés de tout ce qu'on appelle science. Aussi quand ces nouveaux hôtes les interrogeaient, ils ne répondaient que par signe, ou en rougissant. »

L'autre événement dont nous voulons parler, se relate à la capitulation signée par Montluc, au nom de Henri, que le roi Henri devait jurer. A peine ces articles furent-il divulgués, que les Français en furent indignés, croyant que leur prince serait plutôt premier ministre que roi et ils croyaient déjà le voir esclave dans le pays même de la liberté. Ils étaient révoltés encore plus par la réponse d'un des ambassadeurs au

142. Etienne Batori. Tribunaux.

Un petit nombre de nobles arriva aux élections à cause de plusieurs démarches irréfléchies et mal concertées du primat Uchanski, qui commit encore une plus impardonnable inconséquence en outrepassant son autorité, et en proclamant roi l'empereur Maximilien, sans attendre les suffrages de la nation. Jean Zamoïski, justement indigné de cet abus, proposa de choisir comme roi la princesse Anne Jagellonide. Ce choix plut beaucoup aux Litvaniens, et l'état équestre, présent à l'élection, réunit volontiers ses suffrages et lui destina pour mari Etienne Batori, duc de Transilvanie, qui devenait ainsi roi. Batori se hâta de prendre possession de la couronne, et déjoua, par sa promptitude,

sujet de l'article qui promettait la paix aux dissidents. Cet article était conçu en ces termes : « Nous conserverons la paix et la tranquillité entre les dissidents sur la religion; nous tiendrons la main à ce que personne ne soit opprimé pour cause de religion; et nous ne permettrons jamais que cela arrive sous notre juridiction, ou par l'autorité de quelque tribunal que ce soit, mais surtout par la nôtre. » L'évêque de Poznan, prétendit que le roi ne devait point le ratifier; presque tous ses collègues soutinrent le contraire, et en appelèrent au témoignage de Montluc, qui, honteux de tout ce qu'il avait signé, n'osa répondre. Son silence étonna les Polonais et le roi lui-même. Zborovski plus impatient, s'approcha de Montluc et lui demanda s'il n'avait pas consenti lui-même à cet article : « Vraiment, ajouta-t-il, si vous et vos collègues ne l'eussiez approuvé, jamais notre prince n'aurait eu nos suffrages. » Le roi s'aperçut de la vivacité de cet ambassadeur et voulut savoir ce dont il s'agissait. Montluc plus confus qu'il ne l'avait encore été, feignait de ne rien entendre; Zoborovski prit la parole, et s'adressant au roi, le surprit bien davantage par ces mots : « Je disais, sire, à l'ambassadeur de votre majesté, que s'il ne s'était engagé à vous faire agréer cet article, vous n'auriez pas été élu roi de Pologne, et je dis plus à présent : si vous ne l'acceptez comme tous les autres, vous ne le serez jamais. » Ces paroles hardies, irritèrent tous les courtisans français; les murmures allaient éclater. Les roi les réprima pas un sourire gracieux qui semblait approuver ce qu'il venait d'entendre; mais son cœur ulcéré ne se sentit plus, dès ce moment, le même goût pour le trône qu'on lui préparait. (*Solignac. Histoire de Pol. liv.* XXIII.)

le parti de Maximilien, qui tomba sans retour. Mais les mécontents ne lui manquèrent pas, et il eut de grandes difficultés à surmonter. La ville de Dantzick, entre autres, mal intentionnée depuis quelque temps, ne voulut point le reconnaître; il fallut la soumettre par la force des armes. Il se concilia plus facilement la bienveillance du clergé, au point que celui-ci lui avança, pour la guerre, l'argent que la noblesse ne voulait pas accorder. Mais il gagna en partie la noblesse en instituant des tribunaux suprêmes ou de la dernière instance, pour les Polonais, en 1578, et pour la Litvanie en 1580; en renonçant presque à tout droit de justice, il rendit indépendante cette branche du pouvoir, et le roi ne conserva plus que le droit de grâce. Il ne resta pour la juridiction royale que la justice suprême de la loi teutonnique ou bourgeoise, dont le roi, trop occupé, confiait souvent l'exercice aux chanceliers. On découvrit bientôt dans le nouveau roi des qualités qui lui méritèrent l'estime et la confiance de la nation. Or, il en éprouva moins d'obstacles dans son administration ultérieure, il obtint facilement les impôts de la noblesse qui se montra plus empressée lorsqu'elle fut appelée à la guerre contre les Moskovites.

143. Force-armée.

Jean Vasilevicz recommença ses irruptions dans la Litvanie, et s'empara de plusieurs places; et on peut voir sur la carte n° 9, jusqu'à quel point il a forcé les frontières de la Litvanie. Il n'avait pas prévu que le roi Batori serait d'un caractère plus belliqueux que ses prédécesseurs; que lorsqu'il serait provoqué il déploierait, dans la guerre, une activité dangereuse pour lui. La Pologne, dès le temps de Sigismond, se trouva défendue au midi par un peuple qui était venu s'établir dans les îles du Dnieper. C'était les Kozaks, qui, toujours à cheval, pouvaient poursuivre les Tatars et leur presenter un rempart insurmontable. Batori voulant introduire chez eux une discipline, leur donna une meilleure organisation, leur accorda le droit de choisir leur chef appelé Hetman ou Attaman et il leur procura de meilleures armes. Il continua à payer les subsides que les deux

Sigismonds accordèrent aux Tatars et même il les augmenta, à condition qu'ils resteraient tranquilles et serviraient fidèlement la république en cas de guerre. De cette manière il arma plusieurs points contre Jean Vasilevicz et opposa une barrière aux Turcs. Il lui fallait en même temps organiser la force intérieure de la Pologne. Le quart des rentes des biens nationaux et l'impôt fixe ne pouvaient entretenir une armée de guerre; les autres impôts offraient plutôt des subventions extraordinaires qu'un revenu suffisant à tout moment pour la défense du pays. La noblesse était toujours prête à monter à cheval aux levées générales, et même, selon les dispositions des lois sigismondines, elle devait passer des revues à certaines époques, dans ses palatinats. Cependant le long calme dont on jouit sous les deux Sigismond la rendit paresseuse, elle ne fournit qu'une cavalerie dont la discipline était incertaine. Etienne Batori, suivant les conseils de Jean Zamoïski, tâcha d'enroler un certain nombre de Hongrois mieux exercés et d'améliorer l'artillerie. Aidé par ce même Jean Zamoïski qui jouissait toujours d'une considération et d'une influence très-grande parmi la noblesse, il parvint à la décider à former même des régiments d'infanterie.

144. Guerre avec les Moskovites.

Etienne Batori alla en personne diriger la guerre contre les Moskovites. Le Hetman, Jean Zamoïski, le suivit. Bientôt, en 1579, Polock est reconquise; jusqu'à cette époque les Polonais, invincibles sur le champ de bataille, perdaient leurs forteresses et leurs villes. Batori réussit à les conduire sous les remparts et aux assauts des villes fortifiées. Il reprit ainsi plusieurs places au delà de Dzvina et s'avança au centre des états de Jean Vasilevicz. Zamoïski assiégea la grande ville de Pskov et pressa ses opérations militaires qu'un hiver rude même n'interrompit point. Jean Vasilevicz contemplait d'un œil désolé la dévastation de son pays, et les flammes qui le consumaient; il apprenait chaque jour de nouvelles pertes, et ayant peur d'en supporter encore de plus grandes, pour obtenir la paix il eut recours à la médiation du pape, qui envoya le jésuite Possevin auprès d'Etienne.

145. Les jésuites. La paix.

L'ordre des jésuites, créé depuis peu, fut extrêmement privilégié par les papes et non soumis aux autorités des diocèses. Il soutenait la doctrine du catholicisme romain et de son chef visible. Il cultivait avec assiduité les sciences et tous les genres d'études. Il acquit rapidement une grande influence et une prépondérance formidable. Les jésuites savaient entraîner dans leur ordre les hommes de talents les plus éminents, ils savaient gagner les faveurs des seigneurs et des princes catholiques et se procurer des donations énormes. Ils s'établirent de la même manière en Pologne où ils trouvèrent les bons offices de Batori qui leur témoigna trop de bienveillance. Lorsqu'il voulut établir des écoles en Litvanie et l'université de Vilna, en 1579, il confia cette université aux jésuites et leur laissa l'instruction de cette province. Or, Possevin, jésuite, obtint un accès très-facile auprès de Batori, et ayant acquis une grande influence sur lui, le décida à faire la paix avec Ivan Vasilevicz, qui faisait espérer à la cour de Rome de réunir son rite grec avec le latin. La paix fut conclue en 1582, à Zapolé et à Chiverova-Gorka. Polock avec le pays ajacent fut restitué à la Pologne. Jean de son côté rentrant en possession de plusieurs places, évacua entièrement la Livonie. Ces conditions changèrent les frontières de la Litvanie, comme on peut le voir sur la carte nº 10, et les consolidèrent jusqu'à la fin de l'existence de l'ancienne Pologne.

146. Zamoïski.

Batori projeta de continuer la réforme de la république et conçut l'idée de la métamorphoser. La temérité de plusieurs seigneurs et l'étourderie de la noblesse, lui inspirèrent cette résolution. Il affectionna particulièrement Zamoïski, il lui accorda toutes ses faveurs, des distinctions et une autorité dont jamais aucun citoyen n'avait joui. Zamoïski était castellan, staroste, hetman, chancelier. Comme castellan de Krakovie, il était le premier sénateur

séculier. Comme staroste de la même province, il avait une juridiction criminelle très-étendue dans toute la petite Pologne. Comme hetman, il était généralissime de toutes les forces militaires du pays, commandant toute la noblesse armée pendant la guerre. Comme chancelier, il exerçait la justice suprême des villes; par la même charge de chancelier ou garde des sceaux, il devait être intime du roi et gardien de la loi. Les ordres du roi, ses grâces et ses dons même, n'avaient aucune valeur si le sceau du chancelier n'y était apposé; ce qu'il pouvait refuser toutes les fois que la volonté du roi était contraire aux lois ou aux priviléges.

147. Les Zborovski.

Les Zborovski enviaient les faveurs dont jouissait Zamoïski. Ayant contribué très-efficacement au choix de Batori, ils croyaient avoir des titres à toutes ses grâces, et ils se voyaient négligés. Samuel, l'aîné des Zborovski, banni du royaume au temps de Valois, pour avoir fait commettre un meurtre en présence du roi, espérait au moins obtenir son pardon. Voyant que Batori n'y pensait pas, il entra dans le pays, et bravant toutes les lois et autorités, il s'y promenait impudemment. Enhardi, il allait faire ses tours dans la province de la juridiction starostine de Zamoïski, qui l'avertit d'abord qu'il ne souffrirait pas impunément sa témérité; et, voyant que son avis était méconnu, il le fit arrêter et décapiter à Krakovie, avec le consentement du roi. Alors l'exaspération des Zborovski fut extrême. Ils cherchèrent à indisposer la noblesse contre Batori, et à porter les Kozaks à la révolte, maudissant le roi sans réfléchir qu'ils offensaient l'autorité suprême et la république; qu'ils allaient encourir les peines de lèze-majesté et de perturbation de l'état. Accusés devant la diète, ils furent jugés par la haute cour, et Christophe Zborovski fut condamné à la décapitation, qu'il évita en passant à l'étranger (49).

(49) **Procès de Zborovski.** Peu de temps avant la décapitation de Samuel Zborovski, Christophe, son frère, avait sollicité de la cour une pension vacante. Le roi ne lui en accorda que la moitié. Ce refus, joint à tant d'autres désappointements poussa toute la famille de Zborovski dans

148. Projet de réformer la République.

Batori disait toujours qu'à Dieu seul appartient le droit de diriger les consciences, et il ne voulait pas les contraindre en

une exaspération extrême contre le roi et Zamoïski. Un de ses gens Voitaszek, musicien, envoyé par Christophe à Samuel, crut devoir révéler le complot en remettant entre les mains du roi les lettres dont il était porteur. Le roi convoqua le sénat à Lublin, produisit les lettres et fit connaître la trame. Jean Zborovski, castellan de Gnezne, jura qu'il en ignorait l'existence. Christophe et André furent assignés à comparaître à la diète de Varsovie. L'affaire de Zborovski troubla cette diète. Irrités du supplice de leur frère, les deux Zborovski arrivèrent avec un nombreux cortége d'amis, de domestiques et de troupes armées. Parmi ces amis on voyait figurer Stadnicki et Gorka palatin de Posen, le plus riche et le plus puissant des seigneurs. Les Zborovski, pour appeler la pitié sur leur situation, firent voir le portrait de Samuel décapité au milieu des pleurs et des plaintes de ses nombreux enfants. Sur ces entrefaites, arriva le roi accompagné d'un grand détachement de troupes; Zamoïski alla au-devant de lui.

L'assignation de Zborovski fut attachée à la porte du sénat. Le roi s'assit sur le trône, et on appela en son nom la cause sur laquelle les sénateurs devaient statuer. Ce fut celle de Christophe Zborovski, et l'huissier l'appela par trois fois. L'accusateur, les défenseurs, les témoins se présentent et produisent les preuves et les lettres. Le château était, ainsi que la résidence du roi, garnis intérieurement et extérieurement d'hommes armés. Dans le sénat même, le roi, Zamoïski, Zborovski et Gorka parurent aussi chacun entouré d'un cortége armé. Les évêques arrivèrent aussi avec un nombreux domestique. Ce jugement offrait un spectacle inconnu jusqu'alors dans les fastes du royaume. Les nonces terrestres, voyant que l'affaire prenait un caractère de sévérité, jaloux de leur autorité, demandèrent à participer à cette cause. On leur répondit que le jugement suprême de la diète n'était pas de leur ressort; mais comme le roi voulait donner de la publicité à cette affaire, il leur fut permis d'y assister comme arbitres.

Avant l'ouverture de la séance, les Zborovski firent des démarches pour fléchir le roi par le ministère du clergé et de leurs amis, espérant d'obtenir grâce pour leur faute. Le roi ne se montra pas éloigné de leur pardonner, mais il voulut d'abord entendre de leur bouche un aveu sincère. Soudain Jean Zborovski, castellan de Gnezne, prit la parole et parla ainsi au roi : « Sire ! jamais la fidélité envers la patrie ne fut sus-

aucune manière. Personne ne put lui persuader de persécuter qui que ce fût pour ses opinions. Il laissait chacun

pecte dans la maison de Zborovski ; jamais la loyale et franche nation polonaise ne trama des complots contre ses rois ; si un frère en s'épanchant à son frère exprimait, dans quelques lettres, ses griefs avec un peu plus de vivacité qu'il ne le devait, daignez, sire, ne pas regarder l'expression d'un ressentiment comme celle d'une conspiration ; daignez ne pas traiter mes frères comme des criminels et des traîtres. Les voilà, sire, devant vous ! Ils implorent votre compassion ; ils implorent l'entremise des vénérables hommes réunis pour les juger. Ils n'ont garde de se défendre contradictoirement avec leur souverain, ils ont assez expié leur faute par la mort d'un frère qui a péri sous le glaive du bourreau, d'un frère qui, s'il fût coupable de quelque crime, aurait dû être jugé par vous et le sénat et non pas par un magistrat particulier. Sire ! daignez vous borner à l'effusion du sang d'un seul sans ajouter de nouvelles blessures à notre plaie saignante. Nous supporterons le reste comme le coup de notre malheureuse destinée ou comme l'expiation que le ciel demande pour nos péchés. Ayez pitié, sire ! de la génération de ces hommes qui ont si bien mérité de leur patrie ! »

Les larmes inondèrent la figure de Jean Zborovski ; tout pleura, le sénat, les nonces terrestres, les accusés et ses amis. On n'entendit que des sanglots et des gémissements. Le roi seul ne fut pas touché de ce spectacle, écoutant les plaidoyers avec étonnement plutôt qu'avec sensibilité. Ferme dans sa résolution, il ordonna de commencer le procès. L'instigateur, Rzeczicki, dans un beau discours, accusa Zborovski d'avoir tramé un attentat contre la vie du roi qui devait être effectué dans la forêt de Niépolomicé, quoique les pièces déposées ne le prouvassent point ; cependant il se référait aux aveux de Samuel qui, avant sa mort, en accusa ses frères André et Christophe. Les complots de Christophe, tramés avec le tzar de Moskov, à Lubek, contre le roi et l'état, furent prouvés par les conditions qu'il fit au tzar. Enfin, l'outrage porté à la majesté royale fut évident par les paroles et les écrits de Zborovski. Sedzivoï Czarnkovski et Jacques Niemoïevski, tous deux très-éloquents, tous deux considérés parmi la noblesse, se constituèrent défenseurs de Zborovski. Après l'audition des plaidoiries, le sénat condamna Christophe Zborovski à la peine de mort et d'infamie. On ajourna la décision de l'affaire d'André Zborovski à la tenue de la diète prochaine. Christophe, sans attendre son arrêt, se retira en Moravie avec plusieurs de ses amis et son cortége. (Niemcevicz, *notes à ses chants historiques*, p. 261-265, édit. de Krak.)

libre de professer telle religion qui lui paraissait bonne, selon sa conviction ; il était cependant lui-même zélé catholique et veillait à l'exécution des statuts du concile de Trente que le clergé polonais venait d'accepter. Batori déclara qu'il ne voulait pas être un roi nul, ou, comme il le disait, « un roi en image et en poterie ; » ce qu'il prouva par son activité. Il se faisait redouter par ses voisins et faisait respecter la Pologne ; il n'aimait pas et ne voulait souffrir dans ses sujets, de l'opposition ni d'obstacle à ses plans. Aucun des Jagellons ne régna de cette manière. Batori prouva qu'il était sévère et qu'il voulait strictement tenir sous son obéissance tous ses sujets, sans distinction. On disait qu'il pensait à gagner le consentement de la nation pour indiquer son successeur de son vivant, afin d'établir un trône héréditaire : ce qui aurait été enfreindre la loi et le serment qu'il avait solennellement prêté. On lui supposait aussi l'intention de diminuer les libertés de la noblesse et d'introduire, par ce moyen, un meilleur ordre dans le pays. Toutes ces opérations devaient être proposées à la diète prochaine où l'on devait aussi discuter les impôts nécessités par la guerre qu'on allait entreprendre contre les Moskovites. Batori fit venir son armée et les Hongrois soldés dans les environs de Varsovie où devait siéger la diète. La présence de cet appareil militaire était, disait-on, destiné à forcer le consentement de la diète. La noblesse s'en inquiéta, on craignait des mesures violentes et inconnues dans la république de Pologne, lorsque tout-à-coup, au milieu de ces conjonctures, Batori mourut inopinément à Grodno, en 1586.

149. La Pologne était une République.

Batori fit preuve d'un talent supérieur pendant le petit nombre d'années qu'il régna. Dans ce court espace, il conduisit la noblesse avec une habileté remarquable à des combats et à des victoires ; il décéla sa valeur et sa bravoure et il termina la longue suite d'années de félicité et de bonheur de la Pologne. Il eût été difficile d'exécuter le projet de Batori ayant pour but la transformation de la république de Pologne en une monarchie. De pareils changements ne

peuvent se faire partout ailleurs sans violence et sans effusion de sang. Dieu seul connaît quel en aurait été le résultat. Ce qui est certain, c'est qu'à cette époque la Pologne et la Litvanie n'étaient pas une monarchie, mais une véritable république dominée par la noblesse. Elle l'était comme celle de Venise ou de Hollande, comme était dans l'antiquité Athènes et Rome, comme sont aujourd'hui les États-Unis de l'Amérique. L'état équestre ou la noblesse seule jouissait en Pologne de tous les droits politiques; les autres habitants bourgeois ou paysans étaient entièrement sous sa dépendance, et le bonheur de la nation dépendait de la bonne conduite de la noblesse. Mais vous le savez déjà, mes amis, que cette noblesse, dans sa bonne humeur, dépassait les bornes de la raison, commettait des extravagances, dont se ressentaient les bourgeois, les paysans et la république elle-même, chère patrie de la noblesse. Le penchant aux excès se manifesta singulièrement pendant plusieurs interrègnes qui se suivaient à des époques très-rapprochées. C'est alors que les extravagances dépassaient toutes les bornes; la noblesse se réjouissait et faisait du brouhaha, contente de ce qu'elle pouvait faire du tapage, parce qu'il n'y avait plus personne qui la maintînt; et comme si elle eût perdu la raison : elle se permit toute sorte de torts, de dommages, de violences; ce qui était corrigé et ramené à une marche régulière par les efforts de longues années, était dérangé en quelques mois d'interrègne. Mais elle se permettait aussi des extravagances, même pendant la vie de ses rois. Quelques citoyens l'avertissaient des malheurs qui en résulteraient; ils démontraient que la république était exposée à périr; mais ces avis furent méprisés. Semblables à ces enfants qui, avertis par les hommes sages de ne point gâter leurs jouets, refusent d'écouter un avis salutaire, continuent à les gâter et à les détruire, et pleurent lorsqu'ils n'ont plus rien pour leur amusement. Nous allons considérer cette malencontreuse noblesse sous ce point de vue, dans la longue période qui suit, de la Pologne en décadence.

QUATRIÈME PÉRIODE.

DEPUIS 1587 JUSQU'A 1795; — 200 ANS.

POLOGNE EN DÉCADENCE.

Les rois sont élus. Vasas, Piasts, Saxons. Démocratie nobiliaire tourmentée par l'aristocratie. (50)

150. La république se dérange.

Plusieurs républiques, avaient leurs chefs élus de différentes manières. Les unes avaient des consuls annuels, les autres des présidents élus pour dix ans, d'autres enfin des doges nommés à vie. En Allemagne, l'empereur était élu pour la vie. La Pologne, comme république, choisissait aussi son chef à vie sous le titre monarchique de roi. Ces élections

(50) Les mémoires de l'auteur qui ont rapport à cette période sont:
« Parallèle historique entre l'Espagne et la Pologne, traduit en allemand par Jérôme Bonkovski et inséré, en 1834, dans les *Annalen für Geschichte und Politik*, publiées par Wilderich Weick, à Stuttgard; — en français, par Érasme Rykaczevski et inséré, en 1835, dans la *Revue du Nord*, publiée à Paris.

Règne de Stanislav-Auguste ou les trente dernières années de la république; la troisième édition traduite en allemand, par Aug. v. Drake, Brunswik 1831 et augmentée, se trouve dans le second vol. de notre publication.

Analyse et parallèle des trois constitutions polonaises de 1791, 1807, 1815, traduit en français par Érasme Rykaczevski et publié à Arras, en 1833.

Histoire des bibliothèques et histoire de la typographie en Pologne. Se trouvent dans les deux vol. de Bibliogr., Vilno, 1823, 1826.

lui furent préjudiciables par l'imprudence et l'abus que les électeurs commettaient. Cependant ce serait calomnier la noblesse que de lui imputer tous les maux, et vous ne m'approuveriez pas non plus, mes enfants, si je me bornais à les rejeter sur elle seule, lorsque je vais vous entretenir de la marche de la décadence de votre patrie. Il y a aussi d'autres causes qu'il faut examiner attentivement. Imaginez-vous toujours les Polonais ayant leur patrie à soigner pour jouir de son bonheur comme les enfants qui doivent soigner les jouets qui servent à leur amusement. Mais ils ne manque pas de gens qui gâtent leurs enfants et ces enfants se plaignent plus tard avec raison de leurs perfides conseillers. Il est aussi des personnes qui, s'empressant de partager les amusements des enfants, portent le désordre et la confusion dans tous leurs jeux et brisent leurs jouets. Quelquefois même un homme s'empare de ce que les enfants possèdent et le leur enlève violemment; les pauvres enfants, privés de leurs objets favoris, fondent en larmes. Enfin mainte fois il survient des accidents fâcheux dont on ne peut détourner, prévoir, ni deviner les causes, qui détruisent les choses les mieux gardées. Tout cela arriva à la Pologne dans cette période de sa décadence. Des hommes qui provoquaient la noblesse aux désordres et aux dégâts; d'autres qui, eux-mêmes, troublaient le repos de la république et la conduisaient vers le précipice; des accidents imprévus qui la ruinaient et la dévastaient; enfin des puissances dont la force majeure écrasa l'état souffrant et affaibli. Tout cela causa un mal lent qui mina graduellement la république avant de lui porter le coup mortel, et le mal empira pendant deux siècles, depuis 1587 jusqu'à 1795; 198 ans.

151. On ne doit pas se laisser tromper par les apparences.

Le luxe des seigneurs, pendant cette période, ne doit pas vous en imposer, mes enfants; l'opulence d'une petite partie de la nation n'est point un indice de sa richesse et de son bonheur. Pensez bien à l'indigence des classes inférieures, qui tous les jours retombaient dans la misère et offraient un contraste effrayant. Les succès des armes et les victoires

obtenus au commencement de cette époque, ne doivent pas vous illusionner, ils n'ont pu contribuer à augmenter ni le bonheur ni la force du pays. Quel avantage un enfant peut-il retirer d'une lutte, où en battant son adversaire il aurait déchiré ses propres habits et se serait blessé et estropié. Ainsi la Pologne, par ses victoires, subit quelquefois plus de dommage que ses ennemis vaincus. Ne vous étonnez donc pas de ce que je compte les règnes de Sigismond III et de Vladislav IV à l'époque malheureuse. Vous lirez dans le cours de votre vie le récit des grandes invasions, batailles et triomphes de ce temps, souvent vous citerez les noms des hommes illustres qui s'y sont distingués; alors, ne négligez pas d'observer avec soin les causes des malheurs de votre patrie et de sa décadence. Votre cœur ne peut être indifférent aux funestes destins du pays, et je crois satisfaire vos désirs en vous faisant un fidèle tableau de ces événements.

152. Sigismond III. La maison de Habsburg veut acquérir la couronne.

La puissance de la maison autrichienne de Habsburg était depuis quelque temps très-grande en Europe. Elle possédait plusieurs trônes. Une branche régnait sur l'Allemagne, la Bohême et la Hongrie; l'autre, sur l'Espagne et les pays qui en dépendaient. Elle porta aussi ses vues sur la couronne de Pologne. Voyez la table généalogique, et vous y trouverez les candidats à la couronne de Pologne, dans la personne de Maximilien II, de son fils Ernst et de son neveu Maximilien. S'ils ne réussirent point à se faire élire, ils cherchèrent d'allier leur maison à celle de la Pologne, de sorte que cette famille fournit pendant quatre générations des reines à la Pologne. Vous le voyez très-clairement sur la table généalogique. Mais cette maison se montrait peu favorable pour les libertés, par conséquent elle n'était pas agréable à la noblesse, qui craignait pour ses priviléges et ne voulait pas s'exposer aux perfides hostilités des Habsburgeois, contre les diètes et autres institutions républicaines. Non-seulement elle s'en défiait, mais elle se plaignait encore des intrigues que la maison d'Autriche ne cessait d'ourdir depuis Sigismond-le-vieux. La noblesse éprouvait déjà pour elle une grande

aversion, lorsque après la mort d'Etienne Batori, on appela au trône Sigismond III, Vasa, fils du roi de Suède, né d'une Jagellone. Ce prince rappela aux Polonais et aux Litvaniens les beaux souvenirs du sang qui soutint pendant tant d'années la splendeur de la Pologne. Zamoïski ayant toute la prépondérance dans la nation, concourut avec elle à ce choix. Il se forma cependant un parti contraire qui tourmenta la concorde. Les Zborovski et leurs partisans, ennemis de Zamoïski, insensibles à l'intérêt de leur patrie, ne se bornèrent point à offrir leurs suffrages à la maison d'Autriche, mais ils conduisirent au trône Maximilien, archiduc d'Autriche, à main armée. Zamoïski repoussa, en 1588, tout ce parti des portes de Krakovie, le poursuivit jusqu'en Silésie et le battit près de Byczyna (Pitschen), où Maximilien fut fait prisonnier. Conduit à Krasnystav, Maximilien ne recouvra sa liberté que sous la condition de renoncer à toutes ses prétentions au trône. Cependant la maison d'Autriche continua ses menées afin de s'ingérer dans les affaires de Pologne.

153. La maison d'Autriche cherche à entraîner la Pologne dans ses vues politiques.

La maison d'Autriche ne cessait de s'efforcer à faire entrer la Pologne dans ses vues politiques. Elle profitait des discordes qui divisaient les aristocrates Polonais, et trouvait toujours un parti disposé à favoriser ses desseins. Elle y était encore secondée par les jésuites qui exerçaient une influence terrible dans tous les pays, et particulièrement à la cour de Sigismond III. On crut généralement que si les Kosaks envahissaient le territoire turc, ils étaient excités par les suggestions autrichiennes à commettre cette violation qui pouvait provoquer une guerre avec la Turquie. Les conventions secrètes de Sigismond III, avec la maison d'Autriche, donnaient lieu à mille conjectures qui inquiétaient la nation, et qui augmentèrent encore lorsque Sigismond III épousa, contre l'avis de la nation et du sénat, une archiduchesse. On croyait même qu'il voulait céder le trône aux Autrichiens. En 1592, à la diète d'inquisition, Sigismond III fut interpellé et obligé d'expliquer sa conduite, de se justifier d'avoir violé les lois

et ses serments. Les promesses seules et les assurances de ne plus contrarier le sentiment général, réussirent momentanément à calmer les esprits. Mais on vit bientôt que la maison d'Autriche n'avait pas discontinué ses intrigues, et que Sigismond III persistait dans son attachement pour elle (51).

(51) DIÈTE DE L'INQUISITION, EN 1592. — Il est rare de voir, même dans les fastes des peuples libres, dit Niemcevicz dans l'histoire du règne de Sigismond III, d'un côté un roi coupable debout dans toute sa majesté, de l'autre côté une nation l'accusant par l'organe de sa représentation. C'était l'aspect que la diète d'inquisition présentait à l'Europe en 1592. Une assemblée civique, tenue à Iéndrzéïov, sous l'inspiration du vieux Zamoïski, ayant rédigé les griefs contre le roi, provoqua son enquête. Après le choix de Pac, *civun* de Vitepsk pour maréchal de la diète, plusieurs voulurent commencer l'enquête sur-le-champ; cependant l'avis d'observer les convenances prévalut et le maréchal félicita le roi en l'avisant de la nécessité de l'enquête. Le vice-chancelier, l'abbé Tarnovski, prit ensuite la parole au nom du roi et, dans un long discours, après la revue des relations extérieures, pensa prouver toute invraisemblance de l'accusation par les vertus, la piété et la conscience du roi qui, placé sur le trône de la république aux dépens du sang de la nation, ne pouvait se montrer ingrat pour les bienfaits que la république lui a témoignés jusqu'au point de l'abandonner. S'il y avait même quelques apparences, ne convenait-il pas mieux de s'adresser au sénat au lieu d'insulter sa majesté par la lecture des griefs, à Iéndrzéïov, et par leur communication aux différents indigènes et étrangers ? En terminant son discours, il invita les représentants de vouloir saisir l'enquête sans délai.

Le primat Karnkovski ouvrit le tour du sénat, disant : « Sire ! je vois que notre république a souffert de grandes atteintes ; je vois que votre majesté s'offense de la grave accusation qu'elle s'est attirée de notre part ; mais je vois que la nation aussi est indignée des liaisons que votre majesté conserve avec les princes étrangers, et de l'intention où elle est de nous quitter. Ce ne sont pas là des atteintes mortelles ; nous saurons y remédier pour peu que nous le voulions. Sire ! songez à votre serment, prenez l'exemple sur votre prédécesseur, Henri, qui périt misérablement pour avoir violé le sien. Vous régnez sur un peuple libre ; vous régnez sur des nobles bien nés, qui n'ont point leurs pareils dans aucune autre nation. Ignorez-vous que votre dignité est au-dessus de celle de votre père, qui, comme on sait, ne régnait que sur les paysans ; songez à ce que disait Étienne Batori, de glorieuse mémoire : « Je

154. Guerre avec la Suède pour la Livonie.

Sigismond III fut un bon roi, mais il ne sut jamais choisir les hommes qui l'entouraient et souvent il suivit leurs mauvais conseils. Il perdit pour ces motifs la couronne de

réduirai un jour ces petits rois de Suède et leur imposerai les règles d'une conduite pacifique. » A ces mots, le roi transporté de colère, fit dire au primat qu'il manquait à sa majesté, à quoi le primat répondit : « Je ne dis pas cela pour offenser la majesté du roi de Suède, père de votre majesté, mais je voulais comparer les deux royaumes et j'ai dû m'exprimer de la sorte. Je vous prie, sire, de trouver cette comparaison agréable, car je veux corriger un roi et non l'injurier. » Et comme plusieurs nonces terrestres voulurent ensuite prendre la parole, il les réprimanda : « Messieurs les nonces! où est votre raison, vous voulez parler sans aucune proposition, sans égard pour l'archevêque et le sénat (*) ; par l'âge même, je suis le plus ancien parmi vous. »

A la suite du discours du primat, les sénateurs parlèrent : Zamoïski, pour sa part, rappela leur serment en appuyant sur ces termes : *Je dénoncerai tout ce que je verrai de pernicieux à la république* (**); et les engageant d'observer scrupuleusement ce serment. Aussi, les sénateurs dirent tous les propos qu'ils savaient sur le roi; particulièrement le palatin de Troki, Radzivill, qui raconta tous les bruits qui couraient en Litvanie sur sa prochaine évasion. Dans toutes ces relations il n'y avait que des ouï-dires. On conclut qu'il fallait faire une inquisition; seulement on ne s'accordait guère sur la manière dont on devait la commencer, si c'était par les sénateurs, par les courtisans étrangers ou par le roi lui-même. Il y eut beaucoup de vacarme à ce sujet, depuis le 13 jusqu'au 28 septembre.

Sigismond III espérait interrompre et calmer les débats par son propre discours, dans lequel il répéta tout ce qu'il fit dire aux députés envoyés de l'assemblée de Iéndrzéïov et ce que le vice-chancelier exposa à l'ouverture de la diète. Il protesta, qu'en considérant les motifs de l'assemblée et les bonnes intentions des personnes qui la composaient, il n'était nullement offensé, qu'il déplorait avoir lui-même donné le

(*) Lorsque les deux chambres étaient réunies dans la salle du sénat, les nonces ne devaient pas prendre la parole avant qu'une proposition ne leur ait été donnée.

(**) Quidquid nocivi videro avertam.

Suède dont il hérita après la mort de son père. Elle fut usurpée par Charles, duc de Sudermanie, son oncle. Cet événement, engagea la Pologne dans une guerre dont la

prétexte à des perturbations provenant du bruit de son départ; il promit d'assoupir toutes ces inquiétudes, de ne pas sortir de la Pologne sans la permission des états, même dans le cas où son royaume héréditaire, par la mort de son père, aurait besoin de sa présence. Il propose, enfin, d'envoyer un ambassadeur en Suède, auprès de son père, et des autres au pape et à l'empereur. Il termine son discours en déclarant qu'il accepte tout ce que les représentants voudront décréter, demandant une prompte clôture de cette affaire qui est un scandale pour les étrangers, car il importe beaucoup à la république que son règne soit d'accord avec la nation et sans offense réciproque. Il ne doute point que, par la grâce de Dieu, il n'obtienne la concorde.

Après cette déclaration, l'opinion se divisa, s'il fallait continuer l'inquisition ou se contenter de la protestation royale. La discussion à ce sujet se prolongea jusqu'au 8 octobre sans résultat. Alors, le primat crut la terminer en protestant qu'il ne convenait pas d'irriter le roi. Zamoïski, cependant, reprit l'affaire par son discours, déplorant le temps perdu, déplorant que la loyauté de sa majesté et sa reconnaissance se soient affaiblies envers ceux qui lui avaient rendu des services, et se soient appuyées sur ceux qui ne cherchent que des faveurs. L'assemblée de Iéndrzéïov démontra qu'il y a des gens qui, loin de chercher leur intérêt particulier, sont gardiens des lois et des libertés. La vérité raisonne toujours et ne s'éclipse point, continua-t-il. Sa majesté m'assurait, par ses écrits, qu'elle n'entrait dans aucune relation clandestine avec les étrangers. Cette assurance s'accorde-t-elle avec la parole et la déclaration que sa majesté nous fait aujourd'hui? Nous vous prions, sire, d'agir avec nous plus franchement, puisque nous sommes membres de la république mais non pas quelque propriété de votre majesté. Il fit une longue analyse de la déclaration royale et, relevant les procédés nuisibles à la république, il invita Cieklinski à lire les griefs contre le roi; il appuyait chaque chef d'accusation par des preuves. On produisit les lettres autographes du roi à l'adresse de l'archiduc Ernst. Dans l'intimité de cette correspondance, il n'y avait que des Suédois et des Allemands; le castellan de Podlasie, Lesniovolski, sénateur, présent à l'accusation, ci-devant *podkomorzy* du roi, avait aussi rempli plusieurs missions à la cour d'Autriche et semblait être initié dans le secret; Sigismond se disait étranger à toutes ces menées quoiqu'il ne niât point sa signature. Ses partisans contestaient l'authenticité de toutes les lettres

Livonie fut le théâtre et l'objet. Ni les brillantes victoires gagnées par Jean Zamoïski, ni la mémorable bataille de Kircholm, remportée en 1605 par Jean Charles Chodkievicz, dans laquelle les Suédois laissèrent sur le champ de bataille trois fois autant de morts, qu'il y avait d'hommes, dans toute l'armée polonaise, ne produisirent aucun résultat avantageux. Les Polonais furent vainqueurs avec un trop petit nombre de troupes qui furent insuffisantes pour tirer parti de leur succès. Les Suédois restèrent en possession d'une grande partie de la Livonie et les Polonais, à cause de leurs discussions civiles, ne purent y continuer la guerre.

qui furent déposées en les imputant à quelqu'un de la chancellerie qui savait parfaitement imiter la main du roi; mais cet homme qui fut arrêté, emprisonné, maltraité, n'avoua jamais le crime dont il fut accusé. On a lu une lettre d'un Suédois où l'on remarquait une expression bien significative : « Vous vous préoccupez du séjour de votre maître, y écrivait-il, et par aucun moyen il ne peut rester avec vous. » Le maréchal de la couronne, auquel appartient la juridiction, pria Zamoïski de ne pas nommer ce suédois, car il serait obligé de le faire décapiter sur-le-champ. Aussi, Zamoïski ne le nomma point, mais demanda l'éloignement immédiat de toutes les gardes étrangères et d'un nommé Reder; il prouvait l'inconvénient de cet entourage mal choisi par des rixes qui arrivaient maintes fois, même pendant la diète.

Cette enquête se prolongea bien dans la nuit; les sénateurs sortirent de la salle et le lendemain envoyèrent à la chambre des nonces, l'évêque de Plock, demandant l'indulgence, puisque l'inquisition en a suffisamment dévoilé toutes les pratiques, et proposant à la discussion ultérieure les questions législatives et la sécurité de l'état. Les nonces s'en offensèrent disant que, l'initiative n'appartenant pas au sénat, une semblable proposition dérogeait à la prérogative de leur chambre. La discussion sur les griefs continua avec plus de confusion sans rien conclure. Il semble que Jean Zamoïski, qui était le moteur et l'acteur de cette enquête, n'avait d'autre but que d'humilier Sigismond et de lui donner une bonne admonition; par conséquent, sans pousser au bout cette affaire, il laissa la diète se dissoudre. Le roi, afin de calmer les esprits, donna par écrit la déclaration suivante : « Quoi qu'il puisse arriver, je promets à l'avenir de n'abandonner jamais le royaume, de ne déroger en rien aux priviléges de la nation, de ne pas nommer mon successeur. »

155. Législation.

Dans les premières années du règne de Sigismond III on parlait encore des améliorations et de la réorganisation de la république : la noblesse et la nation le souhaitaient, on commença même à s'en occuper, mais comme les lois et statuts se faisaient toujours au profit exclusif des nobles, la république n'y gagnait rien. La Litvanie a eu encore l'avantage de perfectionner sa législation et la troisième rédaction de son statut fut décrétée et imprimée en russien en 1588, et bientôt en 1614, traduite et imprimée en polonais. La noblesse de Prusse, qui jusqu'à ce jour était soumise, aussi bien que les bourgeois, aux lois teutoniques, se sépara par un code particulier qu'elle se fit en 1598 sous le titre de réglement prussien. La noblesse de Pologne voulut aussi avoir ses lois améliorées, sans pouvoir cette fois encore y parvenir. L'ancien désordre continua donc dans la législation civile et criminelle de la Pologne, dont les statuts nombreux offraient un fatras de lois supplémentaires, par des coutumes trerestres. Mais le pire de tout cela fut qu'on ne statua plus aucune loi en faveur des paysans. Les villes lésées dans leurs droits, virent leurs députés chassés de la diète et elle furent soumises aux caprises des palatins et des starostes. Un grand nombres de nobles se permettait des excès toujours croissants.

156. Confidents de Sigismond III.

Le roi aimait les usages allemands, leur costume lui plaisait, il le faisait porter à son fils Vladislav, qu'il châtiait de verges lorsque celui-ci refusait de lui obéir. Il fit prêcher en allemand dans les églises ; sa cour était pleine d'Allemands. Il suivait les conseils d'André Bobola et d'autres personnes très-attachées aux jésuites. Il n'avait confiance qu'aux ecclésiastiques de cet ordre, surtout à son confesseur Golynski et au célèbre prédicateur Skarga. Il voyait avec plaisir combien ils déployaient de zèle à convertir les dissidents, tant hérétiques que schismatiques ; combien ils mettaient de soin à l'instruction de la jeunesse ; comme ils augmentaient le nombre des nouvelles écoles, et se chargeaient de diriger les anciennes.

157. Altercations intestines. Irritation.

Je ne finirais jamais, si j'entreprenais de faire connaître toutes les dissensions qui éclataient sur tous les points de l'état, au temps de Sigismond III. Je donnerai seulement un aperçu général de ces désolants événements. La discorde était entre les seigneurs qui se contrariaient. Plusieurs étaient mécontents d'avoir perdu leur influence à la cour; d'autres accusaient le roi d'éloigner son bon conseil. Il y avait des querelles et des rixes entre les écoles. Les dissidents se plaignaient de ce qu'on ne les admettait plus aux emplois publics et qu'on les privait de leurs églises. En 1595, à Brzesc, on renouvela l'union entre les églises grecque-russienne et latine-romaine. Les intrigues y jouant leur rôle, elle déplut à un grand nombre du rit grec qui la rejeta, se sépara décidément du pape et forma une désunion. Ce schisme occasionna dans les provinces russiennes des troubles, des violences et même de sanglantes émeutes qui souillèrent le règne de Sigismond III. Dans les tracasseries avec les protestants, on en venait aux mains et le sang coulait dans les villes de Pologne et de Litvanie. Ainsi la république fut tout-à-coup, de la manière la plus désolante, en proie à des altercations envenimées au dernier point. Les enfants d'une même patrie, s'irritaient les uns contre les autres, le frère se défiait de son frère. Vous devez apercevoir, mes chers amis, combien, dans cet état de souffrance, la république avait besoin d'amélioration, mais elle n'en trouva pas (52).

(52) Dernier discours de Jean Zamoïski, tenu à la diète de 1605, avant le second mariage de Sigismond III. Zamoïski, se levant de sa place, s'avança vers le trône et prit la parole :

« Sire! ne vous offensez pas de la manière insolite, dont je quitte ma chaise curule; je vais vous faire connaître mes opinions au sein de la chambre. Je ne le fais point par légèreté, mais afin que votre majesté et tous les pères réunis puissent m'entendre. J'ai perdu la santé dans les fatigues de la guerre et au service de ma chère patrie; la voix me manque et la vieillesse m'accable. Je dirai donc de cette place ce que je pense être utile dans les perplexités actuelles pour le bien et la gloire de la Pologne. Je répète d'abord ce que j'ai dit autrefois sans que mon conseil fut suivi, et il est probable qu'il ne le



158. Rokosz.

Le second mariage de Sigismond III avec une autrichienne, sœur de sa première femme, contracté en 1605 contre l'avis du sénat, souleva la noblesse. Zebrzidovski et Janus Radzivill

sera pas aujourd'hui. Il faut absolument diriger vers la Livonie toutes les forces, confiant aux hetmans tout le pouvoir et toutes les ressources, pour recouvrer les places fortes de la province et réduire la Suède, royaume de votre majesté. Il est honteux de lutter si long-temps avec un si petit ennemi, et d'être obéré sous ce prétexte, d'impôts dont l'insuffisance est toujours déclarée, lorsque le peuple gémit sous leur poids et provoque la vengeance divine. Le peuple fut déjà imposé plus de dix fois, et son argent, comment fut-il dépensé? sire! vous le savez vous-même. Une petite portion a été destinée pour la défense du pays, le reste, par vos ordres, pour votre propre usage. Cela ne doit pas être ainsi. Dieu vous fera rendre compte, sire! des pleurs du peuple; votre majesté doit savoir que le trésor est pour la défense de la république.

« En ce qui concerne les Moskovites, autrefois le fléau de nos frontières, ils sont soumis par le roi Etienne, de bonne mémoire; le duc Ivan Vasilevitch accepta les conditions que le roi Etienne et le pape Sixte V lui imposèrent, et accéda à l'alliance contre les Turcs. Il devait agir du côté de la Perse, lorsque les trésors de Sixte V devaient aider nos guerriers. Le pape à la nouvelle de la mort d'Etienne, pleura, disant, qu'il avait espéré que ce roi sauverait la chrétienté (*). Le plan était excellent et plus beau que nos autres projets, languissant par l'indécision. Je voulus le relever avec le règne de V. M., mais je ne pus réussir. Ce traité conclu avec Jean Vasilevitch, fut renouvelé avec le duc actuel: il fallait l'observer. Et le voilà! quelques-uns des messieurs, contre l'avis des états, firent une irruption dans la Moskovie, conduisant un Dimitr, qui avait été assommé: et il est ici vivant. Est-ce une comédie de Plaute ou de Térence? Cela peut devenir funeste pour la république, si c'est un imposteur. Si l'on a voulu l'établir sur le trône, il le fallait faire, d'accord avec la diète et avec une force suffisante. Mais pourquoi susciter un ennemi de plus, si l'affaire de la Livonie n'est pas terminée et si les Turcs nous menacent. Il convenait mieux de rechercher des traités avec l'Angleterre et le Danemark. Il faut sur-le-champ assurer la paix du côté des Turcs et des Tatars.

» La dernière diète de Krakovie, a bien discuté l'affaire de notre

(*) Nos autem sperabamus, quod ipse redempturus erat Israel.

particulièrement fâchés contre le roi, se mirent à la tête du mouvement général de la nation. On les regarde, ainsi que quelques autres perturbateurs, comme les chefs d'une ré-

vassal, électeur de Brandebourg. Je crois que mes frères statueront le mieux possible sur la Prusse, si elle ne peut pas être incorporée à la Pologne. Je rappelle seulement, de ma place, que le roi Etienne, de bonne mémoire, destina pour la guerre de Moskou les 200,000 florins qu'il obtint du margrave d'Anspach.

» Lorsque je jette un regard sur les affaires de l'intérieur, l'indiscipline militaire se présente en premier à ma vue. Le pouvoir des hetmans ne peut plus suffire. Il est vrai que la loi défend les confédérations à nos troupes; cependant, lorsque sous mon commandement l'esprit de la révolte allait se manifester, je rangeai mon armée en cercle et je lui fis lire la loi; on m'indiqua une clause qui y est réservée, c'est que si les troupes ne sont pas payées, elles peuvent se confédérer ou se révolter. Il y a un autre article qui ne permet pas au hetman de punir sans l'assistance du lieutenant, et lorsque le lieutenant protége le soldat son compère, adieu la discipline. Il faut absolument rétablir l'ancien pouvoir de hetman, et payer régulièrement les troupes. Le loisir donne les veilles (*) Le soldat ne doit pas pourrir dans le repos d'hiver, il lui convient de camper dans les steppes du Dniepr, pour contenir les Tatars et les excès des Zaporoges.

» Sire! un mal épouvantable a saisi le corps de la république et ronge son élément. Ce sont les excès du luxe qui ne donne aucun avantage aux pauvres ouvriers. Les produits bruts du pays sont exportés et livrés à l'industrie étrangère, et sont rachetés à un prix exorbitant. Je compte, à ces excès, l'inégalité qui s'ingère dans l'ordre équestre. Nous vous prions, sire, de la réprimer et de garder les libertés que vous avez trouvées chez nous. Ne permettez point aux ambitieux de se distinguer des autres. A quoi bon ces titres étrangers, recherchés par quelques maisons, chez des princes étrangers (**). Quant à moi, j'aime mieux, avec mes dignes frères, jouir de la liberté égale; et Dieu m'est témoin que je me tiens égal au moindre des nobles. L'inégalité controuvée excite ce luxe pernicieux, car par ce moyen chacun veut se donner de l'importance et se placer au-dessus des autres.

(*) Otia dant vitia.

(**) Ce reproche est dirigé particulièrement contre le favori du roi, Myszkovski, qui obtint du petit prince de Mantoue, le titre ridicule de marquis.

volte : mais cent mille citoyens qui s'étaient soulevés ne partageaient point leurs motifs particuliers; ils coururent se réunir dans le but de sauver la république dont les lois étaient

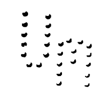
» L'intime alliance avec la maison d'Autriche est, à mon avis, pernicieuse à la Pologne. C'est pour la seconde fois que V. M. veut, contre la volonté de la nation, contracter un mariage. Cela ne plaît pas que V. M. contracte une alliance avec la sœur de la reine défunte, cela est défendu par la loi divine. Comment pouvons-nous compter sur la bénédiction céleste, si V. M. ne daigne changer sa résolution. Je vous supplie sire ! de ne pas le faire. Dieu fait ordinairement châtier les peuples pour les péchés et les crimes de leurs rois. Je crains que nous soyons victimes, si V. M. ne daigne se relâcher de son opiniâtreté. En qualité de sénateur, je déclare que je m'oppose à la conclusion de ce mariage.

» Le bruit court que V. M. a conçu le projet de couronner son fils. Cela ne doit pas être. Nous lui souhaitons de mériter un jour la couronne, mais le couronnement du vivant de son père peut porter quelque préjudice à l'hérédité et empêcher d'imposer des conditions à nos rois. Nous désirons tous que le règne de V. M. se prolonge et que son fils lui succède. Les Polonais chérissent toujours le sang de leurs souverains, ils les ont cherchés dans tous les pays, dans des couvents, dans des églises. V. M. elle-même en a une preuve dans sa libre élection, étant élu comme issu des Jagellons. Il ne faut que deux conditions dans l'éducation du fils de V. M. pour qu'il gagne nos suffrages. Retirez-le, sire, de la tutelle des femmes qui avait eu une influence très-fâcheuse sur Sigismond-Auguste de bonne mémoire, et renvoyez les instituteurs étrangers, pour que le jeune prince apprenne à chérir la nation polonaise, respecter la justice, prendre de sages conseils, éviter les flatteurs (*); voilà ce qui le rendra heureux avec nous.

» Sire ! nous avons encore d'autres reproches à vous faire. Vous avez promis de bâtir en Ukraine plusieurs places fortes, aucune ne l'est, et la forteresse de Kamieniec n'est pas soignée. La garde de V, M. ne devait être composée que de polonais et nous voyons V. M. entourée d'hallebardes suédoises, allemandes, espagnoles. Cela ne devait pas être ainsi. V. M. a manqué à son serment. Le mal vient de ce que V. M. prête l'oreille à des conseils frivoles. Malheur à vous, sire ! malheur à nous qui souhaitons le bonheur de notre patrie !

» C'est une injure pour nous que V. M. fasse expédier de son cabinet des lettres clandestines pour l'étranger, comme si elle voulait trafiquer

(*) Justitiam colere, sapientes consulere, assentatores fugere.



méprisées. Près de Sandomir, au nombre de 60,000, ils signèrent le rokosz, c'est-à-dire un acte de plaintes, et ils attendirent paisiblement le dénouement à la diète. Mais leurs

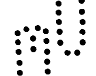
de nous, et peut-être elle nous marchande. Et la république tient ses chanceliers jurés afin qu'aucune lettre royale ne soit expédiée à leur insu. Des hommes respectables et qui ont versé leur sang pour la patrie restent sans récompense. Sire! vos sujets ont perdu leur attachement pour vous! par votre faute, vous avez perdu leur amour. Toute la grandeur, toute la force des rois de Pologne se fondaient sur l'amour de la nation. L'argent, le succès, sont certains lorsqu'on gagne son cœur. En agissant autrement on est en désaccord avec nos libertés, que nous aimons avant tout. Mais notre amour pour la liberté ne nous empêche pas d'aimer nos rois. Aussi nos ancêtres disaient franchement la vérité à leurs souverains, ils les renvoyaient du trône lorsque quelqu'un d'entre eux manquait à son serment, et choisissaient un autre roi à sa place. Nous avons déjà de nombreux griefs contre V. M., et si elle ne réfléchit pas et ne se corrige, nous ne regretterons point d'imiter nos ancêtres, en faisant partir V. M. au-delà de la mer; car V. M. elle-même s'est dépouillée de son pouvoir royal en manquant à son serment. V. M. n'a-t-elle pas articulé elle-même les termes de la loi fondamentale? « En cas que je dusse contrevenir à quelque condition jurée, la nation est dégagée de toute fidélité et obéissance. »

» Au nom de Dieu, sire! je t'en conjure, réfléchis et corrige-toi. La Suède t'engendra, la Pologne te reçut et te nourrit. La Pologne est ta mère, elle te donne le lustre. Chéris-là, aime tes sujets si tu veux vieillir entre nous, aimé et respecté; si tu veux gagner la bénédiction et la grâce de Dieu, et assurer nos suffrages pour tes descendants. »

Enfin, élevant ses mains, il continua : « Mânes des vertueux Tarnovski, Ténczinski, Ostrorog, qui avez bien mérité de votre patrie, qui contemplez la grandeur divine dans sa gloire éternelle, priez pour le bonheur et les victoires de votre patrie ! »

Dès que Zamoïski acheva son discours, le roi Sigismond III, au comble de l'irritation, prenant la parole s'emporta dans sa réplique; dans un mouvement de colère, il se leva du trône et saisit son épée. A la vue de son courroux, les murmures éclatent dans toute la chambre, les sénateurs et les nonces quittent leurs stalles et se dirigent vers le trône, et Zamoïski au milieu de la foule, élevant la voix, prononça avec toute la dignité d'un vétéran :

« Roi! ne fais pas agir ton glaive, pour qu'on te nomme César, et qu'on nous appelle des Brutus dans la postérité reculée. Nous



chefs dépourvus de talents et de capacité, guidés toujours par d'ignobles motifs, trompèrent l'attente générale. Étant parvenus à entraîner les masses, ils déclarèrent l'interrègne en 1607, et poussèrent le soulèvemeut à la guerre civile. Le roi, malgré des forces inférieures, remporta accidentellement une victoire sur ses ennemis, à Guzov, près de Radom. Il permit aux chefs de lui demander pardon, et négligea les autres, oubliant sans humeur le désagrément qu'ils lui occasionnèrent, et les laissa rentrer dans leurs familles (53). Ce funeste

sommes électeurs des rois, destructeurs des tyrans. Régne et ne domine pas (*). »

Cette nouvelle menace pouvait désarmer et calmer l'emportement de Sigismond III, mais n'était point capable de le ramener à la raison. Dès que la diéte fut achevée, il produisit aux sénateurs la dispense du pape, rompit son conseil et envoya clandestinement en ambassade le nouveau marquis Myszkovski, pour conduire sa future. Jean Ostrogski, hetman, proposa à Zamoïski de soulever la noblesse. Mais Zamoïski, tout en le dissuadant, lui observa qu'il est facile de remuer la multitude, mais qu'il est difficile de la contenir pour qu'elle ne tombe dans les excès. Il donna la même réponse à Zebrzidovski, lorsque celui-ci voulut remuer les bourgeois de Krakovie, afin d'empêcher l'entrée de l'archiduchesse dans la capitale. Zamoïski avait alors 64 ans, et mourut bientôt, le 3 juin 1505, effrayé de l'avenir de sa patrie. Il ne vit pas les noces qui furent célébrées le 11 décembre de la même année.

(53) Rokosz de Sandomir. — Nicolas Zebrzidovski palatin et staroste de Krakovie, institué tuteur de l'unique fils de Zamoïski, crut qu'il lui convenait d'être tuteur de la république et de succéder au grand homme dans la défense des affaires publiques contre le roi. Il conçut le plan de remuer la république, afin d'améliorer son organisation, mais il ne réussit qu'à faire éclater un rokosz, qui finit par une guerre civile. Personnellement, il était fâché contre le roi, parce que celui-ci l'avait forcé à évacuer le château où il était en droit de demeurer comme staroste. « Je m'en vais du château et Sigismond s'en ira du trône, » dit-il, en quittant le château. Il chercha des griefs contre le roi, et il n'en manquait point. Il l'accusait cependant sans fondement, que contre l'obligation jurée, le roi pensait à nommer pour son succes-

(*) Rex! non move gladium, ne te Caium Cesarem, nos Brutos sera posteritas loquatur. Sumus electores regum, destructores tyrannorum. Regna, sed non impera.

événement a eu des conséquences terribles pour l'existence de la république et pour son état civique. La conduite de la noblesse vaincue changea. Une grande partie de frères cadets

seur au trône, son fils Vladislav; et qu'il voulait étendre son pouvoir au détriment des libertés de la noblesse; il citait des conditions garanties par des pactes convenus que le roi n'avait nullement remplis. Une diète étant convoquée, la noblesse du palatinat de Krakovie, réunie pour les diétines à Proszovicé, saisit, à l'instigation de Zebrzidovski, les questions qu'il élevait contre le roi. A cette première manifestation, la noblesse du palatinat de Sandomir adhéra et, conjointement avec beaucoup de l'ordre équestre, tous les mécontents montèrent à cheval et se rendirent à Sténzica, afin de s'entendre avec les autres. Mathias Smogolecki, staroste de Bidgoszcz, gendre de Zebrzidovski, secondant ses vues, remua la grande Pologne qui se réunit avec la noblesse de la petite Pologne, à Korczin, et alla au rendez-vous à Sténzica, de même qu'un nombre considérable des nobles de Litvanie, rejoignit ceux de la petite Pologne, décidés par l'influence de Jean Radzivill, échanson du grand-duché, fâché contre le roi, qui donna à Chodkievicz la starostie de Didin dont il convoitait la possession.

Les griefs furent rédigés à Sténzica et envoyés à la diète séant à Varsovie, où le roi donna avec douceur et modération une réponse très-adroite sur tous les articles; il en nia plusieurs, expliqua les autres et demanda que la diète voulût les apprécier, invitant le palatin Zebrzidovski et ses collègues de se rendre à la chambre pour terminer le malentendu. Le sénat envoya, de sa part, l'évêque de Plock, Baranovski, le palatin de Plock, Stanislas Krasinski, et le castellan de Gnezne, André Przilemski, à Sténzica, afin de persuader le palatin Zebrzidovski et le décider à la concorde. Ces démarches n'avaient d'autre effet que d'enhardir le palatin, et la diète fut dissoute. Jean Radzivill, quittant la diète avec les autres nonces terrestres litvaniens, partit pour Sténzica.

Le palatin désigna à son parti une autre convention à Lublin, où il fit un appel à toute la noblesse de se rendre, sous peine de perdre le droit de citoyen, sous Pokrzivnica, pour y former le *rokosz*. Effectivement, une masse énorme s'assembla au temps indiqué, sous Sandomir, où 60,000 insurgés signèrent l'acte de *rokosz*, énumérant les griefs qui furent le vrai motif d'un si grand mouvement. On y demandait que le roi mît fin aux machinations des étrangers, qu'il conservât le rite grec dans son ancien état, qu'il donnât congé aux étrangers qui peuplaient sa cour, et particulièrement aux jésuites, comme à une congrégation étran-

courant l'aventure, suivit les drapeaux du roi ou ceux des magnats, cherchant la gloire ou le butin; une autre partie, dégoûtée, gardant ses foyers, se vouait à l'agriculture, se

gère et nuisible qui se mêle dans les affaires du monde, déprave la jeunesse, excite le peuple au tumulte; on demanda d'arrêter l'accroissement des colléges de cette congrégation; enfin, on exigea que le roi éloignât sur-le-champ les troupes quartuaires qu'il tenait près de sa personne. Le roi ayant répliqué qu'il ne pouvait rien statuer là-dessus sans la diète, les rokoszans annoncèrent l'arrière-ban, *pospolité ruszénié*. Cependant, il y avait un grand nombre de mécontents qui ne savaient quel parti prendre; ils se trouvaient là par curiosité et étaient toujours prêts à soutenir et à défendre le droit et les libertés, mais ils avaient de l'aversion pour la guerre civile; et, comme le palatin ne put jamais prouver ses accusations contre le roi, un nombre très-considérable des rokoszans commença à se dissiper. En attendant, le roi prolongeant son séjour à Krakovie, chercha à gagner les sénateurs, il fit le choix des personnes auxquelles il allait confier sa défense et tâcha de temporiser, afin de réconcilier les esprits des rokoszans par la persuasion et des explications qu'il fit faire par sa députation, composée de l'évêque de Kuiavie, Tilicki et du vice-chancelier, Stanislav Minski. Il travailla longtemps avec une douceur inépuisable, afin de terminer à l'amiable des mésintelligences si dangereuses pour lui, se servant de la médiation des sénateurs et autres illustres personnes. Voyant que tous ces moyens étaient sans succès, il prit conseil, à Vislica, des sénateurs qui lui étaient restés attachés et dirigea ses troupes contre les rokoszans. Zebrzidovski et Radzivill, campés sous Janoviec, remarquant chez les mécontents une grande aversion pour la guerre civile et une hésitation sans fin, comme celle d'Ostrogski, chef de la noblesse de Volynie et de l'Ukraïne, étaient assez disposés à faire leur soumission, mais, pressés par les troupes royales, ils allaient répandre le sang, lorsque les prières de plusieurs sénateurs et particulièrement d'Alexandre Chodkievicz, de Zbigniev Olesnicki et d'Adam Czarnkovski, palatins de Troki, de Podlasie et de Lénczica, obtinrent chez le roi un délai afin de s'entendre avec les chefs mécontents qui promirent de ne plus faire de conciliabules clandestins et d'attendre tranquillement la décision de la prochaine diète.

Bientôt il résulte de nouveaux manéges : Smogolecki fomente les esprits. La diète est indiquée pour le 7 mai 1607. Les turbulents et les mécontents, au lieu de suivre la marche des diétines, se réunissent à Kolo; là, ils appellent les rokoszans à se rendre à Iéndrzeïov d'où ils se dirigèrent vers Varsovie et s'arrétèrent à Czersk, à huit lieues de cette

plaignait, murmurait et manisfestait son découragement dans les diétines et à chaque diète, sans plus songer aux améliorations et à la réforme de la république. Le désordre

capitale, où la diète devait être tenue. En attendant, la mauvaise disposition des sénateurs contre Zebrzidovski augmentait tous les jours, et les nonces terrestres qui allaient composer la diète, élus sans la participation des rokoszans, ne leur promettaient rien de favorable. Le roi, ne voulant pas influencer les discussions de la diète, évita d'assister aux séances. Il manifesta aux deux chambres le désir que chacun déposât contre lui ses griefs et particulièrement sur le reproche qu'on lui faisait de vouloir désigner son successeur, contrairement au droit de l'élection. Il défia qu'on pût lui prouver qu'il eût agi au détriment des libertés nationales ; il demanda qu'on nommât ceux qui lui servirent de mauvais conseillers ou ceux qui furent complices de quelque irrégularité, assurant qu'il les ferait juger sur-le-champ par les juges choisis parmi les sénateurs et l'ordre équestre. Le terme désigné de sa protestation étant écoulé et personne ne s'étant présenté comme accusateur ni du roi, ni de ses ministres, le roi justifia son innocence en présence du sénat et de l'ordre équestre, confirma les promesses d'observer la liberté de l'élection et les pactes convenus, et envoya les principaux sénateurs aux rokoszans, en les invitant de se rendre à la diète.

Les rokoszans étaient loin de traiter, et le 24 juin, à Iezierna, presque sous les murs de la capitale, ils retirèrent leur obéissance au roi et proclamèrent l'interrègne. Dans ce moment de rupture décisive, il n'y avait dans le camp des rokoszans que trois sénateurs, le palatin de Krakovie, Nicolas Zebrzidovski, chef du mouvement, Sigismond Grudzinski, palatin de Rava et Pierre Stabrovski, castellan de Parnava; on y comptait 12,000 hommes de l'ordre équestre sous les armes. Le roi avait dans son parti le sénat et une multitude de nobles dont les dispositions étaient variées et beaucoup d'entre eux furent clandestinement attachés à la cause des rokoszans. Les troupes quartuaires répugnaient à verser le sang de leurs compatriotes, les commandants seuls étaient plus décidés et plus attachés à la cause royale, mais divisés par la discorde. Aussi, quand le roi voulut presser l'affaire près de Varka, les quartuaires donnèrent le temps aux rokoszans de se retirer. Le roi se mit à poursuivre ses adversaires et les atteignit dans le palatinat de Sandomirz, non loin de Radom, où l'on en vint aux mains près de Guzov. Les rokoszans y furent déconcertés par cette brusque attaque, et la première voix de : sauve qui peut, les fit disperser. Près de mille hommes périrent sur le champ de bataille. Le roi fut vainqueur par un accident. La défaite

et l'anarchie avançaient à grands pas; partout les jésuites triomphaient et n'éprouvaient plus d'obstacles.

159. Luxe des Magnats.

Les seigneurs jouissaient d'immenses revenus qu'ils retiraient soit de leurs vastes terres, soit des grandes starosties dont ils étaient gratifiés par les rois. Ils voulaient en partie suivre les traces de Jean Zamoïski, qui construisit la forteresse de Zamosc et y fonda une université, laissant aux héritiers de son nom un majorat composé de domaines inaliénables, à condition de soutenir l'université et de défendre la forteresse. Mais le peu de majorats que d'autres seigneurs réussirent à établir n'eurent pas de motifs aussi élevés. Quelques-uns fondèrent également des écoles, mais elles ne furent pas de longue durée, car ils aimaient mieux construire des hôtels, des châteaux, des palais pour leur usage; ils étalaient dans leurs résidences un luxe fastueux et une profusion excessive. On voyait partout leurs armoiries : sur les étendards, les armures, les portes cochères, les bâtiments, les églises. Dans l'intérieur de leurs habitations, les murailles et les meubles étaient couverts de riches tapis; les salons étaient ornés de magnifiques horloges avec des carillons, de différentes petites figures d'ambre, d'argent, d'or, d'ivoire, chefs-d'œuvre des artistes du temps ou des inventions les plus recherchées. Dans une vaste salle se trouvait un Bacchus en or, de la grandeur d'un homme, assis sur un tonneau d'argent, et, au pourtour de la salle, d'autres tonneaux

n'appaisa point les rokoszans qui se réunirent de nouveau avec leurs chefs Zebrzidovski et Radzivill, sous les murs de Varsovie. Ce n'est que l'infatigable persuasion du roi qui les désarma. Zebrzidovski, retiré à Zamosc accepta les conditions et fit sa soumission à Krakovie, en plein sénat. Il fit ses excuses au roi et rétracta solennellement tous les soupçons qu'il avait répandus, et il fut réprimandé dans les discours des sénateurs et des ministres; comme sénateur, il renouvela son serment de fidélité au roi et à la république, et obtint sa grâce. Jean Radzivill suivit cet exemple, et tous les autres imitant les chefs, furent graciés dans la diète suivante où ils firent acte de leur réconciliation (*Lelevel, dans l'édition de l'histoire de Pologne, de Vaga, p.* 258-262).

aux cerceaux d'argent, tous remplis de vin, afin de prouver qu'on était sincèrement hospitalier et que l'on était toujours prêt à régaler ses hôtes. L'argenterie des tables, les pierreries, les vêtements prouvaient l'opulence des familles. Les armures guerrières, les harnais mêmes étaient ornés de pierres précieuses et de perles. Un train nombreux et des équipages superbes, composés de voitures, de carrosses, de coches, de calèches à six chevaux, de chevaux en laisse, de chariots chargés, à l'usage de la cour, suivaient les seigneurs lorsqu'ils se mettaient en route. C'est dans la célébration des noces qu'on étalait un luxe extraordinaire que l'on poussait jusqu'à l'extravagance dans les ambassades à l'étranger. On jetait alors au peuple l'or et l'argent à pleines mains; les seigneurs faisaient sur leurs propres fonds des présents et de grandes dépenses, dans la persuasion qu'ils agissaient au profit de leur patrie. Ils se montraient d'autant plus prodigues, qu'ils se croyaient redevables à l'état, s'étant délivrés de tout impôt. C'est sous prétexte de servir le pays qu'ils entretenaient une suite aussi nombreuse et quelquefois même plusieurs milliers de soldats à leurs frais. (54).

(54) Luxe. On peut avoir l'idée du luxe de cette époque, par l'ambassade de Georges Ossolinski, dont l'entrée à Rome, en 1633, est dessinée et gravée par Dolabella; ainsi que par la description de Laboureur, qui suivit l'ambassade de M.me de Guébriant, en 1647 (*Relation du voyage*, vol. I, p. 134-140-141-154-210-214 ; vol. II, p. 52-54, etc.), et par celle de Dalerac qui était en Pologne du temps de Sobieski. (*Anecdoctes sur la Pologne*, vol. II, p. 293-306.) Nous extrayons quelques passages de ces deux ouvrages.

» J'entreprends de décrire, dit Laboureur, une chose dont je ne puis faire qu'une peinture morte, et que je ne saurais me vanter d'avoir bien vue, puisque j'en fus ébloui........

» A la tête paraissaient, dans un lustre digne d'une admiration universelle, 200 gentilshommes de la principale noblesse de Pologne, tous aussi héroïquement vêtus qu'ils étaient montés. Leurs habits étaient pour la plupart de toile d'or persique à fleurs, ou de velours plein de diverses couleurs les plus rares du levant, doublés de fourrures d'un prix inestimable ; car elles étaient de pointes de zibelines ou de peaux de pieds de panthères, qui sont autant, ou plus chères que les martres, selon la quantité des mouchetures qui s'y rencontrent. Sous ces vestes

160. Expéditions des seigneurs.

C'était un but très louable que d'entretenir à ses frais des régiments pour le service de la patrie; ces compagnons équestres de la noblesse, cette jeunesse ardente qui se formait pour

ou dolmans, ils avaient de riches tuniques qu'ils appellent joupan, presque toutes de drap d'or ou de brocatel, d'or, d'argent et de soie, dont les fleurs et les façons étaient faites à l'aiguille, car c'était l'ouvrage des dames du pays. Les bonnets étaient de même doublés de pointes de martres : la plupart avaient leurs richesses dans des agraffes de diamants, de dix ou vingt et même jusqu'à trente mille écus de valeur, pour attacher le bout de l'aigrette de plumes de héron, noires, ou pour la seule plume d'épervier.

» Les chevaux étaient caparaçonnés de velours de diverses couleurs, en broderie d'or et d'argent, avec des brides presque toutes d'or pur, et les autres d'argent doré, généralement couvertes de toutes sortes de pierreries. Ils portaient sur la testière et aux deux côtés du col de grandes aigrettes noires de plumes de héron, de plus de cent pistoles la pièce, les moindres; quelques autres montant à mille écus et rehaussées encore d'une agraffe d'or et de pierreries. Outre cela, pendait à l'arçon de la selle un grand cimeterre d'or ou d'argent doré, garni indifféremment de perles, de diamants, de rubis, de turquoises, d'émeraudes et autres pierres fines. Celui qu'ils portaient au côté était de même. Les carquois de ceux qui portaient des flèches étaient de chagrin, et les coins et le milieu de ces carquois, étaient garnis d'or et d'argent, fait à l'aiguille. Tous généralement avaient des boutons d'orfévrerie, d'or, couverts de pierreries. Les haïducs aussi en avaient d'argent massif, avec de grandes agraffes. Enfin, tout ce que les Grecs ont écrit de la richesse et du luxe des Perses anciens n'égale point ce que nous vîmes, et ce que nous ne pouvons à présent nous persuader d'avoir vu.

» Lorsque ce royaume était en son lustre, dit Dalerac, sous Sigismond III et Vladislav IV, son fils, la cour polonaise surpassait en magnificence les plus augustes cours de l'Europe. Jamais nation ne porta si haut le faste, la vanité, la dépense, la grandeur. Les palatins étaient autant de rois, on les voyait aller aux diètes avec douze mille hommes à leurs gages, soldats ou domestiques, et quatre pièces de canon, dont ils ornaient les avenues de leurs palais. Tout suivait dans les démarches de ces seigneurs, festins, présents, équipages. Un Jean Zamoïski, qui fut grand général et grand chancelier tout ensemble,

être utile à sa patrie; tous ces guerriers qui suivaient les drapeaux blasonés des seigneurs; ces hussards, habillés à la hongroise, et quelquefois des Allemands soldés; ces canons qui servaient parfois aux réjouissances de même qu'ils étaient employés à la défense du pays pendant la guerre; enfin, ce grand nombre de serviteurs, domestiques, palefreniers, goujats. Zamoïski, avec son armée composée de semblables éléments, faisait des campagnes avec succès pour sa patrie, cet exemple trouva des imitateurs. Les seigneurs se montraient empressés à entreprendre des expéditions particulières. On allait chercher à l'envi la gloire dans les champs de la Valachie et de la Moldavie. C'est là que Zamoïski, en 1595, plaça sur le trône des hospodars la famille de Mohyla. Mais en 1616, les princes Korecki et Visnioviecki, dans la même entreprise, tombèrent entre les mains des Turcs. De même, en 1605, Mniszech et les Visnioviecki allèrent placer sur le trône

fournissait à toute cette dépense avec profusion, et il lui restait encore cent mille ducats d'or tous les ans, de reste de son revenu. Le fils de ce seigneur poussa plus loin la prodigalité, car avec douze cent mille livres de rente (1,200,000), il ne pouvait aller au bout de la demi-année, aussi a-t-il enrichi un grand nombre de personnes attachées à son service. On remarque de ce prince qu'il aimait la nation française avec passion, et qu'il allait chercher à quinze lieues un voyageur de ce pays-là, dés qu'il en savait quelqu'un en Pologne, pour le mener chez lui et le régaler à sa mode : c'est-à-dire, le charger de présents et de ducats, aprés une chère extraordinaire.

» C'était l'esprit des Polonais de ce temps-là : on servait après le fruit, à la table de ces grands seigneurs, des pyramides de ducats d'or, qui se distribuaient entre les conviés ; et ce qu'on ne voit aujourd'hui que dans certaines actions principales de la vie des plus grands monarques, qui est la distribution des pièces de monnâie au peuple, était une action fort ordinaire parmi les seigneurs de Pologne.

» Revenons, poursuit Dalerac, à la donation de Brodi et de Podhorcé, faite au prince de Pologne par le dernier Koniecpolski, et l'on verra, dans l'exacte description de ces lieux, une idée parfaite de l'ancienne grandeur polonaise.......

» Le lecteur peut juger par ces deux terres de la grandeur et de l'opulence des anciens Polonais, et se figurer un royaume habité par autant de rois qu'il y avait de chefs de maison.

moskovite le tzar Dimitr. Cependant ce nouveau tzar et sa femme Marianne Mniszech, ne jouirent pas long-temps de la couronne moskovite. En 1606, les princes Chouïski tuèrent ce Dimitr et délivrèrent la Moskovie des Polonais. Les seigneurs Polonais continuaient cependant à vouloir mettre sur le trône moskovite des faux Dimitr, car Marianne voulait absolument être tzarine, et le butin qu'on tirait de ces troubles excitait la noblesse et les Kosaks à courir aux expéditions.

161. Guerre avec les Moskovites.

Il n'est pas douteux que des expéditions semblables à celle de Moskovie et de Moldavie, entreprises par les seigneurs, n'aient contribué à faire briller avec plus d'éclat la valeur et les faits d'armes des Polonais, lorsqu'un petit nombre de guerriers faisait de grands exploits, quelquefois très-avantageux au pays. Cependant toutes ces expéditions faites à la hâte et en particulier, divisaient les forces nationales ; par conséquent les hetmans de la république ne pouvaient rassembler des troupes suffisantes pour combattre sur le point essentiel. Les Kosaks, les seigneurs et les hetmans, agissant séparément et souvent en sens contraire, ne pouvaient réussir ni soutenir leurs succès. Ajoutons encore à tous ces désordres, la discorde entre les seigneurs et entre les commandants, et celle de la cour qui influençait et donnait une fausse direction aux mouvements militaires. Il n'est donc pas étonnant que toutes les entreprises au temps de Sigismond III aient manqué leur but. La Moskovie opprimée de toutes parts par les Dimitr et par tant d'agresseurs, se trouvait déjà dans une situation fâcheuse, lorsque Sigismond III se décida à lui faire la guerre en personne. Les Moskovites battus par Zolkievski, près de Klusine, en 1616, livrèrent les Chouïski, et ouvrirent les portes de leur capitale aux Polonais, proclamant pour leur tzar Vladislav, fils du roi Sigismond III. Cependant le roi en personne pressait Smolensk par un siége opiniâtre, et fit arrêter les ambassadeurs des Moskovites, espérant soumettre la Moskovie et faire adhérer ses habitants du rite grec désuni à l'union avec l'église romaine. Il agit donc contre l'intérêt de son fils déjà reconnu tzar, et contre les

Polonais qui n'avaient point encore cessé de secourir les faux Dimitr. Bien que Smolensk eût été prise d'assaut, les beaux projets de Sigismond III échouèrent. Les Moskovites choisirent un tzar de la famille Romanov, et mettant en usage toutes leurs ressources, forcèrent, en 1612, les Polonais désunis à la retraite, non-seulement de Moskou leur capitale, mais encore de presque tout le pays. En 1619, ils conclurent une trève à Diviline par laquelle Smolensk et Sievierz furent abandonnés aux Polonais.

162. Révoltes militaires, troubles de religion.

Enfin les Polonais durent cesser la guerre de Moskovie à la suite des nouveaux malheurs dans lesquels ils étaient plongés, et des guerres nouvelles dont ils étaient menacés. Depuis quelque temps l'armée n'était pas payée et commençait à exiger très-vivement sa solde. Revenant de Moskou en 1612 et rentrant dans son pays, elle forma des liaisons ou confédérations, et s'établissant à Brzesc en Litvanie, à Léopol et à Bydgoszcz (Bromberg), elle s'installa aux environs, dans des villes et villages du roi et du clergé, et y cantonna jusqu'à ce que sa solde arriérée lui fut payée, charge très-onéreuse à la république. Mais avant que le paiement arrivât, la soldatesque pilla et dévasta les villes et les campagnes et commit mille autres excès. Ce malheur se renouvela et affecta le pays plusieurs fois encore. Il est difficile d'admettre que même sans ces événements et ces obstacles, Vladislas, eût pu se maintenir sur le trône des tzars. C'est alors que la haine religieuse contre les schismatiques et tous les dissidents atteignit le plus haut degré. On voyait dans toute l'Europe des torrents de sang répandu dans les guerres entre les catholiques et les dissidents. La Pologne préservée long-temps de semblables calamités, vit s'accroître les mésintelligences à dater du règne de Sigismond III. La maison d'Autriche cherchait à l'entraîner dans la guerre mémorable de trente ans, qu'elle soutenait contre les protestants, en Allemagne. Sigismond III et sa femme d'Autriche pensaient que, soutenus par l'empereur et le roi d'Espagne, ils pourraient reconquérir la cou-

ronne de Suède. Dans cette espérance, ils permirent à l'empereur d'enrôler des volontaires en Pologne, et lui donnèrent même des secours très-efficaces en lui envoyant des régiments de Kozaks dits lissoviens (Lissovcziki); en outre, ils armèrent une flotte dans la mer Baltique et conclurent des traités positifs avec la maison de Habsburg.

163. Guerre avec la Turquie et la Suède.

Les Kozaks lissoviens rendirent de grands services à l'empereur dans la Transilvanie, la Hongrie, l'Allemagne et la Bohême, où leur audace et leur bravoure ajoutèrent un nouvel éclat à la gloire dont ils étaient déjà couverts. Mais la Turquie alliée avec les protestants contre l'empereur, se vengeait de la Pologne par les dévastations qu'elle commettait dans la Moldavie. Zolkievski se voyant dans l'impuissance de garder la Moldavie, céda cette province aux Turcs par un traité conclu en 1619. Cependant la guerre se renouvela bientôt. Les Polonais furent battus près de Cécora, en 1620, et Zolkievski périt dans cette affaire. En 1621, tandis que Chodkievicz était prêt à mourir à Chotzim assiégée par les Turcs, ces derniers essuyant des échecs malgré leurs forces majeures, se virent obligés de renouveler le traité conclu avec Zolkievski. Après ce désastre et la perte définitive de la Moldavie, Sigismond III mit tous ses soins à conserver la paix avec les Turcs et dirigea toutes ses forces contre les Suédois, mais la fortune ne le favorisa plus sur ce point. Gustave-Adolphe, dans ses irruptions réitérées, s'empara de la Livonie et de Riga, en 1621, et transportant ensuite ses opérations militaires en Prusse, il y fit de grands progrès qui ne purent être arrêtés que par Stanislav Koniecpolski. Ce capitaine, de talent supérieur dressa un rempart insurmontable à l'intrépide Gustave-Adolphe. En attendant, les secours promis par l'empereur d'Allemagne et la flotte du roi d'Espagne n'arrivaient point; la flotte de Sigismond III fut détruite en 1628, et les secours qui arrivaient tardivement de l'Allemagne devinrent un vrai fardeau pour l'état. Ils étaient d'abord trop coûteux, puis manquaient de bonne foi, trahissant plutôt les Polonais qu'ils ne les secouraient. Sigismond III, affligé par tant de

revers, accepta une trève qui laissa dans la possession des Suédois la Livonie presque entière et une partie de la Prusse. Vous voyez par tous ces événements, mes amis, combien le règne de Sigismond III fut fatal à la Pologne, et les malheurs qu'il occasionna furent d'autant plus sensibles qu'il dura pendant le long espace de 45 ans.

164. Vladislav IV. Les Kozaks asservis.

Lorsque Valdislav IV, dont la bravoure était déjà connue, monta sur le trône après la mort de son père, il alla à la rencontre des Moskovites qui assiégeaient Smolensk, les vainquit en 1633, sous les murs de cette cité, et conclut un traité de paix à Viazma, en 1634. Bientôt, par la médiation des autres puissances, il conclut avec les Suédois, en 1655, le traité de Stumsdorf, par lequel il recouvra toute la Prusse et assura de cette manière la paix à l'extérieur. Il voulut de même rétablir la bonne harmonie dans l'intérieur : mais il ne put jamais parvenir à réconcilier les catholiques, ni avec les protestants, ni avec les désunis du rite grec. Les Kozaks, peuple de ce rite désuni, qui montraient beaucoup d'insubordination, en contractant avec les Autrichiens des relations trop intimes et en inquiétant la Turquie par leurs agressions, ce qui pouvait allumer une guerre dangereuse à la Pologne, se plaignaient qu'on cherchait à les convertir et à les contraindre à changer de religion ; que les starostes et les seigneurs s'efforçaient à l'aide des juifs de les réduire à la condition des serfs, à les assujettir à la corvée dont ils avaient été exempts jusqu'à ce jour. Ils s'entretenaient des franchises dont ils jouissaient, et réclamaient le droit de citoyen. Leur esprit remuant offrit plus d'une fois des dispositions à la rebellion. Sous le règne de Vladislav IV, effrayés de l'érection de la forteresse de Kudak, ils prirent les armes et la révolte éclata, mais ils furent bientôt vaincus et punis sévèrement. En 1638, on les priva du droit d'avoir un hetman ; plusieurs milliers seulement furent employés au service militaire et le reste fut soumis à la condition des serfs. Leur chef Pavluk, malgré l'assurance qu'il avait reçue d'obtenir la vie sauve, fut décapité. Telle

fut l'origine de la haine de cette nation de désunis contre la noblesse catholique, et des guerres terribles et désastreuses qui ensanglantèrent ce vaste pays.

165. La noblesse consolide sa puissance et son égalité.

Quoique le règne de Vladislav IV fut glorieux par quelques victoires et par des traités avantageux, cependant l'état intérieur de la Pologne ne s'améliorait point. Les discordes, les oppressions, les mécontentements réciproques se soutenaient. Vladislav IV conçut l'idée d'introduire plusieurs nouveautés incompatibles avec les institutions républicaines : il projeta d'établir l'ordre de l'immaculée conception de la sainte Vierge; il voulut entreprendre la guerre contre les Turcs sans se référer à l'ordre équestre, suivant principalement les conseils de Jérôme Radzieiovski et de Georges Ossolinski, grand chancelier de la couronne, il faisait armer les Kozaks. Le bruit courait qu'avec leur concours il pensait humilier la noblesse. La noblesse, jalouse de ses droits et de ses priviléges, alarmée des démarches inexpliquables du roi, à la prochaine diète de 1646, lui prescrivit de rompre ses alliances, de dissoudre ses nouvelles troupes et de ne conserver auprès de lui que 1200 hommes formant sa garde d'honneur. Ne voulant souffrir aucune distinction, ni aucun titre spécial qui distinguassent les citoyens les uns des autres, elle les défendit expressément encore à la diète 1638, afin de maintenir positivement l'égalité nobiliaire. Par conséquent, l'ordre de la conception, ne pouvant obtenir aucune sanction, tomba de lui-même. Bien qu'on laissât à quelques évêques et à plusieurs seigneurs issus des ducs russiens où litvaniens, prendre le titre de princes, ainsi qu'aux Ossolinski, celui de comte; cependant ces titres de prince n'avaient aucune importance civique et n'étaient employés que par un petit nombre de familles; les autres ne voulurent point en profiter et les négligèrent entièrement. Quant au titre de comte, on le dédaigna partout et la dignité nobiliaire de gentilhomme était considérée à tel point, qu'ajouter le titre de comte en parlant à un homme noble, même riche et de haute considération, c'était lui faire

injure. Cette dignité de noble répondait au titre de prince de l'empire allemand et était comparée aux sept électeurs de l'empire. On rencontre plusieurs exemples de princes étrangers qui cherchaient à obtenir la naturalisation, c'est-à-dire, à obtenir le titre de noble polonais, comme une distinction très-flatteuse et d'autant plus estimée, qu'on éprouvait plus de difficulté à l'acquérir, car il fallait, pour y parvenir, le consentement de la diète. On l'accordait par l'anoblissement à ceux qui n'étaient pas nobles. Et les nobles étrangers obtenaient la naturalisation, appelée l'indigénat. La noblesse devait donc, par une conduite sage et irréprochable, conserver toujours à cet état l'estime et la haute considération dont il jouissait.

Il convient de lire ici les chapitres 94 à 126 de considérations sur l'état politique de l'ancienne Pologne.

166. Bogdan Chmielnicki.

Czaplinski, attaché au service de Koniecpolski et sous-staroste de Czechrin, s'empara par la violence du village de Bogdan Chmielnicki, noble polonais, et séduisit sa femme. Chmielnicki demanda justice devant les tribunaux, sans pouvoir l'obtenir. Cependant, il fut honoré de la faveur de Vladislav IV. Comptant beaucoup sur l'assistance de Radzieiovski et d'Ossolinski, il prit des arrangements avec les Tatars et les Kozaks. Ayant déterminé ces derniers à la révolte, il se mit lui-même à leur tête, s'empara de Kudak et envoya, en 1648, à Vladislav IV, une missive contenant les plaintes des Kozaks. Mais Vladislav IV ne vivait plus. Pendant l'interrègne qui suivit la mort de ce prince, Chmielnicki, battu d'abord par Jérémie Visnioviecki, dont le nom intrépide et la cruauté étaient déjà bien éprouvés par les Kozaks, prit sa revanche sur la noblesse, près de Pilavcé. Les Polonais campés en cet endroit, sous la conduite de chefs inhabiles et divisés entr'eux, conçurent une telle frayeur de Chmielnicki et des Tatars, qu'ils désertèrent le camp sans livrer bataille. Chmielnicki continua de s'avancer jusqu'à Léopol et Zamosc, où il s'arrêta et conclut un armistice en attendant le résultat des élections. Jean Kazimir, récem-

ment élu roi de Pologne, lui envoya le bâton de hetman. Chmielnicki le reçut, mais il eût de telles prétentions sur les jésuites, les juifs, les libertés, les priviléges des Kozaks et le rite désuni, que la noblesse se résolut à continuer la guerre.

167. Jean-Kazimir. La guerre avec les Kozaks est désastreuse.

Cette guerre eut lieu sous le règne de Jean-Kazimir, dont je me propose de vous entretenir plus longuement, parce qu'elle fut la plus féconde en événements qui désolèrent la Pologne, déjà inclinée vers sa décadence. Remarquez bien, mes amis, que cette guerre, fut non-seulement déplorable et ruineuse, parce qu'elle avait de fait tout le caractère d'une guerre civile, mais qu'elle fut encore soutenue de part et d'autre avec un grand acharnement. La dévastation, l'incendie des villes, des villages construits ordinairement en bois; le massacre d'une multitude d'hommes des deux partis; la population de certains lieux entièrement exterminée; des hommes, des femmes, des vieillards, des enfants, égorgés, noyés ou enterrés tout vivants ou rôtis devant un feu lent; mille horreurs, en un mot, dont le seul récit ferait frémir d'épouvante le cœur humain, ne sont rien, que des accidents momentanés, en comparaison des désastres que la république devait immanquablement supporter. Les nobles et les Kozaks servaient jadis dans les mêmes rangs et défendaient la même patrie; ils s'égorgeaient alors entr'eux, et de quelque côté que la victoire se déclarât, la république perdait une portion de la nation, ce qui devait l'affaiblir à jamais. Les Kozaks périssaient en grande masse sur le champ de bataille, mais les volontaires qui arrivaient en foule réparaient bientôt les pertes de Chmielnicki et même augmentaient ses forces. Et ces renforts lui arrivaient de toutes les parties de la Pologne. Les peuples russiens, beaucoup de petite noblesse et de toutes les classes d'habitants de la Pologne et de la Litvanie, principalement les paysans, allaient suivre les drapeaux des Kozaks et défendre leur cause. Cette guerre était funeste, et il n'y avait aucune possibilité de conciliation.

168. Les Kozaks se séparent de la Pologne.

En 1649, le roi Jean-Kazimir se vit assiégé près de Zborov, avec toute son armée, par Chmielnicki : par conséquent, on se détermina à un accord dont les conditions portaient que la domination des Kozaks et du rite désuni s'étendrait jusqu'à la rivière de Horin ; qu'on ferait évacuer ce pays par les jésuites et les juifs ; qu'on réserverait pour les personnes du rite désuni des places dans le sénat, qu'enfin le nombre des Kozaks enregistrés sous les armes serait de quarante mille hommes. Mais lorsqu'en 1651, Chmielnicki fut battu, on le força de souscrire, près de Bialacerkier, à d'autres conditions par lesquelles on assura aux Kozaks leurs franchises ; les nobles devaient rentrer en possession de leurs biens en Ukraine. Chmielnicki, par ce nouvel accord, se trouva dans le plus grand embarras : ne sachant que faire avec cette immense population qui ne voulait pas retourner sur les terres de ses seigneurs, il la dirigea dans les stèpes éloignées et les déserts situés au-delà du Dnieper, où il fonda les villes d'Achtir, de Charkov et les autres colonies des Kozaks. Enfin Chmielnicki, profitant d'une occasion favorable, recommença la guerre. En 1652, il tomba inopinément sur l'armée polonaise, campée près de Batov. L'élite de la jeunesse et de l'armée périt en cette occasion. Dans la même année, réuni aux Tatars, il assiégea de nouveau le roi Jean-Kazimir dans Zvaniec et le força, à renouveler le traité de Zborov. Mais ces conditions, contractées pour la seconde fois, ne pouvaient être mises à exécution; car, au lieu de 40,000 Kozaks enregistrés, il y en avait trois fois autant qui ne voulaient point quitter les armes ; d'une autre part, les évêques menaçaient de sortir du sénat si les sénateurs du rite désuni venaient y prendre place. L'ambitieux Chmielnicki, visant aussi à la domination, cherchait les moyens d'établir sa famille en Moldavie. Ayant échoué dans ces projets, il se soumit aux Moskovites. Cet événement donna lieu à une nouvelle guerre avec la Moskovie qui eut lieu dans le même temps que celle de Suède.

169. Radzieiovski.

Le roi Jean-Kazimir voulut faire divorcer Jérôme Radzieiovski avec sa femme, Elisabeth née Sluzek, mariée en premières noces avec Kazanovski. Cette femme, à la suggestion du roi, intenta à son mari un procès injurieux, et s'empara de vive force des biens et des palais qui appartenaient à elle et à son mari. Radzieiovski, piqué au vif par des procédés aussi violents, usant de représaille, recouvra par force le palais (Kazanovski), situé dans la capitale, à quelque distance du château royal. Cité suivant la volonté du roi, devant la justice du maréchal, il fut condamné à avoir la tête tranchée. Navré de douleur, plein de colère et de vengeance, il quitte la Pologne et se rend en Suède. Le roi, pour satisfaire sa haine, produisit en 1652, devant la diète, plusieurs lettres de Radzieiovski, excitant les Kozaks à de nouvelles révoltes; sur ces preuves, il obtint de la diète un décret qui le déclarait traître et le condamnait à la mort et à l'infamie. Radzieiovski nia l'authenticité de ces lettres, disant qu'elles étaient inventées pour le calomnier. Accablé d'outrages, il trouva une triste consolation dans une vengeance coupable au moment de la guerre de Suède, qu'il n'eut même pas besoin d'insinuer, car Charles-Gustave, roi de Suède, était lui-même trop-impatient de la recommencer : mais en accompagnant les Suédois, il les conduisit contre sa patrie. Un citoyen vertueux ne devait pas se servir d'un instrument étranger, dans le but de venger ses offenses personnelles.

170. Guerre de Moskovie et de Suède.

Les Moskovites s'avancèrent en 1654 avec les Kosaks, s'emparèrent de Smolensk, bientôt après d'autres villes de la Litvanie, et même de sa capitale, Vilna. Sur un autre point, ils s'approchèrent jusqu'à Léopol. En même temps, en 1655, Charles-Gustave entra par la Prusse dans la grande Pologne, où les nobles, cédant à la persuasion de Radzieiovski, se soumettent volontairement. S'avançant rapidement, il occupe Varsovie presque sans résistance, et s'empare

facilement de la petite Pologne. Le reste de la Litvanie, qui n'était pas envahi par les Moskovites, suivant l'impulsion donnée par Janus Radzivill, se range sous sa domination; enfin, l'armée de la république, troupe quartuaire, le reconnut pour souverain. Jean-Kazimir, abandonné de tout le monde, privé de toutes ses ressources, se retire en Silésie. Les nobles, qui l'abandonnaient avec tant d'indifférence, donnaient pour motif de leur défection, que le roi Jean-Kazimir les avait dédaignés et avait violé le pacte contracté avec la nation; ils pensaient que Charles-Gustave, qui, les armes à la main, promettait de jurer de conserver leurs lois, serait un meilleur roi pour eux. Charles-Gustave prêta en effet le serment de maintenir les lois de la république, ou plutôt les prérogatives de la noblesse, et se vit un moment maître de la moitié de la Pologne, l'autre étant occupée par les Moskovites. Un jour, lorsque maître de Krakovie, il visitait les tombeaux des rois de Pologne, le vieux Simon Starovolski qui le conduisait partout, lui fit remarquer le tombeau de Vladislav-le-bref, et lui rappela que ce prince, chassé trois fois de la Pologne, était trois fois remonté sur le trône. Charles-Gustave répondit à cette observation : Votre Jean-Kazimir, une fois chassé ne reviendra plus. Qui sait, répartit le vénérable vieillard, Dieu seul est tout puissant, et la fortune est inconstante. Le roi de Suède se tut et continua de visiter les autres tombeaux dans un silence respectueux. Bientôt il éprouva qu'il était plus facile de faire des conquêtes que de les conserver.

171. Confédération de Tiszovcé.

Jean-Kazimir n'était certainement pas d'un caractère aussi énergique que l'ancien roi Vladislav-le-bref, cependant il ne se laissa point abattre par le sort implacable qui le poursuivait. Il supporta l'adversité avec résignation et vécut dans l'espérance d'un meilleur avenir; entièrement abandonné de la nation, il comptait encore sur elle et n'attendait que le moment où l'amour de la patrie la rappellerait à ses devoirs. Au reste, il n'y avait que la noblesse de Prusse qui tenait son parti. Mais ce qui était plus étonnant dans ces

conjonctures, c'était de voir un prieur des Pauliniens, Augustin Kordecki, défendre courageusement le couvent de Czênstochova, situé sur une montagne qu'on nomme Clairmont (Jasna-Gora) et célèbre par l'image miraculeuse de la sainte Vierge. Cette défense remarquable réveilla les sentiments patriotiques. Or, en 1655, le 29 décembre, Stanislav Lanckoronski, les Potocki et plusieurs autres, forment une confédération à Tiszovcé, déclarant que, puisque le parjure Charles-Gustave, infidèle à ses promesses, n'observe point les lois, commet des abus et des violences, les confédérés s'engagent à combattre, pour la religion catholique, leurs lois, leurs libertés et leur patrie, regardant comme ennemis tous ceux qui resteraient encore attachés au parti de Charles-Gustave, enfin ils sont certains que Jean-Kazimir ne leur refusera point son assistance. En effet, Jean-Kazimir part de la Silésie, passe la Hongrie, traversant les monts Karpaths, par les chemins escarpés et peu praticables, s'arrête à Léopol où il confie solennellement sa patrie et sa personne à la protection de la sainte Vierge miraculeuse de Czênstochova et il va combattre ses ennemis. De toutes parts on s'empresse de prendre ce parti. Les troupes quartuaires, revenues à leur devoir, rentrent dans l'obéissance. Georges Lubomirski, hetman-de-camp de la couronne, et Etienne Czarniecki, deviennent l'âme du soulèvement général, et, se mettant à la tête de la noblesse et de l'armée, les conduisirent à de glorieux combats. On s'aperçut que la Pologne existait encore toute entière.

172. Guerre des Brandebourgeois et des Transylvaniens.

Charles-Gustave, dans sa colère extrême, exerça sur les nobles une vengeance impitoyable. Il pilla et ravagea leurs biens, il faisait massacrer tous ceux qui tombaient en son pouvoir. Afin d'obtenir des alliés, il dressa un plan de démembrement de la Pologne, il offrit à l'électeur de Brandebourg la grande Pologne, au duc de Transylvanie, la petite Pologne et il destina une partie de la Litvanie à Janus Radzivill qui lui restait fidèle. Charles-Gustave et l'électeur de Brandebourg réunis remportèrent une victoire près de

Praga, après un combat qui se prolongea trois jours. A la suite de cette action, Varsovie retomba encore sous sa domination pour un temps qui cependant ne fut pas de longue durée. Georges Rakoczi, duc de Transylvanie, parcourant avec rapidité la Pologne, se réunit aux Suédois et s'empara de Krakovie et de Brzésc, mais il ne put se maintenir nulle part. Enfin, cette excursion eut pour lui de funestes conséquences avant qu'il pût rentrer dans son pays. Jean-Kazimir, de son côté, recherchait des alliés, et sa femme le secondait très-activement dans ses démarches. On y marchandait d'une manière indigne la couronne de Pologne, on promettait à tout le monde la succession au trône, tantôt au duc de Transylvanie, tantôt à l'Autriche ou à l'électeur, comme s'il eût dépendu de la volonté du roi ou de la reine d'en disposer. L'empereur, sans rompre la paix qu'il devait observer avec la Suède, comme empereur, secourut les Polonais comme roi de Hongrie. Ces secours ne produisirent pas tous les avantages qu'on en attendait, et lorsque l'on compta les frais énormes auxquels ils avaient donné lieu, le pays appauvri et dévasté ne se trouva pas en état de les acquitter, on fut donc obligé de donner en gage à l'Autriche les salines de Vieliczka. La reine, femme de Jean Kazimir, s'opposa beaucoup à cette dernière convention conclue avec l'Autriche.

173. Les paix de Velav et d'Oliva.

On conclut une trève avec les Moskovites et une alliance avec le Danemarck; avec l'électeur de Brandebourg on signa, en 1657, à Velav, un traité de paix par lequel il était affranchi de l'hommage qu'il devait pour le duché de Prusse. L'événement qui eut le plus grand succès pour la Pologne fut son alliance avec le Danemarck, qui attira toute l'attention de Charles-Gustave. Il fut partout poursuivi par le brave et infatigable Etienne Czarniecki, qui se montra supérieur aux Suédois, bien qu'ils fussent, à cette époque, justement renommés par leur adresse et la célérité de leurs mouvements militaires. Semblable à la foudre, dans ses courses rapides, il tombait sur les Suédois au point où l'on croyait n'avoir pas à le craindre, il déconcertait tous leurs plans.

Souvent battus, jamais vaincus, il les poursuivait sans relâche dans la Pologne comme dans la Prusse, et il laissa en Danemarck un souvenir ineffaçable de son habileté et de la bravoure polonaise. La paix d'Oliva, signée en 1660, mit un terme à cette guerre. Les Suédois évacuèrent la Pologne qui renonçant à la Livonie, se réserva seulement la possession d'un palatinat de cette province. Jean-Kazimir, de son côté, renonça à tous ses droits sur la couronne de Suède. Observons que depuis l'avénement au trône de Suède, de Sigismond III, jusqu'à la pacification d'Oliva, dans l'espace de soixante-dix ans, la Pologne a dû supporter de longues guerres, subir des pertes fâcheuses, souffrir des dévastations déplorables à l'occasion du droit de la succession dynastique, lequel était cependant tout-à-fait étranger à son trône électif.

174. Traité d'union de Hadziacz; guerre avec les Moskovites; paix d'Andruszov.

Cependant la guerre avec les Moskovites allait se rallumer. Après la mort de Chmielnicki, la discorde divisa les Kosaks. Une partie d'entre eux, ayant pour chef Jean Vychovski, recherchait sa réunion à la Pologne. En 1658, à Hadziacz, on convint que désormais les deux nations catholiques de Pologne et de Litvanie, seraient réunies à la troisième celle des Russiens-kosaks du rit désuni, et que cette dernière partagerait tous les droits et prérogatives dont jouissaient les deux autres. Vychovski, nommé palatin de Kiiov, devait créer des nobles kosaks et en former un ordre équestre. Un semblable traité, qui allait introduire des priviléges aristocratiques au sein de l'égalité brute des Kosaks, ne pouvait que les blesser et détruire le reste de leurs sympathies. Un très-petit nombre d'entre eux se joignit à la Pologne. La Moskovie voulut se venger de cette petite défection et recommença la guerre avec plus d'acharnement. La noblesse et l'armée, excercées par une longue expérience, délivrées de la guerre avec les Suédois, allaient remporter de grandes victoires, et la population kosake allait voir encore périr une multitude énorme des siens. Le brave Czarniecki, couvert de cicatrices, touchant à la fin de ses

exploits et de sa glorieuse et héroïque carrière, dirigeait encore ces dernières expéditions au-delà du Dnieper, où Jean-Kasimir en personne, remportait des victoires, lorsque des divisions intestines l'empêchèrent de pousser cette guerre avec avantage. En 1667, à Andruszov, on fit la paix avec les Moskovites auxquels on céda entièrement Smolensk, Sievierz, Czerniechov et l'Ukraine au-delà du Dnieper, avec les Kosaks qui s'y étaient retirés; Kiiov devait rester sous leur domination pendant deux années seulement, mais elle ne fut jamais rendue à la Pologne.

175. Révolte militaire.

L'armée n'ayant point reçu de solde, revenant en 1662 en deçà du Dnieper, entra en Litvanie et en Pologne et se cantonna dans plusieurs palatinats exigeant le paiement de ce qui lui était dû. Les violences et les pillages se multipliaient dans le pays délivré alors des ennemis extérieurs, et l'on ne put répondre à des prétentions trop élevées. L'intervention de Florien Czartoryski, évêque de Kuiavie, et celles de Vilno et de Georges Biallozor, réussirent à les satisfaire en partie, avec l'argenterie des églises. Le paiement du reste devait être effectué par des impôts décrétés à cet effet par la diète.

176. Rupture des diètes.

Mais le succès des diètes devenait très-incertain. Dans cette époque funeste et fatale par tant de désastres, la rupture des diètes passait en habitude. Il ne fallait plus, comme autrefois, de séparation bruyante ou tumultueuse, occasionnée par une dissention générale des esprits; un seul des nonces criait *veto*, c'est-à-dire je m'y oppose, et la dissolution de la diète était décidée, ce cri n'empêchait pas seulement la continuation des délibérations, mais il détruisait et rendait nulles toutes les décisions déjà arrêtées par l'assemblée. La diète était considérée comme non avenue. Sous le règne de Jean-Kazimir, Sicinski, nonce d'Upita, fût le premier qui, à la diète de 1652, cria *véto*, je m'y

oppose, et annula toutes les opérations de l'assemblée, en rompant la diète Tous ses collègues s'emportèrent et se fâchèrent contre lui, mais ils reconnurent la légalité de la rupture. Dorénavant on va voir les ruptures de cette manière de plus en plus fréquentes. La reine savait en profiter, car il n'était pas difficile de trouver quelqu'un de la multitude des nonces, assez disposé à se laisser persuader ou gagner, pour proférer le cri : je m'y oppose. La reine, qui était française, exerçait une grande influence sur le roi, elle avait su captiver l'esprit du sénat qui lui était dévoué ; mais elle ne put parvenir à gagner aussi adroitement la multitude et la noblesse.

177. La reine veut désigner un successeur au trône.

La reine forma le projet de placer sur le trône un prince français qui allait épouser sa cousine. Sans attendre la fin des guerres, elle décida son mari à faire la proposition, à la diète de 1661, de choisir pour successeur le prince de Condé d'Enghien, du vivant de Jean-Kazimir. Le silence de la surprise fut interrompu dans les deux chambres par Maximilien Fredro, dans celle du sénat, et par Povalski, dans celle des nonces. Il s'élevèrent contre l'inconvénient et l'inconséquence d'un tel projet, qui violait les droits fondamentaux de la république. Georges Lubomirski, grand maréchal et hetman-de-camp de la couronnè, dont les services éminents envers la patrie et le roi furent si grands et si connus, jouissant d'une très haute considération dans tout le pays, se prononça aussi d'une manière énergique pour le maintien des lois, auxquelles une pareille proposition portait atteinte, et s'attira par cette conduite le ressentiment de la reine.

178. Lubomirski persécuté.

La reine et le chancelier, Nicolas Prazmovski, alors évêque de Luck, réussirent par leurs intrigues à susciter contre Lubomirski, la fausse accusation d'avoir le projet d'abroger la royauté et de se déclarer lui-même protecteur de la république. Bien que cette invention fut dénuée de toute vraisemblance, cependant Lubomirski, cité devant la diète,

en 1664, par l'influence de la reine et de l'évêque, fut condamné par contumace à perdre ses biens, ses dignités et sa vie. Le roi se hâta de nommer aux charges de maréchal et de hetman-de-camp, charges devenues vacantes, Jean-Clément Branicki, mais celui-ci crut indigne de profiter de cette injustice et de tirer avantage du tort qu'on faisait éprouver à un autre, et il repoussa le bâton de maréchal qu'on lui offrait; Jean Sobieski ne se montra pas aussi scrupuleux et l'accepta. Etienne Czarniecki, qui avait déployé le caractère d'un héros dans la défense de son pays, homme désintéressé mais brusque, sévère et se laissant quelquefois diriger par les passions, étant mal disposé envers Lubomirski, ne dédaigna pas non plus le bâton de hetman-de-camp qui lui fut conféré. En effet, d'une famille noble mais pauvre, malgré les importants services qu'elle avait rendus, il n'obtint point pendant toute sa vie de hautes dignités, et celle de hetman-de-camp lui arriva sur son lit de mort. Jean Sobieski reçut encore après lui le bâton de hetman-de-camp et, protégé par l'amitié de Prazmovski, avec lequel il était très-lié, il devint bientôt grand-hetman.

179. Guerre civile.

Lubomirski, répondant à l'appel de la noblesse de la grande Pologne, revint bientôt de la Silésie où il s'était retiré. Cette noblesse se déclara en sa faveur et prit les armes pour lui. Son parti s'était augmenté depuis que le roi avait manqué aux promesses qu'il avait faites; afin de calmer l'orage (55), et quoique l'armée du roi fut plus de deux fois

(55) Pendant cette guerre civile, Jean-Kasimir, campé près de Rava, voulant se distraire, alla avec la reine chez un certain Sulkovski qui avait chez lui plusieurs militaires, entre autres un officier nommé Pasek qui raconte cette visite inattendue dans ses mémoires, publiés pour la première fois à Posen, en 1837. Lorsque le roi entrait dans la cour, la maîtresse de la maison, Sulkovska, demanda à Pasek : Mon cher, montrez-moi où est le roi, car je ne le connais pas; on dit qu'il s'habille en Allemand, mais je vois plusieurs Allemands, où est-il? » Pasek lui indiqua le cheval sur lequel le roi était monté; alors Sulkovska, court au devant du roi, se jette à genoux devant le cheval, et, arrêtant la mar-

aussi nombreuse que celle de Lubomirski, ce dernier, remporta, en 1666, une victoire près de Montvy. Comme s'il n'avait pas suffi à la malheureuse république de supporter des revers de la part des ennemis extérieurs, il fallait encore qu'elle perdît, dans cette lutte entre le roi et la noblesse, plus de dix mille hommes. La paix étant conclue à Lengonicé, le roi rendit à Lubomirski ses biens et son honneur. Celui-ci fit acte de soumission et craignant quelque nouveau piége, se retira en Silésie, où bientôt après il mourut. La diète ratifia cet accord de Lengonicé et l'on y confirma aussi le droit de l'élection du roi. La reine affligée du mauvais résultat de ses intrigues, mourut (56). Mais la discorde entre les hommes distingués de la république ne discontinua pas.

che du roi, se met à vociférer : « Juste Dieu! si tu as jamais puni des rois, mauvais, injustes, usurpateurs, oppresseurs, ceux qui font répandre le sang innocent, daigne aujourd'hui montrer ta justice sur le roi Jean-Kasimir; que la foudre l'emporte, que la terre le dévore vivant, que la première balle l'abatte; que tous les fléaux du roi Pharaon l'atteignent, pour tous les maux que nous souffrons, nous pauvres gens et notre royaume. » C'est en vain que le mari s'efforça de lui fermer la bouche, elle élevait d'autant plus sa voix et criait de toutes ses forces. Le roi tourna bride pour s'en aller. Sulkovski court après lui, le supplie, veut le retenir par son étrier. Le roi lui réplique : « En aucune manière, tu as une méchante femme; je ne veux pas, je ne veux pas. » Et il repartit disant aussi à la reine qui le suivait dans son carrosse : « Retourne, nous n'avons rien à faire ici. » De retour à Rava, la reine était en colère et le roi riait de cette mésaventure. La reine répétait qu'elle voudrait écraser la femme Sulkovska, et le roi répondait qu'il fallait la laisser, qu'au moins ceux qui souffrent pussent avoir la satisfaction d'en parler et de se plaindre. « Mais au nom de Dieu, ajouta-t-il, qu'on avise Lubomircki de se réconcilier avec nous, car à raison de cette guerre, la confusion nous poursuit même de la part des femmes. Sulkovska, de son côté, était si résolue, qu'elle arriva le lendemain à Rava, demandant une audience au roi qui ne la lui refusa point afin d'apprendre quel grief particulier elle avait, et pour la satisfaire (*Mémoires de Pasek, an* 1665, *p.* 192, 193).

(56) Le lundi après Pâques, 1666, à la fête des noces de Krasinski, fils du trésorier de la couronne, assistait le roi Jean-Kasimir. La reine, chagrinée de la non réussite de son projet, se trouvant depuis quelque

180. Des calamités viennent atteindre la Pologne.

Jean-Kazimir, par tous les événements qui se passèrent, aurait pu facilement prévoir l'avenir désastreux et même la chute prochaine de la république. Son règne, qui dura plus de vingt années, ne fut qu'une suite incessante de malheurs et de pertes, qui augmentaient chaque jour. Les Kozaks restés attachés à la Pologne, irrités de ce que le pacte de Hadziacz n'avait point reçu son exécution, ayant pour chef Doroszenko, se soumirent aux Turcs. La guerre avec la Turquie devenait inévitable. Les Tatars, recommençaient déjà leurs incursions. Au milieu de ces conjonctures critiques, Jean-Kazimir devenu veuf, conçut l'idée d'abdiquer la couronne et aucune considération ne put le faire renoncer à ce projet. Son règne fut une époque de désastres. La Pologne qui avait joui de la paix et de la prospérité lorsque toutes les autres parties de l'Europe étaient souillées de sang, éprouvait à son tour, au temps de Jean-Kazimir, les plus terribles revers. D'autres malheurs, non-moins funestes, devaient encore l'atteindre, et ses forces vitales en furent ébranlées. La Pologne s'était rangée avec l'Espagne et les empereurs contre les dissidents et subit le même sort (57). Comme l'Allemagne catholique, l'Espagne et la maison d'Autriche, elle perdit de vastes provinces, et se vit

temps indisposée, tomba malade. On annonce au roi qu'elle est très-souffrante. « Il ne lui arrivera rien de mauvais, » répartit le roi en bonne humeur, à cette première nouvelle. Bientôt un page lui dit que la reine est à l'agonie. Le roi touchant la joue du page, lui réplique : « Ne me tourmentes pas de bagatelles lorsque je suis gai. » Beaucoup de militaires et de courtisans qui étaient présents se disaient entre eux : « Que notre bon roi ne se fâche pas, s'il vient à être délivré de cette créature qui le tourmente. » Et le roi, sans perdre sa bonne humeur qui rarement le quittait, dansa de son mieux toute la nuit, animant la compagnie, et disant à Krasinski : « Bon hôte, presse les hommes d'armes, fais-les régaler, qu'ils se rappellent toujours ta fête. » Et disant aux militaires : « N'épargnez pas cet avare, buvez. » Et on dansait et on buvait (*Mém. de Pasek*).

(57) Voyez Parallèle historique entre l'Espagne et la Pologne.

humiliée, affaiblie et épuisée. On peut dire, que la perte de la Livonie, de la Prusse ducale et des pays situés au-delà du Dnieper, était moins fatale que l'état de démoralisation où se trouvait la population de l'intérieur du pays. Les puissances voisines, au contraire, s'agrandissaient chaque jour, et devenaient plus formidables. Les Kozaks détachés de la Pologne, la Prusse affranchie de tout hommage, ne furent pas les seuls événements qui augmentèrent leurs forces; elles furent favorisées et alimentées par un concours de circonstances propices qu'aucune puissance humaine ne pouvait empêcher, et la conduite la plus sage de la noblesse de Pologne ne put pourvoir au salut de la patrie. Et tandis que les états voisins prospéraient et devenaient plus puissants, la Pologne, bien qu'elle restât dans la même position géographique, se trouva dans une autre situation.

181. Le commerce et l'industrie en décadence.

Le bien-être, l'industrie et le commerce étaient en souffrance. On ne doit pas se méprendre sur l'agrandissement de quelques villes, bâties en briques, de Varsovie surtout qui était devenue depuis quelque temps la capitale et avait une résidence royale; ni se faire illusion à la vue des magasins de soieries qui devenaient plus nombreux qu'antérieurement, et du luxe qu'étalaient toujours les seigneurs opulents. Si le nombre des magasins et des boutiques se multipliait, la raison en était que le prix des soieries et des autres tissus précieux, des plumes de héron, des hermines et d'autres fourrures, baissait considérablement; que ces objets devenaient plus communs; que les marchands étrangers voyageant plus difficilement dans un pays en proie à la guerre, préféraient plutôt s'établir dans un lieu fixe, et principalement dans les villes le plus importantes, où ils trouvaient plus de ressources. Les Arméniens et les Allemands adoptèrent ce parti. Les indigènes ne s'adonnaient point au trafic en détail, ni à l'étalage, et la noblesse en avait une aversion politique. Les juifs montraient toujours une extrême adresse dans les spéculations commerciales et s'emparaient des plus

minutieux détails. La noblesse s'occupait particulièrement du commerce de bestiaux, de céréales et de bois. Les bœufs et les chevaux d'Ukraine, faisaient l'objet principal du négoce sur le continent. Le vin de Hongrie, les étoffes turques, le tabac, les tapis venant de l'Asie, la quincaillerie de Nuremberg, faisaient aussi l'objet du commerce continental. Dantzick était toujours l'entrepôt du commerce d'outre-mer, et le débouché des produits du pays. Mais la Pologne fournissait alors la moitié seulement de ce qu'elle exportait antérieurement en blé et surtout en froment et en seigle, parce que les besoins n'étaient plus aussi grands à l'étranger, et qu'en réalité elle ne produisait plus autant qu'autrefois. Les étrangers recherchaient de préférence la potasse, les cuirs, le lin, le bois et autres objets de construction. La Hollande apportait par mer la plus grande partie des objets nécessaires à la consommation, comme le sucre et autres épiceries; différentes espèces de vin et principalement les vins de France, plus chers alors que ceux de Hongrie; l'huile, les harengs de leur pêche; les marchandises de leurs fabriques où de celles de la Belgique, telles que la toile, les meilleurs draps, le papier, la tenture en papier, les nappes damassées, les dentelles du Brabant, jusqu'à des briques et des tuiles hollandaises qu'on recherchait en Pologne, pour construire des bâtiments solides. Tous ces objets arrivaient par Dantzick. Dans le pays même, on fabriquait seulement du drap et des toiles grossières, à l'usage des paysans et des classes les moins aisées. A Dantzick, les artisans et les hommes de métiers étaient plus habiles; on y fabriquait de beaux meubles et des voitures qui surpassaient celles des autres pays de l'Europe. Cependant on trouvait aussi dans les grandes villes des artisans très-habiles.

182. Coutumes des nobles de la classe moyenne.

Les anciennes coutumes subirent de grandes modifications chez les nobles de la moyenne classe. Leurs maisons étaient ordinairement en bois, mais décorées des produits industriels fournis par la Hollande. On y voyait sur la tenture de la muraille, les portraits de leurs ancêtres, attachés suivant l'ordre généalogique. On plaçait dans les chambres des poëles énormes

en carreaux de faïence coloriée pour échauffer la maison, et des foyers sous les cheminées, où l'on entretenait un grand feu. Des tables et des chaises travaillées avec simplicité. De nombreuses vaisselles en étain, en verre, en faïence, étalées avec symétrie sur les buffets et armoires, formaient l'échansonnerie et meublaient les pièces destinées aux repas. L'argenterie se trouvait pour les jours de fêtes; dans plusieurs maisons on voyait des commodes et des tables élégantes, incrustées en bois de différentes couleurs, en nacre ou en feuilles d'un métal luisant. L'argenterie ne surchargeait plus les tables comme autrefois, on ne portait plus aussi généralement des chaînes, on ne suspendait plus autant d'armes aux murailles, mais on continuait à servir les repas avec profusion. L'on y prodiguait le vin de Hongrie, l'hydromel et l'eau-de-vie. On commençait à allier le goût français à celui du pays. A l'exemple des riches seigneurs qui faisaient venir des cuisiniers d'Espagne, d'Italie et surtout de France, la noblesse moyenne assaisonnait moins ses plats, mais elle les adoucissait, se servant de patés, de gelées à la française. Cependant on conserva toujours l'ancienne cuisine nationale. On servait tous les mets sur des plats séparés qu'on cessait de placer sur la table; on les faisait porter à l'entour, par des domestiques, pour les présenter aux convives. Pour ce service, des laquais devenaient nécessaires. On renvoya les domestiques de l'ancienne façon, dans les fermes *(czeladź)*; il ne restait que les haïduks, auxquels on réunit pour le sercice de la coûr les kozaks et la livrée, et le nombre en était considérable. L'ivrognerie devenait une preuve d'hospitalité. Les nobles se réunissaient aux fêtes de famille, aux assises des tribunaux et de la justice terrestre, aux diétines, aux foires, aux kermesses, aux grandes fêtes de l'église. Ils se conviaient mutuellement, en bonne harmonie, et quelquefois se disputaient, en venaient aux mains et se servaient de leurs armes.

183. Habillements, mœurs.

Le costume national prit une autre façon. Le juste-au-corps, zupan, était coupé à la tatare et adapté au kontusz ou habit tatar plus court que l'ancien et dont les manches

étaient fendues et rabattues sur le dos par-dessus les épaules. Une ceinture d'un grand prix serrait la taille au-dessus des hanches et se nouait au bas ventre. On rasait la tête à la tatare en n'y laissant qu'une touffe de cheveux au sommet qu'on nommait toupet à la horde (czupryna ordinska). La tchapka plus légère et négligemment rabattue vers un côté; les bottes en maroquin de couleur; les moustaches cirées et tressées; le sabre au côté, et des petites et pesantes haches d'armes ou masse d'armes dans la main (58) caractérisaient l'habillement national. Beaucoup de personnes, cependant négligeaient ou même dédaignaient l'habillement polonais, adoptant de préférence le costume français; ils marchaient en souliers, un chapeau tricorne aplati sous leur bras; vêtu de l'habit couvert de broderies et de grands boutons; ils portaient une épée horizontalement suspendue et des perruqnes poudrées dont la queue était enfermée dans une bourse. Les dames surtout, négligeant l'habillement modeste de leur pays, suivirent les modes françaises, elles poudraient et frisaient leurs cheveux ou portaient des perruques à étage, en forme de forteresse, dont les tours et les bastions artificiellement bouclés, étaient entrelacés de petits colifichets. Le corset serrait leur taille jusqu'aux hanches; de larges poches d'une grandeur démesurée et des baleines placées de chaque côté, élargissaient encore davantage leurs robes faites en étoffes très-riches et souvent terminées par une longue queue. Elle les portaient décolletées, garnies de dentelles de Brabant autour du cou, sur les épaules; les manches courtes, coupées au coude et pendantes, étaient garnies de riches et pesants parements. Elles tenaient à la main un grand et magnifique éventail de haut prix; leurs souliers avaient de hauts talons. Dans la toilette ordinaire, les femmes mariées portaient un bonnet comme marque distinctive, et l'on reconnaissait les demoiselles à leur tête sans aucune coiffure, les cheveux modestement peignés. La jeunesse était sous un régime très rigide et

(58) Berdir, obuszek; en forme d'une razette ou petit marteau de couvreur, quelquefois le cœur est bombé, d'un côté tranchant, de l'autre pointu, de différentes formes.

devait témoigner le plus haut respect pour les hommes âgés. Un jeune homme aux grosses moustaches, n'osait se placer devant son père, se tenait debout, près de la porte et n'avançait dans la chambre qu'à la demande ou avec la permission expresse de celui-ci. Les demoiselles introduites dans la société, se tenaient modestement à leurs places, occupées continuellement à broder ou à tricoter. Les parents, guidés par la dévotion ou par des intérêts de famille, consacraient une partie de leurs enfants, si c'était des filles, à être religieuses, et les garçons à l'état ecclésiastique; ils disposaient arbitrairement du mariage des autres, formant des conventions entr'eux, ordinairement à l'insu des enfants. Il arrivait souvent qu'une jeune fiancée ne voyait pas une seule fois l'époux qu'on lui avait destiné, avant le moment des noces. Cependant ces unions étaient pour la plupart heureuses. Sous cette sévérité de mœurs, on apercevait déjà une certaine liberté dans les manières empruntées aux coutumes françaises, et on observait que les mœurs commençaient à se relâcher, on se plaignait déjà, à cette époque, que la Pologne se francisait.

184. Misère des paysans, des bourgeois et de la petite noblesse.

Vous connaîtrez mieux l'état de décadence et de misère où se trouvait le pays, si vous jetez un coup-d'œil sur les masses et sur les classes des gens moins riches. La population diminua d'une manière excessivement sensible. Plusieurs millions d'hommes périrent dans un court espace de temps. Environ un million suivit les Kosaks et dépeupla le pays. Une multitude d'autres personnes s'expatrièrent et se transportèrent en Silésie. Plusieurs bourgs, villages, hameaux, disparurent, et presque tous les autres éprouvèrent une diminution terrible. Dans les villages où l'on comptait antérieurement les maisons par centaines, souvent il n'en resta pas un tiers. Les villes diminuèrent dans la même proportion. Les champs, jadis labourés et ensemencés se couvraient de forêts. Les gens de métiers que l'on rencontrait jadis dans les villes, en grand nombre, étaient devenus fort rares, et de plus, leur travail moins parfait et moins

recherché. Le peuple n'avait plus besoin, comme au temps plus prospère, de cordonniers, de tailleurs, de joailliers, de passementiers. Une chemise de toile très-grossière, et par-dessus une capote de laine rousse, non moins brute, formaient l'habillement des pauvres paysans, des bourgeois et de la petite noblesse. On ne voyait plus de viandes à leurs tables, ils se contentaient du maigre et étaient servis dans des pots et des plats de terre cuite. On manquait même quelquefois de pain de recoupe. Les malheureux pauvres cherchaient à s'étourdir sur leur misère avec de l'eau-de-vie qui était devenue très-commune; ils étaient exposés à tout instant à perdre leur propriété et leur misérable gain. Les enfants de la petite noblesse et des bourgeois fréquentaient à peine quelques écoles, dont le nombre diminua alors, mais les enfants des paysans ne pouvaient pas y penser. La petite noblesse était souvent opprimée par un opulent voisin, assujettie à la corvée et réduite à l'état de paysans. Les bourgs, changés en hameaux, perdaient leurs priviléges, et, obérés de redevances, subissaient le même sort. Ceux mêmes qu'on appelait royaux n'étaient plus certains de leurs franchises, accablés de charges imposées par le caprice des starostes. Les paysans se trouvaient assujettis à de nouvelles corvées et services appelés par leur juste valeur, jours de violence, jours sans salaire; à des nouvelles rétributions, à des dons, au charroi non redevable. Une maxime abominable s'était établie parmi la noblesse, c'était que le paysan était d'une nature plus vile que le noble, qu'il appartenait sans réserve à son maître, par conséquent que son seigneur pouvait lui ravir tout son bien et le priver de tout ce qu'il possédait, de tout ce qu'il gagnait. Là où la propriété ne conservait plus aucune garantie, le pays ne pouvait que tomber dans la ruine. Les nobles, dans leur égarement, méprisaient les pauvres paysans sans réfléchir qu'ils travaillaient pour leur bien-être; ils oubliaient que ces hommes étaient leurs semblables, élevés sur le même sol, enfants de la même patrie, leurs frères, puisqu'ils parlaient la même langue, et que le même sang coulait dans leurs veines; qu'il n'y avait que le sort aveugle et la violence injuste qui les avaient rangés dans une position subordonnée. Plus ils se trouvaient dans l'in-

suffisance poussée jusqu'à l'indigence, plus il convenait de respecter leur salaire, leur propriété. L'humanité, l'intérêt de la république l'exigeaient. Mais la noblesse était étourdie jusqu'à tel point, qu'elle se faisait tort à elle-même, et changeait la république, renommée par ses libertés, en un repaire d'esclavage.

185. Les dissidents mécontentés.

Le zèle infatigable des jésuites contribua à consolider la religion catholique et à la propager par des conversions, autant dans la Pologne que dans la Litvanie. Plusieurs familles notables, les Radzivill même, rénonçant au protestantisme, devinrent de zélés catholiques. Toutes ces conversions s'alliaient avec l'intolérance et la persécution, et le nombre des citoyens diminuait dans la république. Jean-Kazimir obtint de la diète, en 1650, l'expulsion du royaume de tous les ariens ou sociniens; plusieurs protestants s'expatrièrent volontairement. Aucun dissident, calviniste ou luthérien, quels que fussent ses talents ou ses qualités, n'était admis à un emploi et ne pouvait servir la patrie. Ces différents actes, non-seulement privaient la république de citoyens-capables, tant nobles que non-nobles, mais ils en mécontentaient une grande partie, au point que beaucoup d'entre eux faisaient cause commune avec les étrangers, au détriment du pays. Si vous remarquez, mes amis, cette noblesse fougueuse indisposant les Kosaks, les habitants du rit désuni, toutes les classes inférieures, repoussant des hommes qui pouvaient bien servir le pays, vous reconnaîtrez facilement les causes qui altérèrent les sentiments nationaux, qui firent naître des discordes, des mécontentements, dont le résultat fut l'affaiblissement de la Pologne. Enfin, la masse de la noblesse, victime du préjugé et de la politique du temps, devenait incapable de discerner habilement ce qui pouvait être avantageux au pays, car elle était privée de l'instruction et devenait ignorante.

186. Ecoles.

La plus grande partie des anciennes écoles n'existait plus. La Pologne était déchue de cette renommée qu'elle s'était acquise par ses lumières et son goût pour les sciences. Le

mauvais style et les goûts dépravés s'emparèrent de toutes les publications, et il n'y eut plus d'ouvrage de quelque importance. Les écoles des protestants furent renversées à l'exception d'un très-petit nombre où l'instruction était meilleure. Quant aux écoles catholiques, celles que dirigeaient les jésuites étaient les mieux dotées, les plus nombreuses et les plus fréquentées; elles jouissaient de la plus brillante renommée. On voyait aussi naître les colléges des piaristes. Dans un pays en décadence, où la lumière était presque éteinte, l'instruction pouvait difficilement avoir une bonne direction. On ne travaillait pas dans les écoles à former un bon citoyen, mais on consumait le temps de la jeunesse à l'étude d'un mauvais latin. Un jeune homme à grosses moustaches, sortait à peine des basses classes des colléges, qu'on appelait infima ou les classes de la grammaire, où il apprenait par cœur les règles grammaticales; et passait à la rhétorique ou à des classes d'éloquence, où l'on enseignait à pérorer d'une manière ampoulée; dans la philosophie, enfin, où l'on apprenait à discuter par des jeux de mots ou des sophismes qui prouvaient aussi bien le faux que le vrai. Les sciences utiles furent presque entièrement négligées. Un jeune homme passait rarement par toutes les classes jusqu'à la philosophie. Dès qu'il avait retenu, comme un perroquet, la grammaire et la rhétorique, il faisait son entrée dans le monde, ignorant bien discipliné, habitué aux rixes et aux voies de fait, exercé dans l'escrime du bâton. Les étudiants, animés par la haine des colléges, se faisaient mutuellement la guerre, bataillaient entre eux, insultaient et battaient les dissidents, lorsque la moindre occasion se présentait favorable à leur agression. Le jeune homme avait ordinairement plus de 30 ans lorsqu'il quittait les études. Il entrait entre les praticiens du barreau, qu'on nommait palèstre, ou dans quelque chancellerie, ou enfin à la cour d'un seigneur où il allait prendre son instruction civique. Sachant qu'il était noble, avant d'être informé qu'il avait une patrie, il ne comprenait pas ce qui était utile pour le pays. A cette époque, apparut l'honneur chez les nobles, imitation baroque de l'honneur français inconnu à la langue nationale. Cet honneur, envenimait les rixes sanglantes qu'on appelait improprement

duels. Mais il était avéré, qu'un tel, querelleur, duelliste, sabreur, qui se présentait audacieusement devant son adversaire, était le premier à lâcher le pied devant l'ennemi, au champ de bataille. Cet honneur mal entendu, menait à des complots, à des intrigues avec les étrangers qui parvenaient à s'immiscer de plus en plus dans les affaires de la république. Elle était dérangée, tombait en décadence, et personne ne se trouvait capable de la relever ni de la réformer. Jean-Kazimir sentait toute la grandeur du malheur et pouvait prédire sa chute prochaine.

187. Jean-Kazimir abdique.

En abdiquant, Jean-Kazimir rappela devant la diète que dans les combats il avait toujours été le premier à l'attaque et le dernier à la retraite. Il disait la vérité. Il eut la consolation de voir qu'au milieu des malheurs dont le pays fut accablé sous son règne, il se trouva des cœurs assez braves et animés pour retirer le pays des plus graves conjonctures. Le danger de la part de la Turquie ne l'effrayait pas, et s'il abdiqua, ce n'était pas pour éviter ses conséquences, mais parce qu'il lui semblait bon de se retirer des affaires publiques. Il changea plusieurs fois de condition dans le cours de sa vie. Guerrier intrépide dans sa jeunesse, plus tard jésuite et cardinal; après la mort de son frère Vladislav IV, devenu roi, il épousa la reine veuve, sa belle-sœur. Lorsqu'il eut abdiqué, il embrassa de nouveau l'état ecclésiastique et passa tranquillement le reste de sa vie en France, dans les abbayes dont il avait été doté. Les adieux à la nation, au moment de s'en séparer, dans la diète de 1669, furent très-touchants. On se rappelait les infortunes et les pertes de la nation, tous les malheurs que le roi partageait avec elle, ce temps où elle le désavoua et abandonna, puis, comme elle prit son parti et sacrifia tout pour sauver le pays désolé; on voyait dans sa personne le dernier des Vasas, et la dernière goutte du sang des Jagellons qui allait disparaître pour toujours. Toutes ces considérations, tous ces souvenirs, éveillèrent un sentiment pénible, un attendrissement, et lorsque les deux chambres furent admises pour la dernière fois au baise-main du roi, des sanglots éclatèrent de toutes parts.

188. Michel Visniovlecki.

On procéda à l'élection. Nicolas Prazmovski, alors primat, et Jean Sobieski, hetman, proposaient le duc de Condé d'Enghien. Mais les dernières intrigues de la feue reine avaient tellement irrité les nobles, qu'ils ne voulurent même pas l'admettre au nombre des candidats. Fâchés contre le primat et le hetman, ils proclament roi Michel Visnioviecki fils de Jérôme Visnioviecki, qui s'était rendu la terreur des Kosaks. Pendant ces guerres, les Visnioviecki avaient perdu toute leur fortune et Michel était pauvre lorsqu'il fut appelé au trône. Il accepta cette dignité les larmes aux yeux, se croyant incapable d'en remplir les devoirs. Le parti français et les seigneurs lui vouant une haine implacable, excitèrent des troubles. Le primat et le hetman, chefs de ce parti, font des projets de le détrôner. Les nobles forment à Golomb une confédération pour sa défense; la guerre civile est sur le point d'éclater. Ce n'est qu'avec peine que l'orage est détourné et une pacification convenue. Au milieu de ces conjonctures, les Turcs prirent les armes, envahirent en 1672 la Pologne et s'emparèrent de Kamieniec, de la Podolie et de l'Ukraïne. Le roi Michel, impuissant pour leur faire face, conclut un traité de paix à Buczacz, par lequel il s'engagea à payer un tribut.

189. Jean Sobieski.

La paix déshonorante conclue avec la Turquie, fut rompue par Jean Sobieski, dont le talent militaire se faisait mieux connaître chaque jour; ses succès lui réconciliant l'esprit de la noblesse, lui acquirent du crédit, à tel point, qu'à la mort de Michel, en 1675, il fut lui-même élu roi. C'est du champ de bataille que le brave Sobieski courut aux élections et alla remplir la cérémonie du couronnement; plusieurs fois vainqueur des Turcs et des Tatars, il se vit, en 1676, assiégé par eux près de Zuravno. Sa position était désespérée : privé de vivres et de munitions, il proposa un accommodement; son nom était déjà si redoutable que les Turcs, signant la paix, lui restituèrent une partie de l'Ukraine,

mais une autre partie de cette province cisdnieprane et la Podolie avec la forterresse de Kamieniec, restèrent sous leur domination. Ce fut le seul avantage que la république retira de toutes les guerres et campagnes de Sobieski, car toutes les expéditions postérieures du règne de Jean III n'offrirent aucun fruit.

190. Vienne sauvée.

Jean III qui aimait la France, était partisan de cet état et son épouse était française. Il était docile et soumis à la volonté de sa femme qui le maîtrisait. Elle fut bientôt indisposée contre la France et tout son courroux se porta de ce côté, parce qu'elle n'avait pu se procurer chez Louis XIV, les honneurs qu'elle croyait lui être dus. Or, la politique de son mari allait changer, et, lorsque les Turcs envahirent l'Autriche, assiégèrent Vienne et menacèrent l'empire, elle se montra favorable à l'Autriche et fut d'avis de lui prêter des secours sollicités et suppliés avec instance. Jean III adhéra d'autant plus volontiers à ses prières empressées et à l'alliance avec l'Autriche, qu'il désirait l'élévation de sa famille et se promettait d'en retirer de grands avantages. Il alla en personne sous les murs de Vienne, remporta en 1663 une victoire mémorable qui fit reculer les Turcs jusqu'en Hongrie. Non seulement il sauva Vienne, mais il contribua encore à forcer les Turcs à évacuer la Hongrie, dont ils possédaient depuis long-temps la plus grande partie. Il rendit donc un service infiniment important à la maison d'Autriche, sans que ni la Pologne ni lui-même en retirassent aucun fruit. Cependant il continua ses hostilités contre les Turcs; à cet effet, il changea en 1686 le traité de paix d'Andruszov qui n'était qu'une trève, en un traité définitif qui prit le nom de Grzimultovski et céda à perpétuité Kiiov et tout ce que les Moskovites possédaient. Il renouvela ses expéditions contre les Turcs, soutenu toujours par l'espoir de gagner quelque principauté, au moins celle de Moldavie, pour son fils. Mais l'Autriche l'abusait toujours dans ses espérances, et jamais il ne put rien gagner.

191. Querelles intestines.

Il éprouvait plus de chagrins encore par les intrigues de sa femme et les discordes des seigneurs qui ne lui laissaient pas un moment de repos. Il eut contre lui les grandes familles de Litvanie. Afin de balancer leur influence, Sobieski releva la famille ruinée des Sapiéha. Les Brzostovski se déclarèrent contre elle, et la Litvanie allait être déchirée par des dissensions (59), lorsque la reine retira sa faveur à l'Au-

(59) PERTURBATIONS DE LA LITVANIE. Les Pac étaient les maîtres de la Litvanie; c'étaient deux frères également accrédités; l'un, Christophe, grand-chancelier, l'autre, Michel, grand général (hetman); tous deux également ennemis du roi, à l'élection duquel ils avaient consenti après un long refus et beaucoup d'efforts inutiles pour l'empêcher.

La même année de cette élection, le grand général refusa de suivre le roi nouvellement élu dans son expédition de l'Ukraîne. Toutes ces manœuvres firent que ce prince songea à prendre des mesures pour abaisser les Pac par l'opposition d'une autre famille. Il trouva ce qu'il cherchait en celle des Sapiéha, fort mécontente de la première, souffrant avec peine l'abaissement où elle était contrainte de vivre, sans autorité, sans crédit, sans distinction, pliant sous la pesante domination des Pac. Ceux-ci se disaient descendus des Pazzi de Florence, quoique l'on croie qu'il n'y eut aucune parenté entre les deux maisons. Le grand chancelier pour s'en faire honneur, avait bâti, près de Vilna, un monastère de religieux camaldules, sous l'invocation de sainte Marie-Magdeleine-de-Pazzi, sa parente, lequel lui avait coûté près de deux millions et en eut coûté bien encore autant à ses héritiers s'ils eussent voulu l'achever.

Les Sapiéha étaient quatre frères bien unis, fort riches, pleins de cœur et de fierté. On n'était pas d'accord sur leur origine, quelques traditions les faisaient descendre de race tatare. Le roi les engagea dans ses intérêts, leur donna des charges à mesure qu'il y en eût de vacantes dans le grand duché et les fit ainsi monter par degrés au niveau des autres. Tout d'un coup ils eurent l'artillerie, le trésor, l'armée; l'aîné, Kasimir, fut fait, en 1680, petit général et castellan de Vilno; l'autre, Benoît, grand trésorier; un troisième, Michel, eut la charge de grand écuyer, ensuite le palatinat de Polock; le cadet, nommé Léon, riche de son chef par une tante qui le fit héritier, eut les charges de grand maître d'artillerie et de trésorier de la cour.

Avec ces dignités, les Sapiéha se firent des créatures et balancèrent

triche : les partisans de cette maison formèrent le projet de dépouiller Sobieski de la couronne, et ce prince essuya les désagréments dont il avait chagriné son prédécesseur Michel.

enfin l'autorité des Pac. La mort s'en méla aussi. Le grand général de ce nom, en 1682, fit place à son ennemi Kazimir Sapiéha, qui monta à son poste et eut le bâton avec le palatinat de Vilno, tout ensemble. Le grand chancelier, Christophe, mourut en 1684, peu de temps après son frère. Ainsi les Sapiéha se trouvèrent sans concurrents dans la domination despotique.

Mais le roi n'a pas tiré l'avantage qu'il avait espéré de leur élévation. En occupant le poste des autres, ils en ont pris les sentiments, leur haine pour la cour, leur esprit d'indépendance, leurs liaisons avec la maison d'Autriche, comme si tout cela était attaché aux charges. Ainsi l'on a vu l'accomplissement d'une pensée prophétique qui échappa à un homme de la cour au commencement de la grandeur des Sapiéha; puisque le roi a regretté les Pac dans la suite, comme ce gentilhomme l'avait prévu. Il est certain aussi que c'était deux grands hommes, capables de grands desseins, susceptibles de nobles sentiments, touchés de raison et de vraie gloire : l'un habile sénateur, l'autre un des plus braves hommes de son temps. Les Sapiéha peuvent avoir eu de semblables qualités, mais elles restèrent obscures et sans pratique. Le trésorier avait un grand fonds de jugement solide et une dextérité secrète à manier ses intérêts; le grand général n'en avait que le titre et le faste, car depuis qu'il était revêtu de cette dignité, il n'avait pas daigné servir à la tête de ses armées; Léon, grand-maître de l'artillerie, avait une bravoure brutale et vigoureuse; et tous, beaucoup d'ostentation, de vaine gloire et un fond d'ingratitude inconcevable.

Il fallut donc chercher encore des seigneurs pour les opposer à ceux-ci, comme on les avait opposés eux-mêmes aux Pac. Ceux que le roi choisit d'abord pour servir à son dessein et pour faire le contre-poids à la puissance de ces tiercelets de prince, ne répondirent point à son espérance. Les Oginski étaient deux frères personnellement amis du roi, de noble famille, mais peu illustrée par les charges. Il fit l'aîné, Marcien, palatin de Troki; ensuite, en 1604, grand chancelier; l'autre, Jean, eut en 1602 le bâton de petit général avec la dignité de castellan de Vilna. Ces deux hommes ont molli dans ces charges et n'ont pris aucun ascendant. Le dernier est mort en 1684, la deuxième année de son élévation; l'autre traîna une vie obscure en Litvanie, traversée de beaucoup d'infirmités qui ont affaibli le peu de génie qu'il avait en partage, de sorte que ce ne fut qu'un fantôme revêtu d'un nom et un seigneur léthargique succombant sous le poids de sa dignité. Il est mort en 1690.

Cependant les plus grandes amertumes lui furent causées par son épouse. Cette femme hautaine et tracassière, envenimant les ressentiments qu'elle nourrissait contre différentes

Le grand général comte Kazimir Sapiéha, le plus riche et le plus puissant seigneur du grand duché, ne cacha point ses prétentions à la couronne, prétentions fondées sur le droit prétendu de son pays de donner le successeur du régnant. Il avait près de quinze cent mille florins (125,000 fr.) de revenu, avec des terres jusque vers le Borysthéne; une cabale assez forte, soutenue encore de celle de la maison d'Autriche, devait le porter au trône, si elle ne pouvait y placer un prince de Neubourg, ou le mari d'une princesse de cette famille : tout au moins, si Sapiéha échoue dans ce projet, il est en état de se rendre maître de la Litvanie, en la séparant de la couronne de Pologne pour en faire un état souverain à part, comme il était sous les Jagellons; en quoi il serait bien soutenu par les Moscovites.

Le roi qui connaît ce dessein et ce danger, se ménage une forte cabale pour opposer une puissante digue à ce torrent. Il compte en dernière ressource sur ses deux neveux, fils de sa sœur Sophie et d'un prince Radzivill, Michel-Kazimir d'Olyka, vice-chancelier et petit général de Litvanie, mort à son ambassade de Rome, en 1680. C'était en effet deux jeunes seigneurs d'une belle espérance; leur éducation et leurs voyages avaient beaucoup ajouté au naturel et à la naissance. Le roi leur avait ménagé des alliances considérables avec les meilleures maisons d'Allemagne. L'aîné, Georges, épousa une princesse de Saxe de la branche d'Anhalt-Dessau ; il fut nommé palatin de Troki n'ayant encore que 22 ans, à la diète de 1688, mais la mort enleva toutes ces espérances, la même année, avec sa personne. Il a laissé son cadet, Charles, héritier de ses grands biens et de sa haine contre les Sapiéha. Le roi l'a fait vice-chancelier en l'année 1690. Mais ce n'est qu'une jeune tête sans expérience et sans autorité. Outre cela, le roi avait jeté les yeux sur la princesse de Radzivill Louise-Charlotte, fille de Boguslav de Brice, veuve du prince Louis Margrave de Brandebourg pour la faire épouser au prince Jacques son fils aîné, lequel se serait trouvé aussi puissant que les Sapiéha en Litvanie, où cette héritière avait plus de huit cent mille livres de rente, avec des places fortes, des châteaux, des villes considérables. Nous verrons comment la cabale autrichienne a fait avorter ce projet de mariage, et comment les Sapiéha ont prévenu la cour qui voulait les prévenir. Car les Sapiéha régnent seuls en ce grand-duché, où ils sont plus absolus que le roi, comme on le verra dans le succès de la diète de Grodno. »

personnes, ne cessa de le tourmenter par ses caprices, de le fatiguer par ses machinations. Enfin elle se prit d'une aversion implacable pour son fils Jacques, et empoisonna d'aigreur

« Leurs majestés arrivèrent à Grodno, vers la fin de janvier 1688, la veille de l'ouverture de la diète, qui se fit avec les cérémonies accoutumées. Les Litvaniens y parurent en pompeux équipage ; mais le grand général Sapiéha ne s'y rendit qu'un mois après les autres, par un certain esprit de mépris ou de vaine gloire, afin que son arrivée eût plus d'éclat et de distinction, car la coutume de ces pays est d'envoyer des gentilshommes et des carrosses au devant des seigneurs. On vit paraître un nouveau nonce extraordinaire, un prélat napolitain, l'archevêque de Césarée, Cantelmi, que le pape envoya. Le baron Jorovski, envoyé extraordinaire de l'empereur, fut le plus diligent : il s'y rendit en poste, un des premiers, avec son gendre qui résidait en Pologne et qui était accouru dans ce cas extraordinaire pour profiter de l'habileté de son beau-père, le plus fin, le plus vigilant, le plus adroit ministre de Vienne. »

« Le nonce du pape commença sa négociation par un point bien délicat, qu'il sut conduire avec finesse et bonheur; des Sapiéha, poussés par la maison d'Atriche, voulurent couper court aux prétentions de la cour pour le prince Jacques, qu'on voulait faire asseoir sur le trône, à côté de son père, comme il l'avait obtenu au sénat de Léopol, consulti, en 1686. Les Sapiéha s'élevèrent contre ces démarches et firent agir le nonce pour qu'on éloignât le prince. Ce ministre pressa leurs majestés par l'intérêt du bien public, par les considérations de l'union si nécessaire entre les membres de la république et le chef, par les besoins pressants de l'état, par la crainte de la rupture de la diète. Sur ces entrefaites arrivèrent des nouvelles que les Tatars avaient fait une irruption. Le nonce redoubla là-dessus ses instances et obtint enfin l'éloignement du prince aîné, qui partit de Grodno le jour des cendres, troisième de mars, sous prétexte d'une partie de voyage au mont de Pazzi, pour voir ce célèbre monastère. Il fut de là à Vilna, pour chasser dans les environs, ensuite il se retira tout-à-fait de la Litvanie et alla à Brodi. Mais cette complaisance de la cour ne fut d'aucune utilité pour le succès de la diète. L'empereur avait pris toutes ses mesures avec les Sapiéha et leurs amis, qu'il combla de présents, parmi lesquels étaient cent pièces du plus précieux vin de Hongrie et une confiscation de certains biens du comte Tekeli, situés sur les frontières de Pologne, donnée au grand maréchal de la couronne, Stanislav Lubomirski, affilié aux Sapiéha. Aussi la diète fut-elle cassée dès le premier mois, avant même qu'elle n'eût commencé ses travaux. »

tous les moments de son mari. Le roi Sobieski mourut d'affliction par suite du scandale qui résultait de la haine de sa femme contre son fils, et il ne vit pas comment cette mère dénaturée empêcha l'élection de Jacques au trône de son père.

» Pour comprendre cette circonstance, il faut savoir que la diète n'a point d'activité avant la nomination d'un maréchal. On travailla inutilement à le faire parce que d'abord on chicana l'entrée de certains nonces (*rugi*); les uns à cause de leurs affaires litigieuses, les autres parce qu'ils étaient décrétés pour dettes ou crimes, les autres pour différents sujets d'exclusion. Les Litvaniens commencèrent à attaquer ceux de la couronne, principalement les amis de la cour; les Polonais recriminèrent sur les partisans des Sapiéha, entr'autres sur un nommé Dombroski, chef de parti et grand braillard. Il retenait injustement un bien adjugé au castellan de Vilna petit général de Litvanie, Jean Oginski, créature de la cour. Dombroski fut mis hors de la chambre. Son collègue voulut le suivre et protesta de ne pas rentrer sans lui. On mania cette affaire épineuse avec toute la dextérité possible. Le castellan se relâcha de ses droits à la prière de leurs majestés, et rendit la voix à Dombroski en levant l'exclusion. Une pure chicane de formalité empêcha l'accommodement. Ce nonce et son collègue voulurent être priés par la chambre et demandèrent une députation dans les formes : les Polonais s'en moquèrent. Enfin, après cinq semaines de vaines contestations, on prévint les Litvaniens de vouloir travailler à l'élection du maréchal. Ceux-ci s'obstinèrent à vouloir faire réhabiliter leurs collègues avec éclat, avant de parler d'affaires, de manière que le terme de la durée de la chambre basse étant expiré, les Polonais se levèrent et déclarèrent que la diète n'avait plus d'activité. Ainsi elle finit, sans être commencée. Les deux partis se reprochèrent mutuellement la rupture, et se séparèrent sans être convenus du fait. »

« Le roi tint ensuite un grand conseil ou sénat-consulte pour remédier au mal et réparer ce désordre : mais le même esprit d'aigreur et de division présida encore à cette assemblée. Chaque sénateur porta son vœu (*votum*) ou suffrage selon l'intérêt qu'il avait embrassé. Le palatin de Siradie, Pienionzek, qui était la créature du roi et son pensionnaire à deux mille écus sur les salines de Krakovie, fut néanmoins le plus déchaîné à déclamer contre son bienfaiteur, qu'il traita de tyran, d'oppresseur du peuple, de violateur des lois et des constitutions, d'ennemi de la patrie, de destructeur de la liberté,

192. Auguste II.

Les dissentions intestines produisirent une désunion dans les élections de 1696. Les suffrages se partagèrent entre le prince français duc de Conti et l'électeur de Saxe Auguste.

et tout cela en face du roi. D'autres moins hardis ou plus modérés que ce palatin, ne touchèrent que légèrement les mêmes cordes. Mais il s'en trouva d'équitables qui repoussèrent ces calomnies. L'évêque de Kiiovie Zaluski, quoique peu satisfait de la cour qui lui avait fait défendre l'entrée des appartements de leurs majestés à cause du peu d'accord qui régnait entre ce prélat et la reine, dont il était la créature, Zaluski, dis-je, répondit au palatin avec vigueur, lui reprochant aigrement sa pétulance et son ingratitude. Enfin le roi, qui parle toujours le dernier dans les conseils fut lui-même son chancelier, ce qu'on appelle ici; parler *ex throno*, répondit à tous les points de l'accusation de Pienionzek avec une force admirable et un mépris noble et fier, sans daigner apostropher ce palatin ni lui reprocher son ingratitude. Il parut en même temps à Grodno un écrit en forme de manifeste ou de pasquinade politiqne à la suite de ce grabuge. C'était une satire effroyable contre leurs majestés; l'ayant surpris entre les mains d'un secrétaire de quelque seigneur de la cabale qui faisait des copies pour les semer, on la fit brûler par le bourreau en pardonnant à l'écrivain pour ne pas remonter à la source et à l'auteur.

» Tout fut assez triste à la cour, tant à cause de la situation des affaires fort brouillées entre le parti du roi et celui de la cabale autrichienne, à la tête de laquelle on voyait les premiers sénateurs et les plus puissantes maisons; que par le deuil survenu par la mort du grand-chancelier de la couronne, Jean Vielopolski, beau-frère de la reine. C'était assurément un sujet d'une grande capacité, d'un profond savoir, d'une droiture d'âme inflexible; bon père de famille, bon mari, bon républicain, bon justicier; il avait, dans ces derniers temps, embrassé le parti opposé à la cour et devait déclamer surtout contre le séjour du roi en Russie-rouge. Les deux arc-boutants de cette faction nouvelle étaient ce grand chancelier et le cardinal Radzielovski, dont on n'a jamais bien su les projets, parce que le chancelier sentant approcher sa fin, fit brûler devant lui, par sa femme, toutes les lettres du cardinal et celles des conjurés, à cause de quoi la cour témoigna quelque froideur à sa veuve, surtout, pour avoir elle-même, après la mort du grand-chancelier, achevé de brûler d'autres lettres concernant cette affaire, qu'elle trouva dans ses cassettes.

Ce dernier étant plus voisin de la Pologne y arriva le premier. Conti traversant la mer se présenta beaucoup plus tard à Dantzick, faiblement soutenu par la France, et fut contraint

» Quant au mariage du prince Jacques avec sa cousine la princesse de Radzivill veuve du margrave de Brandebourg, leurs majestés ne voulant pas se laisser enlever cette riche héritière, avaient négocié avec elle et avec l'électeur. La France même interposa ses offices. Au milieu de ces négociations secrètes, le prince Jacques arriva à Berlin incognito; il vit plusieurs fois la princesse veuve, laquelle lui donna une promesse en bonne forme de l'épouser après le terme des deux années de deuil, dont il restait sept ou huit mois encore, et cela sous une peine exprimée de la perte de ses biens. Le prince partit avec ces assurances, et sur la première nouvelle qu'il en donna au roi et à la reine, on dépêcha un courrier à Berlin, avec de riches présents en habits, en fourrures et en pierreries, que la reine envoyait à la princesse margrave. Celle-ci avait donné son portrait et une bague au prince, et reçu de lui de semblables bijoux. Cependant, à peine fut-il parti, que cette princesse reçut chez elle le prince Charles de Neubourg, et l'épousa deux jours après, en grand secret, chez l'envoyé de l'empereur.

» Lorsque cette nouvelle arriva à la cour de Pologne, le marquis d'Arquien opina pour une action de vigueur et voulut que le prince allât à Hambourg avec le comte de Maligny, son oncle, pour l'envoyer au prince Charles de Neubourg et l'appeler en duel. Mais la cour, particulièrement la reine, rejeta ce conseil comme funeste. Le roi, d'un autre côté, assembla quelques habiles gens en matière civile, pour examiner la promesse de la margrave et voir si l'on pouvait s'en servir pour s'emparer de ses biens; les lois du royaume, outre cela, défendent aux étrangers, tel que l'était le prince de Neubourg, la possession des terres, et lors du premier mariage de la princesse avec le margrave de Brandebourg, la république de Pologne aurait confisqué les biens, si la cabale n'eut fait casser la diète. Le roi résolut de porter cette affaire à la diète qu'il devait assembler au mois de janvier 1689, comme en effet, elle en fit un des articles de la proposition et un des points expliqués dans les lettres circulaires; mais tandis que la cour travaillait avec éclat à faire prévaloir son ressentiment, la cabale autrichienne prenait de secrètes mesures pour rendre vaine toute la colère du roi de Pologne. On gagna les Sapiéha et ceux-ci apostèrent des nonces qui traînèrent pendant trois mois la diète générale par mille vains projets et la cassèrent enfin sans en exécuter aucun. Ainsi la margrave se retrouva saisie de ses biens héréditaires comme avant son mariage, et

de céder aux Saxons. Auguste II trouva des mécontents et les troubles de Litvanie prirent le caractère de guerre civile. Les nobles y conçurent un tel ressentiment contre les Sapiéha, qu'ils massacrèrent et taillèrent en morceaux, près de Leipuny, Michel, grand-écuyer, et formèrent, en 1700, la confédération d'Olkiéniki. Les Sapiéha, ne trouvant point d'appui auprès d'Auguste II, se liguèrent avec Charles XII, roi de Suède, au moment où il envahissait la Pologne. Auguste II, ayant des relations particulières avec l'Autriche, réussit à recouvrer les salines de Vieliczka, et par la paix signée avec les Turcs à Karlovitz, en 1669, Kamieniec et la

remit à un temps plus favorable à demander l'indigénat pour le prince Charles son second mari. »

(Ce fut à cette diète que Kazimir Opalinski, évêque de Culm, dit dans la chaleur de l'emportement : « Sire! ou régnez justement, ou cessez de régner. » Outré de colère, Jean III voulut aussitôt se démettre de la couronne. Le sénat le détourna de cette résolution. (*Bandtke.*)

» Trois ans après, au commencement de 1691, on maria ce même prince Jacques avec la princesse Elisabeth de Neubourg, cinquième fille de l'électeur palatin, sœur de ce prince Charles qui lui avait enlevé la margrave sa cousine (Dalerac, anecdotes de Pologne, tome II, p. 316-324, 330-342, 384-391.) »

De nouvelles querelles et une guerre intestine éclatèrent en Litvanie, encore avant la mort de Sobieski. La pénurie d'argent faisant naître un grand désordre dans la république, le grand-général Kazimir Sapiéha, répartit quelques régiments dans les terres de l'évêque de Vilna, Constantin Brzostovski. L'évêque l'excommunia solennellement. De là s'élevèrent deux partis. Le primat Radzieiovski et les maréchaux embrassèrent le parti de Sapiéha; la noblesse et le roi saisirent le parti de l'évêque. Le primat leva l'excommunication du grand-général ; le nonce du pape, Santa-Croce, abolit l'arrêt du primat, qui porta plainte à Rome contre le nonce. L'évêque à son tour assigna le grand-général au jugement de la nation. On convoqua pour cet effet la diète. Le torrent des passions remplit le sanctuaire des délibérations publiques de bruits et de scandales. La diète fut de nouveau rompue. Le roi lassé, sortit des bornes de la modération et voulut se démettre de la couronne. Zaluski, évêque de Plock, sut le rassurer et le détourner de cette deuxième abdication (Hist. de Pol. par Bandtke, p. 465; par Vaga, p. 337).

Podolie furent restitués. Il croyait qu'il lui serait aussi facile de rentrer en possession de la Livonie, d'autant plus que Charles XII, roi de Suède, était trop jeune et sans expérience. Il fit donc une alliance avec la Russie et le Danemarck, qui déclarèrent la guerre à la Suède. Charles XII, agissant avec une rapidité extraordinaire, battit les Danois, vainquit les Russes, et, après avoir chassé en 1701 les Saxons des environs de la Dzvina, se jeta sur la Litvanie et la Pologne.

193. Guerre avec Charles XII.

Personne dans la Pologne et la Litvanie ne songeait à faire la guerre contre Charles XII. Auguste II l'avait seul entreprise avec ses Saxons, sans le consentement de la noblesse. Charles XII n'éprouva donc point une grande résistance. Il s'empara de Varsovie, et après avoir battu Auguste II près de Kliszov, il entra dans Krakovie. Des confédérations se formèrent dans la Pologne, à Sandomir, en faveur d'Auguste II, et dans la grande Pologne, une autre, en 1704, sous la conduite du primat Radzieiovski, en faveur de Charles XII, qui ordonna d'élire pour roi, Stanislav Leszczinski, palatin de Poznanie. Effectivement le choix eut lieu. Après avoir repoussé Auguste en Saxe, Charles XII, continua de l'y poursuivre jusqu'à ce qu'il l'eut forcé, par la paix d'Altranstadt, d'abdiquer la couronne et de reconnaître comme roi de Pologne Stanislav Leszczinski. La guerre de Saxe étant terminée, il traversa toute la Pologne, marchant contre les Russes qui s'étaient avancés vers Grodno, et se retiraient à son approche. Sa défaite à Pultawa, en 1709, où les Russes mirent en déroute toutes ses forces, enhardit Auguste II à rentrer en Pologne, où, soutenu par les Russes, il repoussa les Suédois et soumit tous leurs partisans. Cependant les troubles recommencèrent bientôt. On demandait que l'armée saxonne évacuât la Pologne. Une confédération eut lieu à cet effet à Tarnogrod. La Russie voulut y apporter sa médiation. Enfin, la pacification fut conclue et ratifiée en 1717, par la diète dite muette. Elle était ainsi qualifiée, parce que pendant le court espace de sept heures

qu'elle dura, on y fit seulement la lecture de la pacification, sans que le silence y fut interrompu. Les Saxons évacuèrent la Pologne, et l'armée russe de Pierre-le-Grand n'en sortit qu'en 1720. Auguste II fit des traités de paix avec la Suède, en 1720 et 1723.

194. La Pologne accablée de désastres.

Ne prenez pas de mauvaise part, mes chers enfants, si je vous ai fait connaître tant d'événements désastreux, et quelles furent les funestes conséquences de tant de victoires remportées, au temps de Sigismond III, et si je vous ai à peine mentionné l'expédition brillante de Sobieski à Vienne, dont tous les avantages furent pour l'Autriche, mais dont la Pologne ne retira aucun profit, tandis que je n'ai pas négligé de vous signaler les troubles qui ont agité le règne de ce même Sobieski. Je devais, mes enfants, dans l'intérêt de la vérité et de votre propre instruction, vous indiquer ces tristes événements. Si j'ai attaché votre réflexion particulièrement aux désastres qui, sous le règne de Jean-Kazimir, se succédèrent sans interruption, si j'ai parlé aussi de ceux qui suivirent, c'est qu'ils eurent une très grande influence sur le sort de la Pologne, déjà en décadence. Les vertus nationales avaient alors d'autant plus de droit à l'estime que dans ces temps de désolation les vices de la noblesse faisaient éprouver à la Pologne les plus terribles angoisses. Ces tristes calamités amenèrent des conséquences plus déplorables encore. Voyez sur la carte n.° 11, les principales routes parcourues par les Suédois, les Kozaks et les autres agresseurs. Ils se répandaient dans toute la Pologne, portant avec eux le pillage et la dévastation. Non-seulement ils laissaient des traces de leurs excès sur la route principale qu'ils suivaient, mais ils portaient aussi la désolation sur les chemins vicinaux, à droite et à gauche des grandes routes. Les guerres civiles de la Pologne et de la Litvanie affectaient non moins le pays ruiné (60). Tels

(60) Voyez la note 348, au chap. 126 des considérations sur l'état polit. de Pol., dans laquelle on a plusieurs exemples de la dévastation

furent les événements qui se passèrent pendant un espace de soixante-dix ans seulement, depuis le commencement du règne de Jean-Kazimir, jusqu'à la diète muette : c'est-à-dire, de 1648 à 1717. Cet aperçu vous rappelle que l'état fut amoindri par plusieurs pertes considérables, dépeuplé, dévasté, la nation affaiblie et démoralisée par les fautes de la classe prédominante et particulièrement par les aristocrates.

195. Inertie ; mécontentement des dissidents.

Depuis la diète muette, pendant toute la durée des règnes des Saxons, la Pologne demeura plongée dans une inaction complète, presque oubliée de toute l'Europe. Aucun fait remarquable ne signala son existence et cela n'était pas étonnant. Elle s'était sauvée, pendant le règne de Jean-Kasimir, par ses efforts et des sacrifices extraordinaires, mais après tant de revers, de pertes et de souffrances, elle tomba dans un épuisement complet. Comme un malade reste affaissé par la douleur lorsqu'on a extrait une partie gangrenée, qu'on lui a coupé la jambe, ou qu'une fièvre violente lui a enlevé toutes ses forces, ainsi la Pologne était, après avoir supporté tous ces malheurs, languissante, indolente; les incidents peu nombreux qu'on rencontre dans cette époque de léthargie sont généralement déplorables. En 1721, au temps d'Auguste II, les habitants de Thorn, révoltés contre les chicanes et les violences jésuitiques, furent jugés par la haute cour de la diète et sévèrement punis; leur bourgmestre, malgré son innocence, périt sur l'échafaud. Cet événement attira l'attention de l'Europe sur la Pologne, mais il n'y causa qu'une impression fâcheuse. Pendant l'interrègne qui suivit la mort d'Auguste II, la diète de convocation, en 1733, décréta que les dissidents seraient reconnus inhabiles à posséder dans l'état une charge, un emploi ou

des premières années des calamités. Le pays ne put se relever de sa ruine, encore moins se repeupler lorsque de nouveaux ravages survinrent et se répétèrent par des commotions civiles, par l'invasion des Turcs, par celle des Suédois, sous Charles XII, et par l'irruption amicale des Moskovites, sous Pierre-le-Grand.

une dignité quelconques. De fait, ils étaient déjà depuis longtemps éloignés de la jouissance des droits de citoyen; par cette décision, c'était la loi qui les écartait et leur ôtait l'espoir de trouver la justice chez leurs compatriotes.

196. Stanislav Leszczinski.

Pendant l'interrègne, on résolut de choisir pour roi un Piast, c'est-à-dire un Polonais, sans admettre d'étrangers à la candidature et au choix. Les vertus de Stanislav Leszczinski, dont il avait fait preuve dans tant d'adversités, attirèrent l'attention, particulièrement depuis que sa fille é ait devenue l'épouse de Louis XV. Tous les suffrages se réunirent sur lui et il fut élu roi de Pologne. Mais les cours de Vienne et de Pétersbourg virent avec déplaisir, sur le trône de Pologne, le beau père et par conséquent un allié de Louis XV, elles résolurent, de s'opposer à ce choix. Ces nouvelles ne furent pas plutôt parvenues à Varsovie, que les troupes Russes entrèrent en Pologne. Le chancelier Michel Visniovìecki, avec la noblesse de deux palatinats, l'évêque de Poznanie Hosius et d'autres seigneurs, se rendirent à Prague, où, forts de l'appui des soldats Russes, ils proclamèrent, l'électeur de Saxe Auguste III, roi de Pologne. Bien que Stanislav Leszczinski fut arrivé de France assez tôt à Varsovie, il ne put cependant soutenir ses droits. S'étant retiré à l'approche des troupes russes, il se rendit à Dantzick, où il fut assiégé. La nation affaiblie ne put l'appuyer; les secours venus de France furent insuffisants et Leszczinski, évitant la funeste issue du siége, parvint sous un déguisement à se sauver de Dantzick où, pressé par les assiégeants, il courait mille dangers. Ses partisans furent vaincus et plusieurs, familles ruinées par cet événement. La France déclara la guerre à l'Autriche pour soutenir Leszczinski. La guerre, qui ne fut pas de longue durée, eut lieu sur les bords du Rhin, loin de la Pologne; elle n'amena aucun résultat favorable à la Pologne. Auguste III resta en possession de l'état et Leszczinski reçut un faible dédommagement dans la possession viagère de la Lorraine et conserva toute sa vie le titre de roi de Pologne. Il régna sur la Lorraine en père, y laissant le plus doux souvenir de ses vertus.

197. Auguste III.

Pendant le règne d'Auguste III, la maison de Ketler, venait de s'éteindre en Kurlaud; les princes qu'on y plaça successivement furent élevés du consentement de la Russie ou imposés par elle. Le reste de la Pologne, continuait de jouir d'une paix profonde. Elle apprenait seulement qu'on faisait la guerre, en voyant passer les troupes qui traversaient son territoire allant combattre l'ennemi, ou retournant dans leur pays; ou par les enrôlements qu'on faisait parmi les Polonais, ou par les approvisionnements, ou par la fausse monnaie répandue en Pologne par le roi de Prusse Frédéric II, dit le grand. La Pologne s'estimait heureuse sous la domination Saxonne, au point qu'il était passé en proverbe et que l'on disait au temps des Saxons, desserrer la ceinture (61) La Pologne était, disait-on, comme une auberge (62) : où chacun pouvait entrer, faire du tapage et s'en aller. On disait que le désordre soutenant son existence, était son bonheur et son salut (63). Les diètes étaient à cet effet toujours rompues par l'opposition d'un seul *veto*. Dans les banquets, l'ivrognerie et les bravades grossières servaient à prouver que l'abondance régnait dans les ménages de la noblesse et qu'elle ne manquait pas de courage. Le verre à la main, on oubliait toutes les pertes, les contributions et les fourrages extorqués par des perfides voisins. Une partie des habitants, privée du droit de citoyen, vivait retirée, jouissant de sa modique fortune. La Pologne ressemblait alors à un homme infirme, dont les douleurs sont continues, et que la longue habitude des souffrances a rendu impassible, ayant engourdi sa sensibilité. Ainsi, les paysans, les bourgeois, les nobles même étaient indifférents à leur avilissement, aux insultes, aux maux dont ils étaient accablés. Cependant cette effrayante insensibilité commençait à diminuer, et l'on put prévoir qu'un changement allait s'opérer dans la nation

(Ici le lecteur pourrait continuer la lecture des considérations sur l'état politique de l'ancienne Pologne et sur l'histoire de son peuple, depuis le chap. 127, jusqu'à la fin).

(61) Zakrola Sasa, popuszczac pasa.
(62) Karczma zaiezdna ; cabaret-hôtellerie.
(63) Polska nierzadem stoï.

198. Les idées monarchiques se propagent en Pologne.

Plusieurs Polonais se retirèrent en France avec le roi Leszczinski; d'autres allèrent le voir dans la Lorraine au lieu de sa résidence; quelques-uns y firent leurs études à ses frais. Ces Polonais, de retour dans leur patrie, apportaient de nouvelles opinions, et des idées toutes différentes de celles qui constituaient l'état politique et social de leur pays. En France comme en Pologne, ils virent un roi, mais en Pologne, le roi était électif, présidait seulement la république, le sénat, les diètes, les états; son pouvoir exécutif était très-limité. En France, la monarchie était héréditaire et absolue, il n'y avait point de diètes, la puissance royale réunissait tous les pouvoirs et toutes les dignités émanaient d'elle. Le roi était entouré de ministres, de princes, de ducs, de comtes, de pairs, de maréchaux, de généraux, de chambellans, d'hommes de cour, toujours prêts à le servir; récompensés et comblés par lui de richesse, d'honneurs, de distinctions, d'ordres de cordons. Rien de tout cela n'existait en Pologne. Auguste II, poursuivi par Charles XII, institua l'ordre de l'aigle blanc; cet ordre se maintint contrairement aux institutions de la république, par abus, par la seule raison que l'esprit républicain de la noblesse fut étourdi, impuissant. Les idées monarchiques françaises se propageaient sans obstacle et trouvaient de jour en jour plus de crédit parce que le peuple noble, sans instruction, sans prévoyance, indolent, ne s'y opposait plus et ne pouvait comprendre ce qui était utile et nécessaire à la république.

199. Zaluski, Konarski (64).

Plusieurs Polonais sentant la nécessité de faire refleurir l'instruction dans la nation, deployèrent tout leur zèle en s'acquittant de cette tâche louable. Joseph André Zaluski,

(64) Cette partie succincte du précis, depuis le chap. 199 jusqu'à 222, se trouve développée avec plus d'extension dans le règne de Stanislav-Auguste.

évêque de Kiiov, mit tous ses soins à la fondation d'une bibliothèque pour laquelle il dépensa des sommes énormes. Afin de consacrer tous ses revenus à l'augmenter, il faisait une épargne rigide et se contentait souvent d'un morceau de fromage pour son repas. Il rassembla en effet un si grand nombre de volumes que sa bibliothèque surpassa toutes les bibliothèques particulières et se trouva au premier rang de celles de l'Europe à cette époque. Il la rendit d'abord publique et l'offrit ensuite en don à la nation. Stanislav Konarski, de l'ordre des piaristes, s'efforça d'améliorer l'instruction. Il fonda à ses frais un collége pour la jeunesse noble, à Varsovie. Il lutta avec une hardiesse constante contre de terribles obstacles et contre les préjugés; il combattit le goût dépravé dans la littérature, la mauvaise méthode d'enseignement, le désordre dans la république, le *veto*, et la scandaleuse rupture des diètes. L'émulation scientifique qui existait entre deux ordres, celui des piaristes et celui des jésuites, échauffa le zèle des adversaires ; les attaques contre les abus qui s'étaient introduits dans la république blessèrent l'amour-propre de la noblesse. Cependant, par leurs efforts, l'éducation prit une marche plus animée et plus régulière, non-seulement dans les écoles des piaristes, mais encore dans celles des jésuites ; et dans toutes les autres institutions, on recommençait à former des citoyens. L'éducation, placée sur le chemin du progrès et de l'amélioration, allait aussi servir à la propagation des idées monarchiques françaises.

200. Les princes Czartoryski.

Plusieurs familles puissantes reconnaissant combien la république était désorganisée, pensaient à rétablir l'ordre et à y introduire des réformes salutaires. Mais leurs idées ne s'accordaient pas: les uns voulaient de promptes mesures d'amélioration, les autres en voulaient des modérées; d'une part on prétendait introduire tout-à-coup des changements importants, d'une autre part on voulait suivre une marche lente et progressive. A ces idées généreuses s'alliait l'ambition de prévenir les autres par ses services envers la patrie. Michel, prince Czartoryski, chancelier de Litvanie, et Auguste, son frère,

palatin de Russie, entreprirent de presser la marche des réformes, et de changer la république en une monarchie bien organisée. Dans cette intention, ils firent de grandes dispositions, s'attendant à rencontrer des obstacles immenses du côté des Radzivill, des Potocki et de la plus grande partie du peuple noble. Sans se décourager toutefois, ils formèrent des liaisons avec la Russie, afin de faire le premier pas avec plus de succès. Cette conduite indisposa encore plus leurs adversaires. Sur ces entrefaites, Auguste III étant mort, le trône resta vacant. Les troupes russes entrèrent dans la Pologne, occupèrent Varsovie. et s'avancèrent même sur la rive gauche de la Vistule.

201. Convocation.

Les deux partis contraires se rendirent en armes à la diète de convocation. La salle de la chambre des nonces était pleine d'hommes armés. D'après les anciennes règles, le maréchal de la dernière diète ouvrait la diète suivante. Le vieux maréchal, Adam Malachovski, devait remplir cette fonction. Un petit nombre de nonces rassemblés attendait depuis longtemps son arrivée. Pendant ce temps, Mokranovski, nonce de Bielsk, prépara au nom des absents un acte de protestation et de rupture de la diète. Enfin, le vieux Malachovski, si impatiemment attendu, entre et s'avance au milieu de la chambre, tenant son bâton de présidence baissé. Aucune menace ne l'effraie, ne peut ébranler sa fermeté. Sans le relever, il déclare s'opposer à toutes mesures indignement préparées, il annonce qu'il va emporter le bâton de président, puisque les lois sont sans force et la liberté insultée par la violence et les troupes étrangères. Aussitôt il s'éloigne de la chambre précédé de Mokranovski, et se frayant un passage à travers la foule, il sort de l'enceinte du château. Ainsi la diète fut rompue, et toutes les formes de la rupture observées. Cependant le parti le plus fort resta dans la salle, proclamant pour maréchal le prince Adam Czartoryski fils d'Auguste; et forma une confédération qui devait continuer la diète, diriger l'élection du roi et exécuter les réformes. Jean-Clément Branicki, hetman, Charles

Radzivill et les autres membres de l'opposition poursuivis, s'apercevant qu'il leur était impossible de lutter contre des forces supérieures, se retirèrent du pays et laissèrent aux adversaires le champ libre pour continuer leurs plans sans obstacles.

202. Election.

Les états s'assemblèrent pour l'élection, comme à l'ordinaire, entre les villes de Varsovie et Vola, sur le champ destiné à cette cérémonie. Au centre du champ, un hangar fut construit, où le sénat se placa dans l'ordre prescrit. A côté, une place plus spacieuse fut destinée aux nonces terrestres, dont l'assemblée portait le nom de cercle, kolo. Le terrain occupé par les membres des deux chambres fut enceint d'un fossé et d'un rempart carré oblong, ayant trois portes, l'une à l'ouest pour la grande Pologne, l'autre au midi pour la petite Pologne, la troisième, à l'est pour la Litvanie. Aux alentours du rempart, des tentes furent dressées pour la noblesse et les députés de sept villes principales, qui s'y réunissaient dans l'ordre des palatinats, relativement aux trois portes des trois provinces. Après la messe du matin, célébrée dans l'église paroissiale de St-Jean, à Varsovie, le primat, comme chef de l'état, l'inter-roi, remplaçant la haute autorité royale, se rend au champ d'élection dans un carrosse à six chevaux, précédé de sa cour, de son crucifix, c'est-à-dire, d'un prélat à cheval, tenant la croix primatiale, et de son maréchal, dont les fonctions étaient toujours remplies par un sénateur castellan. Les sénateurs, les nonces et l'état équestre le suivent, déployant le faste accoutumé à une semblable occasion. Tout le cortége arrivé sur le lieu, chacun se rend à sa place, tant dans l'enceinte du rempart que sous les tentes palatinales. Personne n'ignorait que la cour de Pétersbourg et celle de Berlin proposaient pour roi Stanislav-Auguste Poniatovski, écuyer de la table (stolnik) du grand duché de Litvanie. L'amitié de son père avec le roi Leszczinski, ses liens de parenté avec la famille de Czartoryski, Stanislav-Auguste étant fils de la sœur de Michel et d'Auguste Czartoryski; et surtout les faveurs de l'impéra-

trice Catherine II, et la recommandation des cours étrangères étaient des motifs suffisants et assez puissants pour lui gagner les dispositions des électeurs. Après le chant de l'invocation à l'Esprit-Saint chanté par le primat, et au signal que celui-ci donne, les sénateurs et les nonces terrestres se retirent vers les citoyens de leurs palatinats, qui étant sortis de leurs tentes, se rangent sous leurs bannières respectives. Le primat monte à cheval, fait le tour des palatinats, demandant successivement à chacun quel roi il désire avoir. Unanimement tous les palatinats votent pour Stanislav-Auguste, ou donnent leur consentement à son choix. Alors le primat proclame le nom du roi Stanislav-Auguste, et le grand-maréchal de la couronne annonce son élection aux trois portes du camp. On chante ensuite le *Te Deum*, qui termine les cérémonies de l'élection. Quelques jours après, Stanislav-Auguste jura les *pacta conventa* et se prépara à son couronnement.

203. Réforme, concorde.

Les lois qui devaient réformer la république étant arrêtées par les états à la diète de convocation, sans la participation du roi, on les présenta avec différentes autres décisions à la diète du couronnement où elles furent ratifiées et où de nouveaux réglements furent décretés. La république, conformément à ces décrets, reconnut aux souverains de la Prusse et de la Russie, les titres de roi et d'empereur qu'elle leur contestait; elle borna le pouvoir des hetmans et des maréchaux; limita les effets du *véto*, accorda au roi un pouvoir exécutif plus étendu. Dans la diète du couronnement, on donna le titre de prince à la famille royale. Bientôt après, le roi institua l'ordre de Saint-Stanislav, et organisa sa cour d'une manière très-brillante; il établit l'école militaire des cadets et une fonderie de canons; il ouvrit l'hôtel des monnaies. Son règne commença sous les plus beaux auspices. Jean-Clément Branicki, revenu dans sa patrie, se retira dans sa résidence, à Bialystok, où il mena une vie retirée. Les autres personnages contraires à l'élection du roi, revinrent aussi et reconnurent son autorité. Mais ce calme et cet

accord ne durèrent pas long-temps; et comme dans un beau jour on aperçoit les indices de l'orage, on vit se multiplier des causes de discorde qui ébranlèrent le trône de Stanislav-Auguste.

204. Confédération de Radom.

Les cours de Pétersbourg, de Berlin et d'autres puissances présentèrent des notes par lesquelles elles demandaient de réintégrer des dissidents dans leurs droits de citoyen qu'ils possédaient autrefois. L'ambassadeur de Russie, Repnin, exigea la dissolution de la confédération des princes Czartoryski et le rétablissement du *véto* dans son ancienne vigueur. On se conforma à sa volonté. Quant aux dissidents, plusieurs d'entre eux, impatients de presser leurs affaires, cédaient aux suggestions des étrangers et commençaient à former des confédérations sous la protection des puissances voisines. Stanislav Brzostovski, les autres mécontents et adversaires du roi et des Czartoryski, formaient aussi des confédérations auxquelles la cour de Pétersbourg offrit son appui. Charles Radzivill se laissa séduire par les instances de Brzostovski, revint en Pologne et se joignit aux confédérés. Le prince Repnin tâcha, avec sa politique rusée, de rapprocher les esprits turbulents de tous les mécontents et réussit à réunir toutes les confédérations, quelles que fussent leurs opinions, dans une seule confédération dite de Radom, sous les chefs de Brzostovski et de Radzivill. Alors il agit impérieusement, imposa à cette confédération la garantie de l'impératrice Catherine II et obtint l'adhésion du roi; par conséquent une réconciliation forcée des mécontents avec lui. Il soumit par ce moyen la confédération de Radom et le roi, qui désormais furent dociles à toutes ses volontés. Les confédérés convoquèrent une diète à Varsovie, pendant laquelle Repnin, éprouvant une opposition vigoureuse dans la question des dissidents, employa une violence extrême. Il fit arrêter quatre des plus ardents, ceux qui soulevaient des obstacles, particulièrement dans le sénat, savoir les trois sénateurs Soltik, évêque de Krakovie, Joseph-André Zaluski, évêque de Kiiov, Venceslav Rzevuski, palatin de

Krakovie, et son fils Sévérin, et ils furent, sous une forte escorte russe, transportés de Varsovie au fond de la Russie.

205. Confédération de Bar.

Les dissensions qui travaillaient la cour et tout le pays multipliaient le mécontentement, et l'issue de la confédération de Radom exaspérait les esprits les plus ardents. Les uns se plaignaient qu'ils étaient trompés par la Russie, les autres se fâchaient contre le roi dont ils accusaient la soumission aux Russes, tous étaient révoltés de la violence et de l'outrage portés aux lois et à la liberté. On commença à former des confédérations afin de délivrer le pays du joug des étrangers, d'assurer son indépendance et de sauver la religion. Celle de Bar fut la plus célèbre, toutes les autres s'y réunirent et firent à la Russie une guerre opiniâtre. Plusieurs Pulaski, surtout Kazimir, évêque de Kamieniec, Adam Krasinski, en furent les principaux moteurs. L'évêque implora les secours de plusieurs puissances, mais ceux qu'il parvint à obtenir furent très-faibles Il trouva tous les états fatigués des guerres précédentes et dirigés par une politique égoïste. Les derniers traités avaient apporté de si grands changements dans leurs relations politiques, que la France se trouvait intimement alliée avec l'Autriche. L'Autriche offrait un refuge aux confédérés, qui, essuyant des revers, se retiraient en Hongrie ou en Silésie. La France leur envoyait des secours insuffisants et non avoués. La Turquie seule fit la guerre à la Russie, une guerre qui bientôt se termina à son propre désavantage et ne fut pas d'une grande utilité aux confédérés.

206. Guerre. Les Pulaski.

Les opérations militaires de la confédération de Bar s'étendaient dans toute la Pologne et dans la Litvanie. Les troupes russes stationnées autour de la capitale empêchaient la jonction des confédérés avec l'armée nationale, qui resta inactive. La guerre traîna en longueur. Les confédérés, dont

le nombre montait quelquefois à 8,000 combattants, étaient mal organisés, tandis que la Russie se servait de l'armée disciplinée. Cependant les chances vacillantes tinrent l'issue de la guerre long-temps indécise. Kazimir Pulaski était le plus actif, malgré les adversités dont il éprouvait les conséquences, il remportait le plus de succès et prolongeait la lutte plus long-temps que les autres. Il avait perdu son père et ses frères. Son père, auteur de la confédération, avait été calomnié et soupçonné de trahison par les confédérés; il mourut en prison. Kazimir, profondément affligé de cet événement, redoubla d'activité, voulant prouver par son dévouement son attachement inviolable à la patrie, toute sa sincérité, et réhabiliter la mémoire de son père, si injustement outragée. Par cette conduite admirable, il remplit la volonté de son père. Il combattit avec constance jusqu'à la fin, et lorsque la cause des confédérés fut affaiblie et désespérée, on le vit encore défendre Czenstochova jusqu'à la dernière extrémité. Aux malheurs et au mauvais résultat de la confédération, contribua beaucoup l'enlèvement du roi, qui n'eut pas de succès.

207. Enlèvement du roi.

La confédération inspirée par son secrétaire Bohusz, déclara le trône vacant, et un certain Stravinski remit au roi, dans son château de Varsovie, un acte qui le citait à comparaître devant le tribunal de la confédération. Ce même Stravinski conçut le projet hardi d'enlever le roi. Il obtint le consentement de Pulaski, la vie sauve au roi et Stravinski l'assura par des serments de ne point attenter à la vie du prince, ne voulant pas donner l'exemple d'un crime, jusqu'alors inouï dans les fastes de la Pologne. Avec quelques associés capables de tout entreprendre, il se plaça en embuscade à Varsovie, près de la rue du Miel (Miodova) et lorsque le roi, revenant de la soirée qu'il avait passée chez son oncle, le prince Michel Czartoryski, se dirigea vers son château, entouré des gens de service et portant des torches, Stravinski sortant tout-à-coup de la rue des Electeurs (Elektoralna), attaqua le carrosse royal vis-à-vis de l'église des Capucins.

Le roi s'évada de son carrosse au milieu des coups de pistolet que tiraient les assaillants et voulut se réfugier dans le palais de son oncle Michel. Mais les portes étant déjà fermées, ce fut en vain qu'il frappa de toutes ses forces. Les confédérés, attirés par le bruit, le saisirent près de cette porte, l'enlevèrent au milieu de leurs chevaux, et le conduisirent, légèrement blessé, au-delà des remparts et des védettes russes. La profonde obscurité de la nuit fit que les confédérés s'égarèrent et se perdirent de telle sorte, qu'un seul d'entre eux, Kuzma-Kosinski, se trouva rester auprès du roi qui réussit à le persuader qu'il était son souverain et qu'il devait le respecter. Kuzma ayant donc changé d'avis, se dirigea vers un moulin où le roi put se reposer en sécurité et se rendre à son château dans la même nuit. Cet événement refroidit plusieurs confédérés et attira des plaintes contre la confédération.

208. Cordons sanitaires. Diète de délégation.

Ce dernier événement arriva à l'époque où les puissances étrangères cessèrent de soutenir la confédération, et lorsque les états limitrophes conçurent le projet de mettre fin à cette guerre qui durait depuis plusieurs années et de resserrer les frontières de la Pologne. L'Autriche et la Prusse étendirent leurs cordons sanitaires bien avant dans la Pologne, sous prétexte de se garantir contre la peste, et proclamèrent en même temps de longs manifestes prouvant leurs droits à différentes provinces polonaises. Les membres de la confédération qui restaient encore sous les armes, se dispersèrent dans les pays étrangers. Kazimir Pulaski disparut de Czenstochova et se retira en Amérique, où il périt dans une bataille. De tous les confédérés, le brave Zaremba fut le seul qui manifesta ses regrets et son repentir aux autorités russes. La diète convoquée en 1773, devait entrer en arrangement avec les puissances limitrophes et prononcer sur leurs prétentions. Elle se réunit, mais en trop petit nombre. On devait, au moment de l'ouverture, choisir un maréchal, d'après les formalités voulues par la loi. Mais Adam Poninski se présente et déclare prendre lui-même le bâton de maré-

chal et ouvrir la séance. Plusieurs nonces de Litvanie, et principalement Reiten, Korsak et quelques autres s'y opposent et élèvent une résistance intrépide et inébranlable. Ils ne purent cependant empêcher que leurs collègues réunis dans la maison de Poninski, ne formassent une confédération qui les jugea comme rebelles et les éloigna de la séance. Elle choisit ensuite une délégation qui devait remplir les fonctions de la diète.

209. Premier démembrement. Constitution.

Par le premier démembrement, la Prusse s'empara de la Prusse royale, à la réserve de Dantzick et de Thorn et de tous les districts situés aux alentours de Notec. L'Autriche se mit en possession de la Russie rouge, d'une partie de la Podolie et de la petite Pologne, jusqu'à la Vistule. La Russie retint pour son compte Polock, Vitepsk et Mscislav jusqu'au Dniepr et jusqu'à la Dzvina. La même diète prescrivit une nouvelle constitution. Le *liberum veto* conserva sa force, le pouvoir du roi fut restreint, on lui adjoignit un conseil permanent. Cette constitution de la république fut garantie par la Russie, et l'intégrité de la Pologne assurée par les trois puissances limitrophes. La même diète de délégation nomma aussi une commission d'éducation qui rendit à la nation de très-grands services. Les jésuites étant supprimés à cette époque, plusieurs écoles qu'ils dirigeaient allaient disparaître avec eux, et les biens immenses qu'ils possédaient devenir nationaux. La diète destina tout ce qu'ils avaient possédé au profit de l'instruction, et l'on confia la direction des études et de ces biens à une magistrature particulière, nommée commission d'éducation.

210. Tranquillité, industrie, administration.

Depuis la chute de la confédération de Bar et la fin de la diète de délégation, on jouit d'une tranquillité parfaite. Mais bien que les troupes de la Russie eussent évacué la Pologne, cette puissance y exerçait toujours son influence, à tel point qu'on ne pouvait rien se permettre sans son

autorisation. Elle surveillait particulièrement la constitution, tout ce qui tenait à la politique, et les intérêts de quelques individus qui lui étaient voués. Elle laissait du reste à la Pologne la liberté entière de faire tout ce qui lui paraissait utile à l'amélioration et au bien-être du pays. Diverses entreprises se formèrent pour relever le commerce, l'industrie et l'agriculture ; on créa des banques, on négocia et l'on spécula dans le commerce. Le canal d'Oginski et celui de Muchaviec étaient creusés ; les fabriques s'élevaient, le nombre des artisans augmentait. Le trésorier Tyrenhaus établissait en Litvanie d'importantes manufactures. Plusieurs grands seigneurs assuraient à leurs sujets, c'est-à-dire aux paysans, la propriété, les émancipaient, amélioraient ainsi leur état et garantissaient leur liberté. Ce bon exemple donné à la noblesse pouvait contribuer beaucoup à la prospérité du pays : mais il était difficile de triompher des préjugés aussi rapidement. On sentit le besoin d'une législation ; le projet en fut rédigé par André Zamoïski, homme de grand mérite, citoyen vertueux, et d'une probité irréprochable. Il se trouva cependant des envieux qui, dans la diète, à laquelle le projet fut présenté, parvinrent à le faire rejeter sans qu'on le discutât. L'opposition élevée contre lui provenait en grande partie de ce qu'il voulait que les paysans fussent régis par les mêmes lois que les nobles leurs maîtres.

211. Lumières. Mœurs.

Peu à peu les préjugés s'affaiblissaient ; les superstitions devenaient l'objet du ridicule ; les lumières se répandaient dans la nation. Il était facile de voir, sous certains égards, l'amélioration des mœurs. Les excès dans la boisson devenaient plus rares, on évitait les rixes et les bravades. Dans les manières on était plus facile, plus dégagé, moins sévère. Les hommes âgés n'exigeaient plus des jeunes gens cette soumission extravagante qui gênait excessivement, ils se contentaient du respect que tout homme âgé est en droit d'attendre de la jeunesse. Dans les cercles, des manières plus élégantes se joignaient à l'antique gravité et à l'urba-

nité nationale et républicaine. On remarquait que les mœurs françaises ne cessaient de produire sur la nation une très-grande influence. L'ancien costume polonais n'était déjà plus de mode; on voyait un plus grand nombre de redingotes ou surtouts et d'habits à la française, moins lourds que ceux dont on faisait usage auparavant. Les femmes négligeaient les jupes à baleines et les robes énormes; elles adoptaient des modes plus legères , plus commodes et plus agréables. On s'attachait davantage au simple et au naturel. On mettait plus d'importance à meubler les appartements. Sur les meubles d'une construction plus simple, on voyait moins de fleurs de fantaisies et d'incrustations qu'auparavant : les plus élégants étaient en acajou. Avec les modes françaises, les voitures changèrent aussi de forme; la garniture, la construction, les ressorts, ayant été perfectionnés, rendirent plus commodes les carrosses, les calèches, les carioles. On pouvait déjà se procurer une voiture beaucoup plus facilement, aussi l'usage en devint-il plus général. Stanislav-Auguste lui-même et les hommes qui fréquentaient sa cour contribuèrent à toutes ces améliorations et au perfectionnement du goût.

212. Histoire nationale. Langue polonaise.

Le roi aimant les études, sachant en apprécier l'importance, donnait une grande impulsion à la culture des lettres et des sciences, et à tout ce qui pouvait contribuer à propager les lumières. Bien que les coutumes françaises se mélassent aux habitudes nationales, bien qu'on lût un grand nombre d'ouvrages français, la nationalité et la langue polonaise, n'obtinrent pas moins de chaque citoyen une prédilection et un soin tout particulier. On s'appliquait à rechercher les faits nationaux, et le roi désirant voir les fastes de la nation éclaircis et bien expliqués, chargea Naruszevicz de donner tous ses soins à la rédaction de l'histoire du pays. Plusieurs auteurs s'occupèrent aussi de l'histoire nationale. Au lieu de l'ancienne coutume de mêler le français où le latin au polonais , on reprit dans la conversation l'usage exclusif de la langue polonaise, pure

et correcte. A la cour, comme dans les sociétés particulières, la langue se perfectionnait et devenait sous la plume d'écrivains nombreux et habiles, plus polie, plus gracieuse. On avait plusieurs poëtes célèbres, Krasicki, Trembecki. La tribune des deux chambres, était illustrée par des talents oratoires et un langage mâle et plein de dignité. La même perfection prédominait dans la rédaction des actes publics. Les sciences dans les écoles étaient enseignées en langue nationale. On y enseignait le latin, mais avec une méthode déjà plus facile et plus fructueuse, et on y traitait des connaissances variées. La commission d'éducation qui organisait les écoles séculières, pour donner un plan d'éducation, trouvait un grand appui dans le zèle des piaristes. Le principal objet de l'instruction était de former des citoyens vertueux et utiles à leur patrie. Ces écoles produisirent en effet plusieurs hommes devenus capables de bien servir la république, et leur nombre s'accrut de jour en jour. La Pologne ayant augmenté ses forces, animée d'un nouveau sentiment, se prépara à de nouveaux efforts.

213. Relations politiques des puissances.

On devinait, en général, les projets secrets de l'impératrice Catherine II sur la Turquie. Stanislav-Auguste, fit un voyage à Kaniov pour voir cette impératrice, et il éleva à son retour une statue équestre de Jean Sobieski terrassant les Turcs. On pensait qu'il prendrait part à une guerre contre eux. Mais les Polonais n'avaient aucun motif de faire la guerre aux Turcs qui, restant fidèles aux traités, ne donnaient aucun prétexte de les rompre. La Russie était en guerre avec la Suède et la Turquie, et son agrandissement éveilla l'attention de quelques puissances. La Prusse et l'Angleterre, voulant y mettre un terme, cherchèrent à engager la Pologne à accéder à leur plan; et par conséquent à lui faire rompre ses traités avec la Russie, à se débarrasser de la garantie violemment imposée, et à recouvrer son indépendance.

214. Diète de quatre ans.

L'époque de la diète arriva, en 1780, dans des conjonctures aussi favorables. Elle fut ouverte sous les chefs des maréchaux, Stanislav Malachovski et Kazimir Sapiéha. Pour préserver les délibérations de la rupture, on forma une confédération diétale. Le roi et plusieurs seigneurs étaient d'avis de ne pas rompre avec la Russie. Mais le roi changea d'opinion et se lia avec le parti patriote, beaucoup plus nombreux, qui avait une prépondérance dans la diète. La confiance depuis long-temps chancelante et mal assise entre l'esprit national et le roi fut rétablie, de sorte qu'on répéta que le roi était avec la nation, et la nation avec le roi. Un traité fut conclu avec la Prusse, qui assura, en cas de nécessité, des secours suffisants. Cependant, le parti Branicki, appelé ainsi à cause du nom de son chef, le hetman Xavier Branicki, présenta une vive opposition et persista dans son attachement à la Russie. Ce parti, par ses contestations, faisait prolonger les travaux de la diète, absorbait un temps précieux par de vaines discussions, inventait de petites questions sans importance, suscitait mille embarras. C'est ainsi que par des procédés inouïs la diète se traîna plusieurs années, et par des machinations honteuses l'exécution des lois même devint très-difficile; c'est ce que prouva particulièrement l'organisation de l'armée. On avait décrété une levée de 100,000 hommes, et l'on réussit à peine à en rassembler 60,000, encore leur équipement de guerre n'était-il pas au complet.

215. Lois. Trône héréditaire. Le nombre des nonces est doublé.

Cette diète confédérée qui dura quatre ans, sans interruption, fut la plus longue, car les autres n'avaient duré que quelques jours ou quelques semaines. Aucune diète ne fit autant de lois, de réglements, que celle-ci : aussi fut-elle appelée la diète de quatre ans, où la grande diète. On y établit l'impôt sur les biens fonciers des nobles, la dîme; le *véto* fut supprimé, c'est pourquoi on considéra les confédérations comme inutiles et on les abolit. On déli-

béra sur la question de l'hérédité du trône, et on pensa à nommer un successeur à Stanislav-Auguste. La solution sur une prérogative aussi importante et si opiniâtrement défendue, jusqu'à ce jour, par la noblesse, fut renvoyée aux diétines des districts. Deux ans s'étaient écoulés depuis l'ouverture de la diète. D'après les réglements, une autre diète devait avoir lieu. Les diétines allaient se réunir pour choisir de nouveaux nonces à la diète ordinaire. Dans ces diétines de 1790, on prononça sur la succession et l'hérédité du trône. Jamais en aucun temps on n'avait osé discuter sur ce principe que les nobles défendaient comme leur plus précieux privilége : mais alors, les opinions étaient changées à tel point, et le consentement à la monarchie était si général, que d'un commun accord toutes les diétines sanctionnèrent l'hérédité du trône, et l'électeur de Saxe, petit-fils d'Auguste III, fut désigné comme successeur de Stanislav-Auguste. Les nonces nouvellement élus se rendirent à Varsovie, et se réunirent aux anciens. C'est pourquoi le nombre des nonces terrestres se trouva deux fois plus grand pendant le temps que la diète continua à siéger encore.

216. Constitution ou statut gouvernemental.

L'affaire la plus importante était de promulguer et de sanctionner la constitution qui prit le nom de statut gouvernemental (65). Elle rendait le trône héréditaire; la religion catholique était dominante; la liberté religieuse assurée aux dissidents; l'intégrité des droits de la noblesse garantie; l'état bourgeois assimilé à celui de la noblesse, devait avoir ses députés à la diète. Les paysans devaient être mis sous la sauve-garde de la loi commune et leur liberté individuelle assurée. La souveraineté du peuple est manifestée par la diète, et toute la législation est conservée par les diètes; le pouvoir judiciaire est indépendant; les autres

(65) Voyez analyse et parallèle des trois constitutions polonaises de 1791, 1807, 1815, traduites en français par Erasme Rykaczevski, Arras 1833.

219. Faiblesse de la Pologne.

Un homme infirme ne peut pas se rétablir de suite ; il recouvre ses forces lentement, et s'il veut prématurément se lever de son lit, souvent il retombe dans une maladie plus grave et quelquefois il trouve la mort. Sous certains égards, on pourrait appliquer cette remarque à la Pologne. Voulant se relever, elle faisait des efforts réitérés, ayant chaque fois moins de pays à sa disposition, moins de population et de ressources. L'armée qui lui restait, déjà diminuée, devait être en partie congédiée. Dans cette perplexité, on voyait encore les fortunes d'un grand nombre de citoyens délabrées; les banqueroutes, la décadence du crédit, la diminution de la valeur des biens fonciers, venaient contribuer encore à la ruine. Ceux qui pensaient à l'insurrection, animés des plus généreux sentiments et pleins de devouement, ne comptaient pas les forces matérielles, tant ils étaient préoccupés de leurs devoirs envers la patrie. Ils choisirent pour chef Kosanseko, élève de l'école militaire des cadets, à Varsovie ; il avait acquis une expérience honorable dans la guerre de l'indépendance de l'Amérique. De retour dans son pays, il se couvrit de gloire dans l'affaire de Dubienka , gagna la confiance de la nation et se voua à sa défense.

220. Insuffisance des moyens dans l'insurrection.

Les premières démarches pour donner le signal de l'insurrection, faites par Byzevski et Jean-Henri Dambrovski, restèrent sans résultats. Peu après Madalinski, ne voulant pas licencier sa brigade, se dirigea des environs d'Ostrolinka vers Krakovie, où le drapeau de l'insurrection fut levé. On y prit pour mot de ralliement : Liberté, intégrité et indépendance; et on nomma Kosciuszko pour chef. Une victoire remportée près de Raclavicée, fut suivie des insurrections de Varsovie, de Samogitie, et celle de Vilno, sous la conduite de Jasinski ; plusieurs détachements militaires, que leurs postes éloignaient et isolaient parvinrent à se rapprocher et à se réunir. Malgré tous ces succès, l'armée

était trop peu nombreuse, les armes et les munitions insuffisantes. On ne pouvait plus compter sur le ban de la noblesse, tombé en désuétude. On manquait de soldats que l'on remplaçait par des paysans armés de faulx et de piques; mais bientôt on se plaignit de ce que l'on arrachait le peuple à son labeur, car l'agriculture en souffrait. Il y en eut qui sacrifièrent tout dans cette occasion et qui déposèrent d'immenses offrandes sur l'autel de la patrie; mais il y en eut beaucoup plus, qui, par leur position éloignée, ne purent partager le dévouement des autres et qui se montrèrent indifférents ou même contraires à ce mouvement national.

221. Succès vacillant. Des dissidents agitent les esprits.

Près de Szczekociny, Kosciuszko essuya une perte où il apprit qu'il avait à combattre, non-seulement les Russes, mais aussi les Prussiens; Krakovie tomba dans les mains des ennemis et fut occupée par eux. L'action commença à se renfermer aux environs de Varsovie, assiégée par les Russes et les Prussiens. La capitale se trouvait à la veille d'une disette, lorsque le soulèvement opéré dans la grande Pologne par Mnievski et soutenu par Jean-Henri Dombrovski et Madalinski, fit une diversion salutaire qui décida le roi de Prusse à se retirer avec toute son armée des murs de Varsovie. En même temps des renforts très-considérables arrivèrent aux Russes, une nouvelle armée se rapprochait et menaçait d'un autre côté. Dans ces conjonctures difficiles, les inquiétudes et l'animosité agitaient les esprits, les opinions et les partis se divisaient. Une fermentation pénible se faisait sentir à Vilno, mais beaucoup plus à Varsovie. Le peuple de Varsovie, excité contre les détenus politiques, fit pendre ceux dont la sentence était prononcée, et plusieurs autres sans même attendre leur jugement. Ceux qu'on accusait d'avoir poussé le peuple aux excès, appartenaient au parti qu'on jugeait être porté à la violence et qu'on appelait hugoniste, parce qu'il avait pour chef Hugues Kollontay, un des membres du conseil suprême, dont le caractère remuant semblait favoriser la violence. Kosciuszko cherchait à calmer et à réprimer l'exaspération. Il éprouva beaucoup de chagrin en cette occasion.

222. Troisième démembrement.

Cependant l'insurrection touchait à son déclin. Vilno succomba devant les forces supérieures des Russes, Souvarov passa Brzésc et se dirigea pour se réunir avec le général Fersen. Kosciuszko, voulant empêcher cette jonction, fut vaincu par le général Fersen sous Macieiovicé, couvert de blessures, et fait prisonnier. Souvarov prit d'assaut le faubourg de Praga, en fit passer au fil de l'épée tous les habitants et occupa Varsovie par capitulation. L'armée polonaise, découragée, diminuait dans sa retraite vers Radoszicé et Konskie, où elle mit bas les armes. Le roi reçut l'injonction de se rendre à Grodno, où, à l'anniversaire de son couronnement, le 25 novembre 1795, il abdiqua. Les trois puissances limitrophes démembrèrent le reste de la Pologne, en 1796. Les rivières Pilica, Vistule, Bug et Niémen, servirent de frontières aux trois co-partageants excepté pour Varsovie qu'on adjugea au roi de Prusse. Les trois frontières se rencontraient à Nimierov. Le nom de la Pologne fut rayé de la carte géographique, et ne fut plus compté ni parmi les états, ni parmi les peuples. La Providence en avait disposé ainsi. On assigna pour domicile à Stanislav-Auguste Pétersbourg, où il mourut. L'empereur Paul lui fit des obsèques comme à un roi.



POLOGNE RENAISSANTE,

OU

HISTOIRE DE LA POLOGNE

DEPUIS SA CHUTE

POUR SERVIR DE CONTINUATION A SON HISTOIRE,

RACONTÉE PAR UN ONCLE.

POLOGNE RENAISSANTE

OU

HISTOIRE

DE LA POLOGNE

DEPUIS SA CHUTE,

POUR SERVIR DE CONTINUATION A SON HISTOIRE,

RACONTÉE PAR UN ONCLE;

Traduite par ÉRASME RYKACZEWSKI.

Vous ne sauriez empêcher qu'ils ne vous engloutissent, faites au moins qu'ils ne puissent vous digérer.
J.-J. ROUSSEAU, gouv. de Pol.

A LA JEUNESSE DE POLOGNE.

Il y a dix ans, j'écrivis l'histoire de la république de Pologne, en m'adressant à mes neveux. A cette époque, mon père vivait encore. Il expira au moment où le signal de l'insurrection enflammait le cœur des Polonais et les appelait à une vie nouvelle. Quelques-uns de mes compagnons d'émigration me disent qu'ils ont appris, d'un certain voyageur, que depuis quelque temps un de mes neveux

est mort. Pour les autres, c'est moi qui ai cessé de vivre. En vain je leur parlerais, en vain je leur écrirais : ma voix ni mes écrits ne leur parviendraient pas. Maître puissant rassasié de cruautés, possesseur de la terre qu'ils habitent, de l'air qu'ils respirent, de la lumière et des ténèbres qui passent alternativement sur leurs têtes, gardez toutes les avenues qui conduisent vers eux. L'entrée dans leur pays est donc fermée pour ma narration. Mais ma pensée unie inséparablement à ceux de mes compatriotes qui ont péri sur le champ de bataille, à ceux qui gémissent dans les prisons, ou qui sont allés chercher l'hospitalité dans des pays étrangers, se rattache par des liens indissolubles à la jeunesse polonaise : à celle qui a pu prendre part aux événements passés et à celle sur laquelle la patrie renaissante fonde toutes ses espérances d'avenir. Aucune puissance humaine ne saurait rompre ces liens de ma pensée. Or, en retraçant rapidement l'histoire de la Pologne, depuis la chute de la république, c'est à la nouvelle génération que je m'adresse. Je ne puis pas m'expliquer, comment, mais je le sais positivement, ma parole, ma narration lui arriveront. Ma pensée se gravera profondément dans votre mémoire, elle s'identifiera à vos âmes, chers enfants de l'infortunée Pologne: écoutez :

Le tableau de la Pologne renaissante, n'est qu'une suite de l'histoire de la république que j'avais racontée à mes neveux il y a dix ans. Il existe cependant quelque différence qu'on ne manquera pas d'apercevoir entre ces deux parties d'un même ouvrage; elles proviennent de ce que la première partie a été composée sous la hache de la censure, tandis que dans l'autre j'ai pu exprimer librement ma pensée. Cette seconde partie n'est pas non plus en rapport avec la première, quant à l'étendue, parce qu'ordinairement, dans

les événements contemporains, on ménage moins les détails.

Il y a encore eu une autre circonstance, qui m'a placé dans une position différente de celle où je me trouvais en retraçant les époques antérieures à la chûte de la Pologne. J'avais neuf ans quand la république fut morcelée pour la dernière fois : son histoire était donc en dehors de ma vie, les événements que j'avais à raconter étaient des faits accomplis comme les destinées de la république elle-même. La période actuelle *de la Pologne renaissante* qui se passe sous nos yeux n'est pas encore terminée. La vie de l'auteur, qui, pas plus que l'histoire, n'est arrivée à son terme, s'est mêlée à la chaîne des événements; elle y est enclavée comme celle de mes autres compatriotes qui en écouteront le récit. Le sort voulut encore que je me trouvasse dans ces derniers parmi les hommes qui ont été les principaux acteurs dans le mouvement national où qui ont été appelés à le diriger. Parmi ceux-ci, il y en a beaucoup dont l'opinion est opposée à la mienne, d'autres sont devenus mes ennemis personnels, et plusieurs m'ont voué une haine implacable qui se manifeste avec un aveugle acharnement. Or, il me fallait parler quelquefois de moi-même et plus souvent de mes adversaires. C'est une position toute particulière, dans laquelle je ne me trouvais pas en rapportant les événements des époques précédentes. C'est ce qui m'a obligé aussi à entrer dans plus de détails, et de développements. Si je les avais abrégés, le récit n'aurait pas paru assez clair. Il aurait peut-être fallu entrer encore dans de plus grandes explications, et je ne me serais pas embarrassé d'écrire plus longuement comme font les autres, attendu que les événements sont récents et qu'il n'est pas difficile de se les

rappeler : mais ce ne serait pas là cette courte narration que je confie aux vents de l'ouest, pour qu'elle puisse vous parvenir plus facilement, à vous, jeunesse de la Pologne.

Bruxelles, le 25 janvier 1836.



CINQUIÈME PÉRIODE.

DEPUIS 1795.

POLOGNE RENAISSANTE.

La Pologne est envahie et démembrée par des rois étrangers. La nation cherche les moyens de recouvrer son indépendance.

1. Convalescence.

Il ne vous sera point difficile de comprendre, mes chers enfants, pourquoi j'appelle la cinquième période de notre histoire, celle de la Pologne renaissante; vous verrez en même temps que cette période n'est pas encore terminée, parce que la Pologne n'a pas encore reconquis son indépendance. Avant de vous faire connaître les causes qui en retardèrent la renaissance, je crois devoir vous prévenir qu'il ne faut point comparer la Pologne mutilée, souffrante, opprimée, à un homme mort qui ne peut plus renaître, ni recouvrer la vie. Je l'ai comparée vers la fin de l'époque précédente à un malade. Aussi dans l'époque de la renaissance dont nous allons nous occuper, faut-il regarder votre malheureuse patrie comme atteinte d'un mal grave dont elle n'a pu jusqu'à présent se relever. Chaque effort qu'elle fait pour secouer les liens qui la retiennent est suivi d'une nouvelle rechute. Cependant tout donne lieu de croire que la Pologne va renaître plus belle et plus glorieuse, car vous savez que la maladie n'est qu'une lutte de la nature contre un principe vicieux, et que, victorieuse, elle ravive les forces par la guérison. L'histoire même de Pologne en

fournit quelques exemples. Dans les époques précédentes, plus d'une fois la Pologne était arrivée sur les bords de sa ruine, néanmoins elle n'a pas péri. Il y a huit cents ans, après l'expulsion de Rixe et de Kazimir, il s'en est peu fallu qu'elle ne fut totalement anéantie; et cependant, Kazimir, rendu à son pays, porta le nom de restaurateur, car il en a réuni les parties disloquées. Mais quoiqu'il parvint à guérir le mal de sa patrie, il ne lui rendit pas toute sa vigueur, et la Pologne continua toujours à faiblir sous les successeurs de Boleslav-bouche-de-travers. Trois cents ans plus tard arriva la seconde crise. La Pologne se vit de nouveau prête à se dissoudre, cependant elle reparut bientôt plus compacte et plus puissante, car les Polonais et leur chef Lokietek, confiants dans leurs forces, ne désespérèrent pas du salut de la patrie. Ce fut à cette époque qu'elle acquit en peu de temps une vigueur qu'elle n'avait jamais eue; sous le règne de Kazimir-le-grand et sous celui des Jagellons, ses forces s'accrurent plus que jamais, et elle parvint à l'apogée de sa grandeur et de sa puissance. Or, après avoir traversé ces périodes fatales qui se renouvelaient de temps en temps, elle redevenait plus forte et plus imposante qu'elle ne l'avait été avant ces affaiblissements périodiques.

2. La Pologne n'a pas péri.

Sous Jean-Kazimir, une foule de circonstances malheureuses ébranlèrent la Pologne jusque dans ses fondements. Sa ruine paraissait imminente. L'activité et la persévérance de la nation et de Czarniecki l'arrachèrent à une mort certaine. Mais le mal dont elle était minée n'ayant pas été détruit dans son principe, elle continua à dépérir, jusqu'à ce qu'enfin, sous le règne de Stanislav-Auguste, elle succomba sous un coup plus violent, au moment même où elle entreprenait de se guérir, de réformer les préjugés, les abus, les vices nombreux de son organisation sociale. Cependant elle survécut encore à cette dernière catastrophe, car les Polonais ne cessèrent de s'éclairer, de se corriger, de se consoler au sein des malheurs et de l'adversité, en répétant cet air patriotique : « La Pologne ne périra pas tant que nous

vivrons (1). » Non mes amis, votre patrie n'a pas péri et les quarante années qui se sont écoulées depuis qu'elle fut assaillie et déchirée par les rois voisins, forment une époque de renaissance qui se prépare par une suite d'améliorations sociales et d'un progrès continuel. Le moment de son entier rétablissement n'est pas éloigné, et ce sera vous qui recueillerez les fruits des travaux de vos pères et de vos aînés. Vous verrez renaître la Pologne, vous la verrez libre et indépendante dans ses anciennes limites. Quels seront les moyens d'y parvenir, vous le saurez en apprenant les diverses vicissitudes de ces quarantes dernières années, pleines de revers et d'infortunes, pleines de grandes actions et du plus grand dévouement. Le récit de tout ce qu'on a fait, de tout ce qu'on a souffert pour la patrie, serait trop long et je n'entreprendrai pas de vous retracer tous les détails de ce vaste et triste tableau. Quarante ans sont beaucoup dans la vie d'un homme; dans l'histoire d'une nation, ils ne forment qu'un court épisode. Moi qui vous parle, j'ai vécu du temps de notre ancienne république. Vous n'étiez pas encore venus au monde quand elle descendit au tombeau; mais vous la verrez ressusciter, plus jeune, plus belle, plus glorieuse. Vous connaissez plusieurs de ceux qui ont servi la patrie, et vous voudriez que leurs noms fussent signalés à la reconnaissance de la postérité dans le récit des événements de ces quarante dernières années. Moi aussi, je voudrais répéter les noms de tous ceux qui ont rendu quelques services à la patrie, mais cela dépasserait les limites que je me suis tracées. Aussi me bornerai-je à vous indiquer les principaux événements de cette époque, et ceux qui les connaissent pourront vous dire les noms de ceux qui ont bien mérité de la patrie, des patriotes que j'ai oubliés.

3. Captivité de plusieurs illustres citoyens (2).

Nous avons dit que la Pologne succomba peu de temps après le carnage de Praga. Les trois monarques voisins qui l'avaient envahie et subjuguée commencèrent à délibérer sur

(1) Jeszcze Polska niezginela, kiedy myzyjemy.

(2) *Jarry de Mancy* et *Léonard Chodzko*, tableau historique et chronologique des révolutions nationales de Pologne (méthode de

son sort, et avant qu'ils se fussent concertés sur le partage, ils firent arrêter et mettre en prison une foule d'illustres citoyens, en violant, à l'égard de plusieurs d'entre eux, les conventions les plus sacrées et les traitèrent comme s'ils étaient des sujets révoltés. On les envoya à Pétersbourg comme des criminels et on y incarcéra le général en chef Kosciusko, grièvement blessé; le poëte Niemcevicz, nonce à la diète et plus tard aide-de-camp du général en chef; le cordonnier Kilinski, conseiller municipal de Varsovie et colonel pendant l'insurrection; Ignace Potocki un des auteurs de la constitution du 3 mai, membre du conseil suprême, à qui Souvarov avait garanti la liberté au nom de la tzarine Catherine II, ainsi qu'à Zakrzevski, président de la ville de Varsovie, etc., etc. Le général Kopéc et plusieurs autres furent conduits en Sibérie et jusqu'au Kamtschatka. Les cachots de la Prusse reçurent Madalinski, Georges Grabovski et beaucoup d'autres. L'Autriche enferma à Olmütz et dans d'autres prisons, le général Zaïonczek; le piariste Kopczynski, auteur d'une grammaire polonaise; l'éloquent Stanislav Potocki, nonce à la diète; Hugues Kollontaï, ci-devant vice-chancelier de la couronne, le principal rédacteur de la constitution du 3 mai, ensuite membre du conseil suprême, et beaucoup d'autres. Ainsi, les trois brigands couronnés, non contents d'avoir envahi et morcelé le sol de la Pologne, se partagèrent ses plus illustres enfants et il se passa bien long temps avant qu'ils ne leur rendissent la liberté.

4. Emigration polonaise. République française.

Ceux qui échappèrent à cette dure captivité, se rendirent en Italie, en France et en Turquie. Nous allons les suivre dans leur long pèlerinage, pour voir ce qu'ils ont fait et ce

Lesage, (Las-Cases) 3.me édition, une feuille (jusqu'à avril 1832).

LéonardChodzko (et *Théodor Moravski*) précis rapide de l'histoire de Pologne, inséré dans le second volume du tableau de la Pologne de Malte-Brun, Paris 1830.

Antoine Ostrovski, biographie de Thomas Ostrovski, et l'esquisse

qu'ils sont devenus loin de leur patrie. S'étant retrouvés en Italie, en assez grand nombre, ils méditèrent sur ce qu'il leur restait à faire, tandis que d'autres, arrivés à Paris, cherchèrent à intéresser la république française à la cause de la Pologne. La France venait de sortir alors d'une grande révolution. Les Français, après avoir décapité leur roi, établirent une république fondée sur la souveraineté du peuple. Les monarques de l'Europe, craignant que les principes révolutionnaires dont la France était alors le foyer ardent, ne gagnassent leurs états, formèrent une alliance pour écraser les Français avec leur république, ce qui donna lieu à une guerre acharnée entre le despotisme et la liberté. Les rois avaient à leur disposition une centaine de millions d'habitants, et la France ne comptait que vingt-cinq millions d'âmes. Mais les Français trouvèrent en eux-mêmes des ressources si puissantes et une si grande énergie, qu'ils n'hésitèrent point à se mesurer avec un ennemi dix fois plus nombreux et le battirent dans plus d'une rencontre. Le monde étonné vit alors ce que peut le dévouement à une bonne cause. Les Polonais, dont la vieille république avait été détruite par des rois despotiques, espéraient de voir la jeune république triomphante de cette ligue de rois, leur tendre une main amie et prendre à cœur la cause d'un peuple opprimé. Bars, bourgeois de Varsovie, délégué à Paris par la diète constituante, fut le premier qui salua la naissante république française. D'autres émigrés ne tardèrent pas à arriver, et leur présence même sur un sol étranger, faisait pressentir à la jeune république le sort qui lui était réservé si elle ne voulait pas unir leur cause à la sienne. Mais pendant qu'ils se berçaient d'illusions sur la prochaine délivrance de leur patrie par une coopération étrangère, la république française, pour diminuer le nombre de ses ennemis, signa à Bâle, le 5 avril 1795, un traité de paix particulier avec le roi de Prusse, dans lequel on ne fit aucune mention de la Pologne.

des événements du pays, depuis 1795 jusqu'à 1817 (en polonais), Paris 1836.

Michel Oginski, mémoires de 1788 à 1815. Paris 1827, quatre volumes.

5. Dombrovski. Légions polonaises en Italie.

Parmi les émigrés Polonais, le général Jean-Henri Dombrovski se trouva dans une position singulière. Il avait servi autrefois dans l'armée saxonne et parlait mieux allemand que polonais ; il unissait à l'amour des richesses, de grands talents militaires. Le roi de Prusse, croyait pouvoir l'attacher à son service par l'appât de l'argent ; de leur côté les patriotes polonais comptaient avec confiance, que fidèle à la voix de la patrie, il irait consacrer ses capacités à la cause des nations. Aussi Dombrovski rejeta-t-il les offres du roi de Prusse, et se rendit à Paris, où il proposa au directoire exécutif de former des légions polonaises. Il y avait alors en France une loi qui défendait aux étrangers d'entrer au service de la république, ce qui fit que ce projet n'eût point de suites. Mais, comme la France alors très-puissante, créait d'autres républiques, elle recommanda la formation des légions polonaises à la république Lombarde, qui était connue aussi sous le nom de Cisalpine. Or, le général Dombrovski, signa le 9 janvier 1797, à Milan une convention, en vertu de laquelle les Polonais qui entraient dans la légion, devenaient citoyens de la république Cisalpine, en conservant toutefois leur langue et leurs couleurs nationales ; la république s'engagea à fournir tout ce qui serait nécessaire pour la formation et l'entretien des légions. Ainsi les émigrés Polonais prenaient un service étranger, mais ils le faisaient mûs par un sentiment de fraternité, qui unit tous les peuples et pour défendre une bonne cause, comme l'annonçait la devise qu'ils mirent sur leurs drapeaux : « Les hommes libres sont frères. » (4)

6. Espérances des légionnaires en Italie et des émigrés en Moldavie.

La formation des légions se faisait avec beaucoup de rapidité, car la première légion compta en peu de temps

(3) *Léonard Chodzko*, histoire des légions Polonaises en Italie, Paris, 1829, deux volumes. — Les Polonais en Italie tableau historique et chronologique, une feuille.

(4) Gli uomini liberi sono fratelli.

cinq mille et la deuxième trois mille combattants et leur nombre augmentait chaque jour. On fondait sur elle de grandes espérances qui devaient se réaliser d'autant plus vite, qu'on voyait l'Autriche engagée dans une guerre désastreuse avec la république française en Italie, où Bonaparte commençait à se signaler. Les émigrés accouraient de tous côtés; de jeunes Polonais qui avaient réussi à s'échapper du pays subjugué, abandonnaient leurs fortunes et leurs parents, pour venir combattre l'ennemi de leur patrie; ceux qu'on avait forcés de servir dans l'armée autrichienne, désertaient en masse pour s'enrôler sous le drapeau de la liberté. De cette manière les rangs des légions se remplissaient de nouveaux soldats et quoique dans le plus grand dénuement, ils le supportaient avec beaucoup de patience dans l'espoir d'un meilleur avenir. Le général Dombrovski conçut le projet d'entrer en Pologne par la Dalmatie et la Hongrie. Un grand nombre d'anciens militaires se réunissaient en Moldavie et entretenaient des relations tant avec les légionnaires qu'avec leurs compatriotes restés dans le pays. Mais les intrigues des diplomates et de quelques hommes incapables ou vendus, paralysant ces préparatifs des émigrés en Moldavie, firent évanouir toutes ces belles espérances. L'irruption de Denisko en Pokucie n'ayant pas réussi, compromit beaucoup d'habitants de la Pologne russe et autrichienne, et les exposa à être envoyés en Sibérie, où plongés dans les cachots de l'Autriche. Il s'en suivit aussi que le séjour de la Moldavie, fut interdit aux émigrés. Le projet de réunir la diète Polonaise à Milan n'eut pas de suite non plus. L'ancien maréchal de la diète Stanislav Malachovski, saisi avec plusieurs de ses compatriotes par le gouvernement autrichien fut emprisonné. Pendant que tous ces événements attristaient les Polonais, la campagne d'Italie touchait à sa fin. Mais ni les articles préliminaires, signés à Léoben le 18 avril 1797, ni le traité de paix, fait avec l'Autriche à Campo-Formio, ne firent mention de la Pologne.

7. Fin déplorable des légions en Italie.

La paix ne dura pas longtemps, et quand la guerre éclata de nouveau, les légions Polonaises trouvèrent l'occasion de se faire remarquer par leur bravoure; elles contribuèrent beaucoup à l'établissement de la république romaine et de la république napolitaine ou parthénopéenne, qui n'eurent qu'une existence éphémère. La Russie ayant envoyé Souvarov au secours des Autrichiens, la fortune abandonna les républicains. Les Français furent battus dans plusieurs batailles et les légions polonaises éprouvèrent avec eux de grandes pertes. La deuxième légion commandée par Vielhorski, ayant déjà perdu la moitié de son monde, entra à Mantoue, que les Autrichiens vinrent assiéger. Trop faibles pour se défendre longtemps, les Français furent forcés de capituler le 28 juillet 1799, et ils s'engagèrent par un article secret, à livrer aux Autrichiens leurs déserteurs, c'est-à-dire, les Polonais qui s'étaient échappés du service Autrichien, pour entrer dans la légion. Peu s'en fallut qu'ils ne fussent passés par les armes. Après la reddition de Mantoue, la deuxième légion tomba au pouvoir de l'ennemi et l'on n'en entendit plus parler. La première légion, partie de Naples sous le commandement de Dombrovski, fit sa jonction avec la grande armée, après avoir surmonté des difficultés inouïes, ayant à combattre l'exaspération générale du peuple italien, dans les pays soulevés contre les Français. A la bataille de Trébie; qui dura trois jours (17, 18 et 19 juin 1799), elle perdit plus de mille hommes; à celle de Novi (15 août), elle fut presqu'entièrement détruite. A la suite de ces désastres, la république Cisalpine, patrie adoptive des légionnaires, disparut pour toujours, et les débris de la légion se sauvèrent en France.

8. Nouvelles légions au service de la France.

Les Polonais sans se décourager par tant de revers, formèrent de nouvelles légions, non plus en Italie, mais en France; et cela, par suite des événements que nous allons indiquer. Pendant que la fortune semblait vouloir aban-

donner les Français, et qu'ils éprouvaient des échecs dans presque toutes les batailles, Bonaparte et une partie des forces républicaines étaient en Egypte. Rappelé en secret, il devait prendre le commandement d'un corps de réserve, qu'on s'occupait d'organiser; mais avant de se mettre à la tête de cette nouvelle armée, il renversa avec ses baïonnettes le gouvernement républicain, dans la journée du 9 novembre (18 brumaire) 1799; il établit le consulat et se fit proclamer premier consul. Il fit rapporter la loi qui défendait à la France d'avoir à sa solde des troupes étrangères, et autorisa la formation de nouvelles légions. Les débris de celles qui avaient péri en Italie, réunis à Marseille, devinrent le noyau de la légion principale sous le commandement du général Dombrovski. On en détacha une partie pour composer la légion du Danube, dont on donna le commandement au général Kniazievicz. Leurs rangs s'étant remplis en peu de temps, elles prirent part à la campagne qui venait de commencer, quand, après la défaite des Russes, Bonaparte gagna la célèbre bataille de Marengo, en ouvrant ainsi à Dombrovski, le chemin à travers l'Italie, tandis que Kniazievicz, avec la grande armée de Moreau, se dirigeait vers Vienne par la Haute-Allemagne. On conçut de grandes espérances, fondées sur les nouveaux succès de la France et l'on s'attendait cette fois, au moins, à voir la cause nationale se relever à l'aide des secours étrangers. Le général Dombrovski traçait, à travers la Bohême et la Moravie, la route de Pologne, mais ces flatteuses espérances s'évanouirent comme tant d'autres. Le traité de paix, signé à Lunéville le 26 janvier 1801, ne contenait aucun article relatif à la Pologne.

9. Les légions détruites pour la seconde fois. St-Domingue.

Ainsi, chaque nouvelle campagne faisait espérer aux Polonais qu'avec la coopération étrangère, la Pologne serait rétablie. Le chant que les légionnaires avaient composé loin de leur patrie exprimait cette pensée consolante, que Dombrovski les ramènerait un jour de l'Italie en Pologne (5).

(5) Marsz marsz Dombrovski z ziemi Wloskiéi do Polski.

Quelle fut donc leur douleur quand ils virent leurs illusions patriotiques se dissiper à chaque traité de paix, à chaque stipulation faite avec les puissances qui avaient démembré leur pays. Ce qui fut pis encore, c'est qu'après la paix de Lunéville, les légions polonaises, qui, en combattant avec les Français, avaient versé tant de sang et rendu à la France de si grands services, commençaient à lui être à charge. Le premier consul, qui aspirait déjà au pouvoir suprême voulut en tirer parti dans son intérêt personnel, les prendre à son service et s'en composer une garde. Dès que les ouvertures en furent faites, le général Kniazievicz donna sa démission, et il se manifesta un mécontentement général dans les légions. Le gouvernement consulaire voyant qu'elles refusaient de se soumettre à ses vues, en fit cadeau au nouveau roi d'Etrurie, après en avoir détaché quelques parties pour les partager entre les divers corps d'observation. Quoique réduites de moitié par le découragement qui s'était emparé de tous les esprits, leur présence même était un reproche vivant pour ceux qui avaient négligé de relever la cause de la Pologne, malgré tant de services rendus par les émigrés légionnaires. On résolut donc de les renvoyer de l'Europe. Le premier consul avait conçu le projet de réprimer l'insurrection des nègres de Saint-Domingue qui venaient de conquérir leur liberté. Il envoya pour cette expédition lointaine un corps d'armée français et y joignit la plus grande partie des légions polonaises. Toutes leurs protestations et la résistance qu'elles opposèrent ne changèrent rien au sort qui les attendait; menacées du feu de l'artillerie, elles furent embarquées à Gènes et à Livourne et s'en allèrent faire la guerre à des hommes libres qui n'avaient fait aucun mal aux Polonais ou à leur cause. Dans cette île de l'archipel américain, où le climat est aussi meurtrier que l'ennemi, les légionnaires polonais trouvèrent presque tous leur tombeau. Ceux qui échappèrent à la mort, retournèrent en Europe et dans leur pays, le cœur navré de douleur et plein du regret d'avoir été inutilement sacrifiés en servant une mauvaise cause (6). Une partie de la légion,

(6) Plusieurs aimèrent mieux prendre le parti des nègres et s'établirent à Saint-Domingue.

sous les ordres de Dombrovski, dissoute et dispersée sur plusieurs points de l'Europe, vit paraître des jours un peu meilleurs. Mais avant de dire ce qu'elle était devenue, nous allons voir ce qui se passa en Pologne, après le dernier partage.

10. Etat de la Pologne sous le gouvernement prussien et autrichien.

Des trois despotes qui avaient partagé la Pologne, deux étaient allemands et un russe. Le roi de Prusse donna le nom de Prusse, et l'empereur d'Allemagne, celui de Galicie, aux provinces polonaises tombées sous leur domination. Leur but principal étant de germaniser ces pays; ils ordonnèrent que l'enseignement dans les écoles fût fait moitié en allemand, moitié en polonais; que tous les actes publics fussent rédigés en allemand; ils introduisirent leur mode d'administration et les lois allemandes, qu'ils firent exécuter par des fonctionnaires allemands. Les Polonais semblaient indignes d'obtenir aucun emploi; à la vérité, il y en avait peu qui eussent voulu s'abaisser jusqu'à en solliciter. Ainsi, les Polonais subirent le joug allemand. Il y avait cette différence entre le gouvernement autrichien et celui de Prusse, que ce dernier, plus ami de la paix, plus économe, favorisait la propagation des lumières, augmentait le nombre des écoles primaires, afin que l'instruction fut à la portée des classes les plus pauvres, et tolérait la manifestation des sentiments nationaux que les Polonais ne surent jamais comprimer. Sans parler de liberté, le gouvernement prussien respectait la liberté individuelle et la propriété. La justice était également administrée aux nobles et aux paysans, sans aucune distinction de classe; les uns et les autres étaient soumis au service militaire, il n'y avait d'exception à cet égard qu'en faveur des juifs. On permit, à Varsovie, d'avoir un théâtre national, et la société philotechnique ou des amis des lettres, fondée par quelques patriotes, dans le but de conserver la nationalité polonaise, fut autorisée par le roi de Prusse Il n'en était pas de même en Galicie. Là, l'empereur proclama la liberté des paysans

oubliant que bien avant la chute de la Pologne, la diète quatriennale ou constituante la leur avait garantie. Mais il érigea en principe que tout appartenait à l'empereur, les biens et les personnes, et qu'il pouvait en disposer selon son bon plaisir, comme d'une chose qui était à lui. Occupé de guerres continuelles avec la France, l'empereur épuisait ses états et surtout la Galicie, sa nouvelle acquisition. Dans cette province, tout ce qui était en état de porter les armes, égyptiens (bohémiens ou tziganiens), juifs, chrétiens, étaient enrôlés et forcés de servir comme soldats; on leur donnait pour chefs des comtes et des barons allemands. Ayant toujours besoin d'argent pour réparer les pertes immenses qu'il éprouvait dans chaque campagne, l'empereur écrasait ses sujets d'énormes impôts, leur enlevait leur argenterie et se proposait même de les dépouiller d'une partie de la propriété foncière. Pour subvenir aux dépenses de la guerre il avait souvent recours aux assignats ou papier-monnaie, dont il réduisait ensuite la valeur ou qu'il supprimait totalement; il mettait en circulation de mauvaises monnaies de cuivre qu'il qualifiait d'argent, et faisait recevoir au taux de l'argent. C'était, en un mot, une odieuse spoliation et un esclavage avilissant. Pour s'attacher les magnats et les principaux habitants, il leur vendait des titres de comtes et de barons; pour prix de cette complaisance impériale, ils étaient obligés de payer très-cher le papier timbré. Il y en eut beaucoup qui ne rougirent point d'acheter ces honneurs et d'en souiller leur postérité, oubliant que les anciennes lois de la république privaient des droits de citoyen et déclaraient infâmes ceux qui acceptaient des titres des puissances étrangères.

11. Etat de la Pologne sous le gouvernement russe.

Vers la fin du règne de Catherine II, le gouvernement russe, en Pologne, était barbare et tyrannique. Il détruisait tout ce qui rappelait la Pologne; il confisquait les biens, fermait les écoles, exilait en Sibérie, infligeait la peine du knout, forçait les habitants du rite grec-uni à abandonner la religion de leurs pères, et à se faire schismatiques, trans-



ferait les évêchés catholiques d'un endroit à l'autre, distribuait des paroisses au clergé russe, après les avoir dépouillées de leurs biens (7). Mais, quand après la mort de sa mère, en 1796, l'empereur Paul monta sur le trône, les choses changèrent singulièrement de face. Paul était d'un caractère violent et voulait gouverner par la terreur. A l'exemple de de son père Pierre III, il fit habiller l'armée russe à la façon prussienne et prescrivit aux habitants de son empire une toilette uniforme, qui consistait en *vergette* retroussée au-dessus du front, les cheveux liés en queue par-derrière; un chapeau à trois cornes, un habit à collet simple avec un rang de boutons, un gilet long, ouvert par en bas. Souvent on voyait tailler en pleine rue, d'après la mode prescrite, les habits de ceux qui ne se conformaient pas rigoureusement à l'oukaze. L'épouvante s'emparait de tout le monde dès que l'empereur tombait dans sa mauvaise humeur. Pour des paroles insignifiantes, ses oukazes faisaient emmener en Sibérie des personnes qui ne devinaient point le motif de leur sort. Malgré toute la violence et les bizarreries de son caractère, l'empereur Paul n'était pas inaccessible aux sentiments de justice et même d'humanité. Il rendit la liberté à un grand nombre de Polonais, rappela de la Sibérie ceux que sa mère y avait envoyés, fit cesser les persécutions religieuses dans les provinces incorporées à la Russie, rétablit les évêchés et rendit la paix à l'église catholique. Il fit rouvrir les écoles et permit d'y enseigner en polonais d'après les anciens réglements de la commission d'éducation. C'est lui aussi qui rétablit l'université de Vilna, laquelle ne fut définitivement constituée que le 4 avril 1803. Toute la Pologne occupée par la Russie était en réalité divisée en gouvernements et ses employés russes chargés de la perception des impôts : néanmoins l'empereur Paul rétablit les statuts de Litvanie, ainsi que les élections des juges et des autres fonctionnaires Polonais, qui pouvaient s'opposer

(7) Les oukazes de la tzarine prescrivent le changement des diocèses et des résidences épiscopales de la manière suivante :

De Vilna, transféré à Slonim; de Luck, à Pinsk; de Kamieniec, à Laticzev; de Kiiov (Zitomir), à Berdiczev.

aux abus des employés russes. Il songeait même à rétablir l'existence de la Pologne et s'en occupa surtout quand après la paix de Lunéville, il devint l'ami de Bonaparte. Les seigneurs russes l'empêchèrent d'exécuter ce projet, en le faisant étrangler en 1801. Ils placèrent sur le trône son fils Alexandre.

12. L'empereur Alexandre. Adam Czartoryski. Thaddée Czacki.

A peine les grands ducs Alexandre et Constantin eurent-ils appris la mort de leur père, qu'ils se prirent de querelle sur l'uniforme, les pantalons militaires et la coupe d'habits. La liberté du costume civil fut rétablie. L'empereur Alexandre ne songeait pas à reconstituer la Pologne, mais il se montra encore plus favorable aux Polonais que ne l'était son père, et ils eurent leurs priviléges assurés. Pour preuve de sa faveur, il distribua des titres, des décorations, et même, à quelques-uns, des dignités sénatoriales. Plusieurs Polonais qui étaient encore en Sibérie furent rendus à leurs familles (8), et grâce aux soins d'Alexandre, l'illustre citoyen Hugues Kollontaï fut délivré de la longue incarcération dans laquelle l'Autriche le retenait, et trouva un asile en Russie. On fit tourner ces bonnes dispositions au profit de l'instruction nationale. Adam Czartoryski, fils du prince Adam, staroste-général de Podolie, acquit une grande influence à la cour du jeune empereur et sut gagner son amitié et sa confiance. Il fut nommé ministre, sénateur et curateur de l'université de Vilna et des écoles de son ressort, c'est-à-dire de toutes les écoles dans les provinces polonaises incorporées à la Russie. N'oubliant pas qu'il était polonais, il assura l'existence des écoles nationales, les mit à l'abr

(8) Qu'on ne s'imagine pas que tous les exilés de Sibérie, furen rendus à leur patrie. La plupart y veillirent et y finirent leurs jours, privés de ressources et de communications avec leurs parents, ils ne purent entreprendre le chemin de retour qui les séparait de leur patrie. Il y a en Sibérie des centaines de familles qui tirent leur origine des confédérés de Bar et d'autres défenseurs de la patrie, déportés à différentes époques, par la violence des conquérants.

des spoliations russes et rendit par là de grands services à la jeune génération de son pays. L'université de Vilna, organisée par Jérôme Stroïnovski, ancien piariste et professeur, acquit bientôt une grande célébrité et devint un foyer de lumières pour toute la Litvanie. En même temps Thaddée Czacki répandait l'instruction dans les gouvernements du midi. Je le signale principalement à votre attention, mes chers enfants, car c'était un bon compatriote qui aimait sincèrement la jeunesse, faisait tout pour son bien et la préparait à relever un jour de ses ruines notre chère patrie. Profond écrivain, il jeta dans ses ouvrages un grand jour sur l'histoire et la législation de la Pologne. Il refusa la place de sénateur et les ordres russes qu'on lui offrait, mais il ne put éviter d'accepter le rang titulaire de conseiller intime. (9). Thaddée Czacki consacra tous ses moments et toute sa fortune à fonder le lycée de Krzemieniec, et employa son influence pour engager ses concitoyens à pourvoir à son entretien par des dons et des souscriptions patriotiques. Tout ce que fit cet illustre citoyen contribua beaucoup à ranimer les esprits abattus par tant de calamités publiques.

12. Rapacité de l'administration russe. Misère du peuple, son esclavage.

N'allez pourtant pas croire mes amis que la nation polonaise fût heureuse sous le gouvernement russe. Elle sentait toujours qu'elle avait perdu son indépendance et qu'elle ne pouvait pas être libre sous un gouvernement étranger. Les lois du

(9) Olizar et plusieurs autres refusèrent la dignité de sénateurs. Adam Rzevuski, Vorcell, Michel Oginski, Stroïnovski, l'acceptèrent. Ce dernier en fut bientôt dépouillé. Les plus anciens des sénateurs nommés encore par l'empereur Paul, furent Auguste Ilinski et Sévérin Potocki. Celui-là, fut le premier qui annonça à Paul, la mort de l'impératrice sa mère, et par cet empressement gagna sa faveur. L'autre, Sévérin Potocki, par son courage et sa probité, illustra le sénat russe. Il était aussi curateur de l'université de Charkov. Devoué à l'humanité, il créa l'instruction de la petite Russie, laissant dans la génération nouvelle un souvenir ineffaçable.

pays auxquelles on avait en apparence restitué leur ancienne vigueur étaient chaque jour renversées par des oukazes que l'empereur publiait ordinairement selon son bon plaisir où d'après les suggestions des intrigants ou des parties intéres sées. Des oukazes contenant pour la plupart des dispositions diamétralement opposées sur une même matière, bouleversaient toutes les conditions d'ordre et de sécurité sociales, et faisaient sentir l'absence totale de bonnes lois. Les soldats et les fonctionnaires russes, mal rétribués, ne pouvant subsister de leurs appointements, étaient un véritable fléau pour le pays et ses habitants, surtout les fonctionnaires civils, qui, habitués de longue main à la vénalité et aux prévarications, étaient toujours prêts à commettre les plus grandes injustices si l'on négligeait de les gagner par de l'argent. Cette vénalité et cette corruption, dont on ne trouve pas d'exemple ailleurs, s'étendaient jusqu'aux membres du sénat et jusqu'aux dignitaires qui occupaient les rangs les plus élevés dans la hiérarchie judiciaire, militaire, administrative. C'était surtout le recrutement qui ouvrait un champ libre à toutes sortes d'abus et de vexations. La perception de l'impôt personnel ou la capitation, devenaient aussi excessivement oppressives. L'un et l'autre pesaient uniquement sur la classe laborieuse des paysans, dont le sort peu amélioré du temps de la république, devint plus déplorable sous le gouvernement russe. Ces malheureux étaient serfs de leurs seigneurs, qui les regardaient comme une espèce extra-humaine, que l'on pouvait compter par âme, vendre comme un troupeau, forcer au travail comme des bêtes de somme, et à qui l'on pouvait arracher la fortune et la vie. Tout ce que les seigneurs étaient obligés de payer au fisc ou aux employés pour acheter leurs faveurs, était extorqué aux paysans, dont la situation devint si malheureuse que même les paysans de Samogitie, qui, de tout temps avaient vécu dans l'aisance et joui d'un meilleur sort, tombèrent dans la plus grande misère. Les hommes libres, non-nobles, étaient également opprimés; ils payaient la double capitation, et étaient exposés à toutes les concussions des fonctionnaires russes en matière de recrutement, d'octroi et de contrebande. Aussi, les petites villes furent

réduites à un état déplorable; il y en eut plusieurs qui présentèrent dans leur appauvrissement un spectacle effrayant (10).

(10) Si l'on veut avoir l'image d'une ville prise d'assaut et saccagée, il ne faut qu'aller voir la perquisition russe, en quête de marchandises de contrebande. Tout est calme et confiant, lorsque tout-à-coup, sur plusieurs points, les bataillons russes font subitement une irruption et prennent possession de toutes les maisons du quartier où sont les boutiques. Toutes les familles sont chassées de leurs habitations; hommes, femmes, vieillards, enfants ; heureux s'ils peuvent emporter un matelas pour coucher en plein vent, dans une rue éloignée qui n'est pas gardée par des baïonnettes. Les seuls marchands sont saisis et attachés à des piliers comme à des piloris, pour qu'ils soient spectateurs du brigandage et victimes en cas qu'on voulût absolument trouver de la contrebande. Personne ne peut pénétrer dans cette partie de la ville, militairement occupée, un voyageur passant est forcé de faire un long détour, par des chemins vicinaux ou par des ruelles encombrées de familles expulsées de leurs foyers. On rencontre parfois des agents ou courtiers de négociants, qui jouent le rôle d'espion et vont se concerter avec les agents du pouvoir, avec lesquels ils ont de mystérieux entretiens. Trouve-t-on de la contrebande ou non, il faut s'arranger, il faut payer à l'amiable la fatigue et le zèle des perquisiteurs. Le marchand recouvrant sa liberté et sa boutique est toujours spolié, subit une exaction, qui, réitérée plusieurs fois, le ruine enfin. C'est surtout dans les années 1823, 1824 et suivantes, que ces perquisitions sont devenues plus fréquentes et ont appauvri ou ruiné les villes les plus commerçantes, comme Berdiczev, Vilna.

Outre ce grand brigandage, de petites extorsions tourmentèrent sans cesse et exténuèrent au dernier point les commerçants. Chaque menace de perquisition est suivie de dons gratuits aux fonctionnaires, que les négociants sont obligés d'apporter spontanément afin d'apaiser leur colère. Cependant ces fonctionnaires sont ordinairement complices de prévarications indispensables et de contrebande. En Volynie, le gouverneur même de cette goubernie, Kommebourlei, était protecteur et chef des contrebandiers, et l'intègre sénateur russe Siévers, n'a jamais pu parvenir, malgré toute sa sévérité, à terminer l'affaire et à punir les nombreux coupables. Si les fonctionnaires sont compromis, ils choisissent ordinairement quelqu'un d'entre eux, le moins important, pour victime, qui périt par quelque accident, emportant tout le secret avec sa vie. La contrebande est punie par la Sibérie ou par le knout; si

14. Kosciuszko républicain ; Napoléon empereur.

Kosciuszko se trouvait parmi les Polonais auxquels Paul rendit la liberté. Ce sauvage empereur honora les vertus du grand citoyen en le visitant dans sa prison, il lui fit

donc un marchand est saisi sur le fait, il dépend des fonctionnaires de le faire périr ou de le sauver. Une sentence condamnant effectivement un marchand détenu au knout et à la Sibérie, à cause de la contrebande, il fallait donc qu'un individu fut knouté et partit en Sibérie. Les fonctionnaires voulant sauver les marchands, substituaient le pauvre conducteur de chariots, qui réellement était knouté et conduit à sa triste destination. C'était au grand jour, et quand on demandait au capitaine-commissaire de police : « Comment se fait-il que le conducteur est exécuté à la place du marchand ? » Il ripostait tout naïvement : « Et comment voulez-vous que çà soit le marchand ? moi-même je profite sur lui de mille roubles par an. » Cette scène a eu lieu à Vilna, capitale de la Litvanie. Quelques années après, en 1824, plainte a été portée par la famille du conducteur, au grand-duc Constantin. Mais on a reconnu par l'examen, que le marchand portait sur son corps les marques évidentes du knout. La famille plaignante se vit donc heureuse d'échapper à la poursuite de la fausse accusation de l'autorité.

L'oppression retombe spécialement sur les classes inférieures qui sont graduellement réduites à la misère. En Volynie, le sol manque de pierres ; or, au lieu de paver, on couvre les principales rues des villes et des bourgs de travons, ainsi une espèce de pont continu et ramifié, traverse les villes et les bourgs. Chaque propriétaire du terrain touchant à la rue, doit couvrir la moitié du chemin qui s'étend devant sa propriété, sans égards ni à la largeur de la rue, ni à ses moyens. Cette construction ruine, réduit à la misère les pauvres propriétaires. Le gouverneur Andrzeikovicz, transféré à cause de ses prévarications, de la goubernie de Grodno dans celle de Volynie, voulant prouver son zèle, ordonna dans un court délai le renouvellement du travonage de la capitale gouberniale Zitomir. La police le fit exécuter, mais on vit des familles dépossédées de tous leurs meubles et immeubles, mendier et chercher un asile jusque dans des trous creusés dans le terrain argileux. La ville de Luck, dans la même goubernie, présente depuis une vingtaine d'années plusieurs rues, formées par ces espèces de fosses humides, où les misérables familles subissent de nouvelles vexations.

remettre une somme d'argent, mais dès que Kosciuszko, hors de la Russie, se vit en Amérique libre d'agir, il renvoya à Paul tout l'argent qu'il en avait reçu. Il visita l'Amérique,

Dans la capitale de Vilna, le général-gouverneur Korsakof (assez connu par l'affaire de Zurich contre les Français), voulant embellir la cité, traça un plan de promenade sur les bords de la Vilenka. Il fallait y démolir une centaine de maisonnettes qui étaient l'unique refuge de pauvres et nombreuses familles. La police offre aux propriétaires 200 à 300 roubles d'assignats (de francs) pour l'expropriation, s'ils voulaient démolir eux-mêmes et emporter les matériaux de leurs bâtiments. Comme cette somme n'était guère suffisante à la démolition et au déblaiement, la police elle-même se chargea de le faire à ses frais et fit partir les familles dépossédées, le sac au bras. Des plaintes sont présentées au général-gouverneur, mais le horodniczi ou directeur de la police, Schlykof, prouva par des actes officiels que tous les propriétaires avaient été expropriés en droit et suffisamment récompensés, et qu'ils n'étaient que des obstinés (buntovszcziki) s'ils se plaignaient.

Le pauvre paysan conduit-il du bois de chauffage ou quelque sorte de céréales, les fonctionnaires russes aux barrières, lui en enlèvent tout bonnement une portion pour leur propre usage. Sur les marchés, la police russe surveille avec empressement la qualité des légumes, des fruits, et s'en empare sous prétexte qu'ils ne sont pas mûrs et sont nuisibles à la santé. Le pauvre paysan veut-il vendre ses poussins nouvellement éclos, ses œufs tout récemment pondus, la police intervient, reconnaît que les œufs sont vieux, gâtés, les poulettes malades; elle les confisque, cependant ce paysan doit payer sa capitation argent comptant. Ce n'est pas assez pour lui de perdre son petit avoir, s'il vient dans la ville au moment où l'on raccommode le pavé, ses poulettes malades sont confisquées, et lui, il est arrêté et condamné à travailler plusieurs jours au pavage. Mais la police russe, à laquelle la sécurité publique est confiée, est en droit de saisir tous les vagabonds (prajno szataïuszczi), et de les envoyer pour la colonisation (posélénié), dans la Sibérie. Or, chaque homme sans papiers ou dont les papiers ne se trouvent pas en régle, sous mille prétextes, peut subir ce sort. Effectivement, chaque année, il y a sur différentes directions, plusieurs convois de paysans dirigés vers la Sibérie, avant que leurs propriétaires soient à même de faire des réclamations; cependant ces propriétaires sont obligés de continuer à payer la capitation des paysans enlevés. Tout cela se passe dans les bourgs aussi bien que dans les villes les plus considérables, qui finissent par s'appauvrir et par se dépeupler.

puis revint passer quelque temps en France. Les Américains, pour reconnaître les services que Kosciuszko leur avait rendus pendant la guerre d'indépendance, lui firent présent

On demande si la ville de Vilna veut laisser le kabak (régie), en bail ou le prendre sous son administration directe, moyennant telle ou telle somme, la ville étant responsable autant pour les bâillants que pour sa propre administration. Afin d'avoir une déclaration plus universelle, la police fait une ronde et offre sa demande à signer aux propriétaires, aux locataires, aux voyageurs. Elle décide cette fois que la ville administrera elle-même. A la fin de l'année, le compte étant fait, il y manque une somme considérable qu'il faut couvrir; elle va être exigée des signataires; d'un tel qui, en signant, refusa de donner son avis faute de connaissance des choses, d'un autre, voyageur retenu par une maladie grave qui l'emporta de ce monde; mais le propriétaire de la maison est obligé pour lui. Par suite de mesures semblables le malheur toucha particulièrement quelques familles d'un faubourg enclavé dans les barrières. Elles ne furent pas en état de payer; or, leurs meubles furent vendus, leurs maisons saisies et leurs matériaux vendus. C'est ainsi que les environs de la cathédrale et la rue qui conduit à Antokol, ont vu consécutivement disparaître les habitations. Et quand on faisait remarquer au directeur de la police, Schlykov, qu'il ruinait la capitale, il répondait qu'il suffisait qu'il restât quelque chose de la ville, jusqu'à la fin de ses fonctions.

Nous avons vu quelques exemples des vexations et des excès, dont se rendait coupable chaque jour l'administration de la police russe; nous allons en citer quelques autres de l'oppression et de l'asservissement de la classe des cultivateurs, dont la situation généralement a empiré, mais le sort de plusieurs s'est aggravé d'une manière affreuse. Bien des fois, la qualité nobiliaire même ne put mettre le pauvre cultivateur à l'abri des persécutions. La violence décide, sans que l'opprimé soit en état d'obtenir justice; si la justice prend sous sa sauve-garde la cause de l'opprimé, cette cause est irréfragablement perdue dans la haute instance du sénat.

Zoubov, un des meurtriers de l'empereur Paul, avait été doté des grandes starosties de l'économie de Szavlé en Samogitie, où le paysan était libre, redevable seulement de quelques charges déterminées: Zoubov leur imposa de nouvelles corvées et un joug impitoyable. Les plaintes portées aux tribunaux, la résistance la plus ferme, la plus opiniâtre, tout fut sans succès. Les défenseurs les plus courageux de la bonne cause finirent leur existence sous le fouet ou dans les

d'une somme d'argent considérable, qu'il accepta comme don d'un peuple libre. Pendant le séjour de Kosciusko en France, le consul Bonaparte prit le titre d'empereur et chan-

tourments de la torture. Cette affaire se prolongea plusieurs années, elle comptait encore des martyrs, en 1807, quelques centaines de familles furent enfin réduites en esclavage. Zoubov, à force d'intrigues, avait obtenu le dessus.

Cependant il ne manque pas d'exemples où le gouvernement, prend les paysans sous sa protection directe. C'est ainsi qu'il a ôté aux fils de Plater, castellan de Troki, les starosties que Catherine II avait données à leur père ; c'est ainsi qu'il a pris en 1816, sous son administration, les biens de Czaplicki, situés daus l'arrondissement de Sluck, parce qu'il était reconnu que les propriétaires polonais opprimaient les paysans, mais il n'en était pas ainsi quand les propriétaires russes, se rendaient coupables de la même oppression ; ils tyrannisaient, ils asservissaient des populations impunément.

En Ukraïne, dans le district de Radomils le russe Kikin, secrétaire de l'empereur Alexandre, fut mis en possession de grandes terres où il trouva beaucoup de cultivateurs propriétaires, libres où nobles. Il les força à la corvée. De leur côté, en 1825, ils eurent recours à la justice locale, elle leur fut favorable; le procureur impérial en fut effrayé et ne put concevoir qu'on eût osé contrarier, dans un tribunal polonais, le secrétaire Kikin ; craignant sa propre destitution : celui-ci menace les juges; le tribunal est cependant inflexible. L'affaire va au sénat, là c'est Kikin qui a raison. Les cultivateurs de toutes les conditions sont donc asservis, et la force armée rétablit l'ordre. Le procureur n'éprouva aucun étonnement à ce revirement inique; mais seulement de ce qu'il lui fut permis de continuer ses fonctions, et le tribunal ne fut pas amendé cette fois-ci,

En Ukraïne, dans le district de Taraszcza, un grand procès intenté par la population de Staviszcze contre la veuve du dernier hetman de la couronne, comtesse Branicka, née Engelhard, niéce du fameux Potemkine, se termina en 1819 en faveur de la population, devant les tribunaux polonais; mais la comtesse gagna devant le sénat, et les cultivateurs furent réduits à l'esclavage.

Lorqu'on régla les affaires des Radzivill et de leur majorat de Niesvicz en faveur du prince Antoine et les droits de Witgenstein mari de la fille de Dominique Radzivill, en 1822, 1823, il surgit un grand procès, qui devait prononcer sur le sort d'une nombreuse population de cultivateurs et propriétaires des environs de Sielec, situé dans la

gea la république française en empire. Il y avait alors dans l'émigration polonaise des hommes véritables amis de la liberté, qui furent profondément affligés par cet événement.

gouvernement de Grodno, portion de l'ancien palatinat de Brzesclitevski près de Pruzany. Elle était obligée à quelques redevances et prestations résultant de l'ancien état féodal de la Litvanie, sans jamais être assujettie à la corvée; elle pouvait même prétendre à la qualité nobiliaire. Elle trouva des défenseurs ardents; mais déjà dans les tribunaux de Vilna leur cause chancelait, elle était perdue dès qu'elle était portée au sénat. Ils furent donc assujettis et réduits à l'esclavage.

Sur les confins de l'Ukraine et de la Podolie, dans le gouvernement de Kiiov aujourd'hui, anciennement dans le palatinat de Braclav, près de Lipoviec, existe un village, très-populeux nommé Podvysokie. En 1771, ses habitants, non-seulement repoussèrent toutes les tentatives qu'on fit pour les engager à concourir au carnage provoqué par la tzarine à cette époque, mais réprimèrent ceux qui se montraient disposés au massacre. Le propriétaire du domaine Félix Potocki, un des plus renommés aristocates, depuis le fameux maréchal de Targovica, en récompensant les habitants de Podvysokie, abolit la corvée, et en signe d'émancipation leur donna un drapeau. Après la mort de Félix Potocki, Podvysokie échut en partage au brave Vladimir Potocki, qui mourut en 1812. Sa veuve, Thècle, née princesse Sanguszko, jugeant à propos de les réduire à leur ancien état, invoqua en 1818 les autorités russes pour y introduire l'ordre. Les habitants résistèrent, la juridiction polonaise les protégea, car ils déposèrent leurs diplômes et leurs chartes. On a donc recours à un autre expédient. On y fait cantonner des troupes nombreuses, qui réduisent les paysans libres à la misère; alors on eut pitié d'eux, on déplora leur obstination qui en avait été la cause, on leur persuada de rentrer dans leurs anciens devoirs, en les assurant qu'ils seraient mieux. Ils résistent cependant malgré leurs infortunes; mais les empiétements sur leurs libertés faisaient des progrès. Il ne leur restait que le drapeau, objet de leur vénération. De longues investigations apprirent enfin qu'il était caché dans une muraille de la chapelle. C'était dejà après l'insurrection, en 1831. Les autorités russes, ordonnent qu'il leur soit remis. Les paysans refusent; aux baïonnettes ils opposent leurs corps. Les baïonnettes s'arrêtent gardant seulement la chapelle. Quelques instants après, la porte de la chapelle s'ouvre, l'archimandrite sort, portant le drapeau et le livre aux autorités russes; la désolation et les cris de désespoir, terminent cette scène.

Kosciuszko fut le premier qui comprit qu'un pareil changement dans l'état politique de la France n'annonçait pas le prochain rétablissement d'une Pologne libre et indépendante : car il n'admettait pas que celui qui foulait aux pieds la liberté de la France, voulût respecter celle de la Pologne et voir ce pays indépendant. Cependant, Kosciuszko ne fit aucun reproche aux Polonais qui s'attachèrent à la fortune de Napoléon; ceux-ci comptaient sur Napoléon fondateur d'une nouvelle dynastie, obligé de faire la guerre à la vieille race des rois qui avaient partagé la Pologne et ils espéraient qu'il les ramènerait un jour sur les bords de la Vistule sous les auspices des aigles françaises. D'un autre côté, des patriotes polonais qui étaient restés dans leur pays, voyant avec quelle facilité l'empereur Alexandre se prêtait à tout ce qu'on lui demandait sous le rapport de l'instruction publique, crurent pouvoir l'engager à rétablir la Pologne, comme son père Paul l'avait projeté; et lorsqu'Alexandre conduisant une armée au secours de l'Autriche, vint visiter Pulavy, ils accoururent pour lui représenter que le moment était venu de réaliser la pensée de son père. Sans promettre, sans refuser, il ne leur donna qu'une réponse équivoque et insignifiante. Ils virent donc leurs espérances trompées, aussi bien que ceux qui comptaient sur Napoléon. Après avoir vaincu à Austertitz deux puissances qui avaient concouru au partage de la Pologne, l'empereur des Français conclut une paix avantageuse, mais sans songer à la Pologne, quoiqu'il se trouvât sur les frontières de ses anciennes limites. Il retourna à Paris, pour disposer de ses conquêtes en faveur des princes de sa famille qu'il plaça sur les nouveaux trônes qu'il érigait en Allemagne et en Italie. Cependant quelques mois s'étaient à peine écoulés, que de nouveaux triomphes de Napoléon firent naître de nouvelles espérances. Il déclara la guerre au roi de Prusse, le défit dans une bataille décisive, et au moment d'entrer victorieux en Pologne, il jeta les yeux sur Kosciuszko, voulant obtenir sa coopération et regagner par là la confiance des Polonais tant de fois trompés. Kosciuszko, toujours pénétré du plus vif amour de la liberté, ne voulait pas servir de prête-nom à Napoléon. Il avait une telle aversion

pour sa politique, qu'il répondit à ses envoyés : « Despotisme pour despotisme! Les Polonais n'en manquent pas chez eux pour aller le chercher si loin et l'acheter au prix de leur sang. » Napoléon, dévora ce reproche en silence, mais il ne se fit point scrupule d'inventer et de publier des proclamations au nom de Kosciuszko.

15. Campagne de Prusse ; Napoléon érige le duché de Varsovie.

Après la bataille d'Iéna, Napoléon s'avança rapidement, et les débris des légionnaires polonais entrèrent sur le territoire national, avec Dombrovski. Dix ans s'étaient écoulés depuis la chute de la Pologne, et dans cet intervalle la plupart d'entre eux étaient morts ou vieillis ; la nouvelle génération, pouvait à peine se rappeler l'ancienne Pologne et ses vieux patriotes qui revenaient cicatrisés et mutilés : cependant rien ne pouvait se comparer à l'allégresse et à l'enthousiasme général avec lequel on reçut les Français et les vieux légionnaires polonais. A Poznan, à Varsovie, dans toutes les villes et villages, hommes et femmes, enfants et vieillards, se pressaient sur leur passage et se réjouissaient de voir arriver des libérateurs. Après dix années d'attente, le moment était enfin arrivé où les Polonais pouvaient combattre sur leur sol natal pour l'indépendance de leur patrie ; chacun volait aux armes, et l'armée polonaise, créée comme par enchantement, courut affranchir la vieille Prusse et assiéger Dantzick. Les Russes allèrent au secours du roi de Prusse, et les Français se battirent de nouveau contre les deux spoliateurs de la Pologne, à Pultusk, à Eylau, à Friedland. Les Polonais croyaient que Napoléon passerait le Niémen et qu'il entrerait en Litvanie, mais il en fut autrement. Il eut une entrevue avec l'empereur Alexandre, à Tilsit, et le 7 juillet 1807, il signa avec lui un traité de paix. Une partie considérable de la Pologne fut enlevée au roi de Prusse et érigée en duché de Varsovie ; en outre, la ville de Dantzick devait former un état libre. Mais ce n'était plus cette liberté dont elle jouissait quand république elle-même, elle faisait partie de la république de Pologne. Ce qui parut aux Polonais plus étrange et plus douloureux, c'est que

Napoléon, loin de reprendre au roi de Prusse tout ce que celui-ci avait acquis dans les trois partages successifs de la Pologne, en détacha une grande partie appelée le cercle de Bialystok, qu'il donna à la Russie. C'est ainsi que Napoléon disposait des terres de la Pologne au profit de la Russie ; c'était le quatrième partage.

16. Les Polonais chassent les Autrichiens de la Galicie. Napoléon augmente le duché de Varsovie.

On disait que Napoléon n'osait pas se hasarder au-delà du Niémen, de peur que l'Autriche ne tombât sur les derrières de son armée. Peu de temps après, il en vint aux mains avec cette puissance. Cette fois la Russie était l'alliée de Napoléon. Les Polonais se trouvèrent dans leur petit pays, n'ayant que quelques mille hommes de troupes et tout-à-fait séparés de la grande armée. Pendant que Napoléon, remportant en Allemagne de brillantes victoires, se frayait le chemin de Vienne, l'archiduc Ferdinand marchait sur Varsovie avec une armée quatre fois plus nombreuse que celle des Polonais (*). Huit mille Polonais combattirent courageusement à Raszin, le 19 avril 1809, et restèrent maîtres du champ de bataille. Cette étonnante résistance engagea l'archiduc à accepter une convention en vertu de laquelle Varsovie lui fut livrée, à condition qu'il n'entreprendrait rien contre Praga. Dombrovski courut alors dans la grande Pologne, pour y lever à la hâte de nouvelles troupes, et le prince Joseph Poniatovski passa la Vistule avec une partie de ses forces. Sa petite armée, gardant toute la rive droite du fleuve, détruisit le pont de Gora par où les Autrichiens tentaient de passer. et inonda la Galicie. Alors s'ouvrit une campagne dont on ne trouve que peu d'exemples. Quelques milliers de guerriers polonais dispersaient sur tous les points les masses autrichiennes, occupaient plusieurs villes et une grande étendue de pays. Les Autrichiens fuyaient de tous côtés sans pouvoir opposer de résistance, ils étaient

(*) Cette guerre de 1809 a trouvé tout récemment un écrivain dans la personne du général Soltik, qui en a publié l'histoire en français, à Paris en 1840.

battus et chassés. Cette poignée de braves prit, dans un mois de temps, Lublin, Sandomirz, Zamosc, Léopol, et devint bientôt une grande armée, égale en forces à celle de l'ennemi. Pressé de tous côtés, l'archiduc Ferdinand jugea nécessaire d'abandonner Varsovie, qu'il quitta précipitamment le 1er juin, et marcha avec toutes ses forces sur Sandomirz. Il s'en empara après plusieurs batailles acharnées, mais il ne put s'y maintenir. Informé des succès de la guerre, l'empereur Alexandre, engagé par une alliance avec Napoléon, se décida enfin à envoyer, vers la fin de mai, des troupes auxiliaires, pour entraver plutôt que pour seconder les mouvements des Polonais (11). Les Russes occupèrent Léopol, et suivant de près l'armée polonaise, ils couvrirent la région montagneuse de la Galicie pour la mettre à l'abri d'une invasion ultérieure. A peine encore le prince Joseph Poniatovski eût-il occupé Krakovie, que les Russes y entrèrent. C'était la dernière conquête, car le lendemain arriva la nouvelle d'une suspension d'armes. Par la paix de Vienne, du 14 octobre 1809, les provinces polonaises appelées par les Autrichiens la Nouvelle-Galicie, avec le district de Zamosc et la moitié des salines de Vieliczka, furent réunies au duché de Varsovie. Napoléon laissa à l'Autriche l'autre moitié des salines, ainsi que la vieille Galicie, après en avoir seulement détaché, pour le donner à la Russie, le cercle de Tarnopol qui faisait partie de l'ancienne Podolie. C'est le cinquième partage de la Pologne.

17. Le duché de Varsovie sous la domination de Napoléon.

Vous serez peut-être surpris, mes amis, que les Polonais eussent si peu de troupes dans le duché de Varsovie, à l'époque de l'invasion autrichienne. Mais observez bien que Napoléon créa ce duché dans son intérêt personnel. Il lui donna pour souverain le roi de Saxe, lui accorda une constitution et établit une administration organisée à la

(11) Alexandre se montra à cette occasion si peu favorable au développement des forces polonaises, qu'il fit confisquer dans les gouvernements polonais incorporés à son empire, les biens de plusieurs Polonais, qui allèrent comme volontaires combattre les Autrichiens, avec leurs compatriotes. — On a une description de la campagne de Gallicie, publiée à Paris, par *Romain Saltyk*.

française. Bientôt le code Napoléon ou le droit civil français y fut introduit. Napoléon avait dit dans sa constitution : « l'esclavage est aboli. » Ne croyez pas que cette disposition eût pour objet les nègres, car les Polonais ne firent jamais la traite des noirs et n'eurent jamais d'esclaves ; elle avait en vue les paysans polonais, mais comme ceux-ci étaient depuis long-temps regardés comme libres par les Allemands et les Polonais, tant dans les provinces tombées en partage à l'Autriche que dans celles incorporées à la Prusse, qui par leur émancipation, en 1807 et 1809, avaient formé le duché de Varsovie, il faut croire que Napoléon ne jeta ces mots dans la constitution, que pour annoncer aux paysans non-libres des gouvernements russes, qu'ils obtiendraient la liberté et les droits de citoyens aussitôt que cette partie de la Pologne serait délivrée du joug de la Russie. La constitution de Napoléon accorda les mêmes droits politiques aux nobles et à ceux qui ne l'étaient pas, en un mot, à tous les habitants sans aucune exception. Les juifs, cependant, ne jouirent point des droits qui leur étaient concédés, parce que cette concession déplaisait généralement au pays, et d'eux-mêmes ils y renoncèrent pour se soustraire au service militaire. Quant aux paysans, ils n'étaient pas assez éclairés pour savoir tirer parti de tous les droits de citoyen qui leur étaient garantis par la nouvelle constitution, et il ne se trouva personne parmi les nobles qui voulût prendre la tâche de les instruire et de les initier à la jouissance de leurs droits. Le pays n'avait pas à s'applaudir beaucoup de la représentation nationale, suivant cette constitution, car son pouvoir législatif était très-limité. Les nonces à la diète, étaient privés de la parole dans la chambre ; ils ne faisaient qu'entendre les propositions du gouvernement et voter ; les conseillers d'état étant admis aux votes avec les nonces, faisaient pencher constamment les décisions du côté du gouvernement. Mais chacun trouvait un libre accès aux fonctions et tout le monde était admis à l'avancement militaire. Tout était sur le pied de guerre. Le duché de Varsovie entretenait une armée de près de quatre-vingt-dix mille hommes. Ainsi, on vit paraître un état appelé duché de Varsovie, ayant des habitants polonais, un roi de Saxe pour souverain, la monnaie saxonne en circulation, une constitution, des lois et une

administration françaises, et un résident français qui était toujours là, pour transmettre les ordres de son maître. Il n'y avait que l'armée qui fût polonaise, mais de même que les anciennes légions, elle était aussi sous les ordres de Napoléon. Il en envoya une partie en Espagne (1808), pour y faire la guerre à un peuple qui défendait son indépendance, comme il avait autrefois envoyé à Saint-Domingue les légions polonaises pour faire la guerre aux noirs affranchis. Ainsi les Polonais furent de nouveau entraînés à combattre, malgré eux, des hommes libres qui ne leur avaient jamais fait de mal, avec lesquels ils n'avaient rien à démêler ; ils ne recueillirent que leur malédiction et la triste gloire d'avoir, sous les drapeaux étrangers, servi une mauvaise cause, en comptant avec trop de confiance sur les faveurs étrangères. Quoi qu'il en soit, cette guerre cruelle attira les enfants de la Pologne dans des contrées éloignées, et leur propre sol resta presque sans défense au moment de l'invasion de l'archiduc Ferdinand. Cependant une poignée de braves et la coopération des habitants suffirent pour repousser cette nouvelle agression.

18. Le duché de Varsovie fait de grands efforts dans l'espoir d'un meilleur avenir (12).

Bien que Napoléon payât une partie de l'armée polonaise, le duché de Varsovie, maintenu constamment sur le pied de guerre, n'en était pas moins réduit à supporter d'énormes fardeaux, pour faire face aux dépenses qu'entraînait cet état de choses. Mais tel était à cette époque l'enthousiasme qui animait les Polonais, qu'ils apportaient volontiers sur l'autel de la patrie tout ce dont elle avait besoin, et trouvaient dans leur pénurie des ressources inexplicables. Il aurait fallu voir

(12) *Pradt*, histoire de l'ambassade dans le duché de Varsovie, en 1812, Paris, 1827.

Oginski, mémoires de 1788 à 1815. Paris 1827, 4 vol.

Auguste de Sayve, souvenirs de Pologne et scènes militaires de la campagne de 1812. Paris, 1834.

La vie de Thomas Ostrowzki, publiée en polonais, par son fils *Antoine Ostrowzki*, à Paris, 1834 et 1840, 2 vol.

avec quel empressement patriotique on accourait pour élever les remparts de Praga, pendant la guerre avec la Prusse; avec quel infatigable dévouement on travaillait ensuite à fortifier Modlin; avec quelle rapidité on créait des armées quand la nécessité l'exigeait. Mais ce n'était pas seulement la guerre qui occupait alors les Polonais du duché de Varsovie; ils dirigeaient aussi leur attention sur les moyens d'améliorer l'instruction publique. Dans le but de faciliter l'étude du code civil français et d'en ressentir les bienfaits, on établit à Varsovie une école de droit. On y fonda aussi des écoles militaires et une école de médecine. Une autorité spéciale, connue sous le nom de chambre d'éducation, s'occupa d'une nouvelle organisation de l'instruction nationale. Cette instruction ne put pas faire les progrès désirés pendant es cinq années de l'existence militaire du duché de Varsovie, cependant tout en s'occupant des affaires de leur pays, les Polonais ne négligèrent pas cet objet important. Ils supportaient les charges publiques sans se plaindre et ne perdaient point courage, car ils vivaient dans l'espérance de voir bientôt Napoléon rompre avec la Russie et rétablir la Pologne dans ses anciennes limites. Cela devenait tellement probable, que le prince Adam Czartoryski, alors ministre et sénateur en Russie, abandonna son ami Alexandre et se mit à voyager, tandis que son père, feld-maréchal d'Autriche, chercha de son côté à se rapprocher de la cour de Saxe qui était mal disposée envers lui. Il gagna aussi les bonnes grâces de Napoléon, au point que vers le déclin de sa vie il eut la satisfaction de reparaître encore sur la scène politique de sa patrie. D'autres Polonais se jetèrent avec encore plus d'ardeur dans la carrière qui allait bientôt s'ouvrir. Du fond de l'Espagne, les troupes polonaises se mirent en marche pour retourner dans leur pays, et les armées de toutes les nations au service de Napoléon, s'ébranlèrent et se dirigèrent vers les frontières de la Russie. Par le traité secret du 14 mars 1812, l'Autriche promit de céder la Galicie à la Pologne, en échange de l'Illyrie ou de la Dalmatie.

19. Existence de la Pologne proclamée.

Il se trouvait cependant des Polonais qui ne cessaient de compter sur la Russie. La création du duché de Varsovie avait jeté une telle épouvante dans l'âme des trois autocrates qui s'étaient partagé la Pologne, que bien loin de sévir contre les Polonais de leurs états, ils cherchaient à s'en rapprocher et à se les attacher. Ce fut l'empereur Alexandre, plus habile que les autres dans l'art de tromper, qui s'y prit le mieux. Prévoyant le moment d'une prochaine rupture avec Napoléon, il remit sur le tapis le projet du rétablissement de la Pologne. Mais ce n'était qu'un leurre habile pour gagner les dispositions des Polonais des divers gouvernements. Dans ce but, il s'entendit avec plusieurs notables citoyens qui préparaient les esprits et les proclamations (13). Mais il était trop tard, Napoléon approchait du Niémen. La grande armée, composée de plusieurs centaines de mille hommes, passa cette rivière le 24 juin. Deux jours plus tard, le vieux prince Adam Czartoryski, staroste-général de Podolie et feld-maréchal d'Autriche, ouvrit la diète à Varsovie, et le 28 juin, jour de l'entrée de Napoléon à Vilna, la diète annonça, au milieu des acclamations et de l'enthousiasme, l'existence de la Pologne composée des deux nations unies polonaise et litvanienne, confédérées pour recouvrer leur indépendance. Il serait difficile de décrire l'émotion universelle et les transports de joie qui accueillirent cet acte national. On se félicitait de voir enfin arriver le moment de la renaissance de la Pologne. Le mot de confédération appelait chacun aux armes. Toute la population voulait se précipiter sur le champ de bataille. Mais après les premiers moments d'allégresse, vint l'incertitude qui précède ordinairement le découragement. Napoléon ne donnait que des réponses vagues à ceux qui lui avaient annoncé ces heureuses dispositions de la nation. D'un autre côté, l'ambassadeur français ayant déclaré que Napoléon n'avait

(13) Oginski, Sulistrovski, Louis Plater, le prince Xavier Lubecki et plusieurs autres.

pas besoin d'une guerre nationale et qu'il ne comptait que sur son armée, l'enthousiasme du peuple se refroidit tout-à-fait. Cependant la grande armée poursuivait sur plusieurs routes les Russes qui se retiraient et occupaient les anciennes provinces polonaises au nom de Napoléon. Les Polonais et les Litvaniens faisaient sur tous les points de nouvelles levées de troupes et on ne pouvait leur reprocher la moindre négligence. Mais à mesure que Napoléon s'avançait dans le fond de la Russie, cette ardeur belliqueuse diminuait et il se répandait dans les esprits une vague inquiétude, une certaine anxiété et le pressentiment d'un funeste avenir. Il en est toujours ainsi quand l'action ne répond pas aux sentiments qui lui ont donné l'impulsion.

20. Campagne de Russie.

L'armée polonaise, composée de quatre-vingt mille hommes, fut partagée entre plusieurs corps français. La plus grande partie, sous les ordres du prince Joseph Poniatovski, débouchant par Mir et Niesviez, se réunit à Smolensk avec la grande armée et marcha avec elle sur Mozaïsk et Moskou. Il est inutile de vous dire, mes enfants, que les Polonais donnèrent partout des preuves de courage, mais ils souffrirent beaucoup dans plusieurs batailles. Dombrovski avec sa division fut laissé dans les environs de Bobruisk dont il fit le siége. Une autre division polonaise faisait partie du corps qui se dirigea sur Riga et l'assiéga; le corps commandé par Kosinski appuyait à l'aile droite les troupes autrichiennes sous les ordres du feld-maréchal Schwartzenberg, qui commandait les secours que l'empereur François s'était engagé à fournir à son gendre Napoléon; mais leur coopération loin d'être utile, était plutôt un obstacle, car Schwartzenberg agissait vraiment à l'autrichienne, c'est-à-dire avec la plus mauvaise foi du monde. La position confiée au feld-maréchal était des plus importantes pour la Pologne, car, dès que la grande armée marchant sur Moskou avait découvert toute la Litvanie, on croyait que, pour appuyer ces grandes opérations, Schwartzenberg ferait un mouvement correspondant, et forcerait les russes à évacuer les provinces mé-

ridionales, la Volynie, la Pododie, l'Ukraïne, s'avançant vers Kiiov et dans la petite Russie, ce qui aurait donné le temps de compléter les armements des Polonais dans ce pays plein d'immenses ressources. Mais il n'en fit rien. Arrivé à la hauteur de Luck, il s'arrêta ne voulant, ni occuper cette ville ni passer le Stir. Pendant ce temps, Napoléon se laissait amuser à Moskou par des propositions de paix, jusqu'à ce que survînt l'hiver le plus rigoureux qu'on ait jamais vu dans ce climat, et qui devait lui enlever les hommes et les chevaux. Il commença son mouvement de retraite, pendant que Tchitchagov général russe, qui observait les Turcs en Moldavie, marchait directement contre Schwartzenberg qui se retirait devant lui et tombait sur les derrières de la grande armée lors de son passage de la Bérézina. Napoléon traversa lui-même cette rivière le 27 novembre 1812, mais la grande armée dejà considérablement affaiblie pendant sa retraite, éprouva à ce passage des pertes énormes. La Litvanie fut de nouveau occupée par les Russes, le duché de Varsovie leur fut ouvert. L'armée polonaise, dont il ne resta que huit mille hommes, fut divisée en plusieurs détachemens, qui allèrent s'enfermer à Dantzick, à Thorn, à Modlin, à Zamosc pour défendre ces places fortes. Une partie suivit avec Dombrovski, la grande armée en Allemagne et vers les frontières de France, une autre commandée par le prince Joseph Poniatovski se maintint pendant quelque temps dans les environs de Krakovie et de Czenstochova, où ses forces s'accrurent par la nouvelle levée jusqu'à treize mille hommes. Ce corps évacua enfin Krakovie le 2 mai 1813, et après avoir traversé la Silésie et la Bohême avec le consentement de l'empereur d'Autriche, il se réunit en Saxe à l'armée française.

21. Chute de Napoléon.

Napoléon trouva encore les moyens de battre complétement les alliés à Lutzen, ce qui ranima les défenseurs des places fortes en Pologne ; mais il ne lui fut plus possible de profiter de cette victoire ; il accepta même les propositions d'un armistice, après l'expiration duquel, la grande bataille de Leipzik vint abattre sa puissance. Le roi de Saxe

fut fait prisonnier, le prince Joseph Poniatovski, périt dans les flots de l'Elster en passant cette rivière le 19 octobre 1813 et les débris de l'armée polonaise suivirent Napoléon en France. Vous avez vu, mes amis, que Napoléon ne se souciait guère dans ces dernières années de l'insurrection nationale en Pologne et ne comptait que sur son armée. Le peu de cas qu'il faisait de la bonne disposition des peuples, lui aliéna tous les esprits, au moment où la fortune se déclara contre lui. Les peuples Allemands et Italiens cessèrent de lui être favorables. Napoléon vit tout le monde s'éloigner de lui et lui devenir infidèle. Ses forces morales et matérielles diminuant tous les jours, il ne lui resta que son propre génie, mais les moyens d'en tirer parti lui manquaient, tandis que ses ennemis augmentaient leurs ressources en faisant un appel aux sentiments des peuples. Napoléon battit encore les alliés entre le Rhin et Paris, mais ses victoires étaient sans résultats utiles, et la trahison de quelques-uns de ses généraux, lui porta le dernier coup. En descendant du trône qu'il avait élevé sur les ruines de la liberté, et avant de partir pour l'île d'Elbe, Napoléon congédia l'armée polonaise qui lui était restée fidèle jusqu'au dernier moment. Il la recommanda à l'empereur Alexandre. Il y eut cependant des Polonais sincèrement attachés à Napoléon qui, nourrissant quelqu'espoir secret, allèrent partager son exil, et revinrent avec lui pour la dernière fois, sur le continent, combattre sous ses étendards, à Waterloo. Les Polonais ont donné à Napoléon des preuves éclatantes de leur dévouement, bien qu'il eût tant de fois trompé leurs espérances. S'il est bien de s'attacher à une personne quand on peut par là être utile à son pays, il est cent fois plus honorable encore et plus digne de la nature humaine, de se dévouer à sa patrie et d'agir directement pour elle, sans les secours étrangers qui sont ordinairement intéressés.

22. Politique de l'empereur Alexandre. Envahissement de la Pologne.

Depuis la chute de Napoléon, la politique de l'empereur Alexandre concernant la Pologne pouvait se développer sans obstacles. Dans les premières années de son règne, il se

fit connaître par la protection qu'il accorda aux lettres et à toutes sortes d'améliorations sociales, et grâce à ses soins, les sciences firent de grands progrès en Russie. Quand le sort des armes le fit de nouveau l'arbitre des destinées de la Pologne, on espérait qu'il continuerait à l'égard de ce pays le même système libéral qu'il avait adopté en montant sur le trône. Après avoir recouvré la Litvanie, Alexandre signa à Vilna, le 24 décembre 1812, une amnistie générale pour tous ceux qui avaient embrassé la cause de Napoléon, et après avoir occupé Varsovie et tout le duché, il conserva l'administration locale, et en confia la direction au prince Xavier Lubecki et à d'autres Polonais, soumis à la surveillance des Russes (14). L'armée polonaise ayant été laissée à la disposition de l'empereur Alexandre, il lui permit de retourner dans son pays, les armes à la main. Le général Vincent Krasinski ramena à Varsovie les débris de cette armée, et quand elle y fut arrivée, elle passa sous les ordres du grand-duc Constantin, ce qui était encore une preuve de la haute faveur d'Alexandre. Le prince Adam Czartoryski, ancien ministre et sénateur russe, possédant toujours l'estime et la confiance de l'empereur, ne tarda pas à arriver à Varsovie. Le grand-duc et lui commencèrent à manœuvrer chacun selon ses vues, l'un dans l'armée, l'autre auprès des citoyens les plus influents, dans le but de préparer et gagner les esprits aux projets d'Alexandre et pour provoquer quelque manifestation en sa faveur. Le grand-duc Constantin éprouva dans cette tâche de grandes difficultés, car les militaires qui n'avaient pas cessé d'être citoyens polonais, en voulant maintenir les droits de la nation, proposèrent de former une confédération pour en réunir toutes les anciennes parties, avant qu'il pût être question de choisir un roi ou d'opérer une réforme militaire. Le grand-duc ayant mis de côté toutes les considérations qui touchaient de si près aux plus chers intérêts de la nation, parvint à réorganiser l'armée à sa

(14) Ils composaient un conseil suprême ou gouvernement provisoire présidé par un russe, Lanetzkoï. Plusieurs voitures russes furent expédiées de Pétersbourg pour placer des surveillants dans tous les départements de l'administration.

mode, mais toujours comme armée polonaise. Le prince Czartoryski ne se proposait rien moins que d'entraîner les citoyens à supplier Alexandre de vouloir bien être roi de Pologne, mais il n'obtint aucun résultat de ses démarches. Il est vrai que la constitution et le roi de Saxe avaient été imposés par une main étrangère à une partie de la Pologne, mais il ne devait pas s'en suivre nécessairement que les polonais dussent faire peu de cas des obligations qui les liaient et se livrer, avec la plus blâmable legèreté, à l'un de ceux qui avaient démembré la Pologne (15). L'armée et les citoyens ayant alors en vue l'intégrité et l'indépendance de la Pologne, repoussèrent les suggestions du prince Czartoryski auquel il ne resta qu'à préparer un projet de constitution, qui fut, dit-on, rédigé dans un esprit aristocratique et ne fut pas adopté.

23. Le congrès de Vienne établit un royaume de Pologne.

Les monarques qui avaient détruit la puissance de Napoléon, voyant qu'ils en étaient redevables aux peuples qui s'étaient soulevés contre son despotisme, sentirent la néces-

(15) A l'inspiration de Czartoryski, on convoqua brusquement les conseils départementaux auxquels la proposition de la soummission à l'empereur Alexandre devait être présentée. Dans le palatinat de Siedlce, le remplaçant du préfet, Louis Buino, prévenant tous les autres, réunit précipitamment le conseil et lui remit avec la proposition le projet de la réponse qu'il avait dressée en réprouvant une semblable proposition comme indigne et contraire aux obligations qu'on avait contractées envers le roi-duc. Son projet obtint le consentement du conseil; signé, il fut sur le champ communiqué aux conseils de tous les départements qui répondirent tous dans le même sens. Louis Buino appelé par Lanetzkoï président du gouvernement provisoire, se rendit dans la capitale. Lanetzkoï lui demanda s'il était l'auteur de la réponse si énergiquement négative de son département. Il l'avoua en ajoutant, qu'il espérait que son fils unique ne serait pas responsable des démarches de son père; quant à lui, qu'il était prêt à répondre de sa fortune et de sa tête. Lanetzkoï lui répliqua qu'il ne s'agissait pas de sa responsabilité et lui commanda, en souriant, d'aller chez le prince Czartoryski. Le prince, désolé, se montra furieux. Buino stupéfait, se retira, renonçant à jamais à sa connaissance.

sité de leur faire quelques concessions, en leur promettant la liberté et de grandes améliorations dans l'état social. Cependant les mêmes monarques, réunis au congrès de Vienne, bien loin de remplir leurs promesses, ne trouvèrent après des discussions interminables, rien de mieux à faire que de partager entre eux les peuples que le sort des armes avait mis à leurs pieds. Chacun d'eux voulait avoir la part du lion. Mais c'était surtout le roi de Prusse qui se livrait avec le plus d'avidité à ces honteux calculs, non sans un grand embarras des autres rois qu'il voulait dépouiller de ce qu'ils possédaient, ou à qui il disputait ce qu'ils réclamaient. Il comptait les hommes comme on compte les troupeaux de bœufs, et il eut beaucoup de peines à trouver le chiffre qu'il lui fallait pour compléter la population de ses états. L'Allemagne, l'Italie et la Pologne, fournirent aux rois alliés de quoi prendre dans les pays qui leur convenaient le mieux. Chacun d'eux voulait avoir ce que convoitaient les autres ; ils se seraient brouillés et peut-être en seraient-ils venus aux mains, si la nouvelle du retour de Napoléon de l'île d'Elbe et de son entrée à Paris, ne fût venue les frapper comme d'un coup de foudre. Aussi les affaires de Pologne furent-elles promptement terminées et signées, le 3 mai 1815. Le nom de Pologne, relevé dans la dernière expédition de Napoléon contre la Russie, fut conservé par le congrès de Vienne qui détermina aussi les portions qui devaient rentrer sous la domination de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche. C'était le sixième partage de la Pologne et ce partage l'a morcelée plus que ne l'avaient fait les cinq précédents. On coupa six portions différentes dont on disposa de la manière suivante : 1.° L'Autriche garda la Galicie que Napoléon lui avait laissée, recouvra le cercle de Tarnopol que lui restitua le généreux Alexandre, et acquit le Podgorze, territoire séparé de Krakovie par la Vistule, avec l'autre moitié des salines de Vieliczka. 2.° Le roi de Prusse conserva cette partie de la Pologne que Napoléon lui avait laissée, augmentée de la ville de Dantzick, de celle de Thorn, avec tout l'ancien palatinat de Culm et du duché de Posen. 3.° Le duché de Posen, détaché par le congrès de Vienne du duché de Varsovie, au profit du roi de Prusse, devait former

une portion distincte de la monarchie prussienne. 4.° La Russie garda tous les pays qu'elle avait gagnés dans les trois premiers partages, ainsi que le cercle de Bialystok, que Napoléon lui avait cédé, et acquit le royaume de Pologne. 5.° Ce royaume fut formé, par le congrès de Vienne, de la plus grande partie du duché de Varsovie. Réuni à la Russie, il devait être regardé comme un état à part, ayant sa constitution et une administration séparée. 6.° On découpa encore une portion du duché de Varsovie pour former la république de Krakovie. Mais comme par ce partage toute la Pologne rentrait sous la domination de ceux qui l'avaient tant de fois démembrée, la république de Krakovie devait partager le même sort. Elle fut placée sous la protection de tous les trois co-partageants. Ils s'engagèrent les uns envers les autres à ce même congrès de Vienne, à établir des institutions nationales dans toutes les parties de l'ancienne Pologne, et Alexandre poussa même plus loin sa magnanimité, car il se réserva la faculté d'étendre les limites du royaume, s'engagea à maintenir une armée polonaise et à accorder une constitution et une représentation nationales. Cette constitution ne se fit pas attendre, elle fut publiée le 24 décembre 1815. Ce n'était pas celle que Czartoryski avait préparée, mais une autre plus populaire. A l'exemple d'Alexandre, le roi de Prusse et l'empereur François accordèrent aussi des constitutions aux autres parties, qui leur étaient échues en partage.

24. Constitutions de Galicie, de Posen et du royaume de Pologne.

Ce qu'on voulut bien appeler constitution de Galicie, n'était en réalité qu'une plate et ridicule parodie. On placarda sur les murs de la ville une énorme affiche comme pour une représentation théâtrale; c'était le programme de la parade législative qui devait être jouée pendant toute la séance de la diète. C'était un acte essentiel. Ensuite on vit des magnats, des comtes, des barons, tous sortis de fabrique autrichienne, se rendre en magnifiques équipages et en riches uniformes à la salle qni leur était destinée, et là ils commencèrent par faire acte d'hommage et de fidélité à sa

majesté; puis ils entendirent une déclaration de la volonté impériale, déterminant la quotité des impôts à payer; enfin ils rédigèrent une pétition, dans laquelle il leur fut permis de faire de très-humbles représentations sur la misère publique. Tout cela se fit conformément à la volonté du gouverneur impérial, qui s'institua en même temps président né de la diète. La constitution du duché de Posen est un peu plus raisonnable. La représentation de cette province, bien qu'elle soit aristocratique, répond mieux au besoin du pays, car la diète peut se faire l'organe de la nation, et transmettre ses vœux jusqu'au trône. C'est même par cette voie que le roi de Prusse a souvent entendu de dures vérités et des plaintes énergiques, de ce qu'il ne respectait pas la nationalité polonaise, qu'il favorisait les Allemands de préférence aux Polonais, qu'il introduisait dans l'enseignement public et les actes officiels la langue allemande au détriment de la langue polonaise. Le royaume de Pologne, établi par le congrès de Vienne et divisé en huit palatinats, avait une constitution différente de celles dont je viens de vous parler, D'après cette constitution, le royaume de Pologne avait un ministère et un gouvernement séparés de ceux de la Russie; le roi jurait de l'observer en se faisant couronner; la nation contrôlait les actes du gouvernement et de ses fonctionnaires, tant par les représentants réunis dans une diète, que par les conseils palatinaux. Tous les citoyens, égaux devant la loi, jouissaient des mêmes droits politiques; les assemblées communales, composées de non-nobles, pouvaient choisir un noble pour leur député; de même que les diétines, composées de nobles, pouvaient envoyer un non-noble, comme nonce à la diète. Il y avait cependant une inconséquence qui frappait l'attention d'un observateur, c'est qu'il y avait plus de diétines que d'assemblées communales, tandis que la population du pays se composait d'un plus grand nombre de non-nobles que de nobles. On pouvait aussi remarquer que l'instruction avait été mise plus à la portée de la classe noble que de celle des non-nobles, ce qui empêchait cette dernière de jouir de l'égalité sous différents rapports. Malgré cette fâcheuse distinction, la bourgeoisie, comme la noblesse, s'inscrivait en masse sur les listes des citoyens

actifs, pour avoir le droit de voter, les uns, dans les assemblées communales, les autres dans les diétines. Parmi les paysans il n'y en avait que très-peu qui fussent portés sur les listes des citoyens et qui votassent dans les assemblées communales; mais on en voyait quelques exemples, car les paysans étant investis des droits politiques, avaient aussi le droit de voter. La diète était composée de la chambre des sénateurs où siégeaient les évêques, les palatins et les castellans et de la chambre des nonces, formée des nonces et des députés. Les deux chambres examinaient, adoptaient ou rejetaient, chacune séparément, les projets de lois présentés par le gouvernement, c'est-à-dire par les ministres et le conseil d'état. Les ministres et les conseillers d'état défendaient dans la diète les projets de loi, mais ils n'avaient pas le droit de voter. La constitution commandait au gouvernement de présenter à chaque diète le budget, c'est-à-dire un état des recettes et des dépenses; la chambre des nonces avait la priorité pour les déterminer et les adopter. C'est aussi à cette chambre qu'était dévolu le droit d'accuser et de mettre en jugement les ministres qui auraient violé la constitution. Les deux chambres faisaient connaître au roi les besoins du pays, tant dans leurs remarques sur le rapport du conseil d'état, que par la voie de pétition. La constitution garantissait en outre la sûreté individuelle, ainsi que la proprieté et la liberté de la presse.

25. Bonnes dispositions d'Alexandre. Première diète (16).

La constitution accordée par Alexandre, réunit les suffrages unanimes. On ne connaissait pas celle que Czartoryski avait préparée, mais comme ce prince était renommé pour ses principes aristocratiques, on se félicitait qu'une autre constitution, qu'on appelait libérale eût obtenu la préférence.

(16) *Charles Hoffmann;* coup-d'œil sur l'état politique du royaume de Pologne, sous la domination russe, pendant les quinze années de 1815-1830. Paris, 1832.

Maurice Mochnacki; premier volume de son ouvrage (intitulé: Insurrection de la nation polonaise en 1830), publié en polonais.

Quand les commissaires impériaux vinrent la présenter officiellement à Thomas Ostrovski président du sénat, ce vieillard prononça ces paroles mémorables. « malheur au premier qui la violera. » La nomination de Zaïonczek aux fonctions de vice-roi ou de lieutenant du roi, augmenta la satisfaction générale. Il était évident qu'on appréciait le mérite en appelant à cette dignité éminente un vieux soldat estropié, couvert de glorieuses cicatrices, un homme sorti des rangs du peuple. Quelque temps après, la diète fut convoquée. Alexandre lui-même vint ouvrir et clore la session. Debout, à côté du trône des anciens rois de Pologne, la tête découverte, il parla aux deux chambres réunies. Il dit alors qu'il était content de son ouvrage, c'est-à-dire de la constitution, et qu'il espérait en étendre l'influence sulataire sur toutes les contrées, que la providence avait confiée à ses soins; qu'il était content que les Polonais lui eussent offert les moyens de montrer à sa patrie, c'est-à-dire à la Russie, ce qu'il préparait pour elle depuis longtemps et ce qu'elle devait obtenir. Il donna à entendre, dans des termes non-équivoques, que la constitution du royaume serait bientôt appliquée aux provinces polonaises incorporées à la Russie, et que les provinces détachées de la Pologne par les démembrements successifs, seraient réunies au royaume, pour ne former qu'un seul état.

26. Mort de Kosciuszko.

Grâce aux bonnes dispositions et à la condescendance d'Alexandre, l'esprit de nationalité fut ranimé sans obstacle sur tous les points de l'ancienne Pologne. L'empereur se montrait évidemment favorable à tout ce qui s'y rattachait, et je vais vous citer pour preuve les cérémonies funèbres célébrées en l'honneur de Kosciuszko. Cet illustre citoyen mourut en Suisse, loin de sa chère patrie, dans le courant de l'année 1817. Il avait présidé aux destinées de la Pologne, lorsqu'après avoir fait un dernier effort pour se relever et défendre son indépendance, elle allait descendre dans le tombeau. Dès le moment qu'il fut fait prisonnier, il fut perdu pour la Pologne, qui conserva toujours le souvenir de ses

vertus civiques et de sa grandeur d'âme. Personne n'a songé à reprocher à Kosciuszko de n'avoir pas fait ce qui était au-dessus de ses forces. On pourrait signaler quelques fautes dans sa vie politique, mais on ne saurait s'empêcher de reconnaître, qu'il a marqué sa place parmi les grands citoyens de notre époque. Homme non exempt de faiblesse, mais probe et républicain intègre, il ne s'est pas laissé prendre aux avances de Napoléon. Séduit pour un instant dans sa vieillesse par les cajoleries d'Alexandre, il fut le premier à pénétrer l'astuce et l'hypocrisie profondes de ce monarque. Dans les derniers moments de sa vie, il sentit toutes ses forces défaillir; enfin il s'éteignit, et sa mort même contribua à ranimer dans les cœurs de ses compatriotes l'amour de la patrie. A Poznan, à Varsovie, à Vilna, à Krakovie, partout en Pologne, les chrétiens de toutes les communions, catholiques, luthériens, calvinistes, rendirent à Kosciuszko les honneurs funèbres. A Vilna, des religieux de l'ordre de St.-Bernard dressèrent un catafalque dans une église de protestants. De leur côté, les sectateurs de Moïse et ceux de Mahomet célébrèrent aussi un service funèbre; ces derniers prièrent Dieu avec une ferveur sincère d'appeler à lui l'âme juste du chrétien Kosciuszko. Ainsi, tous les cultes chrétiens et non chrétiens, sans s'arrêter à ce que Kosciuszko était catholique, s'accordèrent à honorer ses vertus, chacun à sa manière. Remarquez, mes amis, que la Pologne seule donna l'exemple d'une pareille fraternité entre les différentes religions, et ce fut un pauvre citoyen polonais qui en fournit l'occasion. La nation éleva une montagne près de Krakovie, pour perpétuer son souvenir.

27. Mort de plusieurs illustres citoyens.

A peu près à la même époque, et dans le court espace de quelques années, la nation polonaise perdit d'autres citoyens qui avaient bien mérité de la patrie dans les derniers moments de la république. Hugues Kollontaï mourut en 1812, dans l'année de l'expédition de Napoléon contre la Russie, et il ne vit pas la chute de la puissance gigantesque

sur laquelle il conseillait à ses compatriotes de compter. Un an après arriva la mort de Thadée Czacki, au moment où s'écroula la puissance de Napoléon. Nous avons parlé plus haut de la fin déplorable du prince Joseph Poniatovski, dont la mémoire sera toujours chère à ses compatriotes, par le dévoûment dont il a donné des preuves dans les dernières années de sa vie. La mort de Thaddée Kosciuszko fut suivie de celle du cordonnier Jean Kilinski, conseiller municipal de Varsovie, avant la chute de la Pologne, colonel pendant l'insurrection de 1794, et qui avait rendu de grands services à sa patrie. Après son retour de la prison de Pétersbourg, il habita Varsovie, entouré de la considération générale. Une foule de citoyens de toutes les classes suivirent son cercueil, en se rappelant le carnage de Praga et la chute de l'ancienne république. L'année suivante, 1818, on eut à déplorer la mort du général Jean-Henri Dombrovski, dont le nom sera toujours inséparable de l'histoire des légions polonaises et des armées nationales qu'il commandait aux jours de gloire et d'infortune, donnant partout des preuves de grands talents militaires. Sincèrement attaché à sa patrie, il gémissait sur son lit de mort, sur l'état passé et présent de la nation, et sur tant de sang inutilement répandu. Sa longue expérience lui faisait croire, que si Napoléon fût parvenu à planter ses aigles victorieuses sur les bords de la Vistule, il n'eût rien fait pour la liberté et l'indépendance de la Pologne. Alexandre, qui prenait le titre de restaurateur de la Pologne, offrait, dans son opinion, encore moins d'espérance. Dombrovski craignait que ce titre ne donnât naissance à des illusions dangereuses qui pourraient jeter dans la nation un germe de division. Il souhaitait que les polonais d'aujourd'hui ne s'appuiassent, à l'exemple de leurs ancêtres, que sur leurs propres forces, qu'écartant tout ce qui pourrait les désunir, ils cherchassent à reconquérir leur indépendance par eux-mêmes, et sans attendre des secours étrangers. Ces paroles retentirent dans tous les cœurs ; elles furent d'autant mieux comprises que le changement dans les vues d'Alexandre et sa fausseté, se faisaient sentir au pays d'une manière chaque jour plus sensible.

28. Alexandre change de disposition. Seconde diète.

L'empereur Alexandre avait de fréquentes entrevues avec l'empereur François et le roi de Prusse, et il s'en retournait avec des dispositions bien différentes de celles dans lesquelles il était parti. Il forma avec eux ce qu'ils appelèrent la sainte-alliance, dont le but était d'étouffer la liberté des peuples Depuis ce temps le même Alexandre qui avait semblé jusqu'alors protéger les lumières et le progrès de la civilisation commença à rétrograder. En 1818 les citoyens de la Litvanie, réunis dans la diétine de Vilna, ayant pris la résolution de rendre la liberté avx paysans, Alexandre reçut avec froideur leur proposition philanthropique, et bientôt après on leur défendit d'en parler. Dans le royaume, on commença, sous des prétextes futiles, à restreindre la liberté de la presse, à menacer la liberté personnelle. Tout cela était contraire à la constitution, mais ce n'était pas chose nouvelle, car on l'avait déjà violée sous plus d'un rapport. Le gouvernement se garda bien de présenter le budget à la diète, bien qu'il dût le faire, d'après la disposition la plus formelle de la constitution. La première diète ayant réclamé contre cet abus en termes fort modérés, Alexandre répondit le 4 septembre 1818, que la diète n'avait pas le droit d'accuser les actes du gouvernement et de les blâmer, qu'elle n'était réunie que pour donner son opinion sur des objets que le gouvernement croyait nécessaire de soumettre à son examen. Les chambres ne comprenaient pas un pareil commentaire de la constitution libérale. Dans le discours d'ouverture de la seconde diète, le 13 septembre 1820, Alexandre, appela les représentants à la confiance, car disait-il, la constitution qu'il avait accordée ne devait avoir d'autre appui que la confiance illimitée qu'on aurait en lui, et que l'existence même du nom polonais, ne dépendait que de la morale chrétienne qui l'animait. Celui qui exige la confiance des autres n'en mérite guère; il sème la méfiance par son langage hypocrite. C'est ainsi qu'Alexandre annonça qu'il ne se ferait point scrupule de retirer les institutions qu'il avait octroyées, et qu'en étouffant la délicatesse de conscience dont il faisait parade, il mettrait un

terme à l'existence même du nom polonais. Ces menaces n'intimidèrent point la diète de 1820, et les membres de cette assemblée résolurent de faire tête à l'orage. Les deux frères Vincent et Bonaventure Niemoïovski, avec d'autres représentants du palatinat de Kalisz, appuyés par Joseph Godlevski, nonce de Mariampol, firent partager leur opinion à une immense majorité de la chambre des nonces, où il se forma bientôt une opposition constitutionnelle qui comptait cent dix-sept voix contre trois. Si Alexandre eut sincèrement désiré le bonheur de la nation, cette opposition aurait dû lui indiquer les vœux auxquels il devait céder. La diète rejeta les projets de lois qui lui furent présentés, signala les abus, la mauvaise administration du pays et la prochaine banqueroute. Alexandre, indigné de cet avertissement constitutionnel, déclara dans son discours de clôture que la diète avait retardé la restauration de la patrie, et menaça, dans son rescrit du 25 mai 1821, de détruire l'existence politique du royaume, s'il ne trouvait pas des ressources nécessaires pour faire face aux dépenses publiques, et couvrir le déficit du trésor. Il y avait pour cela des moyens suffisants et on pouvait s'en servir légalement; mais il préféra employer des mesures violentes et illégales, dont il confia l'exécution à Novosiltzov, sénateur russe résident, ou commissaire impérial auprès du royaume, et au prince Xavier Lubecki, auquel il donna à cet effet le ministère des finances. Quoique souvent divisés d'intérêt, réunis par le besoin commun d'attirer sur eux les faveurs impériales, et d'en éloigner les autres concurrents, ces deux fidèles serviteurs cherchaient à deviner la pensée intime de leur maître, et travaillaient à l'envi au même but par différents moyens.

29. Xavier Lubecki, ministre des finances.

Le royaume de Pologne était parvenu à un haut degré de prospérité, si l'on en juge par les beaux édifices dont on orna la capitale, les grandes routes qu'on construisit, le grand nombre de fabriques et de manufactures de draps, de tapis et de tissus de coton qui s'élevèrent, et dont les produits trouvaient des débouchés au fond de la Russie, en

Asie et jusqu'en Chine. Mais si l'on réfléchit sur la position des habitants, surchargés de toutes sortes d'impôts, on en conclut que si les forces nationales, comprimées par le système oppressif des finances, inventé par le nouveau ministre, avaient pu se développer sur une si grande échelle, elles auraient conduit le pays, à un haut degré de prospérité si on leur avait laissé plus de liberté dans leurs mouvements progressifs, Lubecki trouva d'abord sans peine les moyens de couvrir le déficit qui commençait à se faire sentir, car le zèle des citoyens l'avait sincèrement secondé. Mais à peine eut-il introduit l'économie dans différentes branches de l'administration, et donné une marche plus régulière au gouvernement, qu'il ne cessa de poursuivre son système jusque dans ses dernières conséquences. Ayant adopté pour principe que l'argent était de bonne prise partout, il eut recours à des arguments sophistiques pour justifier les mesures les plus arbitraires, et se mettre à couvert de toute responsabilité. Il paralysait l'action des autres ministères, ne cessait d'augmenter dans le sien le nombre des bureaux, afin de soumettre à ses décisions ce qui était du ressort des autres ministres. Il prodiguait l'argent à pleines mains à ses créatures, à titres de pensions et de gratifications. Pour subvenir à ces dépenses, il prélevait d'avance les impôts dont le terme n'était pas encore échu, remettait en vigueur ceux qui avaient été depuis longtemps oubliés ou amortis, établissait des accises et octrois, de nouveaux impôts sur la consommation, et des monopoles de toute nature. De là des vexations et des condamnations révoltantes; le monopole du tabac et des boissons donnait lieu à l'oppression la plus odieuse. Le ministre des finances dépouillait le clergé de ses revenus et commençait à vendre les biens nationaux. Après avoir établi une banque très-utile au pays, il en dénatura le but, tournant ses fonctions vers d'étranges opérations financières qui consistaient à placer des millions sur des banques étrangères, à prêter à la Russie à envoyer de l'argent comptant pour acheter les billets de banque de Pétersbourg. Il s'élevait des plaintes, des murmures que Lubecki sut comprimer, et, pour retarder le moment où il devait être obligé de rendre compte de son adminis-

tration, il fit en sorte que la diète ne fût pas convoquée pendant quatre ans. D'après la constitution, le vote du budget et celui des nouveaux impôts appartenaient aux deux chambres ; mais cette même constitution disait aussi, que le premier budget des dépenses et des recettes, serait réglé et exécuté par le roi, jusqu'à ce qu'il fut changé par la diète; or, c'était ce premier budget royal que le ministre des finances développait à sa manière, en s'opposant de toutes ses forces à son changement, sous prétexte qu'il n'était pas encore définitivement réglé pour que la chambre s'en occupât. C'est ainsi qu'en se retranchant derrière des raisonnements captieux, il opprimait le royaume au mépris de la charte constitutionnelle.

30. Opposition dite de Kalisz

Quoiqu'on parvînt à épuiser toutes les sources de la richesse nationale, cependant la colère du roi ne cessa de poursuivre les frères Niemoïovski, et tout le palatinat de Kalisz, dont ils étaient les représentants. Ces deux patriotes, ayant été élus après la diète, membres du conseil palatinal, le sénat pour satisfaire la vengeance royale, déclara illégale la tenue de la diétine, et annula les élections, sous prétexte qu'on n'avait pas rempli toutes les formalités voulues par la loi. Le conseil du palatinat usa de son droit, en appelant les deux frères exclus à siéger par intérim, jusqu'aux nouvelles élections. Cette démarche hardie excita à un tel point la colère d'Alexandre, qu'il supprima arbitrairement le conseil, et priva tout un palatinat de cet organe important dans un pays constitutionnel ; il annonça en même temps que cet état de choses durerait jusqu'à ce que les représentants du palatinat donnassent des garanties suffisantes de leur conduite future comme nonces et comme citoyens. L'ordonnance qui mit pour ainsi dire hors la loi tout un palatinat, fut contresignée par Lubecki, ministre des finances, et jeta le palatinat de Kalisz, non pas dans cette lutte constitutionnelle qu'il soutint avec tant de gloire, pendant la diète, mais dans une guerre ouverte avec le pouvoir exécutif qui avait violé la loi. Par cet acte brutal, les citoyens du pala-

tinat de Kalisz et leurs représentants, séparés en quelque sorte de la nation, devinrent un objet d'estime et de vénération publiques, car les habitants des autres palatinats savaient apprécier les vertus, les lumières et le dévouement qui avaient valu à leurs concitoyens une si indigne persécution.

31. Censure; suppression des écoles primaires.

Nous avons dit que la censure fut introduite aussitôt que l'empereur Alexandre eut adopté une politique rétrograde. Etablie d'abord pour les journaux et les autres écrits périodiques, elle s'étendit en peu de temps sur tous les ouvrages imprimés en Pologne, ou venant des pays étrangers; pendant qu'en Russie même, les anciens réglements de la censure décrétés par Alexandre, prescrivaient d'autoriser des expressions équivoques que l'auteur voulait conserver en leur donnant une interprétation satisfaisante, les réglements de la censure en Pologne, secrètement prescrits aux censeurs, ordonnaient de rechercher des pensées occultes, et des allusions dangereuses, dans les phrases les plus claires. Le pouvoir discrétionnaire laissé aux censeurs dégénéra bientôt en abus monstrueux. Non contents de supprimer des mots et des périodes qui ne leur convenaient pas, ils poussaient l'impudence jusqu'à couper des pages entières dans des ouvrages étrangers, avant d'en permettre la vente, ou de les livrer aux propriétaires; ils confisquaient, en masse, chez les libraires, les livres qu'ils défendaient. A la tête de cette odieuse inquisition de la pensée, on voyait Joseph-Calassant Szaniavski directeur général au ministère de l'instruction, le même qui composa autrefois de beaux ouvrages sur la liberté et la philosophie. Une autre calamité, plus funeste encore dans ses suites, atteignit le pays sous le règne d'Alexandre. Effrayé par les progrès que faisait l'art de lire et d'écrire parmi le peuple, il fit fermer les écoles primaires. Ce fut le prince Zaïonczek, lieutenant du roi, qui commença cette œuvre de destruction. Par cette disposition illégale, communiquée directement aux autorités subalternes, plusieurs centaines de petites écoles, fondées sous le gouvernement

prussien, ou lors du duché de Varsovie, furent fermées. Après lui, Szaniavski et d'autres personnes du ministère de l'instruction, en diminuèrent encore le nombre, de manière que les enfants des paysans et des petits cultivateurs nobles, que l'on connaît en si grand nombre sous le nom de petite noblesse, et les enfants des habitants les moins aisés des villes, furent entièrement privés d'instruction. Ce fut surtout le peuple de la campagne qui se trouva exposé à la mauvaise foi et à la fourberie qu'on reprochait aux juifs avec beaucoup de raison. Privé des moyens de s'instruire, il ne pouvait ni s'occuper utilement après le travail, ni acquérir la connaissance des droits et des devoirs du citoyén. Le ministère de l'instruction, dont le but était plutôt d'étouffer que de répandre des lumières, particulièrement Szaniavski, son directeur général, s'attaquèrent aussi aux écoles supérieures, qu'ils entourèrent de toutes sortes d'obstacles, pour en rendre l'accès moins facile à la jeunesse. Ils prescrivirent un mode d'enseignement dont on ne pouvait s'écarter, et qui, conçu dans un sens rétrograde, avilit les sciences; celles surtout qui pouvaient épurer le cœur, former l'esprit, préparer la jeunesse à la vie politique, et lui inspirer l'amour de la liberté. Voilà ce que faisait le directeur et censeur Szaniavski, de concert avec le sénateur russe Novosiltzov, qu'il consultait en toutes choses.

32. Le grand-duc Constantin.

L'armée polonaise avait toujours pour chef le grand-duc, Constantin, frère de l'empereur Alexandre : animal féroce, honte de l'humanité, esclave de ses passions, les déréglements de sa pensée égalaient les désordres de sa vie; livré aux emportements de sa colère, il tuait les hommes, ou leur faisait les affronts les plus déshonorants. Plusieurs officiers, anciens soldats de Napoléon, ne pouvant supporter les outrages qu'il leur faisait endurer dans ses accès de fureur, aimèrent mieux se donner la mort que de diriger leurs bras contre ce farouche tyran. Grand nombre d'autres donnèrent leur démission. Un jour le grand-duc s'éprit d'amour pour Jeannette Grudzinska, et il se mit en tête de l'épouser.

L'empereur Alexandre y consentit, mais à des conditions onéreuses : le grand-duc devait améliorer ses mœurs et renoncer à ses droits à la couronne de Russie, en faveur de son plus jeune frère Nicolas. Ce fut à ces conditions que la jeune Grudzinska, douée d'une grande douceur de caractère, et d'une santé frêle et chancelante, devint l'épouse du grand-duc avec le titre de princesse de Lovicz. Il fut très-facile au grand-duc de remplir la seconde des conditions imposées par l'empereur, et il renonça à ses droits à la souveraineté; mais la première condition était plus embarrassante : cependant il commença à mener une vie plus régulière. On prétendit qu'il s'était corrigé, qu'il était même devenu plus doux, ce qui voulait dire, qu'il ne tirait plus sur les hommes, qu'il ne les tuait plus d'un seul coup, comme il le faisait auparavant, mais qu'il aimait mieux les faire mourir lentement. Figurez-vous, mes enfants, un homme de grande taille, aux épaules larges et robustes, à la voix rauque, au nez retroussé, ne quittant jamais l'uniforme, portant un chapeau à trois cornes, surmonté de plumes de coq, et placé de manière à ne pas gêner ses regards perçants, qui sous des sourcils blancs et hérissés, cherchaient les victimes qui pussent convenir à ses appétits de tigre : voilà l'homme adouci par le mariage. Pour un bouton mal cousu, il mettait aux arrêts le soldat et son officier ; un passant ne l'avait-il pas salué, il l'envoyait au corps-de-garde ; de jeunes voyageurs s'offraient-ils à ses regards avec des chapeaux de nouvelle mode, il les faisait amener sur la place de Saxe, où il passait en revue les troupes de la garnison, et après les avoir placés sur un tambour, il coupait lui-même les bords de leurs chapeaux ; un enfant aux longs cheveux avait-il attiré ses regards, il le faisait arracher des bras de sa mère éplorée, et pendant que le pauvre enfant pleurait et tombait en convulsions, on lui coupait sa belle chevelure. Tels étaient les amusements du grand-duc Constantin. Il serait long de raconter combien de citoyens de toutes conditions furent jetés par lui en prison sous les plus futiles prétextes; combien, de personnes civiles, de militaires de tous grades, prévenus de délits imaginaires, furent condamnés aux travaux forcés, le boulet aux pieds. On disait cependant

qu'il aimait les Polonais, et l'on a comparé avec justesse, son amour à celui d'un enfant gâté, qui aime les poupées pour avoir le plaisir de les briser. C'est à ce monstre à face humaine, que l'empereur Alexandre donna le commandement de l'armée, sachant que son plus grand plaisir était de faire manœuvrer les troupes, de punir les soldats pour les fautes les plus légères, de les fatiguer par les exercices des camps, où il réunissait chaque année toute l'armée, de confirmer les arrêts que les conseils de guerre prononçaient selon son bon plaisir. Mais ce n'est pas encore tout ce qu'Alexandre fit pour l'amusement de son frère Constantin : il lui permit de se mêler de tous les pouvoirs de l'état; lui accorda illégalement un pouvoir discrétionnaire dans le royaume, et soumit à son pouvoir arbitraire cinq gouvernements formés des provinces de l'ancienne Pologne, où le grand-duc se hâta de promulguer la loi martiale, pour pouvoir plus facilement trouver des coupables et les punir plus sévèrement.

33. Espionnage.

Le grand duc Constantin, peu satisfait de ce qu'il découvrait lui-même avec ses yeux de lynx, voulut encore savoir tout ce que chacun pensait ou faisait. Pour que rien n'échappât à son odieuse surveillance, il institua la police secrète, dont un des plus actifs directeurs fut le général Rozniecki. Une foule d'individus, soudoyés à grands frais, se répandaient et circulaient dans le pays; les uns prenant le masque de l'amitié, employaient mille artifices pour s'introduire dans la confiance des sociétés, dans l'intimitié des familles; d'autres jouaient le rôle d'agents provocateurs, cherchant à surprendre les pensées des citoyens et dénonçant tous ceux qui avaient le malheur de tomber dans leur piége. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que l'empereur Alexandre avait des espions qui l'informaient de ce que faisait son frère Constantin, et que celui-ci, à son tour avait les siens qui lui rendaient compte des moindres actions

d'Alexandre (17). Quand les espions n'avaient rien à dénoncer, ils inventaient les contes les plus absurdes pour ne pas perdre leur salaire, et gagner une récompense particulière. Ils exposaient par leurs mensonges des personnes qui ne se doutaient de rien, à la colère et à la vengeance du grand duc. Ceux que les espions avaient signalés dans leurs rapports étaient jetés en prison, sans qu'on se donnât la peine de les confronter avec leurs accusateurs ou de leur faire connaître les motifs de leur arrestation; et Dieu sait combien de temps ils étaient détenus, et quel traitement ils avaient à subir! Ce fut encore le général Roznieck qui organisa des prisons d'état qui pouvaient rivaliser avec les plus sombres cachots, et ou d'abord on enfermait les détenus. Il y réunit tout ce que la cruauté pût imaginer de plus dur et de plus affreux, pour tuer lentement les prisonniers, ou pour les forcer à avouer des crimes qu'ils n'avaient pas commis. Dans la prison des Carmes, à Varsovie, le prisonnier, enfermé dans une petite cellule privée de la lumière du jour, qui ne pénétrait que faiblement par une ouverture très-élevée, et scellée de forts barreaux, ne pouvait voir aucun être humain excepté le geôlier et n'entendait que le bruit des fers, le cliquetis des armes, le grincement des verroux et les gémissements étouffés de ses compagnons de captivité. Personne, en ville ou à la campagne, n'était sûr du lendemain. Des personnes enlevées au milieu de la nuit, au sein de leurs familles et conduites devant le tribunal de la police secrète, ne sachant de quoi on les accusait, et ayant à répondre à des questions captieuses, tombaient souvent victimes de leur propre inexpérience. Quand ce premier moyen d'instruction ne réussissait pas, on avait recours à la faim, à des peines corporelles, à toutes les tortures physiques et morales, pour forcer les pré-

(17) Le général Sass était le double espion du grand-duc et de l'empereur. Toutes les branches d'espionnage du grand-duc se concentraient dans le général Kourouta. — Voyez *Michael Hube*, russiches schrékens und verfolguns-systéme.... Méthode russe de terreur et de persécution, exposée d'après les actes officiels (en allemand). Paris, 1832.

venus à avouer le crime que le grand duc avait envie de punir. En 1821, le major Lukasinski, l'un des premiers, tomba victime de cette procédure infernale.

34. Lukasinski.

Les sociétés secrètes n'étaient pas encore défendues, lorsque plusieurs patriotes se réunirent pour fonder la franche-maçonnerie nationale, dans le but de raviver et de soutenir le sentiment national, de méditer aux moyens de restaurer la Pologne. Lukasinski et quelques autres vieux militaires, dénoncés et jugés par une cour martiale, furent condamnés aux travaux forcés, car telle était la volonté du grand duc. (18). Tous les compagnons d'infortune de Lukasinski furent rendus à la liberté, à l'expiration de la peine qui leur avait été appliquée : lui seul, quoiqu'il eût aussi fait son temps, fut retenu indéfiniment. On l'envoya travailler à la brouette aux fortifications de Zamosc, où les forçats qui avaient voulu rompre leurs fers, l'accusèrent de les avoir provoqués à ce coup de main. Il attendait avec impatience sa sentence de mort, comme le plus grand bien qui pût lui arriver; mais le grand duc Constantin, qui espérait pouvoir lui arracher quelque aveu, en lui faisant subir de nouveaux tourments, aima mieux lui conserver la vie pour jouir plus longtemps du spectacle de ses souffrances. Pendant les dix années de sa captivité le cœur du tigre épuisa tous les genres de supplices et n'en trouva pas d'assez barbares. Le monstre, en fuyant de Varsovie, après la nuit du 29 novembre ne l'oublia point. Lukasinski, enchaîné à un canon avec les mêmes fers qui ne l'avaient pas quitté depuis dix ans, fut entraîné à la suite de l'armée de Constantin que la vue de son prisonnier consolait de son malheur et de son humiliation. Le grand duc a cessé de vivre, et personne ne saurait dire ce qu'est devenu sa victime, si ce n'est le tyran seul qui en hérita après la mort de son frère. Eh ! combien d'autres sont tombés victimes de leur patriotisme !

(18) Furent jugés et condamnés Valérien Lukasinski, Dobrogolski, Dobrzycki, Koszutski ; les deux, Machnicki et Szreder furent acquittés, mais soumis par le grand-duc à la surveillance de la police ; la détention d'Adolphe Cichovski fut prolongée.

35. Effroi d'Alexandre : les élèves de l'université de Vilna.

Je vais vous raconter ce qu'on n'a pas encore vu dans les annales du monde, savoir : comment un des plus puissants monarques de l'Europe et de l'Asie se prit à guerroyer avec la jeunesse des écoles. On dit qu'Hérode fit mourir tous les enfants nouveaux-nés pour se défaire du Christ. Alexandre, portant le titre de roi de Pologne, s'acharna de même sur la génération nouvelle, pour exterminer la nationalité polonaise. Il avait appris qu'il se formait en Russie un grand nombre de sociétés secrètes, ayant pour but de détruire le despotisme et de réédifier l'empire sur les bases de la liberté. De là naquit en lui la peur des sociétés secrètes, et cette peur se changea en une véritable manie. Il crut voir partout des conspirations, des attentats à sa vie, comme si ses prédécesseurs n'avaient pas été assassinés sans l'impulsion des sociétés secrètes. Il y eut des personnes qui ne demandèrent pas mieux que d'alimenter la peur d'Alexandre, afin qu'appelées à remédier au mal, elles pussent se rendre indispensables. Ce fut surtout le sénateur russe Novosiltzov qui sut le mieux exploiter la faiblesse de son maître. Il fut envoyé à Vilna, à la recherche des sociétés secrètes Avare en quelques cas autant qu'il était prodigue en quelques autres, dénué de tout sentiment moral et s'abandonnant aux vices les plus honteux, il saisit avec empressement cette occasion de réparer les brèches que sa vie déréglée avait faites à sa fortune. Il y avait à Vilna une grande affluence de jeunes gens studieux, tant dans les écoles, qu'à l'université et dans les séminaires; recommandables par leur grande application à l'étude et la pureté de leurs mœurs, les étudiants de Vilna se formaient souvent en sociétés pour pouvoir mieux s'entr'aider dans leurs travaux. C'est dans ce but qu'ils établirent en 1821 la société publique des rayonnants et bientôt après deux autres sociétés mais secrètes, celle des Philarètes, et celle des Philomates. Le chef et l'âme de ces associations, était Thomas Zan, élève de l'université, issu d'une famille pauvre, unissant à une douceur incomparable de caractère, de profondes connaissances, et la morale la plus pure. Il sut de bonne heure

se concilier l'amour de ses compagnons, et leur communiquer ses belles qualités; ils en donnèrent plus tard des preuves dans la persécution commune qu'ils eurent à subir. Encouragés par l'exemple et par une émulation utile, les élèves de l'université faisaient de grands progrès dans les sciences, et, n'oubliant pas qu'ils étaient enfantsde l'ancienne république de Pologne, dirigeaient leur attention sur les malheurs de la patrie, dont ils firent l'objet principal de leurs études et de leurs méditations, ce fut tout leur crime aux yeux de Novosiltzov, du grand-duc Constantin et de l'empereur Alexandre, qui se disait roi et restaurateur de la Pologne.

36. Novosiltzov lâché après les enfants. Enquête de Vilna.

Or, bien qu'on dût croire que depuis le moment où les sociétés secrètes avaient été défendues, les Philarètes et les Philomates avaient cessé de se réunir, l'infâme Novosiltzov n'en voulut pas moins connaître leur nombre et leur trouver un crime. Tous ceux qui se distinguaient par leur application à l'étude ou par leur belle conduite, lui étaient suspects. Il changea dix couvents de Vilna en prisons, où il entassa de jeunes étudiants, qu'on arrêtait au milieu de leurs familles, dans les rues, aux cours publics et jusque dans les églises. Chacune des provinces polonaises appartenant à la Russie, fournit à Novosiltzov son contingent de prisonniers politiques. C'était pour la plupart d'anciens élèves de l'université, qui après avoir fini leurs études avaient embrassé la carrière civile, militaire ou ecclésiastique, ou qui cultivaient tranquillement leurs champs loin du bruit du monde. C'était l'élite de la jeunesse qui, à peine avait passé vingt ans, et beaucoup n'étaient que des adolescents qui n'avaient pas atteint cet âge. Après huit mois de détention, ils apprirent par un ukaze d'Alexandre, empereur de Russie et roi de Pologne, en date du 14 août 1824, qu'ils avaient commis le crime de haute trahison, en voulant ranimer au moyen des lettres leur nationalité polonaise. Ce fut pour ce crime que Thomas Zan fut envoyé en Sibérie, plusieurs autres au fond de la Russie, et qu'on destitua quatre jeunes professeurs des

plus populaires parmi les étudiants, avec ordre de quitter Vilna, et de se rendre dans des lieux qui leur furent assignés. Dès ce moment, Novosiltzov, étant devenu curateur à la place de Czartoryski, l'université de Vilna fut dégradée et avilie. L'administration des fonds tomba dans des mains avides, et l'enseignement universitaire confié à des personnes inhabiles, ou qui, craignant de se compromettre, ne prêchaient que des doctrines approuvées par le gouvernement, devint un instrument pour façonner les esprits au joug du despotisme. Mais ce ne fut pas encore là tout ce que fit Novosiltzov dans sa mission. Pendant l'instruction de l'affaire de Vilna, il se passa dans beaucoup d'autres écoles des événements où les élèves manifestèrent des sentiments nationaux, ou commirent des fautes inséparables de leur âge. Le conseil de guerre institué pour les juger, infligea aux enfants, des peines applicables à des crimes d'état. Il les envoya, les uns en Sibérie, ou aux mines, d'autres, dans des casemates ou dans divers régiments, pour y servir comme simples soldats. Arrachés des bras de leurs mères, et jetés sur des charrettes, la tête rasée et les fers aux pieds, ils partirent pour les lieux de leur destination. Leur bourreau Novosiltzov, retourna à Varsovie, chargé des malédictions des familles désolées, et comblé des récompenses impériales (19).

37. Troisième diète à huis-clos.

Il y avait quatre ans que la diète n'avait pas été réunie, lorsqu'Alexandre, s'étant un peu rassuré du côté des étudiants de Vilna, songea à la convoquer, mais auparavant il publia un article additionnel à la constitution, en vertu duquel la diète devait tenir ses séances à huis-clos. Après cet acte arbitraire, qui violait ouvertement la constitution, laquelle garantissait la publicité des délibérations, on commit une autre violence sur la personne du nonce Vin-

(19) Voyez : Novositlzov à Vilna, ou, guerre impériale contre les enfants et l'instruction, épisode historique arrivé en 1824, publié en polonais à Varsovie en 1831, et en français à Bruxelles en 1844.

cent Niemołovski, au moment où il se rendait à la session. D'après la constitution, son caractère de nonce le rendait inviolable depuis la convocation jusqu'à la clôture de la diète; on n'avait aucune excuse raisonnable en empêchant l'exercice de son mandat, car il se rendait à son poste dans le temps déterminé par la loi; cependant arrivé à la barrière de Varsovie, il fut arrêté et reconduit chez lui par des gendarmes. Depuis ce moment, il fut gardé à vue, ayant sa propre campagne pour prison. S'il voulait sortir pour se promener ou voir quelqu'un de ses voisins, le gendarme l'accompagnait partout; s'il recevait quelqu'un chez lui, le gendarme venait s'asseoir à côté de son hôte, pour être présent à leur conversation, et n'abandonnait pas un seul instant le vénérable prisonnier. Cette violence n'était que le complément de tant d'autres commises dans le palatinat de Kalisz. Cependant la diète, violée et privée d'un de ses membres, se mit à délibérer à huit clos. Elle établit la société du crédit territorial, qui rendit de grands services à plusieurs citoyens ayant de fortes dettes à payer. Elle fit aussi une loi sur le mariage et le divorce. D'après le code français, qui fut conservé dans le royaume de Pologne, la cérémonie religieuse était tout-à-fait séparée de l'acte civil; il en était ainsi dans les premiers siècles de l'église selon le droit romain, et le code français ne fit qu'en renouveler l'usage. Quelques ecclésiastiques, profitant des dispositions mobiles d'Alexandre, qui, depuis quelque temps, semblait se prêter à leurs exigences, voulurent faire voter une nouvelle loi, qui rendrait au clergé son ancienne influence, en subordonnant les actes civils à la cérémonie religieuse, et en lui assurant le droit exclusif de permettre le divorce, droit dont le clergé était en possession avant l'introduction du code français. Ils rédigèrent un projet de loi, qui fut rejeté. Mais comme le gouvernement d'Alexandre demandait absolument une nouvelle loi, la diète en vota une autre qui fut encore plus incommode au clergé que les dispositions du code français, et d'où résultèrent par la suite beaucoup d'inconvénients. C'est par le vote de cette loi que la dernière diète de ce règne termina ses travaux. Alexandre mourut le premier décembre 1825 quelques mois après la clôture de la session.

38. Nicolas monte sur le trône.

Après la mort d'Alexandre, l'insurrection militaire qui éclata à Pétersbourg, et le droit du grand-duc Constantin à la couronne comme frère aîné de Nicolas, embarrassèrent la succession au trône. En épousant une Polonaise, Constantin avait renoncé à son droit, mais cette renonciation ne semblait pas suffisante; Nicolas ne se crut pas autorisé à prendre le titre d'empereur, avant que son frère eût renouvelé son acte de renonciation. Il importait peu aux Polonais de savoir qui prendrait le titre de roi de Pologne; la révolution de Pétersbourg leur était d'un plus haut intérêt. Nicolas, hésitant à prendre le titre d'empereur au préjudice de son frère, effrayé par l'explosion révolutionnaire de la capitale, se hâta de prêter serment à la constitution comme roi de Pologne. Il avait déclaré qu'il marcherait fidèlement sur les traces de son frère Alexandre. En effet, il n'y eut que cette différence dans leur politique envers la Pologne que le nouveau roi, ne voulant pas tromper les polonais par de fausses promesses, comme l'avait fait tant de fois Alexandre, annonça bientôt dans une lettre publique adressée au gouverneur de Pétersbourg, que les Polonais, n'avaient rien à espérer au-delà de ce qui leur avait été accordé, en d'autres termes que les provinces polonaises appartenant à la Russie ne seraient jamais réunies au royaume de Pologne. Le soulèvement de quelques régiments russes, qui accompagna l'avénement de Nicolas, lui fournit l'occasion de prouver qu'il ne s'écarterait en rien du modèle qu'il s'était proposé de suivre. L'insurrection ayant éclaté prématurément à Pétersbourg et en Ukraïne, fut comprimée facilement sur ces deux points et entraîna à sa suite de nombreuses condamnations, qui couvrirent de deuil toute la Russie. C'est par suite de ces événements que l'élite de la jeunesse russe fut déportée en Sibérie, ou envoyée aux mines. Ceux qui étaient jugés comme les plus coupables, Pestel, Riléiév, Mouraviév, Bestujév et Kakhovski, furent condamnés à la peine du gibet. Les patriotes russes, qui avaient entrepris de renverser le despotisme de leurs empereurs, et d'améliorer l'état de l'empire russe, sentaient bien qu'ils ne pouvaient

contester aux Polonais la liberté qu'ils voulaient conquérir pour la Russie, et sachant que les Polonais les seconderaient de toute leur force, dans leur mouvement insurrectionnel, ils établirent avec eux des relations, et leur tendirent une main amie pour pouvoir travailler d'autant mieux à l'affranchissement de leur patrie. Tout cela se passait dans ces sociétés secrètes qu'Alexandre craignait tant, et dont il suivait les traces jusqu'au milieu de la jeunesse inoffensive des universités. Nicolas, marchant sur les traces de son frère, continua son ouvrage, mais en dirigeant son attention sur une position plus élevée. Ce fut parmi les patriotes russes et polonais, qui conspiraient ensemble, qu'il chercha à découvrir et à déraciner les sociétés secrètes (20).

39. Cour suprême du sénat.

L'affaire des prévenus de crimes d'état ayant été instruite à Varsovie par une commission composée de Russes et de Polonais, sous la présidence du président du sénat Stanislav Zamoïski, fut déférée à la chambre des sénateurs qui devait la juger en sa qualité de haute cour nationale. Le palatin Stanislav Zamoïski, son président, ayant perdu le droit de siéger comme juge, parce qu'il avait accepté la présidence de la commission d'instruction, le vieux palatin Pierre Bielinski, fut nommé président de la cour des sénateurs,

(20) Le prince Antoine Iablonovski fut le premier révélateur de la connivence des Polonais avec les conspirateurs russes, et il nomma plusieurs de ses compatriotes qui à mesure de sa déposition furent conduits en prison : Stanislav Soltyk, Sévérin Krzyzanovski, André Plichta, l'abbé Dembek, Nemèse Kozuchovski, Prothe Lelevel, Stanislav Zablocki, Pierre Lagoski et bien d'autres personnes. Mais les dépositions de Jablonovski furent bientôt épuisées. Dans le cours de l'enquête, celles d'Oginski et d'Alexandre Oborski ouvrirent une mine plus riche à exploiter. Au reste, des questions compliquées et captieuses compromirent beaucoup de monde, et firent plus de coupables que n'en eût pu découvrir l'enquête la plus minutieuse, et pour la plupart des prévenus leurs talents et leur importance politique furent tout leur crime.

et le général palatin Vincent Krasinski vice-président. La commission d'instruction faisait transporter à Varsovie une foule de citoyens des parties les plus reculées de l'ancienne Pologne, de la Litvanie, de la Galicie (21), de l'Ukraïne, du duché de Posen (22), de tous les palatinats et les écrouait dans différentes prisons, sur lesquelles veillait le grand-duc Constantin. Après de longues recherches, la commission ayant découvert l'existence des sociétés secrètes et des conspirations dont le but était le rétablissement de l'antique Pologne, accusa du crime de haute trahison et mit en jugement huit citoyens, parmi lesquels on remarquait un vieillard octogénaire, le sénateur palatin Stanislav Soltyk (23). La plupart des Polonais, domiciliés dans les provinces incorporées à la Russie, furent envoyés à Pétersbourg, pour être jugés par le sénat impérial. Les sénateurs polonais, après avoir examiné les chefs d'accusation et entendu la défense des accusés, ne trouvèrent pas de preuves suffisantes pour établir leur culpabilité, et déclarèrent à l'unanimité, moins une voix, que les accusés n'étaient pas coupables. Cette voix unique était celle du vice-président Vincent Krasinski, elle le couvrit d'opprobre aux yeux de toute la nation. Il a dit depuis, qu'il avait voté affirmativement parce qu'il savait de source certaine, que les accusés étaient coupables. S'il en était ainsi, il aurait dû descendre de son siége de juge et se présenter comme accusateur, les preuves à la main. Il ne l'a pas fait, parce qu'il aima mieux manquer à l'honneur, et charger sa conscience de juge, que de laisser échapper cette occasion de gagner les faveurs de l'oppresseur de sa patrie. Quand on lui reprochait cette honteuse complaisance, il répondait que le sénat, comme corps politique, aurait dû condamner tous les accusés, même à défaut de preuves, pour complaire à Nicolas, et sauver le royaume des suites probables de la colère impé-

(21) Strzelbicki, Jean Stadnicki.

(22) Jean Népomucène Uminski, Louis Szczaniecki, Mathias Mielzynski, Joseph Krzyzanovski.

(23) Les huit jugés sont : Sévérin Krzyzanovski, Stanislav Soltyk, François Maïevski, l'abbé Dembek, Stanislav Zablocki, Albert Grzymala, André Plichta, Romain Zaluski.

riale. Mais comment un sénat polonais aurait-il pu déclarer coupables des Polonais qui avaient voulu travailler à l'affranchissement de leur patrie? aussi le président du sénat, Pierre Bielinski, déclara-t-il franchement dans son rapport à Nicolas, qu'il ne pouvait trouver de crime, là où il ne voyait de la part des accusés que les preuves des plus grandes vertus. Le décret du sénat, n'ayant pas convenu au grand-duc Constantin, il en arrêta violemment la publication. L'empereur Nicolas, de son côté, le soumit à l'opinion du conseil d'administration, qui n'osa pas infirmer la décision de la haute cour nationale, et Nicolas, voyant qu'il ne trouverait plus personne en Pologne qui se prêtat à ses désirs de vengeance, permit, après neuf mois de délai, de publier le décret, en signifiant à tous les sénateurs en général, et à chacun en particulier, son mécontentement impérial. Il n'y eut d'exception que pour Vincent Krasinski, qui fut comblé d'éloges, faible compensation du blâme unanime de la nation. L'indignation générale que son vote souleva contre lui monta à un tel point, qu'il s'en est peu fallu, qu'il ne fût massacré pendant la révolution qui ne tarda pas à éclater. Après une détention de quatre ans, les accusés furent mis en liberté, et le vénérable Soltyk sortit de sa prison, mais ses infirmités et son grand âge l'obligèrent de garder le lit pendant le reste de ses jours. Quant aux Polonais qui furent envoyés à Pétersbourg, pour y être jugés par le sénat impérial, ils furent tous condamnés, conformément à la volonté de l'empereur, et envoyés en Sybérie (24).

40. Obsèque. Couronnement.

Je ne vous ai pas parlé, mes chers amis, du convoi funèbre de l'empereur, qu'on a fait promener par les rues de Varsovie. C'était un très-joli spectacle, qui attirait beaucoup

(24) Furent condamnés à différentes peines : Stanislav Tyszkovski, Louis Sobanski, Martin Tarnovski, Félix Ciszevski. Antoine Czarkovski, Jean Chodzko, Stanislav Joteiko, Victor Ossolinski, Vincent Karvicki, Joseph Gruszecki, Thomas Czarkovski, Michel Romer, Nicolas Worcell, Stanislav Karvicki, Anselme Ivaszkievicz, Pierre Moszynski, Anastase Grodecki.

de monde aux fenêtres On porta devant le cercueil vide la couronne royale (on ne vit pas figurer les culottes de l'empereur défunt, car ce ne fut que plus tard que Nicolas en fit présent au sénat). Je passe sous silence le reste de la description, mais je ne puis m'empêcher de vous rappeler les convois de Stanislav Staszic et du palatin Pierre Bielinski, parce qu'ils réunirent plusieurs milliers d'hommes, qui, en conduisant les dépouilles mortelles de ces illustres citoyens à leur dernière demeure voulaient rendre un hommage sincère à leurs vertus civiques. L'un ayant consacré sa longue vie à combattre des préjugés, laissa après lui de beaux souvenirs; l'autre, dernier président de la cour des sénateurs, donna des preuves de courage et de patriotisme. Tous deux s'étaient rendus tellement recommandables auprès de leurs concitoyens, que le prince palatin Czartoryski regagna quelque popularité par les discours qu'il prononça sur leur tombe. Après les cérémonies funèbres, il me reste à parler du couronnement de Nicolas. Le gibet et la Sibérie lui ayant frayé le chemin du trône, il partit pour Moskou, où il fut couronné empereur de toutes les Russies. De retour de cette capitale il confirma le décret qu'il avait fait rendre par le sénat russe contre les Polonais accusés de crimes d'état, et songea à se faire couronner, à Varsovie, roi de Pologne. Il envoya, à cet effet, une petite couronne impériale, qu'il appelait couronne de famille; il ordonna au grand-duc de rendre la liberté à tous ceux qu'il retenait en prison sans jugement, et le força à cet acte tardif de justice (25). Il n'y eut que Vincent Niemoïovski,

(25) Nicolas recevait des avis clandestins; en les confrontant avec les réponses officielles, il ne trouva pas, dans celles-ci entre autres, les deux coupables d'attentat à la vie du grand-duc Constantin, qui n'étaient point traduits devant la justice. Nicolas ordonne qu'on les juge ou qu'ils soient élargis. Le grand-duc s'oppose au jugement à moins que son nom ne soit tenu secret On a peine à lui expliquer que l'anonyme serait contre toutes les régles de la justice. En attendant, les augustes frères échangent leur correspondance, s'argumentant de part et d'autre avec des maximes évangéliques, l'un ne voulant pas profaner son nom devant la justice et familiariser l'opinion avec cette sorte de délit l'autre, persuadant son frére de faire juger les coupables, ou en bon

qui ne cessa d'être prisonnier dans sa campagne. Devant le château à Varsovie, Nicolas s'arrêta et embrassa cordialement son frère Constantin qui lui avait cédé la couronne. On fit assister, à la cérémonie du couronnement, les sénateurs, les nonces, les autorités civiles et militaires, et l'on plaça autour du trône polonais quelques soldats russes, dont l'uniforme rappelait le régiment de Smolensk, qui, sous les ordres de Souvarov, avait massacré les habitants de Praga. C'était un beau souvenir, le jour d'une pareille solennité. Au milieu d'un silence lugubre, l'empereur et l'impératrice montèrent sur les degrés du trône. L'empereur répéta à genoux un long serment terminé par une prière et s'étant revêtu de son manteau impérial, il plaça sur sa tête la couronne moskovite. L'archevêque-primât, s'écria trois fois, « Vivat rex » et, quoique il y eût une grande foule dans la salle, aucune voix ne répéta cette exclamation ; un silence glacial la suivit. Après la cérémonie, les spectateurs quittèrent leurs places et suivirent leurs majestés à l'église. Un grand nombre de dames, placées sur un amphithéâtre élevé devant le château ; ce qui faisait un tableau magnifique, regardaient tranquillement défiler le cortège impérial, et ne témoignaient d'autre sentiment que la satisfaction de la curiosité; pendant ce temps, le grand-duc Constantin faisait la police. Enfin, ces jours-là, il y eut beaucoup de grands dîners, de spectacles, de divertissements publics, de bals, où l'empereur et l'impératrice daignèrent danser. Les rues et les édifices publics furent illuminés on ne peut pas mieux. Peu s'en fallut, cependant, que toutes ces réjouissances ne fussent terminées par une scène tragique. Quelques jeunes Polonais avaient arrêté entr'eux de faire main basse sur toute la famille impériale réunie à Varsovie, sans en excepter le petit Alexandre, héritier présomptif de la couronne, pensant qu'ils rendraient en même temps un grand service à la Pologne, à la Russie, et à toute l'Europe qui serait délivrée tout d'un coup d'un si grand fardeau. Plusieurs personnes

chrétien de leur donner la liberté. Cette correspondance est curieuse. Le grand-duc, pressé par son frère, céda et fit ouvrir les portes de la prison a ses assassins.

paralysèrent leur plan; et tout le monde se sépara en paix : la famille impériale retourna saine et sauve à Pétersbourg (26).

41. Diète sous Nicolas.

La diète convoquée sous Nicolas en 1830 ; commença d'abord par marchander avec le ministre des finances, pour retrancher quelque chose de la somme qu'il avait demandée pour le monument qui devait être élevé à la mémoire d'Alexandre, restaurateur de la Pologne. Puis elle s'occupa d'une loi sur le mariage et le divorce. Celle qui avait été votée cinq ans auparavant; ayant été trouvée mauvaise, le parti jésuitique, présenta par l'organe du gouvernement de nouveaux projets de loi pour lesquels Nicolas se prononça ouvertement. Un de ces projets fut adopté à l'unanimité par le sénat qui croyait qu'il n'y avait pas un grand inconvénient à remplacer une mauvaise loi par une autre qui n'était pas meilleure. La chambre des nonces ne fut pas du même avis : elle manifesta le vœu de revenir aux dispositions du code français : mais l'empereur-roi, espérant trouver dans la chambre des nonces la même docilité qu'il avait trouvée dans le sénat, dit aux nonces dans un entretien, que le code français était un code diabolique. Il fut cruellement détrompé : la chambre des nonces sachant que son devoir était d'améliorer la législation, et non pas de remplacer de mauvaises lois par d'autres qui n'étàient pas moins en désaccord avec le besoin du pays, rejeta par quatre-vingt-douze voix contre vingt-trois le projet que Nicolas approuvait et que le sénat avait adopté à l'unanimité! Nicolas en fut courroucé,

(26) On raconte au sujet de ce voyage, une étrange anecdote concernant le petit prince royal, qui fait voir comment il se prépare à gouverner plus tard. En traversant la Litvanie et la ville de Riga, le peuple était d'autant plus curieux de le voir, qu'on avait répandu le bruit que c'était le petit roi de Pologne qui voyageait. La grande affluence déplaisait au petit roi, au point que maintes fois il arrachait le fouet des mains du cocher, et dispersait le peuple en frappant aux yeux et à la tête tous ceux qu'il pouvait atteindre de ses mains royales.

mais il n'y eut pas moyen de faire passer les mauvaises lois, car le pouvoir législatif appartenait aux chambres (27). Dans la dernière séance qui eut lieu le 28 juin, quelques membres de cette chambre déposèrent sous le bâton du maréchal des accusations contre les ministres pour avoir violé la constitution, et il s'en fallut peu qu'ils ne fussent mis en jugement. Mais c'était moins aux ministres qu'il fallait s'en prendre, qu'aux deux monarques qui s'étaient imposés rois de Pologne.

42. Les Polonais provoqués à l'insurrection par leurs ennemis mêmes.

Il n'y a que les ennemis mortels de la nation polonaise, qui puissent imputer aux Polonais comme un crime de réclamer le droit imprescriptible de tous les peuples, celui de conser-

(27) Les nouveaux projets de loi sur le mariage et le divorce devaient être présentés par le gouvernement à la chambre des nonces; cependant, lorsque le premier fut unanimement repoussé par les commissions de la diète, les ministres en improvisèrent un autre et le présentèrent d'abord au sénat. Il y eut dix sénateurs qui parlèrent contre; pas une voix favorable ne s'éleva en sa faveur; cependant, par une complaisance inexplicable, le sénat vota pour la loi. Cette condescendance d'un corps respectable n'en imposa aucunement aux nonces; le projet fut, le 24 juin, vivement attaqué: le discours du député François Wolowski, en particulier, qui traitait cette matière à fond, disposa suffisamment la chambre à le rejeter. On criait : à la clôture de la discussion! aux voix! Ceux qui étaient inscrits pour prendre la parole, y renoncèrent, et toutes les formes usitées exigeaient d'aller aux voix immédiatement, quand les ministres proposèrent d'ajourner le vote jusqu'au lendemain. Le maréchal se montra docile à y consentir, mais plusieurs nonces, surtout Jean Ledochovski, s'y opposèrent avec force et emportement. De part et d'autre, on interprétait diversement les réglements. Les ministres espérant gagner beaucoup par les intrigues de la nuit, recoururent encore à un nouvel expédient, ils envoyèrent demander l'opinion du roi Nicolas. Ce roi, qui voulait hautement que la loi proposée fut acceptée, donna son assentiment à l'ajournement. La chambre dut céder et remettre le vote. Tout fut remué dans cette soirée, crainte, flatterie, espérance, promesses de chaires sénatoriales, de baux

ver l'intégrité et l'indépendance de la patrie. Aussi les usurpateurs et les protecteurs qui sont venus régner sur la Pologne, sans y être appelés, savaient-ils qu'il ne pourraient maintenir leur domination, qu'autant qu'ils feraient semblant de déférer aux vœux de la nation, en lui promettant de réunir tous les lambeaux de l'ancienne Pologne, et de leur rendre une existence et une indépendance politique; Napoléon connaissait cet art de s'attacher les Polonais; Alexandre s'en servit avec quelque succès au commencement de son règne : mais le masque qu'il prit tomba bientôt, et découvrit dans toute sa nudité la politique hypocrite, qui ne pouvait supporter la moindre étincelle de liberté, la moindre manifestation de l'esprit national. Le soi-disant restaurateur de la Pologne devenu son persécuteur, trahissant à chaque moment la peur qu'il avait des Polonais, par les violences

des biens nationaux, de fonctions. Pour gagner les esprits des nonces, on les suivait dans leurs demeures, dans les réunions particulières, au bal qui avait lieu ce jour-là. Certes, toutes ces menées n'ébranlèrent point la conviction universelle, n'affaiblirent que peu les dispositions de plusieurs; cependant il convenait, il était même nécessaire, qu'à la séance reprise le lendemain 25 juin, il y eût une manifestation prononcée de la part des nonces et de la commission de la diète, contre le projet que les ministres allaient encore motiver et défendre. C'est alors que le nonce Lelevel, comme un des commissaires, prononça un discours qui devait avoir son effet. Il y signala l'origine du projet gouvernemental, il remonta vers le principe de la question et le considéra sommairement sous tous les rapports, historique, ecclésiastique et légal, en observant ce qui se passait dans toute la chrétienté et en Pologne: il avoue que de graves inconvénients existent dans la loi établie depuis peu, parce que cette loi s'éloigne des principes du code et des dogmes des premiers siècles de la chrétienté ; mais que ce n'est pas une raison pour la remplacer par d'autres inconvénients plus graves peut-être; il demande enfin que le gouvernement explique les empêchements occultes qui entravent l'exécution de la loi existante. En dernier lieu, on laissa parler les ministres, qui évitant toujours des explications franches, chantaient la palinodie, ou comme on disait, le requiem à la loi. Au vote, la cinquième partie de la chambre donna son approbation, les quatre cinquièmes furent contre. Ces votes réunis avec l'unanimité du sénat, donnaient encore plus de dix voix contre le projet,

qu'il commettait, et les précautions dont il s'entourait, leur rappelait, pour ainsi dire, ce qu'ils avaient à faire, et leur faisait entrevoir la possibilité de se délivrer d'une protection qu'ils n'avaient pas demandée, et qui manifestait tant de frayeur. En multipliant les arrestations et les procès politiques, le restaurateur prit à tâche de leur persuader qu'ils étaient en conspiration permanente, et par cela même, il les provoquait à se compter, à serrer leurs rangs, et les forçait, en quelque sorte, à préparer les moyens d'une prochaine insurrection. Les opprimés, ne pouvant échapper à l'oppression, cherchent nécessairement à la repousser par la force; et une nation qui aurait la patience de supporter sans fin son abaissement, serait lâche et indigne d'occuper une place dans la grande famille des peuples.

43. Conspiration (28).

Le procès du vieux Soltik et de ses co-accusés, fit voir qu'il y avait des hommes, qui, voulant secouer le joug imposé à leur patrie, complotaient dans ce but, conjoin-

(28) Il y a déjà beaucoup de publications sur la révolution de Pologne en différentes langues. Elles touchent souvent à ce point obscur de conspiration.

On a des histoires en allemand par *Hund Radovski*, *Spazier* et autres; en anglais par *Hordynski*; en Amérique, à New-Yorck, par *Fletcher*, traduit en français par Alphonse Viollet.

Roman Soltyk, la Pologne, précis de sa révolution. Paris, 1833, deux volumes.

Louis Mieroslavski, histoire de la révolution de Pologne, précédée d'une étude des mœurs et de la servitude du peuple polonais depuis 1815. Château-Thierry, 1836, trois volumes. Une nouvelle édition doit paraître.

Maurice Mochnacki, insurrection de la nation polonaise en 1830, (en polonais), Paris, 1834, le premier et le second volume. L'ouvrage n'est pas terminé; Louis Mieroslavski en a promis la continuation.

Joseph Straszevicz, les Polonais et les Polonaises de la révolution du 29 novembre, ou cent portraits et biographies des personnes qui ont

tement avec les Russes, mécontents de leur gouvernement despotique. La non-réussite de l'insurrection préparée par les patriotes russes, et les malheurs qu'éprouvèrent ses chefs, ne découragèrent point les Polonais. Depuis long-temps, les hommes les plus recommandables par leurs lumières et leur patriotisme, entretenaient entre eux des relations secrètes, et en provoquaient parmi la jeunesse que la politique protectrice des restaurateurs de la Pologne avait aussi honorée de ses persécutions. Plus de quatre cents officiers de l'armée polonaise entrèrent dans la conspiration que dirigeaient les sous-lieutenants Pierre Vysocki et Joseph Zalivski. On y comptait aussi l'école des porte-enseignes, soumise à la discipline la plus rigoureuse, et le quatrième régiment de ligne, que le grand-duc comblait de faveurs. En se déclarant avec la plus grande énergie pour la cause de la liberté, ce régiment prouva que les faveurs d'un tyran rappellent à l'homme le sentiment de sa propre dignité. Dans le civil, l'as-

figuré dans la dernière guerre de l'indépendance. Paris, 1832-1837, in-folio ou in-8.o

Jean Czinski, biographies des hommes du jour; celles des Polonais séparément tirées.

Quelques réflexions générales se trouvent dans des brochures : *Thaddée Krempoviecki*, discours prononcé à Paris, à l'anniversaire du 29 novembre, en 1832. — *Potulicki*, coup-d'œil sur la révolution de Pologne, en 1830. Avignon, 1832. — *Joseph Zaleski*, révolution de Pologne (en polonais). Toulouse, 1834.

Joseph Zalivski, la révolution polonaise du 29 novembre 1830, Paris 1833.

Michel Podczaszinski rédigea quelques articles sur la révolution polonaise, et les inséra dans la *Revue des Deux-Mondes*, des mois d'août et de septembre 1831. Ces articles, rédigés sur les notes de Lelevel, n'embrassent que jusqu'à la fin de la dictature.

Le général Prondzynski, qui traça tous les plans des opérations militaires, avait donné, sur la demande de l'empereur Nicolas, une description de ces opérations, qui fut communiquée à *Frédéric von Smitt*. Celui-ci publia en allemand l'histoire de l'insurrection et de la guerre de Pologne, Berlin, 1839. Histoire dans un sens contraire aux insurgés. Une réfutation de son ouvrage est publiée en allemand, aussi, par le général *Uminski*. Beleuchtung, à Bruxelles, 1840.

sociation secrète était encore plus répandue. Tout ce mouvement entretenu principalement par la jeunesse se concentrait en partie, dans les murs de Varsovie, et ne dépassait pas à cette époque les limites du royaume établi par le congrès de Vienne. La jeunesse comptait sur les ressources de ce petit pays de quatre millions d'habitants, sur celles du trésor et de la banque, sur trente mille hommes de troupes qui devaient former le noyau d'une grande armée nationale, et enfin, sur les bonnes dispositions de la nation polonaise sous quelque gouvernement qu'elle se trouve. Elle espérait aussi que les patriotes russes ne négligeraient pas de profiter de cette occasion pour renverser le despotisme de leurs empereurs, et proclamer la liberté de leur patrie, Elle comptait enfin sur les événements favorables du dehors. Un mois après la clôture de la diète par Nicolas, une révolution éclata à Paris et les Français chassèrent un roi qui avait abusé de son pouvoir; bientôt après, les Belges en firent autant, et il se manifesta, sur plusieurs points de l'Allemagne, des soulèvements populaires. Nicolas se préparait à comprimer et à punir les révolutions de l'ouest. Les armées russes et polonaises reçurent l'ordre de marcher vers le Rhin. Il parut urgent de prévenir le déplacement des troupes, et le jour du 29 novembre fut fixé pour commencer la révolution. Les patriotes polonais pensèrent, qu'en suivant le mouvement révolutionnaire de la France, de la Belgique, ce serait mettre ces pays à l'abri d'une brusque invasion projetée par le despote du nord, et leur donner le moyen de venir eux-mêmes au secours de la Pologne, qui voulait aussi reconquérir son indépendance et sa liberté. Cependant il eût été plus utile de s'entendre avec les Russes, si à cette époque, on eût pu renouer avec eux le fil des négociations rompues depuis la non-réussite de la révolte de Pétersbourg.

44. 29 Novembre : Conseil d'administration. (29).

Les événements de la nuit du 29 novembre, n'ont pas répondu au plan arrêté. Le signal convenu ne fut pas aperçu,

(29) *Michel Podczaszinski,* la nuit du 29 novembre 1830, à Varsovie. Paris, 1833.

Vincent Nieszokoc, l'école des Bombardiers dans la nuit du 29 novembre (en polonais). Mont-de-Marsan, 1834.

ce qui mit du trouble dans les mouvements insurrectionnels; les troupes russes qui devaient être désarmées, ne furent que délogées de leurs casernes, et forcées de sortir de Varsovie. L'intrépide jeunesse s'empara du Belvédère, en chassa le grand-duc, mais elle ne put s'y maintenir, et le grand-duc entra encore une fois dans son château (30). Il ne périt que peu de monde des deux côtés; quelques-uns furent tués par hasard; quelques généraux, qui avaient été les instruments dociles des violences du grand duc, furent mis à mort : cependant Rozniecki, le plus vil séïde du tyran, échappa à la colère des insurgés (31). Ceux qui étaient à la tête du soulevement devaient établir un gouvernement provisoire, ce qui aurait tout de suite tranché la question concernant le pouvoir de Nicolas, et donné aux affaires une impulsion révolutionnaire, mais n'ayant pu se retrouver par suite de la décomposition qui s'était introduite dans les opérations qu'ils dirigeaient, il leur fut impossible de prendre cette mesure d'où dépendait peut-être le salut de la révolution. Le conseil d'administration, nommé par Nicolas, dépourvu de toute considération publique, profitant de cette circonstance, se mit à délibérer et à gouverner la révolution. Le prince Lubecki, ministre des finances, qui jouait le premier rôle dans le conseil, et le prince Adam Czaztoryki, se rendirent dans la nuit au Belvédère, auprès du grand-duc

(30) Joseph Zalivski, Pierre Vysocki et Pierre Urbanski, sont les chefs de la conspiration et du mouvement. Florien Dombrovski fit le premier pas, en faisant entrer des munitions dans la ville au grand jour, à 4 heures de relevée. Trzaskovski, Kiekiernicki, Szlegel, etc. etc. — Arthur Zavisza, était chef des étudiants de l'université.

(31) Il périt huit généraux, Novicki, par accident; Stas Potocki, à la suite d'une trop longue et trop obstinée hésitation; Siemiontkovski, Trembicki, à cause de la servilité, de l'honneur mal entendu; Blumer et Hauké, décrétés pour leurs méfaits; avec ce dernier, son chef d'état-major Ménciszevski. Les deux généraux russes Zass et Gendre, fidèles satellites du grand-duc. Le président de la police, Mathée Lubovidzki, fut percé de treize coups de baïonnette. Dès qu'il fut guéri, il s'évada un peu avant la nouvelle année. Son évasion renversa le crédit et la dangereuse influence de la famille de Lubinski. — Plusieurs généraux russes sont restés prisonniers de guerre.

pour l'engager à se servir de son pouvoir discrétionnaire, pour faire punir les perturbateurs : le grand-duc leur répondit qu'il ne voulait pas se mêler dans la querelle des Polonais, et sortit de la ville. Le ministre des finances réunit alors le conseil d'administration, et appela à y prendre place les princes Adam Czaztoryski et Michel Radzivill, ainsi que Niemcévicz et Kochanovski, jouissant d'une grande considération publique qu'ils devaient à leur âge et à leur mérite, et il essaya d'apaiser l'insurrection par une proclamation publiée dans la nuit, laquelle révolta tous les esprits. Au point du jour, soit peur, soit qu'il comprit mieux la nature du mouvement, Lubecki entra dans les vues des insurgés, et commença à faire des concessions à la révolution. Le conseil d'administration, changeant de caractère, allait se dissoudre, parce que plusieurs de ses membres, repoussés par l'opinion publique, se retiraient. Lubecki, afin de lui donner plus d'activité, dans le sens de la révolution, appela à partager ses travaux, Léon Dèmbovski, sénateur castellan, et trois nonces, Gustave Malachovski, Vladislav Ostrovski et Joachim Lelevel, qui, pendant la dernière session, avaient présidé les commissions de la diète.

45. Incertitude le lendemain de la révolution. (32).

Le grand-duc Constantin, le lendemain, avait avec lui toutes les troupes russes, au nombre de huit mille hommes, trente canons, beaucoup de munitions et quelques détachements de Polonais ; il campa dans les allées et sous les murs de Varsovie. Modlin, qui renfermait toutes les munitions de guerre, avec une garnison composée moitié de polonais, moitié de russes, n'avait de communication, ni avec le grand-duc, ni avec la capitale. Les insurgés, à Varsovie, n'avaient que quatre mille hommes de troupes et très-peu de munitions. Les maisons et les boutiques étaient

(32) *Charles Heffmann*, la grande semaine des Polonais; Paris, 1831. *Louis Mieroslovski*, tableau de la première époque de la révolution de Pologne; Besançon, 1833.

fermées, le peuple avait pris, à l'exemple des militaires, la cocarde tricolore, (amarante, blanc et bleu); muni de toutes espèce d'armes, il faisait grand bruit dans les rues, en tirant en l'air et répandait l'épouvante dans le camp ennemi et au quartier-général du grand-duc. Le général Chlopicki, appelé par le conseil d'administration au commandement de l'armée, se cachait sans qu'on pût le trouver, et pendant que l'armée était sans chef, le conseil attendait des nouvelles des palatinats et des régiments cantonnés loin de la capitale. Le conseil, sans désavouer Nicolas, passait sous silence son nom ; cependant il était facile de voir qu'il ne voulait pas rompre irrévocablement avec lui. Les proclamations publiées au nom du conseil, avaient pour but d'inviter les habitants à se calmer, à rentrer dans l'ordre, mais il fut impossible d'obtenir des princes Czartoryski et Radzivill, et de ceux qui suivaient leurs avis, de rien publier au nom et dans l'intérêt de toute la nation. Il y eut des personnes qui, s'apercevant de la mauvaise direction qu'on imprimait à la révolution, en prévoyaient les suites funestes. Dans le club formé le premier décembre, des plaintes menaçantes s'élevèrent contre les personnes princières, et contre Chlopicki, qu'on signalait à la méfiance publique : mais ces justes accusations, n'étant appuyées par aucune démonstration active, restèrent sans effet, et le conseil d'administration continuait à délibérer sans obstacles.

46. Retraite du grand-duc Constantin. — Gouvernement provisoire.

Le grand-duc Constantin, logé dans une petite auberge appelée Vierzbna, s'informait de tout ce qui se passait en ville. Ayant manifesté le désir d'être éclairé verbalement par quelqu'un du conseil d'administration, les princes Lubecki et Czartoryski, accompagnés de Vladislav Ostrovski et de Lelevel, se rendirent auprès de lui. Dans cette entrevue, Lubecki, prétendait que la révolution de Varsovie n'était qu'une émeute contre les ministres et autres fonctionnaires publics, ayant pour but la défense de la constitution ; Lelevel soutenait que c'était bien plutôt une insur-

rection nationale, et que la nation entière n'attendait que ce signal pour se lever et réclamer les armes à la main ses droits imprescriptibles. Après cette explication, le grand-duc déclara que, pour éviter l'effusion du sang, il ne ferait aucune démarche hostile envers le royaume, ni contre la capitale, et permit de rendre publique sa déclaration. Il se peut bien que dans l'entrevue de Vierzbna, les princes qui étaient de la députation se soient concertés avec le grand-duc sur ce qu'ils devaient faire. Ce qu'il y a de certain, c'est que pendant qu'Ostrovski et Lelevel lui représentaient la nécessité de quitter immédiatement la Pologne, les princes l'engageaient à rentrer à Varsovie, et quand ils furent de retour au conseil, ils lui écrivirent pour l'engager à sortir du royaume (33). Il suivit leur avis. Le lendemain, 3 décembre, le grand-duc congédia les détachements polonais qui étaient avec lui, en déclarant qu'il se mettrait en marche avec les troupes impériales, et qu'il espérait de la loyauté polonaise qu'ils ne seraient pas inquiétés dans leur retraite. Il marchait à petites journées, n'étant tourmenté que par le mauvais temps. Après le retour de la députation de Vierzbna, il se fit un grand changement dans le conseil d'administration. Aussitôt qu'on eût décidé d'établir un gouvernement provisoire, Lubecki déclara qu'il se retirait du conseil et qu'il ne garderait que le ministère des finances. Il lui tardait de se rendre en mission à Pétersbourg, et il se mit à rédiger des rapports sur ce qui s'était passé à Varsovie. Avant que la nuit fut arrivée, le conseil d'administration se sépara pour ne plus se réunir. Le prince Czartoryski, Léon Dèmbovski et Lelevel, formèrent dans la nuit le gouvernement provisoire en y appelant Niemcevicz, Pac, Ostrovski et Kochanovski, auxquels se réunit bientôt le prince Michel Radzivill. Je vous cite les noms de ces citoyens, parce que dans le cours des événements politiques, plusieurs d'entre eux reparaissent plus d'une fois sur la scène. Ce fut Lubecki qui les appela d'abord, en grande partie, comme ayant la confiance de la nation, confiance qu'ils possédaient en effet, puisqu'il leur

(33) La description de l'entrevue à Vierzbna, rédigée par Lelevel et retouchée par Vlad. Ostrovski, avait été publiée à Avignon, 1832.

fût permis de s'imposer ainsi de leur propre chef sans qu'aucune voix ne s'élevât contre eux. Bien que plusieurs d'entre eux aient obtenu plus tard les suffrages de la diète, il n'en résulta rien de bon pour la cause nationale. Le premier soin du gouvernement provisoire fut de convoquer la diète.

47. Insurrection générale. Allégresse.

La nouvelle de la révolution qui venait d'éclater à Varsovie, se répandit dans le pays avec la rapidité de l'éclair ; et partout où elle arriva, il n'y eut ni ville ni canton où les sentiments nationaux ne se manifestassent dans toute leur force. L'armée se montra animée du même sentiment, prête à voler à la défense de la patrie. En deux jours, tout le royaume fut en pleine insurrection. La nation sentit que, depuis la chute de la Pologne, jamais une occasion plus favorable ne s'était présentée pour essayer de combattre ses tyrans et de se relever par ses propres forces. Pénétrée de la grandeur de son devoir et prête à tous les sacrifices, elle appelait avec confiance le jour du combat, et se livrait aux émotions que lui inspiraient le bonheur d'être délivrée du joug qui pesait sur elle, et l'espoir de voir renaître de ses cendres une Pologne libre et indépendante. Tout le monde se livrait aux transports de la joie, se félicitait. Chacun voulait transmettre ses élans aux autres. Les membres du gouvernement recevaient les assurances d'une foule de citoyens qui accouraient de tous les points du royaume pour exprimer tout ce que leur patriotisme et leur enthousiasme leur inspiraient dans ces jours de bonheur. Quel cœur eût été assez dur pour rester indifférent à la vue de toute une nation qui, s'étant levée pour défendre la cause sacrée de la liberté, et à la veille de commencer une guerre à mort, se livrait avec le plus touchant abandon aux espérances de l'avenir. Aussi, ce n'est pas sans un pénible sentiment de regret, que je me vois obligé de vous dire, mes enfants, qu'au milieu de l'allégresse générale, Chlopicki, qui sortit enfin de sa cachette pour prendre le commandement de l'armée, fut le seul qui se montra sombre et mécontent. Un jour, les membres du gouvernement furent frappés d'étonnement par

un autre événement. Ils virent entrer d'un pas léger un officier qui venait déclarer froidement qu'il accédait à la révolution, mais qu'il n'oublierait jamais le serment de fidélité qu'il avait prêté à Nicolas. C'était un colonel, et ceux de mes lecteurs qui le connaissent, qui se rappellent son nom, qu'ils le nomment.

48. Chlopicki prend la dictature.

Ceux qui ne croyaient pas que la Pologne pût jamais se relever par ses propres forces étaient divisés d'opinion sur la puissance dont on pouvait espérer des secours. Les uns comptaient sur la France, les autres sur la Russie, et, depuis la chute de Napoléon un troisième parti s'était formé plaçant ses espérances sur l'Autriche. Cette diversité d'opinions fit avorter l'insurrection nationale. Pendant les quinze années de l'existence du royaume depuis le congrès de Vienne, les hommes du système russe se multiplièrent. Ils se glissèrent dans le parti du mouvement révolutionnaire, et, possédant quelque crédit dans le pays, ils surent s'emparer de la révolution et l'entraîner dans des voies opposées aux vœux et aux besoins de la nation. Nous avons signalé que le coryphée du système russe était le prince Lubecki. Il n'avait jamais déclaré avoir changé d'opinion, et s'en cachait si peu, qu'au moment de partir pour Pétersbourg avec les rapports qu'il avait préparés, il disait qu'il espérait gagner Nicolas à la révolution. On ne peut pas douter, qu'avant son départ, il ne se fût concerté avec les partisans russes , sur les meilleures mesures à prendre pour étouffer l'insurrection, et l'apparition de la dictature ne fut que le résultat du plan qu'ils avaient adopté. Chlopicki, qui n'avait pas encore déridé son front, que la nouvelle de la révolution avait couvert de nuages, s'abandonnait aux plus violents emportements quand on venait lui annoncer que des citoyens se rassemblaient pour délibérer sur les affaires publiques, que des plaintes s'élevaient contre la mauvaise direction imprimée à la révolution ; mais ce qui enflammait sa colère, c'était le club patriotique, où des orateurs dévoués exposaient avec beaucoup de justesse leur manière de comprendre la situation du moment, et propo-

saient des mesures énergiques pour sauver la révolution. Le 5 décembre, il ordonna une revue de l'armée rassemblée autour de la capitale. Revêtu de son ancien uniforme, coiffé d'un chapeau à la Napoléon et entouré d'un petit cortège d'officiers, il se rend d'abord à la salle des séances du gouvernement, où il déclare qu'il s'empare de la dictature, et qu'il la gardera jusqu'à l'ouverture de la diète. De là, il se dirige vers la place où il devait passer la revue; la foule qui le suit, ne se possède plus de joie à la vue du chapeau qui avait alors un charme indéfinissable. Le gouvernement provisoire, en partie complice du mystère qui couvrait l'origine de ce nouveau pouvoir, ne s'oppose guère à cette usurpation, et le peuple croit que le dictateur est institué par le gouvernement.

49. Chlopicki révèle ses plans.

La dictature à Rome était un pouvoir extraordinaire, illimité, de courte durée, ne pouvant être établi que dans des circonstances difficiles, comme dans les dissensions intérieures; elle cessait aussitôt que les troubles étaient apaisés; le dictateur avait le droit de vie et de mort, et pendant qu'il gouvernait seul, tous les anciens pouvoirs étaient suspendus. On s'imagina de faire parade avec quelque chose de semblable à Varsovie. Quand la dictature fut établie, le club interrompit ses délibérations, et les innocents tapages cessèrent; on dansait seulement et on chantait en l'honneur de Chlopicki, dans le lieu du rendez-vous général, appelé Honoratka. Tout le monde s'armant et s'apprêtant au combat, en attendant l'ouverture de la diète, et espérant qu'alors la situation des affaires se dessinerait plus nettement. C'était le calme majuesteux qui précède l'orage, mais un calme plein d'activité : chacun prenait en silence ses précautions pour ne pas périr pendant l'ouragan qui allait tomber sur le pays. Chlopicki jouissait d'un grand crédit parmi ses compatriotes, et quoiqu'on connût ses emportements et son humeur brusque, cependant la haute idée qu'on avait de ses talents militaires et de sa bravoure personnelle, lui conciliait l'amour des soldats et faisait

naître la confiance générale que partageait la jeunesse de l'université alors animée d'une grande activité. Il maintint sous sa dictature le gouvernement provisoire nommé par les ministres, et se mit à gouverner. Mais il ne faut pas croire que ce fussent des ministres réels. Les anciens ministres conservèrent leurs pensions et se reposèrent pendant que les nouveaux, nommés par intérim, remplissaient leurs fonctions et ne servaient qu'à contrôler et à régulariser les actes de l'administration. Le dictateur Chlopicki ne croyait pas avoir le droit de déplacer des fonctionnaires nommés constitutionnellement par l'empereur-roi. En attendant l'ouverture de la diète, les nonces déjà arrivés à Varsovie se réunissaient préparatoirement et faisaient des conciliabules; afin de connaître les intentions de Chopicki, ils lui envoyèrent des députations. Ces démarches investigatrices peu convenables de la part des représentants, n'étaient pas du goût du dictateur même. Une fois, il demanda que les délégués des chambres se réunissent dans la salle du gouvernement. Là, il déclara dans sa mauvaise humeur et dans les termes les plus précis, qu'il était toujours le fidèle sujet de Nicolas, qu'il ne se proposait autre chose, que de maintenir le royaume dans ses limites actuelles, et qu'à l'avenir, la constitution serait plus strictement exécutée; il promettait même que les troupes russes ne tiendraient plus garnison dans le royaume, et il finit par dire qu'il ne voulait plus entrer dans aucune autre explication. Les délégués, après avoir entendu cette étonnante déclaration du dictateur, et craignant d'effrayer la diète et le public, si elle parvenait à leur connaissance, s'engagèrent mutuellement à la garder secrète, sûrs qu'ils étaient que Chlopicki serait obligé de changer d'opinion (35).

50. Ouverture de la diète.

La chambre des nonces, ne se vit pas plus tôt assemblée, le 18 décembre, qu'elle décida à l'unanimité l'ouverture immédiate de la diète. Vladislav Ostrovski, appelé avec ac-

(35) La narration de cette audience avait été de suite insérée dan un numéros du journal *le Temps*, à Paris, par Michel Podczaszinski et dans la *Revue des deux Mondes*.

clamation à la présidence, fut porté en triomphe sur son siége de maréchal. On nomma aussi un secrétaire, et la séance suivante fut fixée au 21 décembre. Toute la chambre, transportée d'enthousiasme, proclama la révolution nationale, déclarant y voir l'insurrection des deux nations, polonaise et litvanienne, qui composaient l'ancienne république de Pologne. Cette déclaration solennelle donna un nouvel appui à la révolution. Certes, l'insurrection nationale n'avait pas besoin d'être sanctionnée par les représentants choisis sous le gouvernement de Nicolas, mais ils sentaient eux-mêmes la nécessité indispensable de donner une garantie à leurs concitoyens et aux électeurs, de prouver qu'ils étaient dignes de représenter une nation qui venait de ressaisir le plein exercice de ses droits; et, en se constituant de leur propre volonté, ils firent acte de souveraineté nationale. Il est vrai que le prince Czartoryski, président du sénat, disait aux chambres réunies, que la diète ne s'ouvrirait que le 21 décembre, mais il était évident qu'elle était déjà ouverte dans toutes les formes ordinaires.

51. Dictature confirmée par la diète.

L'ouverture de la diète produisit sur Chlopicki une impression des plus pénibles. Il déposa dans la nuit même la dictature et il devait le faire. Mais ceux qui avaient imaginé ce pouvoir monstrueux pour arrêter et étouffer l'insurrection, surent donner le change à l'opinion publique en répandant les alarmes, et les bruits les plus absurdes. Ils ne cessèrent de crier qu'un grand danger menaçait la patrie, que l'ennemi était déjà aux portes de la ville, qu'à tout moment, il pouvait envahir la capitale, et que l'armée était sans chef; et l'on répétait lamentablement : « l'armée est sans chef ! » Des esprits legers ou séduits se déclaraient prêts à défendre les armes à la main la cause de la dictature et de Chlopicki. Le maréchal de la diète, Vladislav Ostrovski, voulant réparer l'échec qui avait déconcerté les plans des contre-révolutionnaires, alla trouver dans la nuit Chlopicki, rédiga avec lui un projet de loi sur la dictature, et sans réfléchir qu'il allait satisfaire les plans du parti russe, il convoqua inopinément

la séance pour le 20 décembre et introduisit par force son projet de loi. La chambre surprise et induite en erreur par Ostrovski, qui jouissait d'un immense crédit, oubliant le pays, la nation, se mit à délibérer sur la dictature. Il n'y eut que Théophile Moravski qui vota contre. Lelevel déclara qu'en de pareilles délibérations, il regardait le scrutin comme nul. Ainsi le général Chlopicki fut autorisé à reprendre la dictature, au grand regret de ceux mêmes qui avaient voté pour lui. D'après cette décision, la séance fixée au 21 décembre n'eut pas lieu et la diète se sépara sans avoir examiné l'état des affaires, ni déclaré par un acte quelconque sa manière d'envisager la révolution et la cause nationale. Elle nomma seulement deux commissions, l'une pour rédiger un manifeste, l'autre pour l'approuver et le publier, ainsi que pour surveiller le dictateur, et lui ôter le pouvoir en cas de besoin.

52. Manifeste de la diète.

Quoique les commissions nommées par la diète pour rédiger et publier le manifeste possédassent de pleins pouvoirs, ces pouvoirs étaient en réalité inférieurs à celui de la diète elle-même, et très-passifs. N'ayant ni la souveraineté ni l'autorité législative de la diète, elles se trouvaient en face de la dictature constituée par la diète, dont les vues politiques étaient opposées; la diète ayant proclamé l'insurrection des deux nations, et la dictature respectant la domination de l'empereur Nicolas, et ne connaissant d'autre Pologne que celle du congrès de Vienne. La commission du manifeste se vit obligée de le rédiger de manière à ménager la chèvre et le chou. Dans le document qu'elle prépara, et qui d'ailleurs n'était pas sans mérite, on produisit les droits imprescriptibles de la nation polonaise et les violences qui la firent succomber; on déclara que la nation ne s'était soumise aux décisions impérieuses du congrès de Vienne que dans l'espoir de trouver dans sa soumission un soulagement momentané à ses malheurs, bien qu'elle eût prévu que l'harmonie n'existerait pas longtemps entre le tzar despotique et le roi constitutionnel. Ce document donna aux Russes l'assurance

la plus solennelle que les Polonais n'avaient aucune haine pour eux, fit connaître aux cabinets les mécomptes que la nation polonaise avait éprouvés, l'oppression qu'elle avait eue à subir, les nombreuses violations de la constitution du royaume, et jusqu'à quel point la nationalité avait été attaquée dans son gouvernement ; il avertit l'Europe du danger dont elle était menacée du côté de l'Orient par l'autocrate russe, et finit par déclarer que, si la nation polonaise était de nouveau abandonnée dans la lutte qui allait s'ouvrir, si le ciel cette fois ne la destinait pas encore à sauver la liberté et la patrie, elle emporterait en succombant cette consolation qu'elle aurait du moins, par un combat à mort, mis à couvert pour un moment l'Europe menacée. Ce manifeste, signé le 5 janvier 1831, et adopté non sans peine par la commission qui surveillait la dictature, excita la colère de Chlopicki qui menaça de ne point en permettre la publication ; mais le manifeste fut publié nonobstant son opposition.

53. Gouvernement du dictateur Chlopicki.

Chlopicki forma, pour s'en aider, un conseil suprême, où il appela les princes Adam Czartoryski et Michel Radzivill, Vladislav Ostrovski, Léon Dembovski et Stanislav Barzykovski. Ainsi, il y eut des ministres en non-activité et des ministres par intérim responsables ; un conseil suprême, sous les ordres du dictateur, un dictateur irresponsable, et à Pétersbourg un roi de Pologne irresponsable, avec lequel le dictateur parlementait. Chlopicki maintenait le royaume et sa constitution dans le meilleur ordre; bien qu'il souhaitât de pouvoir rétablir la censure, il disait que dans la commotion du royaume, il ne pouvait voir une insurrection nationale, mais seulement une émeute occasionnée par la violation de la constitution. Curieux de savoir ce que pensaient les Polonais dans les gouvernements et dans les régiments russes, il répondait à ceux qui venaient de l'autre côté du Bug ou du Niémen lui annoncer qu'ils étaient prêts à lever l'étendard de l'insurrection, que pour eux, il n'avait pas de pierre à fusil. Plus d'un polonais qui avait quitté le service

russe pour venir défendre la patrie, se voyait repoussé par le dictateur; d'anciens militaires du temps de Napoléon n'étaient pas mieux accueillis. Comme la nation voulait absolument s'armer, et que le dictateur ne pouvait s'y opposer, il laissait organiser, sur tous les points, des gardes de sûreté, des gardes nationales, de nouveaux régiments, et ajoutait aux anciens un quatrième bataillon : mais toutes ces troupes nouvellement levées formaient, d'après les dispositions du dictateur, un corps séparé qui ne pouvait se mêler à la vieille armée. Il faisait établir de grands magasins à Lomza, à Lublin, comme s'il se proposait d'aller chercher l'ennemi au-delà du Bug et du Niemen. En attendant, il disposa l'armée en forme de croissant et se garda, non-seulement de l'avancer vers les frontières pour ne pas provoquer l'insurrection dans les bataillons russes, mais il déclara qu'aux premières hostilités il ferait un mouvement de retraite et concentrerait l'armée en triangle sous les murs de Praga, pour la vouer à une boucherie, parce que c'était son sort irrévocable, suivant son opinion et sa propre expression. Les antichambres et les salons du dictateur servaient d'échos aux mensonges et aux bruits les plus absurdes, qui l'effrayaient de plus en plus. Il prévoyait de prétendus complots révolutionnaires, des attentats à sa vie, ne se croyait plus en sûreté dans sa propre chambre et n'osait pas quitter Varsovie un seul instant pour se rendre à l'armée (36). Les négociations de Chlopicki avec son maître Nicolas n'eurent aucun succès. Tout en remerciant dans les termes les plus bienveillants le dictateur de sa fidélité et de ses services, l'autocrate russe foudroyait les Polonais dans ses manifestes, menaçait de les exterminer, et provoquait contre eux l'orgueil et la haine des Moskovites. La politique du dictateur se dévoilait de jour en jour dans toute sa monstruosité, et quand la commission de surveillance lui faisait des représentations, il boudait, s'em-

(36) Voyez accusation et arrestation de Lelevel, le 11 janvier ; *Revue des deux Mondes*, vol. III, p. 405-406.

Des éclaircissements sur cette affaire se trouvent dans les articles de la *Revue des deux mondes*, vol. III, mois d'août et septembre de l'année 1831.

portait et tombait dans des accès de colère qui le privaient de l'usage de sa raison. La commission décida, le 18 janvier, de ne plus souffrir ce pouvoir monstrueux, et le jour suivant Chlopicki déposa sa dignité.

54. La diète proclame la déchéance de Nicolas; nomme un général en chef et établit le gouvernement national.

Aussitôt que la dictature fut abolie, la diète se réunit pour ranimer la révolution dont on s'efforçait d'empêcher le développement. Après avoir annoncé qu'aucun citoyen ne pourrait refuser d'accepter les fonctions qui lui seraient confiées par les suffrages de la diète, elle appela le 20 janvier, le prince Michel Radzivill au commandement de l'armée. Cinq jours plus tard, le 25 janvier, après avoir entendu toute l'histoire des négociations entamées avec l'empereur de Russie, les membres de la diète s'écrièrent : « Plus de Nicolas, à bas Nicolas. » C'est ainsi qu'on proclama la déchéance de Nicolas du trône de Pologne. Cet acte fut rédigé sur-le-champ, et signé par les membres de la diète. En même temps que la diète reprenait ses travaux, on ouvrait deux clubs : l'un, connu sous le nom de société patriotique, n'était que la continuation du premier club dispersé sous la dictature, et l'autre, celui des frères réunis de Litvanie, agissait au nom et dans l'intérêt de la bonne cause des Polonais qui étaient demeurés dans les gouvernements, et que le dictateur avait mis tant d'entêtement à repousser et à renier. Les Polonais des gouvernements, qui se trouvaient alors dans la capitale, s'associant à la motion des clubistes, présentèrent une adresse à la diète qui l'accueillit favorablement, et y répondit en ordonnant la formation des légions litvanienne et russienne (37). Le 1er février, la diète établit le gouvernement national

(37) L'histoire des fréres litvaniens réunis, et la formation des légions litvaniennes, a été rédigée dans un petit ouvrage et publió à Varsovie, par Léopold Savaszkiezvicz, un des délégués à la diète au nom de la Litvanie. La députation qui porta l'adresse aux chambres, fut composée d'Alexandre Vérészczinski, Léopold Sawaszkiezvicz, Antoine Bernatovicz, Jean Toplicki, Adolf Giedroic et Louis Bentkovski.

composé de cinq membres qui furent : le prince Adam Czartoryski, président; Vincent Niemoïovski, Théophile Moravski, Stanislav Barzykovski et Joachim Lelevel. Il parut à cette époque quelques nouvelles feuilles périodiques, entre autres la *Nouvelle Pologne*, qui découvrit dans l'acte de déchéance de Nicolas les moyens secrets que s'étaient ménagés les partisans du système russe pour rappeler au trône sinon l'empereur Nicolas, qui en était déchu, du moins l'un de ses fils dont il n'était pas question dans l'acte de déchéance. On aurait dû croire que tous les partisans de la politique russe avaient enfin abandonné leurs illusions. Le prince Czartoryski, qui n'avait pas regardé d'un œil favorable l'adresse que les frères-réunis avaient présentée à la diète, considérait la déchéance et la rupture définitive avec Nicolas comme prématurées : cependant, en acceptant la présidence du gouvernement national, il déclara solennellement à la nation, dans les deux chambres réunies, qu'il avait longtemps espéré que les autocrates russes rendraient à la Pologne ses anciennes limites et son antique nationalité, mais que la révolution ayant dissipé ses patriotiques espérances tant de fois trompées, il se réunissait à la volonté de la nation, et voulait en partager le sort et les dangers. Il semblait alors que le parti russe avait disparu pour toujours et ne trouverait plus de crédit auprès de personne. La suite des événements va nous faire voir comment il s'est transformé et avec quelle audace, il a relevé la tête.

55. Campagne sous le commandement de Radzivill.

Les armées russe et polonaise furent bientôt en présence, on en vint aux mains. Il faisait un beau temps et assez doux malgré la gelée. La Vistule et les autres rivières n'étaient que faiblement prises; cependant on pouvait les passer sur la glace. Les Russes, commandés par Diebitch, entrèrent au commencement du mois de février sur le territoire du royaume tel que le congrès l'avait limité. Suivant le plan des opérations défensives tracées par Chlopicki, l'armée polonaise, tout en livrant des combats d'avant-garde, se repliait vers les remparts de Praga. Un corps russe destiné à entourer l'aile droite

de l'armée polonaise, surpris par Dvernicki, le 14 février, à Stoczek, perdit onze canons que Dvernicki se contenta de ramener, ne pouvant s'aventurer plus loin pendant que toute l'armée était en pleine retraite. Le même jour, Skrzynecki se couvrit de gloire en arrêtant avec deux mille hommes, pendant plusieurs heures, l'ennemi six fois plus nombreux. Le quatrième de ligne combattit avec un courage vraiment héroïque. Mais quel régiment, quel soldat n'eut ces jours-là sa part de gloire et ne montra un dévouement incomparable? La grande bataille de Grochov, livrée à la vue de Praga, en fournit des preuves éclatantes. D'après le plan de campagne de Chlopicki, toutes les forces polonaises se concentrèrent autour de ce faubourg. La cavalerie, placée sur les bords de la Vistule, attendait les événements. Environ trente mille hommes, avec cinquante pièces d'artillerie, étaient disposés en ordre de bataille dans la plaine. De son côté, Diebitch, après avoir envoyé des corps détachés sur la rive gauche de la Vistule, s'établit dans les forêts de Grochov avec quatre-vingt mille hommes de troupes et plus de deux cents bouches à feu. Le 19 février, Dvernicki fit de nouveau tête à l'ennemi à Novaviés, lui prit des canons et le rejeta sur la rive droite de la Vistule. Dans les journées des 19 et 20 février, les bataillons polonais opposèrent à Diebitch, dans les plaines de Grochov, un rempart infranchissable, et remportèrent des avantages sur son armée trois fois plus nombreuse. Le champ de bataille resta aux Polonais. Il y eut après quelques jours de repos qui permirent aux vaillants défenseurs de la patrie de recevoir les embrassements de leurs mères et de leurs sœurs, accourues de Varsovie, pendant la bataille, pour enlever et soigner les blessés sur le champ de bataille même; et pendant la trêve pour passer quelques instants en famille avec les guerriers. S'il y eut une suspension d'armes de quelques jours, c'est que Diebitch attendait l'arrivée d'un renfort de vingt mille grenadiers, sous les ordres de Schakhovskoï, qui devait tomber sur l'aile gauche de l'armée polonaise. Le 25 février, Krukoviecki fut envoyé à sa rencontre, vers Bialolenka; Schakhovskoï échappa à son intrépidité, et, longeant la position de Uminski, après de grandes pertes, exécuta sa

jonction avec l'armée de Diebitch. Diebitch donna l'ordre de renouveler l'attaque sur toute la ligne. Long-temps ses efforts échouèrent contre le célèbre petit bois d'aulnes, la seule position un peu tenable des Polonais. Enfin étant parvenu à rompre le centre et se croyant déjà sûr de la victoire : il fit charger sa cavalerie qui fut repoussée vigoureusement; le régiment des cuirassiers du prince Albert fut écrasé et massacré jusqu'au dernier homme. Cet échec arrêta Diebitch et permit à l'héroïque armée polonaise de se retirer à Praga et de passer la Vistule sans être inquiétée. Ainsi, l'armée se repliant après chaque bataille, sur Varsovie, se vit enfin obligée d'abandonner pour quelque temps les plaines de Grochov. Chlopicki qui avait imaginé ce plan de campagne, ne vit pas la fin de la journée du 25. Blessé vers trois heures de l'après-midi, il se retira du champ de bataille et se rendit à Krakovie, où il demeura pendant les années suivantes (38).

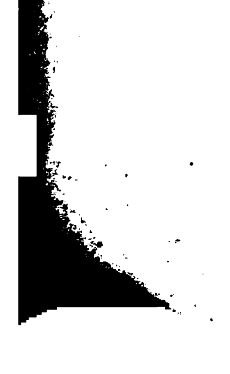
56. Skrzynecki général en chef (39).

Le lendemain 26 février, les généraux et quelques colonels se réunirent en conseil de guerre, en présence des membres du gouvernement. Ils s'adressèrent des reproches mutuels et rejetèrent l'un sur l'autre le désordre des opérations de la veille, avouant qu'il n'y avait que le soldat qui avait tenu bon jusqu'au dernier moment et prolongé le combat si longtemps. Les suffrages étant tombés sur le colonel Jean Skrzynecki, le gouvernement le proposa sur-le-champ à la diète, et celle-ci l'appela au commandement de l'armée. Cet officier avait fait depuis longtemps de l'étude de la guerre son occupation favorite, et l'on avait bonne opinion de ses talents militaires, quoiqu'il avouât lui-même qu'il ne se

(38) De tous les généraux il y eut encore Szembek blessé dans une chute, et le seul Zymirski périt.

(39) Voir les descriptions des opérations militaires dans les ouvrages cités ci-dessus, note 28, de *Soltyk*, *Mieroslavski*, et l'article du général *Vaudoncourt* inséré dans le bulletin militaire de Paris, traduit en polonais avec quelques notes, par *Josaphat Boleslav Ostrovski*, Paris, 1836.

Marcien Brzozovski publia une description des campagnes, à Dresde.



sentait pas capable de diriger trois armes à la fois, et bien moins encore de commander une grande armée. Pendant toute la retraite, et surtout à la journée de Grochov, il montra une valeur admirable, une grande présence d'esprit et de la tenacité dans les occasions les plus difficiles, joignant à cela une habileté surprenante dans les opérations de second ordre. Le colonel Prondzynski, qui plus tard devint général, était d'avis que dans la guerre actuelle on n'avait pas besoin de général en chef, d'autant plus qu'on ne connaissait encore personne qui fût assez capable pour remplir cette fonction importante; il proposa de former un conseil de guerre chargé de diriger les opérations militaires, et dont les plans seraient exécutés par les corps séparés. Cette opinion ne prévalut pas, et, lorsqu'il fut décidé qu'il y aurait un général en chef, Prondzynski ne refusa pas à Skrzynecki ses services. Doué d'une grande facilité à concevoir des plans, il en présenta plusieurs dans la suite de la campagne au choix de Skrzynecki, auquel il ne restait qu'à adopter et à bien exécuter. Tout semblait donc présager qu'avec le courage des soldats et l'habileté des généraux, les opérations militaires seraient conduites au mieux, car c'était d'elles que dépendait le salut de la patrie.

57. Préparatifs, armements.

L'armement était assez avancé. Skrzynecki, en prenant le commandement, trouva le nombre d'hommes sous les armes presque doublé. Malgré l'invasion qui occupait une partie du royaume, ce nombre augmentait toujours. La saison et l'ennemi lui-même favorisaient l'organisation de l'armée. Les glaces de la Vistule étant sur le point de se rompre, Diebitch abandonna les champs de Grochov, et, après avoir retranché son avant-garde à Vaver, se retira dans le palatinat de Lublin pour y prendre ses quartiers d'hiver. Les armements pouvaient donc se poursuivre sans obstacles. On compléta les régiments qui avaient perdu du monde dans les combats; on exerça les troupes nouvellement levées et on les incorpora dans la nouvelle armée. Les préparatifs pour former une nombreuse artillerie, qui se fai-

saient d'abord lentement, étaient aussi poussés avec beaucoup d'activité, de manière que vers la fin de la guerre on comptait trois fois plus de canons qu'on n'en avait au commencement de la campagne. La fonderie établie à Varsovie parvint après quelques essais à fournir même des pièces de position. Mais on éprouva plus de difficultés à confectionner ou à se procurer des fusils dont le besoin se faisait vivement sentir. Il était impossible d'en faire venir de l'étranger, car la Pologne entourée de la Prusse et de l'Autriche vit bientôt qu'elle était cernée d'ennemis déclarés ou cachés; elle était comme bloquée. Les voyageurs ne pouvaient y pénétrer que par ruse; les articles de commerce éprouvaient les mêmes difficultés; l'entrée des espèces ou de métal précieux indispensables alors pour les opérations de la banque, étaient arrêtés; de fortes sommes furent même saisies par ces voisins malveillants. Malgré tous ces obstacles, les armements furent portés au grand complet, et l'on n'attendait que le moment où Skrzynecki jugerait convenable de recommencer les hostilités. L'inquiétude qui s'était emparée des esprits après la journée du 25 février se dissipa et fut remplacée par une confiance absolue dans la bonté de la cause nationale et dans son infaillible succès. Il y eut de nouveau un moment de ce calme solennel qui précède les grands événements. Ces événements se préparaient sur plusieurs points à la fois, dans le royaume, en Litvanie et dans les terres russiennes

58. Vaver, Dèmbéviélkié, Iganié.

Les fêtes de Pâques arrivèrent avec le printemps, et Skrzynecki se décida à les célébrer sur le champ de bataille. Les Russes battus complètement à Vaver et à Dèmbéviélkié, le 31 mars et le 1.er avril, laissèrent plusieurs milliers de prisonniers. Après cette victoire, il ne restait qu'à anéantir la grande armée de Diebitch dispersée dans un pays marécageux, tel était le but de l'expédition et des plans de Prondzynski. Le jour de Pâques devait être le jour de la résurrection de la Pologne. Le général en chef écrivit au gouvernement national que Diebitch était en pleine fuite, mais

il ne voulut point le poursuivre dans sa déroute ni détruire son armée. Après la perte de plusieurs jours, Prondzynski obtint quelques avantages à Iganié, le 10 avril, mais cet épisode belliqueux n'empêcha pas le général ennemi de concentrer ses forces et de se retrancher à Siedlcé. Skrzynecki établit son quartier-général à Ièndrzéiov, et les deux généraux étaient en présence, sans oser rien entreprendre. Des jours, des semaines se passaient, sans qu'aucun parti voulût provoquer l'autre au combat. Skrzynecki comptait les hommes que le choléra enlevait dans les hôpitaux et dans le camp ennemi, et se bornait à faire des marches et des contre-marches dont il plaisantait lui-même en disant qu'il dansait le menuet. On ne plaisante pas ainsi quand il y va du sang des guerriers et des intérêts les plus chers de la patrie qu'on entraîne vers sa ruine.

59. Insurrection en Litvanie et en Samogitie (40).

Pendant que Skrzynecki se remettait en campagne, c'est-à-dire vers la fin de mars, l'insurrection éclata en Litvanie et se développa en peu de temps sur une assez grande étendue. Après la révolution du 29 novembre et l'insurrection du royaume, la Litvanie s'attendait à voir l'armée polonaise prendre l'offensive, passer le Bug et le Niemen et venir joindre l'aigle de Pologne au cavalier armé de la Litvanie. Mais la politique de Chlopicki et des diplomates des bords de la Vistule, qui voulaient conserver le royaume pour Nicolas, enchaîna l'armée polonaise à Varsovie. La Litvanie en fut étonnée et profondément émue : mais loin de se laisser décourager elle commença à calculer ses ressources et résolut d'essayer ses propres forces. Occupé par de nombreuses gar-

(40) *Michel Pietkievicz*, la Litvanie et sa dernière insurrection, Bruxelles, 1832.

Félix Vrotnovski, esquisse de l'insurrection de Litvanie, en 1831 (en polonais) Paris 1834, — collection des mémoires sur l'insurrection de Litvanie de 1831, (en polonais). Paris 1835.

Joseph Straszevicz, Emile Plater, sa vie et sa mort, Paris, 1835.

Z.... Mémoire d'un citoyen du district d'Upita (en polonais), Paris, 1835.

nisons, privé d'armes, tenu, en respect par les marches continuelles des troupes ennemies, ce pays avait à surmonter les plus grandes difficultés dans son insurrection. Il y régnait une apparente inertie, et on ne s'attendait point à Varsovie à aucun mouvement en Litvanie. Cependant des jeunes gens, sans communiquer avec le gouvernement national, dirigés par leur propres élans, se rendaient en secret de Varsovie en Litvanie, et de Litvanie à Varsovie en parcourant la vaste étendue de pays occupée par l'ennemi (41). Comme chez eux, et chez les paysans Litvaniens et Samogitiens, aussi le cœur ardent brûlait d'impatience de saisir l'occasion de se soulever contre l'oppresseur. Ce ne fut pas dans la capitale Vilna, ni dans des villes plus considérables, qu'éclata l'insurrection, mais parmi le peuple des campagnes, dans différents districts à la fois. On cherchait des armes; des mains inhabiles à les manier quittaient la charrue pour saisir avec ardeur tout ce dont on pouvait faire un instrument de combat. Les Litvaniens commencèrent sur tous les points une lutte inégale avec un ennemi plus puissant et plus instruit dans l'art de la guerre. Des forêts impénétrables servirent de citadelles et d'asile aux insurgés. L'ennemi, continuellement harcelé par des escarmouches, perdait souvent ses positions, ses provisions de bouche et de guerre, ses lignes d'opérations. Des milliers d'élèves des écoles accouraient de tous côtés pour se ranger parmi les paysans devenus soldats. Dans cette guerre de partisans chacun était un héros, chacun se dévouait à la patrie avec la plus grande confiance; et le pieux ministre de l'autel bénissait les défenseurs de la bonne cause. La commotion ébranla tout le pays depuis la mer Baltique jusqu'à Lepel et Dzisna; plusieurs villes furent occupées, l'administration insurrectionnelle organisée, des gouvernements provisoires constitués dans certains districts, et une centralisation convenue. Les insurgés de quelques districts se réunirent sous le commandement de Charles Zaluski pour assiéger Vilna, mais serrés de près par les secours que l'ennemi recevait de la Kourlande, ils furent forcés de renoncer à s'emparer de

(41) Le plus actif, Jacq Grotkovski, tué plus tard dans l'expédition du général Chlapovski. Je n'ose pas citer les autres.

cette ville. Leurs forces réunies descendirent des hauteurs de Vilna, et après le combat de Pristoviany, le plus important de ceux qu'ils avaient livrés jusqu'alors, ils reconnurent la nécessité de se séparer et d'agir par détachements comme ils l'avaient fait d'abord. Le massacre des habitans d'Oszmiana par les Tcherkesses et une foule d'autres revers, surtout le manque de munitions, ne découragèrent point les insurgés. Ils prolongeaint avec persévérance la guerre de partisans, dans tous les districts du gouvernement de Vilna et notamment en Samogitie, attendant le moment où viendrait la légion Litvanienne, exercée dans l'art de la guerre sur les bords de la Vistule, et où ils recevraient des secours de leurs frères de Pologne (42).

60. Expédition de Dvernicki en Volynie.

A la même époque, à l'ouverture du printemps, des mouvements insurrectionnels eurent lieu dans les terres russiennes, composant une partie de l'ancienne petite Pologne. Ils devaient être appuyés par le général Dvernicki, qui sortit de Zamosc, et, après avoir trompé les Russes par une manœuvre habile, passa le Bug, le 9 avril, avec deux mille six cents hommes. En laissant les grandes routes aux corps ennemis plus nombreux que le sien, il marcha le long de la frontière de la Galicie autrichienne. Les 18 et 19 avril, il remporta à Boremel, une des plus belles victoires sur un corps russe de neuf mille hommes, lui enleva des canons, fit des prisonniers et poursuivit rapidement la route qui lui avait

(42) Nous nommerons quelques uns des chefs de ces nombreuses insurrections. Elles commençèrent en Samogitie sous la conduite de Jules Gruzèvski et des Kalinovski. Stanievicz, Jacèvicz, Gadon, Szémioth, Herubovicz, sont de la Samogitie. Dans le district d'Upita, Przeciszévski, Straszévicz; dans celui de Vilkomir, Médard Koncza, Billévicz, César Plater; dans celui de Kovno, Prozor; dans celui de Troki, Matuszévicz, Gabriel Oginski; dans celui de Vilno, Parczévski, Jean Giecévicz qui fut tué; dans celui d'Oszmiana, Przezdziecki, dans celui de Sviénciany, les Kulblicki, Bortkievicz; dans celui de Vileika Volodkovicz, de Dzisna Brochocki; de Novogrodek Mierzévski, Bronski, Kaszyc; l'insurrection de Dusiaty fut dirigée par M.elle Emilie Plater.

été tracée en se dirigeant vers Kamieniec, chef-lieu de la Podolie. Mais malgré la rapidité de ses mouvements, il fut bientôt gêné dans sa marche, et se vit entouré et pressé de tous côtés, n'ayant que sa droite couverte par la frontière sur laquelle il s'adossait. Les opérations de Sieravski, dans le palatinat de Lublin, qui devaient faire diversion, et attirer l'attention des Russes d'un autre côté, n'étant pas assez bien appuyées furent désavouées par la fortune. Les malheureuses journées de Vronov et de Kazimirz, 17 et 18 avril, en affectant douloureusement l'âme de Sieravski dévoué à la patrie, occasionnèrent de grandes pertes et permirent aux Russes de poursuivre Dvernicki (43). Leurs forces se concentrèrent sur un seul point, et le général polonais au moment d'entrer en Podolie, se vit entouré de trois corps ennemis beaucoup plus nombreux que le sien. Ne pouvant recevoir de nouvelles des insurgés dont il était séparé par les corps qui l'entouraient, ni leur en donner sur la position où il se trouvait, sans aucun espoir de recevoir des secours, ni de se frayer un passage à travers l'ennemi, Dvernicki se conformant aux instructions qu'il avait, entra le 27 avril en Galicie avec tout son petit corps et trente canons; et déposa les armes à la demande des autorités autrichiennes, aux dispositions desquelles on lui avait recommandé de se soumettre. Et, pendant que les officiers et soldats de son corps d'armée rentraient un à un dans le royaume, Dvernicki, ne voulant s'écarter en rien de ses instructions, resta prisonnier en Autriche. La patrie et la révolution perdirent en lui le plus heureux général. On demanda qu'à son défaut, on réorganisât son corps sous son nom, car il était composé d'hommes qui s'étaient déjà distingués dans plusieurs combats, et qui auraient pu servir avec gloire; la diète appuya la demande du public par sa décision expresse, mais le général en chef s'y opposa et le corps ne fut pas réorganisé (44).

(43) A Kazimirz, périt, de la mort des braves, le courageux Jules Malachovski, frère de Gustave.

(44). *Anatase Dunin* a inséré dans un journal polonais la description de cette expédition de Dvernicki : *Charles Rozicki* publia en 1837 à Bruxelles des remarques à ce sujet; les réponses de *Dvernicki* et de *Dunin* parurent peu de temps après. Tout est en polonais.

61. Insurrection dans les terres russiennes de la Volynie, de la Polodie et de l'Ukraïne (45).

L'expédition de Dvernicki devait être concertée avec le soulèvement de la petite Pologne ou des terres russiennes, c'est-à-dire avec les insurrections qui se préparaient en Volynie, Podolie et Ukraïne. Cependant les insurgés ne furent pas instruits de ses opérations. Le corps de Dvernicki, conduit par des sentiers détournés, et n'osant pour ainsi dire se produire au grand jour depuis qu'il avait été cerné par l'ennemi, ne pouvait ni les rejoindre, ni se mettre en rapport avec eux : et lorsque qu'il se jeta en Galicie, les russes, qu'il avait attirés à sa poursuite, se tournèrent contre les insurgés. Les insurgés, sans informations nécessaires, étaient encore en proie aux plus fâcheuses perplexités ; par suite d'ordres contraires secrètement communiqués au nom de Dvernicki et du gouvernement national, qui jetaient la méfiance et la mésintelligence, appelant une fois au soulèvement, une autre fois conjurant de s'en abstenir (46). Il s'en suivait que les insurrections qui n'étaient que partielles, éclataient sur différents points sans liaison, sur cette immense étendue de pays qui est entre Bug, Mozir et Balta. L'insurrection de la Polisie volynienne fut comprimée la première, puis celle de la Basse-Polisie aux environs de Mozir. Les insurgés du district d'Ovrucz, réduits au désespoir par le cruel massacre des habitants de leur chef-lieu, tinrent la campagne plus longtemps que les autres. Sur les confins de la Volynie, de la Polodie et de l'Ukraïne, un nouveau soulèvement se préparait sous la direction de Vincent Tyszkievicz. Il ne connaissait point les ordres et les instructions contradictoires répandus au nom du gouvernement national, il savait que le général Dvernicki abandonnait le champ de bataille; pré-

(45) *Alexander Ielovicki*, de l'insurrection (en polonais), Paris 1835.

Charles Rozicki, insurrection de Volynie (en polonais) Bourges, 1832.

Félix Vrotnovski, insurrection de Volynie, Podolie et Ukraïne, en 1831 (en polonais), Paris 1837, 2 volumes.

(46) A ce sujet une incrimination terrible pèse sur Chruscikovski.

venu que les troupes russes devaient se retirer sitôt que les insurrections se manifesteraient sérieusement, il en avisa ses compatriotes. Enfin, sans considérer que toutes les forces russes, après la retraite de Dvernicki, menaçaient l'entreprise, ne considérant que le devoir d'un Polonais de se dévouer dans le jour de danger, il appela aux armes. Lui-même, et une foule d'autres citoyens, se soulevèrent, et, après avoir réuni sur un point des forces plus considérables, ils confièrent le commandement au vieux général Kolysko. En réfléchissant sur tant d'obstacles, de désappointements, de contradictions, de désastres, si l'on voit l'insurrection de la petite Pologne s'effectuer, il faut la considérer comme un héroïque dévouement. Les insurgés ne pouvaient pas compter sur les paysans, qui n'étaient pas aussi éclairés que ceux de la Litvanie; et bien que leur nombre diminuant sans cesse fût prêt à se réduire à une poignée d'hommes, ils combattirent l'ennemi, renforcé, avec audace et bravoure. Réunis sous le commandement de Kolysko, ils subirent, le 14 mai, une défaite près de Daszov. Peu habitués au métier de la guerre, déconcertés par cet échec, ils se débandèrent et leurs corps, fort de deux mille cinq cents combattants, se vit tout-à-coup réduit à cinq cents hommes. Les débris de cette petite armée, ne se laissèrent point décourager, et continuèrent à se battre avec l'ennemi, non sans espoir de succès. Vainqueurs et vaincus tour-à-tour, après avoir en dix jours traversé toute la Podolie, ils se sauvèrent aussi en Galicie (47). Pendant que cela se passait, Charles Rozycki, officier expérimenté, partit le 17 mai des environs de Zitomirz avec cent cinquante hommes pour porter secours aux insurgés poursuivis par l'ennemi : mais ayant appris qu'il était trop tard, il passa heureuse-

(47) Les chefs des insurgés en Volynie étaient Narcis Olizar, Stanislav Worcell, Louis Stecki; dans le district de Mozir, Kienievicz; ceux de Podolie et d'Ukraïne, à l'appel de Vincent Tyszkiewicz, qui était chef des préparatifs insurrectionnels, prirent les armes, Venceslav Rzévuski, qui périt, Izidor et Alexandre Sobanski, Pierre Kopczynski, Joseph et Herman Potocki, les trois fils Ielovicki et leur père qui périt.... Orlikovski inconsolable, se reconnaissant cause des premiers revers, se tua lui-même.

ment au milieu des régiments russes échelonnés en Volynie, traversa tout ce pays, et après avoir augmenté du double son détachement et fait en route des prisonniers dans plusieurs petites rencontres, il entra le 12 juin à Zamosc, où se réunissaient beaucoup d'autres insurgés du corps de Kolysko, arrivant un à un de la Galicie. — Je vous ai signalé, mes chers amis, de nombreux soulèvements en Litvanie et dans la petite Pologne, et je ne vous ai pas nommé, ni ceux qui se sont distingués, ni ceux qui périrent. La terre de gloire y est jonchée de morts auxquels les pages de l'histoire, ne sauront indiquer de priorité. Les narrations qui entrent dans plus de détails en nomment un grand nombre, il y en a beaucoup cependant qui sont oubliés. Que la Providence les récompense dans l'autre monde pour le service qu'ils ont rendu à leur patrie.

62. Expédition de Tikocin (48).

Le général en chef regardait les insurrections de Litvanie et des terres russiennes comme de très-utiles diversions, mais il voyait dans la position qu'il tenait, le point principal des opérations : et dans cette position, il restait presque inactif, repoussant toutes les instances qu'on faisait pour l'engager à prendre l'offensive. Les revers, dont nous venons de parler, le décidèrent à envoyer au commencement de mai un corps d'armée sous le commandement du général Chrzanovski dans les environs de Zamosc, tant pour se débarrasser de l'homme importun qui lui représentait la nécessité d'agir offensivement, que pour réparer l'échec que la cause nationale avait essuyée en Volynie, et tendre la main aux insurgés. Chrzanovski parvint à s'ouvrir un chemin à travers les troupes russes répandues dans le palatinat de Lublin, et s'arrêta sous le canon de Zamosc : l'insurrection qu'il devait appuyer était déjà comprimée. Skrzynecki lui-même, après une inaction de six semaines, ayant laissé Uminski à quelque distance de Siedlcé, pour masquer ses

(48) Une publication allemande spéciale sur cette expédition, par le major *Brandt*, imprimée à Glogov, 1832; trouve une réfutation dans les éclaircissements du général *Uminski*, publiés à Bruxelles, 1840.

manœuvres et observer Diebitch, se mit enfin en mouvement, et marcha pour détruire, d'après le plan tracé par Prondzynski, les gardes russes stationnées sur les bords de la Narev (49). L'armée polonaise ayant occupé Ostrolènka et Lomza presque sans éprouver de résistance, les gardes se replièrent rapidement vers Sniadov. Là, cernées de tous côtés pendant deux jours, les 18 et 19 mai, il ne leur restait d'autres alternatives, que d'être taillées en pièces, ou de se rendre à discrétion. Prondzinski conjurait le général en chef, au nom de tout ce qu'il avait de cher au monde, de ne pas perdre de temps, de frapper le dernier coup et d'achever la défaite de l'ennemi ; toutes ses prières ne servirent à rien, Skrzynecki permit aux gardes de s'échapper. Il les poursuivit après jusquà Tikocin, envoya à l'aventure un petit détachement sous les ordres du général Chlapovski, au fond de la Litvanie, et retourna lui-même en toute hâte à Ostrolènka, où la perte de temps devait amener un plus grand malheur que l'évasion des gardes qui devaient périr.

63. Défaite d'Ostrolenka (50).

Diebitch après avoir pénétré le projet et compris les opérations du général polonais, partit de Siedlcé, surprit Thomas Lubinski près de Nur, et tomba à marches forcées sur Skrzynecki qui ne se doutait de rien, au moment même où le reste de l'armée polonaise sortait d'Ostrolènka. Il ne lui fut pas difficile d'occuper cette ville le 26 mai, et de déployer sur ses hauteurs une nombreuse artillerie avec laquelle il commença à balayer la rive opposée de la Narev, qui lui offrait toute l'armée polonaise à découvert sur une basse plaine. Après un combat meurtrier, il s'empara aussi du pont par lequel il fit déboucher ses colonnes en masse. Skrzynecki, opposant une résistance vigoureuse, faisait

(49) Sur ce point les partisans rendirent de grands services dans cette guerre. Ils étaient conduits par Valentin d'Hauterive, Puszet, Zalivski.

(50) Voir la note 41 et 28.

Jean Népomucène Uminski; récit des événements militaires de la bataille d'Ostrolènka. Paris 1832.

avancer des régiments qui allaient fondre sur leurs adversaires et mourir sous le feu terrible de l'ennemi. En combattant lui-même aux premiers rangs, il montra toutes les qualités d'un brave soldat, malheureusement il lui manquait celles d'un bon général en chef. Pendant que les deux armées se disputaient le terrain avec un acharnement terrible, Bem acourut avec sa batterie, et les Russes furent à leur tour culbutés et rejetés de l'autre côté de la rivière. Skrzynecki, maître du champ de bataille, l'abandonna précipitamment, en écrivant au gouvernement national que tout était perdu. Il envoya Dèmbinski en Litvanie, et donna des ordres à Gielgud, coupé par l'ennemi, de se diriger vers cette province; lui-même se retira à Praga. Il périt à la bataille d'Ostrolènka autant de monde que dans tous les premiers combats de plusieurs jours, près de Grochov. Trois cents officiers furent tués; le jeune général Kicki, qui donnait les plus belles espérances, et le vieux général Henri Kaminski, y perdirent la vie; le général Pac reçut plusieurs blessures (51). Diebitch, loin d'occuper le champ de bataille évacué par le général polonais, et de le poursuivre dans sa retraite, s'arrêta à Ostrolènka, sans oser rien entreprendre, en dirigeant toute son attention du côté de la Litvanie. L'armée polonaise, après s'être reposée à Praga, fut bientôt prête à se mettre en campagne, seulement le général en chef ne se montra pas disposé à profiter de l'ardeur des soldats. C'est ainsi que Skrzynecki, après ses menuets dansés sous les remparts de Siedlcé, par sa galoppade jusqu'à Tikocin, ferma le bal et les branles lugubres. Mais avant d'expliquer de quelle manière il a quitté le festin, nous devons tourner notre attention sur différentes autres circonstances.

64. Insurrection, révolution.

Pour que la Pologne, morcelée depuis si long-temps par des partages successifs, puisse réunir tous ses tronçons et rétablir son existence, il lui faut l'indépendance et la liberté;

(51) Les combats de Grochov sont des journées de soldats et l'affaire d'Ostrolènka offre une journée d'officiers, tant il en périt.

des améliorations progressives, de l'égalité dans la jouissance des droits. On ne peut obtenir les premières sans soulever en même temps les autres. Le moyen le plus sûr pour arriver à l'indépendance est l'insurrection nationale; la conquête du droit d'égalité et les améliorations ne peuvent s'accomplir que par une réforme ou une révolution sociale. Ceux qui croient pouvoir terminer heureusement une insurrection nationale sans le secours de la révolution, compromettent gravement la cause de la patrie. S'il est des hommes qui s'embarrassent peu de l'indépendance du pays, qui ne se soucient guère quel maître lui impose le joug, pourvu qu'on les laisse exploiter sans obstacles les hommes de condition inférieure, pourvu qu'ils remplissent avec succès leur bourse avare, faut-il s'étonner que ceux qui n'ont aucun espoir d'améliorer leur position sociale par le rétablissement de l'indépendance, restent spectateurs indifférents et inactifs. On compte dans toute la Pologne vingt millions d'habitants, et dans ce grand nombre, l'immense majorité attend toutes sortes d'améliorations. Aussi long-temps qu'on ne lui assurera pas la jouissance de tous les droits et de tous les bienfaits sociaux qui favorisent le progrès, aucune insurrection ne pourra être couronnée de succès. Si tout ce peuple animé par l'espoir d'un meilleur avenir, venait à se lever comme un seul homme, il n'y a pas d'armées quelque nombreuses et redoutables qu'elles puissent être, qui ne soient écrasées par lui dans une guerre nationale allumée sur tous les points de l'ancienne Pologne. Ce peuple puissant ferait évacuer son pays à tous les dominateurs allemands, moskovites, et ne se laisserait point imposer de rois, d'empereurs, de joug étranger. Car, si les rois voisins qui ont partagé son pays, commandent à des millions de sujets, aucun d'eux ne saurait les arracher à leurs foyers et les jeter en Pologne; ils ne peuvent y introduire que des milliers de soldats. Mais que pourraient les bandes les plus nombreuses et les mieux aguerries, là où des millions d'hommes, réunis par une même pensée, manifestent la même volonté. Mais pour qu'un peuple opprimé soit poussé au combat, il faut qu'il soit électrisé par une grande idée, il faut que chaque individu ait la certitude de conquérir, en combattant, la

liberté, la propriété et l'égalité des droits, sans lesquelles il ne peut y avoir d'améliorations sociales. Or, en examinant l'état social de la Pologne démembrée depuis tant d'années, on y découvre de nombreux obstacles qui s'opposent tant à l'insurrection qu'à la révolution, et qui dans ces derniers temps ont contribué à affaiblir et à renverser l'une et l'autre En commençant l'œuvre de la régénération, le premier soin sera de les écarter. Il y a en Pologne des classes d'habitants qui attendent dans des positions différentes et avant tout, des améliorations sociales.

65. Les Israélites composent une race à part.

Les Juifs, autrement appelés Hébreux ou Israélites, composent à peu près la dixième partie de la population de la Pologne. Ils portent le nom de Juifs (Zydzi), de la tribu de Juda, l'une des plus nombreuses tribus, et dont ils tirent réellement leur origine. Race à part, ne s'alliant point avec les chrétiens par les mariages ni par aucun rapport de famille, ayant une répugnance invincible pour l'agriculture et le service militaire, parlant un mauvais jargon allemand, se distinguant depuis bien longtemps par leur barbe et leur chevelure tombant en cadenettes (peis), tressées devant les oreilles; par leurs mœurs et leurs costumes, que les chrétiens trouvent dégoûtants de saleté. Ils sont entretenus dans cet isolement, non-seulement par la Bible, mais par la doctrine Talmudique, qui en commentant la Bible, prescrit la plus stricte observation des dispositions les plus minutieuses. Ils ont trouvé depuis quelques siècles un asile en Pologne, qu'ils appelaient leur paradis terrestre; et en effet, le chiffre même de leur population, augmentée au-delà de toute proportion, prouve qu'ils devaient y jouir d'une grande prospérité. Les Israélites n'avaient jamais possédé en Pologne les droits de citoyen, parce qu'ils ne voulaient pas en remplir tous les devoirs, notamment le service militaire. Leurs occupations principales étaient d'exercer quelques métiers, tels que le voiturage, de faire toutes sortes de commissions, des péculations d'argent qu'on qualifiait d'usure, et surtout, le commerce de détail conduit avec beaucoup d'habileté, où les

chrétiens ne voulaient voir qu'une espèce d'escroquerie; ils étaient aussi distillateurs, cabaretiers et débitants de boissons, et ce n'est pas sans fondement qu'on leur reprochait le talent singulier de faire contracter aux classes les plus pauvres le vice de l'ivrognerie, et de les plonger par là dans la misère. Chacun d'eux savait lire, écrire et compter, et il y avait parmi eux des hommes savants et très versés dans la science de leurs lois, mais en général ils manquaient d'hommes éclairés et partageant les lumières du siècle. Méprisés, outragés et flétris, parce que l'opinion publique leur attribuait de la mauvaise foi, de l'artifice et d'odieuses superstitions, les Israélites haïssaient à leur tour les Chrétiens, et poussaient leur haine jusqu'au plus haut degré dans quelques-unes de leurs sectes plus fanatiques. Etabli depuis des siècles sur le sol de la Pologne, ils ne s'intéressaient à leur nouvelle patrie qu'autant qu'il le fallait pour leur commerce, et n'apprenaient le polonais que pour mieux tromper. Aujourd'hui que quelques-uns d'entre eux ont commencé à s'éclairer, il faut espérer que les Israélites polonais n'oublieront point les obligations qu'ils ont à une nation au milieu de laquelle Dieu leur a permis de se multiplier et de voir augmenter leur bien-être, il faut espérer que le peuple de l'ancienne loi ne gardera point rancune au peuple de la nouvelle, qui l'a accueilli quand les autres nations le repoussaient et l'égorgeaient, qui, sous le poids de ses calamités, vit de l'espérance, et se répète, qu'il a plu à Dieu de l'éprouver.

66. Changements opérés chez les Israélites.

Les Israélites, comme toutes les autres nations, ont subi dans notre siècle des révolutions ou des transformations sociales. Depuis la chute de la Pologne, différents gouvernements se prirent à les réformer et à combattre à force ouverte leurs préjugés. En Galicie, où ils ne sont pas exempts du recrutement, on emploie souvent des mesures violentes pour les forcer à fournir leur contingent. Dans les provinces polonaises incorporées à la Russie, l'empereur Nicolas en a ordonné tout autant, et foulant aux pieds tous les sentiments

de l'humanité, il leur fait enlever leurs petits enfants pour les envoyer au service de la marine, ce que les Hébreux n'ont même pas fait sous leur roi Salomon. Dans le royaume de Pologne on supprima leurs comités administratifs appelés kahal, et on limita le pouvoir des rabbins. Cela leur apporta quelque soulagement en les délivrant d'une foule de vexations qu'ils avaient à supporter de la part du kahal et des rabbins. Mais en même temps, on les écrasa d'impôts et on leur défendit d'avoir des distilleries, des cabarets, des débits de boissons, ce qui enleva à la plupart d'entre eux leurs moyens d'existence et les réduisit à la misère. On voulait les forcer par là à se livrer à l'agriculture; toutefois on vit, après plusieurs années, qu'au lieu d'accroître le nombre des cultivateurs, on avait augmenté celui des malheureux couverts de haillons, qui ne voulaient pas entendre parler de travaux agricoles (52). Cependant, il parut parmi les Israélites des hommes vraiment éclairés, qui, comprenant mieux les relations sociales et se rapprochant sincèrement des chrétiens, furent accueillis en frères. Ils sentaient, qu'outre la science de l'ancienne loi, cultivée avec tant d'ardeur par leurs co-religionnaires, il y a d'autres connaissances qui relèvent la dignité de l'homme. Aussi on méditait beaucoup dans le royaume sur la meilleure organisation des écoles israélites, et on commença par en établir une pour former les rabbins. Quoique les israélites éclairés dirigeassent eux-mêmes ces améliorations, il y en avait d'autres plus attachés à leurs anciennes préventions, qui s'en offensaient, pensant que les lumières qu'on se proposait de répandre parmi eux, finiraient par affaiblir et renverser leur doctrine, tandis que celle-ci ne pouvait que s'éclaircir, se purger des interprétations mensongères et se mettre en harmonie avec les besoins du siècle.

(52) Outre les publications polonaises d'*Antoine Ostrovski*, de *Gadon* et autres, relativement aux Juifs, on peut consulter l'ouvrage de l'avocat *Lubliner*, publié en 1839, à Bruxelles, en français, sous le titre: les Juifs en Pologne, 1839. On y trouve l'analyse raisonnée de outes les vexations et des inconvénients qui résultent de l'isolement social de la population israélite.

67. Conduite des Israélites dans l'insurrection et la révolution de Pologne.

Dès que la révolution de novembre fut un fait accompli, des Israélites éclairés, jugeant par leurs dispositions de celles des autres, demandèrent de suite les droits de citoyen, en assurant que leurs co-religionnaires prendraient une part active au mouvement national ; mais ils rencontrèrent à cet égard des obstacles insurmontables. Les gouvernements révolutionnaires qui se succédaient, leur apportèrent quelque soulagement en abrogeant les dispositions illégales et oppressives du gouvernement déchu, mais ils ne pouvaient pas leur accorder les droits politiques, et n'osaient pas en prendre l'initiative, voyant que l'opinion publique n'était pas disposée à approuver cette innovation. A cette époque, le premier devoir du citoyen était de défendre sa patrie, et pendant que des hommes éclairés de la race israélite ne se montraient pas éloignés de remplir ce devoir, la foule imbue de vieux préjugés se révoltait à la seule idée de prendre les armes. Les Israélites se prêtèrent à faire le service de la garde nationale, ce qui souleva dans Varsovie même d'étranges questions touchant les barbes et les tresses en cadenette dont la plupart ne voulaient pas se défaire, tandis que ceux qui les avaient coupées se refusaient à admettre dans leurs rangs ceux qui en portaient. Il arriva aussi pendant la guerre de l'indépendance, que plusieurs israélites polonais se montrèrent dévoués à l'ennemi et lui rendirent tous les services qu'il leur demanda. Cela aigrissait et indisposait contre eux les autres habitants et provoquait des mesures répressives par suite desquelles plusieurs d'entre eux, déclarés coupables ou prévenus seulement d'espionnage, furent condamnés à être pendus. De leur côté, des haines invétérées se réveillant finirent par les rendre totalement indifférents, si ce n'est hostiles à la cause nationale. Ainsi, l'insurrection et la révolution ne se trouvèrent pas appuyées par cette portion considérable de la population juive de la Pologne, comme elles auraient pu l'être si l'on avait voulu faire quelques concessions aux intérêts exclus

qui la composent, conformément à la demande exprimée par quelques hommes éclairés. Quelle difficulté y avait-il à accorder aux Israélites les droits politiques avec tous les avantages et toutes les charges qui y sont attachés, en laissant à chacun la faculté de profiter du droit en remplissant les devoirs qui en découlent, ou de continuer à rester simple habitant et non pas citoyen? Alors ceux qui auraient mieux aimé garder leurs préjugés et croupir dans l'ignorance, seraient restés dans leur isolement, tandis que les hommes du progrès, en augmentant le nombre des citoyens, auraient apporté de nouveaux secours à l'activité nationale. Cela n'a pas eu lieu. Dieu n'a pas encore animé le sentiment fraternel de ses peuples. On vit cependant quelques israélites apporter de riches offrandes sur l'autel de la patrie commune; quelques autres combattre courageusement dans les rangs de l'armée; il y eut même des localités où les populations entières faisaient des vœux sincères pour le succès de la cause nationale. Cela fait espérer qu'à l'avenir le peuple d'Israël s'identifiera avec la nation polonaise, contribuera à relever son indépendance et méritera les droits politiques qui lui seront accordés en récompense de ses services.

68. Nobles et bourgeois.

Les nobles et les bourgeois, qui composent à peu près le tiers de la population, formaient sous la république deux ordres différents, dont chacun avait ses lois et sa juridiction particulière. Bien que les spoliateurs qui avaient partagé la Pologne eussent maintenu dans leurs portions respectives, la ligne de démarcation qui séparait autrefois ces deux classes d'habitants, cependant je les comprends dans la même catégorie, parce que dans le royaume, déclarés égaux en droits, rapprochés partout ailleurs par des liens de famille, plus éclairés que les autres habitants et animés du même amour de la patrie, les nobles et les bourgeois sont également disposés à se sacrifier pour recouvrer leur indépendance, et conquérir des améliorations sociales, tant pour eux-mêmes que pour les autres habitants. C'est cette partie de la nation

qui a toujours pris l'initiative et qui a donné le signal de tous les mouvements qui ont éclaté en Pologne; c'est aussi dans son sein que s'est concentrée jusqu'à présent toute l'activité nationale. Il y a cependant plusieurs obstacles qui empêchent cette fraction de la société de réunir assez de forces, et d'agir avec toute la vigueur dont on aurait besoin pour assurer le triomphe de la cause nationale. Parmi ces obstacles, il faut compter d'abord l'indigence dans laquelle sont tombées les villes de l'est, les spéculations commerciales d'un grand nombre d'étrangers établis dans les villes de l'ouest; ensuite le défaut de lumières parmi les habitants des chaumières, moins aisés; enfin l'intérêt mal entendu des propriétaires très-riches, leur égoïsme, et surtout l'ambition et les intrigues des aristocrates, qui, comptant pour rien les nobles et les bourgeois, ne cherchent qu'à conserver leurs priviléges, à s'élever au-dessus des autres. Ce sont ces derniers, qui, forts de leur influence, parviennent toujours à se jeter à la tête de chaque mouvement insurrectionnel, pour l'arrêter et lui imprimer une fausse direction; ils s'allient avec des rois, ennemis naturels de la Pologne, trament des intrigues diplomatiques avec des cabinets étrangers, mènent la cause nationale vers le précipice et la plongent dans l'abîme.

69. Les Polonaises.

En passant en revue les différentes classes d'habitants de la Pologne, je ne puis m'empêcher de consacrer quelques lignes aux dames polonaises. N'est-ce pas sous leur direction que le premier germe des dispositions patriotiques se développe dans les jeunes générations où reposent toutes les espérances de la patrie. Pendant la dernière commotion, leur sentiment patriotique ne se renfermait pas dans le cercle de leur sein maternel, elles déposaient sur l'autel de la patrie tout ce qu'elles possédaient de plus cher, elles envoyaient aux combats leurs fils, leurs frères, leurs fiancés, elles se séparaient d'eux avec une mâle fermeté et une admirable résignation. La patrie les a vues dans les hôpitaux prodiguer leurs soins aux soldats blessés, ou atteints d'une maladie contagieuse, et combattre sur le champ de bataille à côté de

leurs frères. Les armes n'étaient pas trop lourdes pour leurs mains délicates; les fatigues et les dangers de la guerre n'effrayaient pas leur courage. Pardonnons, s'il y en a qui ont deshonoré le nom polonais, elles sont assez punies par la honte et les reproches de leur conscience.

70. Clergé.

Il y a cinq cents ans, que le clergé contribua puissamment à sauver la Pologne, et à conserver sa nationalité. La patrie attend encore de lui le même service. Le clergé national sut toujours maintenir les libertés de l'église polonaise et les réunir aux devoirs civiques. La soumission servile de quelques membres puissants du clergé à la cour de Rome, l'égarement de quelques autres, infidèles à la cause nationale, n'empêchaient jamais la voix patriotique de se faire entendre à ceux des fils de la Pologne qui portent la soutane ou le froc. Aussi, dans la révolution de novembre, les ministres de l'autel, tant catholiques latins que grec-unis, ont-ils donné des preuves du plus sublime dévoûment. Ces hommes vénérables, interprètes de la parole divine, diront un jour au peuple : lève-toi! et le peuple se lèvera. En Ukraïne, comme dans deux autres provinces russiennes, et dans une partie de la Litvanie, le clergé du rit grec non-uni est en majorité dans les campagnes. Les prêtres de cette communion demeurent sous la dépendance absolue du tzar de Moskovie, qui, pour étendre sa domination jusque sur les consciences de ses sujets, se proclame chef de l'église grecque, la gouverne arbitrairement, sans aucun égard pour la dignité du sacerdoce, et foule aux pieds toutes les lois divines et humaines. Or, à côté des prêtres patriotes, on en voit en Pologne un grand nombre d'autres qui, asservis à la volonté de leur maître, et devenus les instruments aveugles de son despotisme, sont regardés comme des ennemis déclarés de la liberté et de l'indépendance de leur patrie. Si ces hommes égarés voulaient se rappeler les anciennes franchises de l'église de Kiiov, l'ancienne indépendance de cette métropole et de l'église russienne, ils rejetteraient à coup sûr la doctrine avilissante du tzarisme, que le tzar leur a imposée,

et, loin de s'opposer aux vœux du peuple de leur religion, ils seraient les premiers à l'appeler à la liberté, et à l'engager à s'unir aux Polonais, pour la réconquérir. Quelques-uns d'entre eux pénétrés de la dignité de leur ministère, sont sincèrement dévoués à la cause nationale, comme les dignes enfants du pays qui les a vu naître, il faut espérer que les autres comprendront aussi ce qu'ils doivent à l'humanité et à leur pays.

71. Paysans, peuple asservi.

Dans plusieurs chapitres des périodes précédentes, j'ai eu l'occasion d'indiquer quel était, à différentes époques le sort de la nombreuse population agricole. Quiconque en aura bien examiné les vicissitudes, ne pourra point dire que depuis l'introduction du christianisme, l'état de cette portion considérable de la nation, se soit en rien amélioré. Le christianisme trouva le peuple des campagnes libre en grande partie, cultivant des terres qui n'étaient pas à lui, jouissant de la protection des mêmes lois qui réglaient les relations avec les propriétaires. Tous étaient libres, et les prisonniers de guerre, s'ils allaient cultiver la terre, le devenaient après un certain intervalle de temps. Les paysans libres, cultivant des terres qu'ils ne possédaient qu'à titre de ténanciers, à la charge de payer aux propriétaires des dîmes et autres redevances de différente nature, ou de labourer certains champs du domaine, avaient la faculté de changer de domicile et de s'établir partout où ils le voulaient. Le christianisme, tout en contribuant à l'abolition de l'esclavage, limita cette faculté de déplacement que le paganisme ne contestait pas à tous les paysans. En accordant aux propriétaires les priviléges, le droit héréditaire et ducal, c'est-à-dire, le droit sans réserve de disposer des domaines, et de s'y gouverner d'après leur bon plaisir, le christianisme enlevait aux paysans la liberté d'invoquer la loi commune et les soumettait à la juridiction de leurs seigneurs. C'est aussi par son influence, que les différentes redevances se changèrent en corvées. Il se passa bien du temps avant que ce changement funeste pût s'introduire et se consolider dans toute

l'étendue du pays. Aux plus beaux jours de l'histoire de Pologne, sous le règne des Iagellons, les nobles qui se disaient les seuls propriétaires de bien-fonds, regardaient les paysans comme des sujets attachés à la glèbe, et exigeaient d'eux certaines redevances, des services personnels et au moins un jour de corvée par semaine; sans leur contester la propriété des biens-meubles qu'ils pouvaient avoir acquis par leur travail, ils se considéraient comme pouvant disposer à leur gré de leur personne et comme ayant sur eux le droit de vie et de mort. C'est surtout sur le peuple russien habitant une partie de la Litvanie que retombait tout le fardeau de cette odieuse servitude. A l'extrêmité méridionale de la Pologne, l'Ukraïne présentait un contraste dans la population des Kozaks libres, qui refusèrent de subir le joug de l'esclavage et de faire la corvée, à laquelle on voulait les assujettir. Menacés d'une pareille dégradation, ils firent à la noblesse une guerre acharnée, et après avoir prolongé cette lutte pendant soixante-dix ans, ils finirent par quitter le pays, entraînant à leur suite des nuées d'habitants des campagnes. Cette guerre dépeupla et affaiblit la Pologne.

72. Paysans serfs opprimés.

Après que l'émigration des Kozaks libres eût délivré les nobles de leurs redoutables ennemis, ils se hâtèrent d'ériger en principe que les paysans, étant leurs sujets, ne pouvaient rien posséder à quelque titre que ce fût, qu'ils étaient faits pour cultiver les terres de leurs maîtres, sans qu'il leur fût permis de disposer des fruits de leurs travaux. Leur pécule et leur personne étaient censés appartenir en propriété aux seigneurs. Privés de la protection des lois et soumis à la juridiction seigneuriale, ils se trouvaient exposés à tout l'arbitraire et à toutes les vexations de la caste privilégiée. Les seigneurs réglaient, d'après leur bon plaisir, le tarif des redevances et des services personnels; ce que l'un d'eux imaginait de plus onéreux pour ses paysans, était à l'instant imité par tous les autres qui s'empressaient de faire

supporter la nouvelle vexation aux paysans de leurs domaines. Ils augmentèrent la corvée, qui, n'étant d'abord que d'un jour, monta à trois, à quatre et jusqu'à six jours par semaine, et même jusqu'à douze sur les frontières de l'Allemagne. Mais les corvées, tout exorbitantes qu'elles étaient, n'étant pas encore suffisantes pour exécuter tous les travaux de l'agriculture, les seigneurs se permirent de requérir dans la saison des récoltes toute la population de leurs villages, aussi longtemps qu'ils en avaient besoin, sans que les paysans pussent exiger pour ces journées additionnelles d'autre récompense, que quelques verres d'eau-de-vie. Indépendamment de tous ces abus et de toutes ces vexations, les seigneurs établissaient dans leurs domaines des monopoles de commerce pour pouvoir vendre à leurs paysans, au prix fixé par eux, différentes denrées nécessaires aux premiers besoins de la vie, telles que du sel, des boissons, des harengs et plusieurs autres articles de première nécessité. Tel était l'état déplorable du peuple! mais il n'était pas rare de voir des petits propriétaires, des boyars, des petits nobles, réduits par la ruse ou par la violence à la condition des paysans corvéables. Pendant une longue suite d'années la Pologne présenta constamment le triste spectacle d'une nation où la minorité privilégiée, non contente d'avoir interdit à la majorité la jouissance de la propriété territoriale, s'adjugea encore le droit de la dépouiller de tout ce qu'elle pouvait acquérir par son industrie, son travail où son économie, et finit par se constituer maîtresse absolue de la vie et de la liberté individuelle des gens de cette classe laborieuse de la société. Cet état monstrueux dura jusqu'à la chute de la république. Après le partage de la Pologne; l'oppression et la violence suivirent leur cours dans les provinces incorporées à la Russie, où l'on poussa la barbarie jusqu'à vendre les paysans comme des bêtes de somme. Mais dans les provinces de la république tombées en partage à la Prusse et à l'Autriche, dont on forma plus tard le duché de Varsovie et le royaume, on apporta de grands soulagements au sort des paysans, et on les affranchit du despotisme des seigneurs.

73. Etat différent de deux fractions de paysans de l'ancienne Pologne.

Comme nous venons de le voir, après la chute de la république polonaise, les paysans furent partagés en deux sections. La condition de ceux qui habitaient la partie russe au-delà du Bug et du Niémen devenait de plus en plus malheureuse (53); parmi les paysans de ces contrées, on n'en rencontre que très-peu qui parlent polonais; la plupart se servent de la langue russienne ou litvanienne. Ils ne comprennent plus même le mot polonais : patrie, oïczizna; tout ce qui leur rappelle avoir fait partie de l'ancienne Pologne, c'est le souvenir de temps qui furent bien meilleurs. Ce souvenir arma les paysans samogitiens, professant la religion catholique; en effet, ce n'était que dans cette seule province que les paysans jouissaient, du temps de la république, de plus de franchises et d'une plus grande prospérité que partout ailleurs. Aussi les insurgés de la Samogitie, ont-ils pu réunir des forces considérables et prolonger la guerre avec une persévérance remarquable, tandis que le peuple russien des autres provinces, enchaîné par la politique de l'église qui reconnaît le tzar pour chef suprême, dirigé par des prêtres ignorants, soutiens du despotisme, était moins disposé à prendre les armes. Ce peuple regardait avec insouciance les seigneurs aller à la guerre, les bénissait et faisait des vœux pour le succès de leur entreprise, prévoyant qu'il n'en serait pas plus malheureux, sans croire pourtant qu'il pût jamais être beaucoup plus heureux. D'un autre côté, à l'ouest du Bug et du Niémen, dans la partie allemande, le peuple de la campagne, marchant à pas lents dans la voie du progrès, manifeste un certain désir d'amélioration. A l'exception de quelques cantons limitrophes de la Volynie, où la langue russienne avait pénétré, la partie allemande parle polonais, connaît le mot patrie, oïczizna, et en comprend le sens ; aussi, dans chaque insurrection, les paysans de ces provinces ont-ils redoublé d'ardeur et de dévoûment

(53) Voyez quelques exemples de spoliation et d'asservissement dans les goubernies polonaises, dans la note 10.

pour combattre les ennemis du pays. C'est en eux que consistait toute la force du petit royaume établi par le congrès de Vienne.

74. Nécessité de l'émancipation des paysans.

Les paysans composent plus que la moitié de la population de l'ancienne Pologne (54). Ce n'est donc que parmi eux qu'on peut trouver de grandes ressources et des forces imposantes pour une insurrection nationale, car ce sont eux qui constituent réellement la nation. Est-il possible qu'ils soient toujours appelés à décider la querelle entre les rois et leurs seigneurs, à combattre, soit pour la domination oppressive des étrangers, soit pour la tyrannie domestique, et jamais pour leur propre liberté et leur indépendance? Vous comprenez, mes enfants, qu'il est temps de redresser les griefs, de réparer toutes les injustices qu'on a faites à ces hommes opprimés, dégradés, outragés pendant tant de siècles, à ces hommes qui sont vos semblables, vos compatriotes, que la religion et la morale vous font un devoir d'aimer. Les améliorations qu'ils attendent avec tant de patience, ne pourront être réalisées qu'autant qu'ils seront affranchis de la servitude, que les corvées seront abolies, qu'ils seront dotés de la propriété foncière et admis à la complète jouissance de tous les droits de citoyen. On l'a dit depuis long-temps et la non-réussite de toutes les tentatives d'affranchissement de la

(54) Il devient toujours plus difficile de distinguer les classes qui se rapprochent et se confondent. On porte la population de l'ancienne Pologne à 20 millions d'habitants. Dans ce nombre nous avons compté :

Le dixième pour les israëlites.		2 millions.
Un tiers pour la noblesse et la bourgeoisie :		
	Noblesse	3 millions.
	Bourgeoisie	4 millions.
Reste pour les paysans des campagnes.		11 millions.

Si l'on ajoute à ce dernier nombre la noblesse indigente et la bourgeoisie asservie des petites bourgades, dont la condition ne diffère guère de celle des paysans, on aura une population de 14 à 15 millions pour la part des cultivateurs qui attendent le progrès de l'amélioration sociale.

patrie le prouve suffisamment, que la Pologne ne pourra être rétablie sans cette réforme radicale. L'humanité, la justice, les lumières du siècle, l'intérêt du pays et de la noblesse elle-même, commandent impérieusement cette transformation. Quand les paysans auront la certitude de combattre pour leur liberté, ils se lèveront comme un seul homme, et combattront comme jadis les Kosaks polonais qui s'étaient levés pour défendre leur indépendance. Chacun d'eux, soit qu'il parle polonais, litvanien ou russien, se précipitera avec le plus grand dévouement sur le champ de bataille. On verra alors surgir sur tous les points de grandes masses populaires, qui, réunies à la noblesse belliqueuse, formeront des armées invincibles capables de détruire les bandes les plus nombreuses et les mieux aguerries des oppresseurs de la Pologne.

75. Quelles mesures ont été prises après le 29 novembre, pour affranchir les paysans.

Pendant la dernière révolution on a à peine effleuré la question importante de la transformation sociale dont nous venons d'indiquer le but et le principe. On prétendait à Varsovie que l'émancipation du peuple habitant au-delà du Bug et du Niémen, appartenait à la future représentation de ces pays, et que les pouvoirs révolutionnaires du royaume n'avaient aucun droit de la proclamer. Quand l'insurrection éclata dans ces provinces, plusieurs nobles annoncèrent à leurs paysans qu'ils seraient désormais libres et leur assurèrent la propriété de la terre qu'ils cultivaient pour leur propre compte; mais ces déclarations n'eurent d'autre effet que de produire une surprise d'incrédulité et d'étonnement sur les paysans qui se méfiaient des promesses de leurs maîtres. Habitués dans leur misère à se conformer en toutes choses aux ordres partis d'en haut par des oukazes, ils auraient peut-être ajouté plus de foi à ces promesses si elles avaient été faites au nom de quelque autorité supérieure. Mais le gouvernement national, qui ne fit rien pour l'émancipation du peuple du royaume, n'osa pas appuyer les déclarations patriotiques des nobles des provinces insurgées,

sur lesquelles son pouvoir ne s'étendait pas encore, et avec lesquelles il n'avait pas de communications assez directes. Dans les limites du petit royaume, il n'empêcha pas de présenter à la diète un projet de loi portant que la corvée serait abolie dans les biens nationaux et changée en une rente perpétuelle. Qu'en arriva-t-il? Cette question très-simple en elle-même, que le gouvernement pouvait résoudre et mettre à exécution sans l'intervention de la diète, reçut un si grand nombre d'amendements qu'elle devint l'objet de discussions interminables qui firent perdre à la chambre des moments précieux, et n'apportèrent aucune consolation aux souffrances du peuple. Seule, la société patriotique, parlait hautement de la nécessité d'affranchir les paysans et d'améliorer leur sort. Ceci déplaisait beaucoup aux hommes ayant un haut crédit dans la nation et qui se proposaient de sauver la révolution par des moyens diplomatiques (55). La diète, après avoir longuement délibéré sur le projet conçu en quelques articles et après en avoir écarté d'autres qui lui furent présentés sur le même objet, finit par ne rien décider, seulement différents membres manifestèrent à cette occasion d'étranges appréhensions. On peut donc dire que l'ardeur du peuple à servir la patrie fut refroidie par ceux qui n'ont voulu rien faire pour lui, et quand quelques-uns élevèrent leur voix pour soutenir sa cause et proposer quelques mesures qui pussent lui être utiles, il y en eut d'autres qui surent s'opposer à l'exécution de leurs généreux desseins. Tout cela venait de ce que quelques hommes influents et infatués de la diplomatie avaient réussi à donner à la révolution une fausse direction qui la conduisit à sa perte.

76. Faction diplomatique croyant à la coopération étrangère

La révolution du 29 novembre n'a produit personne qui sût écarter tous les obstacles qui s'opposaient à l'insurrection

(55) La société patriotique comptait au nombre de ses présidents plusieurs membres de la diète, Cantorbéry Tymovski, Valentin Zvierkovski, Romain Soltyk, Joachim Lelevel; elle fut dirigée un certain temps par la présidence de Maurice Mochnacki, Xavier Bronikovski et autres.

générale du pays et à la transformation sociale qu'on en attendait; mais puisque la nation entière l'appelait de tous ses vœux, elle en serait certainement venue à bout elle-même, s'il ne se fût trouvé des hommes capables et habiles, malheureusement très-habiles à arrêter tout le mouvement, à le paralyser et à le faire rétrogader. Pour cette œuvre inique, les égoïstes ne manquèrent pas, et ils jouissaient d'une funeste considération dans le pays. Ils se firent d'abord connaître par leurs coupables tentatives pour maintenir la domination de Nicolas, et quand leurs efforts échouèrent, ils s'adressèrent aux cabinets des autres rois, cherchant à obtenir leur appui, et pour mériter l'approbation du ministre de tel cabinet, ils n'hésitaient point à diriger la révolution de la manière la plus conforme à ses insinuations. Ils s'en promettaient de grandes choses, bien qu'ils dussent savoir que chacun de ces cabinets, dont ils imploraient la protection, avec une soumission indigne de la nation dont ils se disaient les représentants, eût mieux aimé en sa qualité d'allié fidèle de Nicolas, pousser la Pologne à sa ruine que de s'attirer la disgrâce de l'autocrate par une démonstration quelconque. On expédia une bande d'agents diplomatiques à Paris, à Londres, à Berlin, à Vienne, partout où ils pouvaient réussir à s'introduire, et on les chargea d'ouvrir des négociations avec les puissances étrangères qu'on se proposait d'engager dans la cause de la Pologne, en invoquant les dispositions des traités de Vienne. Ces agents recueillaient avec soin tous les bruits d'antichambre et de salons et les transmettaient à Varsovie, où Gustave Malachovski, ministre des affaires étrangères, les répandait à son tour parmi les membres du gouvernement et de la diète, dans la capitale et dans les provinces.

77. La diète proclame une monarchie constitutionnelle représentative.

Quand la diète n'interrogeait que ses sentiments nationaux il lui arrivait souvent de prendre des décisions qui contrariaient les vues du parti diplomatique. Elle avait déjà rompu les liens qui unissaient ce parti à Nicolas, et quoi-

qu'elle continuât à se conformer à la constitution octroyée par Alexandre, sous prétexte qu'il fallait avoir des formes quelconques, cependant elle fit tant de fois acte d'indépendance, elle parla si haut de sa souveraineté que les diplomates en furent effrayés; aussi se hâtèrent-ils de l'attirer dans un piège. Pour ne pas provoquer de dissensions sur la future forme de gouvernement et la future constitution de l'état, la diète évita de se prononcer à cet égard, et se servit dans tous ses actes du nom de la nation. Ce moyen fort simple d'éluder la question était en harmonie avec les idées les plus populaires et ne pouvait nullement blesser les susceptibilités diplomatiques. En partant de ce principe, la diète établit un gouvernement sous le nom de gouvernement national, qui devait battre une monnaie portant l'inscription de monnaie nationale. Mais le prince Adam Czartoryski demanda, dans l'intérêt de la diplomatie, que cette inscription fut remplacée par celle de royaume de Pologne, ce qui lui fut accordé par condescendance. Il fallait dès-lors que la diète proclamât aussi la monarchie. Le nonce Constantin Svidzinski, un des membres les plus actifs de la diète, et associé aux intrigues de la diplomatie, imagina une loi décrétant qu'à l'avenir la Pologne serait une monarchie constitutionnelle-représentative. Cette décision escamotée à la chambre, le 8 février, ne pouvait avoir aucune valeur, parce qu'on répétait dans la diète même, que ne représentant qu'une faible partie de la Pologne, elle ne pouvait s'arroger le droit de faire des lois qui devant être une expression de la volonté générale, ne pouvaient être votées que par une assemblée constituante choisie dans toute l'étendue du pays. La diète avait donc dépassé son mandat. Quant à la loi qui en était la suite, bien qu'on en fit peu de cas, elle provoqua la question prématurée de savoir si la Pologne serait à l'avenir une monarchie ou une république, ajoutant un sujet de division à ceux qui existaient déjà, et transformant la diète en un parti en opposition duquel il s'en forma un autre qui commença à parler de la république. Cette décision illégale rappela ce triste souvenir que l'ancienne république avait été déchirée par des rois, qu'elle avait succombé au moment où les aristocrates voulaient en métamorphoser le chef électif portant le

titre de roi en un véritable roi héréditaire ayant une cour, distribuant des ordres, des titres de famille et beaucoup d'autres faveurs capables de tenter la vanité et l'ambition des grands. C'était au reste un sujet de triomphe pour le parti diplomatique qui s'en vantait à chaque occasion à la chambre. Le nonce Svidzinski, voulant faire prévaloir dans les discussions les titres pompeux du futur état, appuyait toujours dans ses discours sur les mots : monarchie constitutionnelle-représentative, royaume de Pologne, et les prononçait avec emphase. Les diplomates s'applaudissaient de leur ouvrage, en voyant que la diète, entravée par sa décision, ne pouvait plus s'élever à la hauteur de sa mission, ni proclamer des principes révolutionnaires, car elle devrait être obligée de défendre la constitution et le trône imaginaires qu'elle avait elle-même élevés, et que les négociateurs polonais parcourant les antichambres ministérielles, la décision de la diète à la main, et la monnaie royale de Pologne en poches, offraient comme une mauvaise marchandise au premier acquéreur qui voudrait l'accepter.

78. Diète.

Grâce à l'influence de ces hommes habiles qui dirigeaient la révolution dans de fausses routes, la diète ressemblait à un boîteux qui, après avoir fait avec sa jambe valide un pas sûr, cloche de sa jambe malade, et ainsi retarde sa marche. Toutes les fois que la diète ne consultait que les sentiments patriotiques qui animaient toute la nation, elle avançait hardiment sur sa jambe valide vers le grand but de l'insurrection nationale, et la transformation sociale basée sur les principes de la souveraineté du peuple. Ouvrant alors des délibérations révolutionnaires, elle renversait la dictature et la faction moskovite, proclamait l'indépendance de la Pologne jusqu'à la Dzvina et le Dnieper, établissait enfin le gouvernement national. Mais quand elle se laissait entraîner par l'opinion de quelques intrigants, qui, abusant du crédit et de la confiance qu'on leur accordait, voulaient imposer un frein à la nation, la diète chancelait sur sa jambe malade, et tombait dans les pièges diplomatiques;

c'est alors qu'elle confirmait la dictature, proclamait que la Pologne serait une monarchie; ne sachant point résoudre la question concernant la propriété des paysans, elle guerroyait avec les journalistes et établissait deux couleurs nationales, rouge (ponceau) et blanc, par opposition à la cocarde tricolore que la révolution avait adoptée. Cela paraît de peu d'importance, mais il ne faut pas oublier que les deux couleurs dont la diète voulait faire l'emblême de la révolution, servaient aussi à parlementer avec les généraux russes et étaient reconnues par les pouvoirs de Nicolas. Leur adoption prouve jusqu'à quel point on savait égarer la diète et la placer en opposition avec le mouvement révolutionnaire. Puisque la diète avait décidé de s'en tenir aux formes de la constitution d'Alexandre, il était dans les attributions de ses commissions de surveiller les actes du gouvernement et de tous les pouvoirs administratifs Mais la diète ayant placé toute sa confiance dans les personnes qu'elle avait appelées à remplir les premières fonctions de l'état, ses commissions ne leur ont jamais demandé compte de la gestion des affaires publiques. La diète, fatiguée par la longue durée de la session qu'elle aurait mieux fait de proroger, tomba dans une véritable indolence dont elle ne put plus sortir, et se montra incapable de réprimer les querelles constitutionnelles des ministres, que Gustave Malachovski, suscitait à ses collègues. De jour en jour l'enceinte des délibérations législatives se changeait en une lice ouverte aux disputes des partis et devenait le rendez-vous des intrigants. Affaiblie par la longueur de la session et par l'influence malfaisante de la faction diplomatique, la diète tomba en défaillance, et ne marcha plus qu'avec des béquilles, quand on lui demanda de changer le gouvernement.

79. Menées de la faction diplomatique.

Quand dans une révolution on n'a pas étouffé à leur naissance les intrigues du parti ennemi, il devient difficile ensuite de les anéantir; elle couvent longtemps dans l'obscurité où elles s'agitent; puis elles étincellent, éclatent et enflamment le volcan dont rien ne peut éteindre les feux

destructeurs, arrêter les laves dévorantes. Cet esprit d'intrigue se dévoila sous la dictature et fut poussé à l'extrême quand le marquis Vielopolski revint de son ambassade à Londres. Dès-lors, les meneurs organisèrent leurs conciliabules dans la capitale, et après avoir établi leurs communications avec le quartier-général qui était encore à Ièndrzeiov, ils délibérèrent en secret, dressèrent le plan de campagne et se prirent de querelle avec les hommes de toutes les nuances politiques opposées à la leur, avec une animosité et un entêtement qu'on ne leur avait jamais vus. A cette époque la société patriotique, tombée dans l'inaction, était près de s'éteindre. Les diplomates cherchaient à la dissoudre, car ils s'offensaient d'y voir des hommes sans nom s'occuper de leur haute politique, discuter des moyens d'améliorations sociales et d'y entendre répéter sans cesse qu'il ne peut y avoir d'insurrection sans réforme sociale. Les trois couleurs que la société avait adoptées offusquaient aussi leur vue délicate, car ils haïssaient les principes républicains et s'efforçaient de les comprimer partout où ils pouvaient les atteindre (56). Les jeunes patriotes qui avaient les premiers donné le signal de la révolution, se trouvaient en butte à leurs sarcasmes : « C'est vous, leur disait-on, qui

(56) Le 29 du mois de mai, la société patriotique célébra la mi-anniversaire de la révolution. Lelevel, président, exposa dans son discours que depuis la diète constituante, la nation polonaise avait subi une révolution sociale; que si elle s'ébranlait actuellement, il fallait y distinguer deux choses inséparables: l'insurrection pour recouvrer l'indépendance, et la révolution sociale pour améliorer l'état de toutes les classes. — Le 2 juin, dans une séance extraordinaire, tenue à l'improviste, sous la présidence du vice président Thaddée Krempoviecki, sur la motion de Xavier Bronikovski, appuyée par l'abbé Kazimir Pulaski, on décréta la dissolution de la société patriotique, en déclarant qu'on le faisait avec l'assentiment du président Lelevel. Celui-ci protesta le lendemain 3 juin, et raffermit la marche de la société. Le 5 juin, la proposition de l'abolition du gouvernement avait été soulevée dans la chambre, et le premier objet d'inculpation contre Lelevel fut le discours du 29 mai et sa protestation du 3 juin. Ces deux actes effarouchèrent les aristocrates et leur parti diplomatique au plus haut point.

avez rempli la coupe, il faut que vous la vidiez.» Non content de les avoir empêchés de prendre des mesures énergiques pour sauver la révolution, le parti qui s'était emparé des affaires les expulsa de l'état-major, de la magistrature, de toutes les places publiques, qu'on voulait purger des hommes à principes révolutionnaires, où ils pouvaient rendre encore quelque service à la patrie. Les diplomates fondèrent des journaux aristocratiques dont la tactique habituelle était de déverser la calomnie sur tous ceux qui voulaient signaler la mauvaise marche des affaires. Ils cherchèrent à dégoûter le public de la liberté de la presse, et, après avoir érigé en principe le droit du bâton, ils excitèrent ceux qui se croyaient offensés dans la polémique des journaux à se servir de ce droit et à se faire justice eux-mêmes sur les auteurs des articles ; ils faisaient tout cela, disaient-ils, pour le bien du pays et pour mériter la protection des puissances étrangères. Les représentants du palatinat de Kalisz ou le parti des kaliszans ne fut pas non plus à l'abri de leurs menées, ils finirent par proposer à la diète de changer le gouvernement. Vous concevez, mes amis, jusqu'à quel point toutes ces menées devaient diviser les esprits et compromettre la cause nationale. Forcé de repousser les attaques et de chercher les moyens de conjurer les dangers évidents qui menaçaient la patrie, le parti révolutionnaire mit toute son attention à combattre la clique diplomatique, qui, à l'exemple des confédérés de Targovica, se concertait avec les étrangers et conspirait avec eux la ruine de la Pologne.

80. Composition du gouvernement national.

Le gouvernement national était composé de cinq membres qui constituaient une unité irresponsable, car ils étaient censés représenter un roi irresponsable. D'après le nombre des suffrages que chacun d'eux avait obtenu à la diète, ils se suivaient ainsi : Czartoryski, Niemoïovski, Moravski, Barzykovski, Lelevel. La majorité étant de trois membres, il pouvait se former dix différentes combinaisons. La présidence étant dévolue aux membres qui avaient obtenu le plus grand nombre de suffrages dans la diète, il s'en suivait, qu'il n'y avait que les trois premiers membres du gouvernement

national qui pussent présider, et c'est sous leurs présidences que se réunissaient les différentes majorités : six différentes sous la présidence de Czartoryski, trois sous celle de Niemoïovski, une sous celle de Moravski. Cela n'entraîna pourtant aucune scission : ordinairement Czartoryski tenait la présidence et signait les résolutions du gouvernement, et rarement Niemoïovski. Cependant il y avait quelquefois dans le gouvernement de vives discussions, occasionnées par la diversité d'opinion de ses membres. Pour opérer une fusion, on imagina d'y joindre des personnes de toutes les couleurs politiques : Czartoryski représentait la haute aristocratie et le parti diplomatique, et comme on savait que Barzikovski suivait en tout son avis, on disait qu'il y avait deux membres d'une même opinion. Niemoïovski et Moravski, tous deux du parti de Kalisz, professaient la doctrine de la monarchie constitutionnelle, dont le respectable Niemoïovski, qui possédait l'estime et la confiance de tout le monde, était amoureux et dont il était le plus zélé partisan ; il y avait donc deux autres membres appartenant à une autre nuance politique. Restait Lelevel qui devait à lui seul représenter et défendre les principes républicains et la révolution. Or, par cette divergence d'opinion dans le nombre des dix majorités, il pouvait s'en former quatre mixtes ou nulles ; trois constitutionnelles ou doctrinaires, trois diplomatiques ou aristocratiques ; c'est-à-dire qu'il n'y avait dans le gouvernement de réunion que des deux couleurs, doctrinaire et aristocratique (57). Les membres du gouvernement,

(57) Voici les combinaisons dont nous parlons et leur couleur :

C. N. B.
C. M. B. } Majorité aristocratique ou diplomatique.
C. B. L.
C. N. L.
C. M. L.
C. N. M.
N. M. B. } Majorité constitutionnelle ou doctrinaire des kaliszans.
N. M. L.
N. B. L.
M. B. L.

Quatre sans couleur, nulles; ainsi la nullité prévalait dans le gouvernement national.

ayant partagé entre eux différentes branches de l'administration, expédiaient les affaires pour les ministres : en effet, il n'en manquait pas qui avaient besoin d'être aidés. Le général en chef ne dépendait point du gouvernement, les opérations militaires étaient sous sa direction exclusive ; cependant il avait le droit de siéger comme membre additionnel du gouvernement quand on y traitait des affaires de la guerre, et, toutes les fois qu'il venait à la séance, celui qui avait eu le moins de voix à la diète, était obligé de lui céder sa place et de se retirer. Le principal soin du gouvernement était de fournir au général en chef tout ce dont il avait besoin. Pendant longtemps ses demandes furent raisonnables, et le gouvernement s'empressa de les satisfaire. Plus tard, Skrzynecki voulut augmenter le nombre des généraux, et le gouvernement, qui devait les confirmer, fut étonné d'en voir présenter à la fois douze à sa nomination, et bientôt après six autres, sans compter ceux qui lui étaient recommandés isolément. Arrivé à Praga, après la bataille d'Ostrolènka, il demanda la destitution du général Krukoviecki des fonctions de gouverneur de Varsovie. Bien que cette demande présentât de graves inconvéniens, le gouvernement s'y prêta encore, par égard pour le général en chef, mais en même temps, Skrzynecki se déclara inopinèment, devant quelques membres de la chambre des nonces, contre le gouvernement lui-même. Le but de cette déclaration était d'écarter des personnes dont la présence gênait les machinations diplomatiques.

81. Tentative de renverser le gouvernement national.

Accouru d'Ostrolènka à Praga, Skrzynecki reçut une députation consolatrice de la chambre des nonces. La députation de retour à Varsovie proposa à la diète d'abolir le gouvernement, conformément à la demande du général en chef. On exposa tous les inconvénients qui résultaient de la nature même du gouvernement composé de cinq membres, des diverses combinaisons des majorités et des présidences, enfin

de la divergence d'opinion parmi les membres du gouvernement. On présenta comme le plus fort argument en faveur de l'abolition, la nécessité d'éliminer Lelevel, dont la présence blessait, disait-on, la diplomatie européenne, et, par cela même, était nuisible à la cause de la patrie. Le nonce Svidzinski démontra la puissance de ce membre en prouvant que lui seul en votant le dernier emportait toujours la décision ; qu'en dirigeant les journaux et en présidant la société patriotique, il s'était emparé de tous les organes propres à influencer l'opinion publique; qu'enfin, ses opinions républicaines devaient faire repousser sa participation aux actes d'un gouvernement fondé sur les principes de la monarchie constitutionnelle-représentative. Alors des voix éloquentes, organes de l'opinion publique, s'élevèrent en faveur du gouvernement pentarchique ; les journaux prirent une part très-active à la lutte, et, dans la séance du 10 juin, la question du maintien du gouvernement ayant été mise aux voix, 42 membres répondirent affirmativement, 35 négativement. Il fut donc maintenu à la faible majorité de 7 voix (58). Certes, le gouvernement n'était pas à la hauteur de sa mission, mais s'il eût été détruit, le gouvernail de la révolution serait tombé entre les mains de la faction diplomatique, qui s'efforçait déjà de la livrer aux cabinets étrangers pour pouvoir d'autant mieux disposer à son profit du sort de la Pologne.

(58) Dans cette diète, aucune discussion n'a compté autant d'éloquents orateurs. Svidzinski et Malachovski épuisèrent tous les arguments, tous les sophismes contre la pentarchie et les pentarques. De l'autre côté, François Wolovski combattit leurs raisonnements avec toute sa dialectique, approuvant le principe de la pentarchie ; Krysinski, avec une finesse admirable, démasqua l'aristocratie et ses intrigues; Jean Olrich Szaniecki, défendant les idées républicaines, et descendant à la position des personnes, repoussa victorieusement les inculpations des adversaires ; Svirski y joignit ses observations particulières avec grand succès.

82. Gielgud attaque Vilno (59).

Vous me direz, mes enfants, que Skrzynecki aurait mieux fait, au lieu de s'occuper du gouvernement, de diriger toute son attention vers la Litvanie, où étaient allés les généraux, Chlapovski, Dembinski et Gielgud. C'est ce qu'on disait alors, car l'insurrection ayant été étouffée dans les terres russiennes, il fallait apporter tous ses soins à secourir efficacement les insurgés de la Litvanie et de la Samogitie, les mettre à même de prolonger la guerre. Les trois généraux que nous venons de citer avait sous leurs ordres douze mille hommes d'excellentes troupes, et vingt-quatre canons. Cette force se trouva bientôt accrue par un nombre plus considérable d'insurgés, qui, divisés en petits détachements, avaient jusqu'alors tenu la campagne; les généraux polonais imaginèrent de les réunir à leurs corps et de les transformer en troupes régulières. Il n'y a pas d'expressions pour décrire les transports de joie avec lesquels les soldats-citoyens saluèrent ces guerriers si expérimentés; mais cette joie se changea bientôt en désolation! D'après l'ordre d'ancienneté, le commandement de toutes les forces réunies échut à Gielgud, homme d'une incapacité notoire, ce qui contraria beaucoup le général Chlapovski, à qui on avait promis le gouvernement en Litvanie. Après une perte de temps considérable, les trois généraux convinrent de se porter sur Vilna, et d'attaquer les Russes qui s'y étaient réunis; mais ils ne prirent cette résolution qu'après que l'ennemi eût reçu des renforts considérables. Le 18 juin, Dembinski engagea un vif combat du côté du Calvaire et ce ne fut que le lendemain que le général Gielgud se décida à attaquer les Russes qui s'étaient retranchés dans les montagnes de Ponari, couronnées d'une formidable artillerie. Le colonel Zalivski s'avança avec ses intrépides partisans le plus près de la ville. Abandonné par

(59) Voyez les notes 42, 28.

Chlapovski, sur les événements de la guerre en Pologne, ou en Litvanie (en polonais).

Henri Dembinski, mémoire sur la campagne de Litvanie, Strasbourg, 1833.

Gielgud qui fut obligé de se retirer, il courut de grands dangers, et ne parvint qu'avec beaucoup de peine à se dégager du milieu de l'ennemi. Cette défaite fit une impression douloureuse sur l'esprit des insurgés; ils allaient bientôt être témoins de plus grands désastres.

83. Gielgud conduit les insurgés Litvaniens en Prusse.

Après la malheureuse attaque de Vilna, Gielgud et les généraux qui étaient sous ses ordres ne purent se maintenir nulle part. En se retirant devant l'ennemi, ils se réunirent dans les environs de Szavlé, où il y avait une garnison russe de quatre mille hommes, avec quelques canons. Ils voulurent prendre ce bourg d'assaut, mais la discorde et la négligence des généraux, l'incapacité du général commandant, firent qu'ils ne purent en venir à bout; après un combat mal engagé et mal soutenu, où le sang coula inutilement, ils lâchèrent pied, et se replièrent devant une poignée d'hommes. Cet événement irrita les insurgés et faillit les porter aux dernières extrémités, mais les généraux savaient communiquer aux soldats leur découragement, et les empêcher de prendre des mesures pour remédier au mal. Retirés à Kurszany, ils se partagèrent en trois divisions. Chlapovski et Gielgud, après avoir trompé par des mensonges les soldats et les insurgés, entrèrent les premiers en Prusse, le 12 juillet, et mirent bas les armes. L'exaspération des soldats trompés et trahis était à son comble. Au moment où la division de Roland passait devant celle de Gielgud, qui était déjà sur le territoire prussien, un officier, nommé Skulski, emporté par un sentiment d'indignation, sort des rangs de cette division, court sur Gielgud et l'étend raide mort d'un coup de pistolet, criant: « qu'ainsi périssent les traîtres. » Roland continua sa route, et quatre jours après se sauva aussi en Prusse. Ainsi périt la belle armée envoyée en Litvanie, et les insurgés de cette province, partageant le sort de l'armée, furent livrés aux Prussiens, qui les traitèrent comme prisonniers de guerre. La Litvanie et la Samogitie se couvrirent de deuil. Désormais il y régna un silence lugubre, interrompu par les malédictions et les gémissements des victimes,

ou par le fracas du passage des troupes victorieuses. Dembinski seul partit avec sa division de Kurszany et, s'enfonçant dans la Litvanie, disparut pour quelque temps au milieu des Russes.

84. Skrzynecki passe la Vistule à Poticze.

Le jour même de la défaite de Vilna, le gros de l'armée de Skrzynecki offrit un étrange spectacle! sans songer à la Litvanie, car il comptait sur Gielgud comme sur lui-même, et son projet de renverser le gouvernement n'ayant pas réussi, le général en chef forma le plan de détruire le corps de Rudiger occupant le palatinat de Lublin. Dans ce but, Iankovski marcha sur Kock pour attaquer de front le général ennemi, Chrzanovski sortit de Zamosc pour tomber sur ses derrières; Skrzynecki lui-même quitta Praga, et se porta aussi de ce côté avec le reste de l'armée; mais au moment de commencer l'action, il reçoit la fausse nouvelle que les Russes, débouchant d'Ostrolènka, se dirigent sur Praga. A cette nouvelle il abandonne à Iankovski l'exécution de son projet, et, n'osant pas revenir sur ses pas et rentrer dans Praga, il court en toute hâte vers la Vistule, passe ce fleuve le 20 juin, sur le pont construit à Poticze, et ramène à Varsovie ses troupes épuisées par des marches inutiles à travers un pays sablonneux. Cependant, le 19 juin, le général Rudiger, étant près de Lysobyki enveloppé de toutes parts, n'attendait que le moment où il serait forcé de rendre les armes; mais au lieu d'être battu, il enlève à Iankovski un parc d'artillerie, le conduit au-delà du Vieprz, et se met hors de danger, sans avoir été entamé. Couvert de honte, Iankovski suivit le général en chef, et passa aussi la Vistule. Chrzanovski, laissé tout seul en face de l'ennemi, par suite de ces événements inexplicables, parvint à se retirer, et à rejoindre le gros de l'armée. Cet échec, et la conduite ultérieure du général en chef, prouvèrent que depuis la défaite d'Ostrolènka, il n'osait plus se rencontrer avec l'ennemi, et qu'il semblait attendre du hasard le salut de la patrie. On voit que ses danses sont terminées et ne sont suivies que par des marches et contremarches comme s'il poursuivait les vents.

85. Paskievitch passe la Vistule à Nieszava.

Une mort subite avait enlevé Diebitch à Pultusk, le 10 juin, et bientôt après le grand-duc Constantin mourut aussi subitement, en Litvanie, le 29 juin, au moment où il se dirigeait vers Pétersbourg. Dans cet intervalle de temps, il se fit de grands changements dans l'armée russe. Paskievicz remplaça Diebitch, prit le commandement le 24 juin, et fit des préparatifs pour de nouvelles opérations. Nicolas chercha l'assistance du roi de Prusse qui lui permit de s'approvisionner à Thorn de munitions de bouche et de guerre, en lui assurant tout ce dont son armée aurait besoin dans ses opérations ultérieures. Paskievitch dirigea vers ce point ses colonnes réunies dans les environs d'Ostrolènka, ce qui devait fournir au général polonais une nouvelle occasion, si ce n'est de détruire la principale armée russe, au moins de lui faire éprouver des pertes considérables; car Paskievicz, conduisant son armée presque sous le canon de Modlin, les Polonais, protégés par des batteries pouvaient l'attaquer en flanc, couper les corps ennemis, et, après les avoir séparés les uns des autres, les accabler en détail. Mais le général en chef, n'ayant pas voulu adopter ce plan, tous les corps russes se réunirent à Nieszava, sans avoir été inquiétés dans leur marche. Paskievitch fit jeter un pont à quelque distance de Thorn, et quoiqu'il eût mis huit jours à traverser la Vistule, depuis le 11 jusqu'au 19 juillet, on ne songea nullement à lui en disputer le passage, ni à le déranger dans la construction du pont. Il occupa tout le pays, entre Kalisz et Sochaczev, et s'avança à quelques lieues de la capitale pour l'assiéger et la cerner de tous côtés. Le général en chef n'ayant fait aucune démarche pour l'en empêcher, il devenait évident qu'il désirait le siége et l'assaut, qu'il attendait on ne sait quel accident.

86. Non-intervention.

Depuis la révolution de juillet, on parlait beaucoup de la non-intervention, ce qui voulait dire que les puissances étrangères n'avaient pas le droit de s'immiscer dans les

affaires intérieures des autres pays. Il était donc évident que l'insurrection de Pologne devait être à l'abri de l'intervention des puissances étrangères, car la diplomatie européenne observant les traités du congrès de Vienne, regardait la Pologne comme partie intégrante de la Russie. Mais cette non-intervention fut reconnue tout d'abord comme impuissante à protéger la Pologne contre l'hostilité de ses voisins et finit par être violée impunément à son égard. La politique des cabinets de Berlin et de Vienne éleva des barrières hostiles autour de la Pologne insurgée, de manière que personne ne pouvait en sortir ni y pénétrer. Un grand nombre de médecins qui accouraient de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France pour apporter des secours aux blessés et aux cholériques, n'arrivèrent à Varsovie qu'après avoir essuyé toutes sortes de chicanes. Quelques militaires, qui venaient de la France, éprouvèrent encore de plus grandes avanies, et il n'y en eut que quelques-uns d'entre eux qui parvinrent à entrer dans les rangs des guerriers polonais (60). Nous avons déjà vu que la saisie de sommes destinées à la banque, et de marchandises achetées à l'étranger, occasionna des pertes immenses à la Pologne. Enfin par la dernière et la plus criante violation du principe de la non-intervention des secours furent donnés par la Prusse aux opérations de Paskiévitch. Cela se passa à la face de la diplomatie européenne, et personne n'osa réclamer contre cette injustice; aucun ministre n'ouvrit de protocoles. Bien que le principe adopté et reconnu par les cabinets fut violé, cette violation n'ébranla pas les alliances des monarques, ne porta aucune atteinte à la paix, ne provoqua pas la moindre protestation. Comment donc pouvait-on s'imaginer que les alliés de Nicolas feraient quelque démarche en faveur de la Pologne.

(60) Le colonel le Gallois, de Suavre, G. de Montebello, français; le général Ramorino, génois; le général Langermann, allemand; le major F. Zeltner, suisse; (Kosciuszko avait terminé ses jours dans la maison de sa famille). Il y eût grand nombre de médecins qui accoururent de toutes parts. Antomarchi qui avait assisté Napoléon dans ses derniers moments. Brandin qui avait rendu le même service à Bolivar; Brière de Boismont, Legallois, Sédillot, Chambrais et grand nombre d'autres.

87. Espérances des diplomates et de leurs agents.

Cependant les diplomates de Varsovie et leurs agents croyaient toujours qu'à force de pénétrer les intentions des cabinets pour s'y conformer, à force de sollicitations infatigables, ils parviendraient enfin à éveiller leur intérêt pour l'insurrection. A ces importunités, dans tous les cabinets, on témoignait d'abord une grande peur de la Russie et l'on finissait par déclarer que ce que les Polonais avaient de mieux à faire était d'implorer leur pardon de Nicolas et de se rendre à discrétion. Il n'y avait que l'opinion publique qui se manifestait favorablement. En France, en Allemagne et presque dans tous les états, les sympathies les moins équivoques furent témoignées par les populations pour la cause de la Pologne. C'était particulièrement en France qu'elles éclataient avec une émotion presque exaltée. A Paris, plusieurs personnes formèrent, le 28 janvier, sous la présidence de Lafayette, un comité qui devait agir de concert avec d'autres qui se formaient dans différents départements pour soutenir la cause de la Pologne. Le nom de Lafayette, connu comme un nom historique intimement lié au mouvement de la liberté des peuples, n'avait eu jusqu'alors aucun rapport avec la cause polonaise; depuis ce moment, il s'y rattache par un lien indissoluble. Mais le nom du grand citoyen n'était pas du goût des diplomates de Varsovie et de leurs agents, car il n'était d'aucun cabinet et avait déjà été repoussé par celui qui donnait le conseil de se rendre à discrétion. Après quelques mois d'attente, les agents diplomatiques poussèrent des cris de joie quand ils découvrirent quelques communications entre les cabinets au sujet de la Pologne insurgée. Mais quel fut leur étonnement quand ils apprirent la disgrâce des plénipotentiaires français et anglais, à Constantinople, rappelés par leurs cours pour avoir adhéré aux insinuations qui avaient disposé le sultan à se déclarer en faveur de la Pologne. Les diplomates de Varsovie croyaient toujours que leurs représentations pourraient à la longue triompher de la peur que les cabinets de Londres et de Paris manifestaient à l'égard de la Russie, et surmonter la répugnance qu'ils avaient pour notre révolution. Ils ne cessaient de se bercer

de l'espoir d'attirer quelqu'un des princes de l'Europe par l'offre de la couronne de Pologne, constituée en monarchie constitutionnelle-représentative. N'a-t-on pas vu les Belges choisir pour leur roi le duc de Nemours, un des fils de Louis-Philippe roi des Français? Ne se pouvait-il pas que le même duc ou quelqu'autre de ses frères voulût accepter la couronne de Pologne? Et si l'on ne trouvait pas d'amateurs à Paris, peut-être en trouverait-on à Vienne? Peut-être l'archiduc Charles daignerait-il l'accepter, ou quelqu'un de la nombreuse famille autrichienne? Telles étaient les propositions qu'on colportait de cour en cour et qu'on cherchait à insinuer adroitement à ceux qu'on croyait disposés à y prêter l'oreille. Mais personne n'osa accepter une chose qui devait déplaire à Nicolas, chacun fuyait cette couronne comme on fuit un pestiféré. Cependant les diplomates et leurs agents conçurent de nouvelles espérances fondées sur quelques paroles qu'ils réussirent à surprendre à Vienne, et plus encore sur les entretiens particuliers et sur les promesses des ministres français. Ils en conclurent que l'Autriche ou la France, peut-être même les deux pays ensemble, étaient déjà prêts à venir au secours de la Pologne. Metternich aurait fait entrevoir depuis longtemps la probabilité de ce concours et le représenterait maintenant comme pouvant se réaliser; la constitution du royaume lui paraissait un peu trop libérale, mais on pourrait la refondre en y introduisant des principes aristocratiques. Voilà les Hongrois qui déclarent solennellement qu'ils sont prêts à accourir au secours de la Pologne. Metternich ne s'en offense pas, car c'est lui sans doute qui en a suggéré l'idée. C'est ainsi qu'on croyait approfondir les mystères de la politique autrichienne. Quant à la France, on se disait à l'oreille, que non-seulement le cabinet des Tuileries avait fait quelques démarches auprès de celui de Pétersbourg, mais que le roi Louis-Philippe avait résolu de prendre en main la cause de la Pologne, qu'il avait lui-même écrit au roi d'Angleterre pour l'engager à agir de concert avec la France, et qu'il était sûr du succès. L'existence de la Pologne serait donc reconnue, et ces deux rois deviendraient ses auxiliaires. Seulement, il faut prendre patience, ne fût-ce que pendant deux mois, et ne pas s'exposer aux chances d'une bataille,

que peut-être on pourrait perdre. Ces espérances semblèrent se changer en réalité, quand on apprit que Sébastiani, pour donner plus de poids à ses promesses, avait envoyé un courrier à Varsovie (61). On n'attendait enfin que la réunion des chambres françaises où le roi devait se prononcer ouvertement en faveur de la Pologne.

88. Illusions de Czartoryski dissipées.

Le président Czartoryski s'étant emparé des relations diplomatiques, le gouvernement national n'avait rien à y voir. Lui seul avec ses ministres en connaissait les secrets et il était enchanté de ce qu'on lui mandait de l'étranger. Mais sa joie n'était pas sans mélange, car il s'apercevait que Skrzynecki compromettait par son inaction la cause de la Pologne. Il lui faisait des observations, et, voyant qu'on ne pouvait plus le tirer de son apathie, il écrivit aux cabinets de l'Europe pour se plaindre de ce que la diplomatie européenne avait abandonné la Pologne. Il avoua combien la cause nationale était compromise par la confiance avec laquelle on avait compté sur leurs vaines promesses : « Nous nous sommes reposés, disait-il, sur la noblesse et la sagesse des cabinets ; en nous y fiant, nous n'avons pas tiré parti de toutes les ressources qui s'offraient intérieurement (dans le royaume) et extérieurement (dans les gouvernements polonais incorporés à la Russie). Pour gagner l'approbation des cabinets, mériter leur confiance et obtenir leur appui, nous ne nous sommes jamais écartés de la plus stricte modération et cette modération a paralysé bien des efforts (de la nation), qui nous auraient secondés dans ces derniers temps. Sans les promesses des cabinets, nous aurions pu frapper un coup (sur le champ de bataille), qui, peut-être, eût été décisif; mais nous crûmes qu'il fallait temporiser, ne rien laisser au hasard, et nous avons la certitude aujourd'hui qu'il n'y a que le hasard qui puisse nous sauver. » Après ce triste aveu des

(61) Pour preuve de sa sincérité, Sébastiani offrit à la diplomatie polonaise à Paris la somme nécessaire pour couvrir les frais du voyage et demanda une personne affidée, pour la charger de la missive. Brikczinski partit effectivement muni des papiers. — Voyez *Cabet*.

erreurs commises pendant la révolution, le prince Czartoryski attendit l'ouverture des chambres en France, croyant encore que le discours du trône jetterait quelque lueur d'espérance. Les journaux ne tardèrent pas à le lui rapporter. Louis-Philippe y dit : « Que la nationalité polonaise ne périrait pas. » Comme si la conservation de la nationalité pouvait être l'ouvrage de quelque force étrangère et ne dépendait pas uniquement des Polonais. Mais un allié de Nicolas, que pouvait-il dire de mieux? Ainsi les illusions de Czartoryski s'évanouirent comme un songe; c'était vraiment pitié de le voir détrompé et ramené à la réalité par les paroles du roi des Français. N'ayant plus rien à espérer ni de la France, ni de l'Angleterre, qui, occupée de ses propres affaires, ne voulait pas entendre parler de la Pologne, il tourna les yeux vers l'Autriche. Il écrivit au cabinet de Vienne, en le suppliant de venir au secours de la cause polonaise près de succomber, l'assurant que les Polonais étaient disposés à se soumettre à la domination autrichienne, et à accepter telle forme de gouvernement qu'il conviendrait à sa politique de leur imposer.

89. Le diplomate Skrzynecki fomente la discorde.

Le général en chef envia au président du gouvernement la connaissance des mystères diplomatiques. Il crut qu'en s'occupant lui-même des négociations il saurait mieux que le vieux diplomate fléchir la raideur des cabinets, échauffer leur froideur, et même enflammer des sympathies en faveur de la Pologne. Après avoir effectué son passage de la Vistule à Poticzé, il écrivit force dépêches au roi de Prusse et à différents ministres et ambassadeurs des puissances étrangères. En attendant leur réponse, il se mit à donner des fêtes et banquets au château royal, au jardin de Saxe, et alarma les esprits par la découverte d'un complot. Le général Hurtig et plusieurs autres personnes, soupçonnées de trahison, et d'intelligences avec l'ennemi, furent arrêtés, le 29 juin. Leur arrestation souleva des soupçons contre le général Iankovski, qui avait laissé échapper Rudiger à Lysobyki. Le peuple demanda à grands cris qu'il fût jugé. Pour calmer les esprits, on arrêta Iankovski et un autre

général, qui avait commandé dans cette malheureuse journée, et l'on nomma un conseil de guerre. Cette nouvelle arrestation dérangea les plans de Skrzynecki. C'était déjà un chaos épouvantable; les germes de division que la faction diplomatique avait répandus à pleines mains, allaient porter leurs fruits. Le général en chef, qui avait pris part à toutes les querelles que cette faction avait suscitées, y ajoutait encore de nouveaux sujets de discorde. Il fit destituer Krukoviecki, gouverneur de Varsovie; il se brouilla avec les kaliszans, il chicana Czartoryski, applaudit au droit du bâton, fit observer par ses espions les membres du gouvernement, et se prépara à rompre avec le pouvoir qui ne pouvait approuver sa conduite. Comme membre du gouvernement, il ne venait jamais à ses séances; comme général en chef, il avait été placé par l'arrêté de la diète en dehors de toute influence du gouvernement national. Cependant, celui-ci crut de son devoir de lui représenter l'état des affaires pour l'engager à rentrer en campagne, il lui fit même sentir la nécessité d'un conseil de guerre. Skrzynecki répondit avec aigreur et dans des termes inconvenants, surtout au sujet des efforts infructueux du président relativement aux négociations, car il espérait pouvoir mieux réussir. Afin de passer avec sécurité les deux mois que la diplomatie représentait comme le temps nécessaire pour amener un autre état de choses, il évitait de s'exposer aux chances d'une bataille, il faisait seulement faire la petite guerre à ses compatriotes dans la capitale, et ne pensait nullement à tenir tête à l'armée de Nicolas. Il recevait la nouvelle de la défaite de Gielgud et des insurgés en Litvanie et de leur entrée en Prusse, et il permettait à l'ennemi d'inonder le reste du pays, qui, jusqu'alors, avait été à l'abri de l'invasion, et de s'emparer de toutes les ressources qui pouvaient servir à prolonger la guerre.

90. Conseil de guerre.

L'inquiétude des esprits, dans la capitale et dans l'armée, croissait d'une manière effrayante; la confiance dans les notabilités était ébranlée. La presse, la société patriotique, discutaient à haute voix la situation des affaires. On signa-

lait de plus en plus les fautes du général en chef; on pénétrait les mystères diplomatiques. Lelevel, qui allait plus souvent présider la société patriotique, avait pris plusieurs fois la parole au sujet de la diplomatie, en analysant les nombreux empêchements qu'elle avait à surmonter pour se faire entendre; quoiqu'il déclarait qu'il était loin de défendre les diplomates et leurs démarches, on lui reprochait de vouloir pallier leurs trahisons, et calmer les esprits qu'il fallait plutôt aigrir. En effet, l'inquiétude et l'exaspération devenaient de jour en jour plus menaçantes. Des hommes de toutes les conditions délibéraient publiquement sur le parti à prendre pour sauver la patrie; on arrangeait en secret les mesures les plus propres à faire marcher la révolution. Immédiatement après la bataille d'Ostrolènka, les généraux Krukoviecki et Prondzinski rédigèrent des mémoires où ils prouvaient les fautes et l'incapacité du général en chef, faisaient sentir l'urgente nécessité de lui ôter le commandement. Les membres de la diète et du gouvernement, auxquels ces mémoires furent communiqués, voulurent en faire un secret. En effet, ils demeurèrent inconnus jusqu'à ce que l'opinion publique fît à Skrzynecki les mêmes reproches. Deux mois s'étaient déjà écoulés depuis la défaite d'Ostrolènka, quand le 24 juillet, Bonaventure Niemoïovski fit une motion à la chambre pour ordonner à Skrzynecki de réunir un conseil de guerre en présence d'une commission de la diète nommée à cet effet. Cette motion du nonce de Kalisz souleva toute la colère du général en chef; cependant il se soumit à la décision de la diète. Le conseil de guerre fut réuni le 27 juillet. Les partisans de Skrzynecki, s'étant opposés à tout examen du passé, le rassurèrent au point qu'il répéta avec une pleine confiance en lui-même, que bientôt il ramènerait au port ses concitoyens. On délibéra sur la situation des opérations militaires et tout le monde fut d'avis que si la capitale venait à être assiégée, elle ne pourrait résister plus de huit jours; il fallait donc empêcher le siége que le général en chef semblait attendre avec impatience. On se félicita d'avoir des forces considérables à opposer à l'ennemi : on pouvait réunir quarante mille hommes sur le point principal, en disperser quarante mille sur diverses

directions. Cette force semblait, aux habiles généraux, suffisante pour continuer la campagne avec succès. On décida à l'unanimité la nécessité de prendre l'offensive, et l'on ordonna à Skrzynecki de livrer incessamment une bataille. Mais tout cela fut inutile. Le général en chef criait qu'il ferait la guerre à mort aux kaliszans qui, à son opinion, n'étaient que des intrigants; il lançait des injures contre la société patriotique; il réunissait des conseils de guerre pour opposer leurs décisions à celle du grand conseil ordonné par la diète; il fatiguait les troupes auxquelles il faisait faire divers mouvements sans aucune nécessité, et ne voulait point tenter la fortune d'un combat, car il attendait des dépêches diplomatiques qui devaient le rendre puissant et invincible, et reconduire sans doute la patrie au port de la sécurité mortelle; il oublia dans son étrange aveuglement que les députés de Kalisz, délibérant à la chambre des nonces sur l'état déplorable des affaires, remplissaient leurs devoirs de citoyen, tandis que lui trahissait les siens, en se mêlant de ce qui ne le regardait pas, et en s'obstinant à éviter le combat qui pouvait seul sauver la nation.

91. Retour de Dèmbinski de la Litvanie (62).

Vers la mi-juillet, Samuel Rozycki fut envoyé à tout hasard en Litvanie avec une poignée d'hommes et deux petits canons. Prompt à se jeter au milieu des plus grands dangers, il se dirigeait de ce côté par des chemins détournés, lorsqu'il rencontra, sans s'y attendre, le général Dèmbinski, dont on n'avait depuis longtemps aucune nouvelle. S'étant séparé à Kurszany de deux autres divisions qui marchèrent vers la frontière prussienne, Dèmbinski se jeta dans le fond de la Litvanie, avec quatre mille hommes et six canons, et, se laissant conduire par les conseils de l'habile colonel Sierakovski, il tourna Vilno, ramassa chemin faisant les insurgés de Novogrodek, et, évitant les poursuites de l'ennemi, il rencontra Samuel Rozycki près de Narevka. Il l'éclaira sur le véritable état des choses, lui fit voir l'impossibilité de se

(62) *Henri Dèmbinski* mémoire sur la campagne de Litvanie, Strasbourg, 1833.

maintenir en Litvanie avec si peu de monde, et l'engagea à l'accompagner dans sa retraite. L'apparition inattendue de Dèmbinski à Varsovie causa au peuple une émotion extraordinaire. Les esprits inquiétés et aigris par tant de revers, comparaient la hardiesse avec laquelle il avait sauvé sa division errante au milieu des ennemis, à l'obstination de Skrzynecki, et à sa répugnance à livrer bataille. On voyait dans Dèmbinski un héros destiné à arrêter la patrie sur le bord de l'abîme, vers lequel on ne cessait de la pousser. Tout le peuple de Varsovie courut au devant des braves, qui arrivaient, on les salua avec attendrissement. La vue des soldats et des insurgés épuisés de fatigue et marchant pieds nus, déchirait le cœur, et faisait voir à quel point de décadence la cause nationale était arrivée. Cette scène déchirante augmenta l'exaspération générale.

92. Diétines des insurgés.

Vous vous rappelez, mes chers amis, que depuis le commencement de la révolution, la cause des Polonais des goubernies avait constamment été repoussée par la faction amie de Nicolas; car, provoquer une insurrection dans ces provinces, c'était blesser la politique du tzar dans son endroit le plus sensible. Après que la diète se fut plus ouvertement prononcée en faveur de cette cause, et que les citoyens de la Litvanie et des terres russiennes eurent cimenté par le sacrifice du plus pur de leur sang l'alliance intime qui les unissait depuis des siècles à leurs frères de la Pologne, les hommes qui avaient placé toutes leurs espérances dans la France et dans l'Autriche, et qui observaient strictement les traités de Vienne, n'osèrent plus se mettre en opposition directe pour empêcher les habitants des goubernies d'agir dans la cause commune. Mais les légions litvaniennes, formées du consentement de la diète, n'arrivèrent jamais à leur destination. Elles arrosèrent de leur sang les champs de Nur et de Rutka, et quoiqu'elles se fussent trouvées à quelques journées de marche des frontières de la Litvanie, où elles auraient pu combattre avec plus de succès, on se garda bien de les y laisser pénétrer. Obligées de rebrousser chemin et traînées

à la suite de l'armée, elles furent négligées, et ne rendirent point les services qu'on en attendait. Toute l'insurrection de la Litvanie et des terres russiennes était regardée comme une affaire à part, comme une diversion qui avait bien servi en dehors de la Pologne, dans un pays étranger ; et, le croiriez-vous, mes enfans, tout ce qui s'y rapportait appartenait au ministre des affaires étrangères. Il semblait aux diplomates polonais qu'en agissant de la sorte, ils mériteraient l'approbation des cabinets, parce qu'ils prouveraient par là qu'ils étaient les fidèles observateurs des traités de Vienne, et qu'ils évitaient tout ce qui pouvait susciter à ces cabinets de nouveaux embarras dans leurs relations avec Nicolas, lequel ne voulait plus regarder comme Polonais les habitants des provinces situées au-delà du Bug et du Niémen. Ils oublièrent qu'en établissant cet indigne distinction, ils reniaient leurs propres compatriotes, jetaient dans les esprits un germe de division, et affaiblissaient la cause nationale. Aussi, quand on présenta à la diète un projet de loi relatif à l'élection des représentants des palatinats détachés de la Pologne par la Russie, et au mode de leur adhésion à la diète révolutionnaire, le parti qui les avait constamment repoussés souleva des difficutés diplomatiques, et la loi ne passa qu'après de nombreux obstacles de sa part. En vertu de cette loi, les insurgés arrivant de tous côtés à Varsovie, tinrent leurs diétines (8-22 août), et choisirent leurs nonces, qui, admis à la chambre, ne s'y présentèrent que peu de jours avant la prise de la capitale. C'était cependant un spectacle solennel, car il démontrait, à la veille même d'une terrible catastrophe, la possibilité de réunir en un seul corps de nation tous les habitants de l'ancienne Pologne, depuis les rives de l'Oder jusqu'à celles du Dnieper, et de voir délibérer leurs représentants dans une même enceinte, comme ils l'avaient fait quarante ans auparavant.

93. Bolimov, revue des troupes.

Skrzynecki, ne voulant point attaquer les ennemis malgré les cris du public, l'ardeur de l'armée qui ne demandait qu'à se battre, et la décision impérative du conseil de guerre,

la diète résolut enfin d'intervenir. Mais au lieu de lui ôter sur-le-champ le commandement, elle envoya à Bolimov, où était alors le quartier-général, une commission chargée de pleins pouvoirs pour examiner cette affaire. Skrzynecki passait en revue les troupes réunies sur ce point et attendait toujours les dépêches : quand les commissaires arrivèrent, le hasard voulut qu'il reçut le même jour une réponse de Metternich, dans laquelle celui-ci l'engageait à se rendre à discrétion. Toute la journée du 10 août se passa à Bolimov en diétines militaires, car on appela de ce nom les discussions des officiers supérieurs au sujet de Skrzynecki, en présence de la commission de la diète, laquelle finit par lui ôter le commandement. Le gouvernement, que la diète venait d'établir, en vertu d'un nouvel arrêté qui l'autorisait à nommer les généraux en chef, confia à Dèmbinski le commandement de l'armée, pour trois jours seulement, pendant lesquels le gouvernement devait faire une autre nomination. Les généraux auxquels il s'adressait refusèrent leurs services dans cette crise difficile; au milieu de ces conjonctures, qui ne cessaient d'embarrasser le gouvernement, la revue des troupes eut lieu de nouveau. Skrzynecki, qui n'avait pas quitté l'armée, saisit cette occasion pour lui présenter comme son successeur, le général Dèmbinski qui devait terminer la guerre d'après son plan, et, comme s'il voulait défier le pouvoir qui lui avait ôté le commandement, il communiqua directement cette nouvelle aux rédacteurs des journaux, avec le discours qu'il avait adressé à l'armée. Ce discours parvenu à Varsovie, dans la nuit du 14 au 15 août, fut déposé au gouvernement par tous les rédacteurs, comme preuve de l'insigne insubordination de Skrzynecki, et, bien qu'il ne fût pas publié, il parvint à la connaissance des habitants de la capitale, et contribua à soulever tous les esprits contre son auteur.

94. Société patriotique.

A cette époque, la plus grande fermentation régnait déjà tant dans Varsovie que dans le reste du pays. Le conseil municipal déclara officiellement au gouvernement qu'il ne répondait point de la tranquillité de la capitale. On disait même qu'il se tramait une conspiration dans le but de

donner à la révolution un cours plus actif. Chaque membre du gouvernement en fut averti séparément, quoiqu'on n'indiquât à aucun d'eux le fil de cette prétendue conspiration. Le gouvernement, ne possédant point de pouvoir révolutionnaire, et composé d'éléments hétérogènes, n'avait pas le moyen de prévenir le mal. Il ne cessait de presser le conseil de guerre de prononcer un arrêt dans l'affaire des prévenus de crimes d'état, et des généraux arrêtés pour n'avoir pas fait leur devoir à Lysobyki; il insistait auprès du général en chef pour l'engager à prendre l'offensive. En effet, il ne fallait qu'une seule victoire, que quelques avantages sur le champ de bataille pour dissiper l'orage qui se préparait, réveiller la confiance et sauver Iankovski; juste objet de la sollicitude de Skrzynecki. Mais il n'était pas possible d'engager le général en chef à attaquer l'ennemi, ni d'obtenir un arrêt du conseil de guerre. La société patriotique, qui, depuis longtemps ne donnait presque aucun signe de vie, sortit tout-à-coup de son assoupissement. A l'époque de l'arrestation de Hurtig, elle prit de nouvelles forces et présenta un grand intérêt. L'affluence du peuple devint imposante. La salle des séances n'était pas assez vaste pour contenir tout le monde qui s'y pressait en foule (63). Depuis ce moment, ce ne furent plus les seuls membres de la société, mais les citoyens de toute condition, les gardes nationaux, les insurgés des provinces les plus éloignées, qui venaient se communiquer leurs idées, leurs émotions, délibérer sur l'état déplorable de la patrie, remonter à la source du mal, et proposer des moyens de salut. En attendant, chaque jour accumulait les événements, et ceux-ci apportaient un nouveau levain à la fermentation générale, et quand la mesure du mal fut comblée, le peuple de Varsovie, exaspéré par une longue suite de revers, manifesta, par des symptômes non-équivoques, qu'il allait se porter aux moyens extrêmes. Vers le soir du 15 août. Jean Czynski, délégué par la société, par suite des délibérations de ce jour, se rendit avec deux autres membres auprès du gouvernement pour l'informer du

(63) C'est dans l'intervalle de cette nouvelle recrudescence, que la société célébra l'anniversaire de la révolution de juillet.

danger imminent, et de la nécessité d'y apporter un prompt remède (64). Il porta la parole au nom du peuple; la foule qui le suivit jusque dans la cour du palais du gouvernement s'écoula un peu satisfaite, mais l'avertissement donné par la société patriotique arriva trop tard.

95. Nuit du 15 Août. (65).

Opprimé par une main étrangère, le peuple polonais s'insurgea le 29 novembre et chassa le tyran; cruellement trompé par ceux en qui il avait placé toute sa confiance, il prouva le 15 août qu'il n'avait pas donné sa démission. Il ne connaissait pas les véritables auteurs du mal, car ils portaient tous en public le masque du patriotisme, et ce n'est que clandestinement, dans l'obscurité de l'intrigue, qu'ils ruinaient la cause nationale. Ne croyez pas, mes amis, que ce fut le rebut du peuple, la populace qui s'agita dans ce moment d'extrême indignation : non, ce furent des citoyens honorables, exaspérés au plus haut degré; ce fut le peuple qui se fit justice lui-même. Il est bien difficile que, dans une crise pareille, on puisse agir avec sang-froid. Ordinairement, on ne prend conseil que de la colère; et dans cette nuit du 15 août, la colère du peuple avait sans doute de justes motifs puisque même des étrangers, présents dans la capitale et amis de la cause polonaise, partagèrent les dispositions des habitants de Varsovie. Les autorités, voulant empêcher l'effusion du sang, se donnèrent beaucoup de mouvement, mais elle n'osèrent pas prendre de mesures violentes, et ne cher-

(64) Les deux autres compagnons de Czynski furent l'abbé Kazimir Pulaski et Boski. — Il existe une relation des événements de la nuit du 15 août, rédigée par Czynski lui-même, et publiée plusieurs fois en français et en allemand, chaque fois avec quelques modifications.

(65) *Henri Dèmbinski*, quelques mots sur les derniers événements de la Pologne, Paris 1833.

Bonaventure Niemoïevski, derniers événements de la révolution polonaise (en polonais). Paris, 1833.

Jean Czynski, la nuit du 15 août 1831, à Varsovie, traduction et notes d'*Ordiniec*, Paris, 1832.

chèrent qu'à calmer les esprits par la persuasion. On eut tort sans doute de garder les prisonniers d'état dans le château où la diète tenait ses séances ; c'était là cependant qu'on avait enfermé les généraux Hurtig, Iankovski et plusieurs autres. Le peuple se porta d'abord au château, d'où, après avoir enfoncé les portes, il fit sortir les prisonniers, les massacra dans la cour, et pendit leurs corps aux réverbères. De là, il courut au faubourg, où étaient détenus les anciens espions du grand-duc et les expédia de la même façon. Il pendit aussi à la lanterne quelques vils séïdes de l'ancien régime qui tombèrent dans ses mains : trente et quelques personnes, parmi lesquelles se trouvaient des généraux prévenus d'intelligence avec l'ennemi, d'insignes criminels, de méprisables agents de l'ancienne police secrète, trouvèrent une mort ignominieuse. Une femme russe succomba aussi sous le glaive qui cherchait des coupables, sa jeune fille fut blessée par hasard. Quelques personnes, dont la culpabilité n'était pas prouvée tombèrent malheureusement victimes de l'erreur et de la précipitation du peuple, car, dans ce moment d'exaspération, on ne sut pas distinguer les innocents d'avec les coupables. Les exécutions se prolongèrent jusqu'au lendemain du jour suivant (66). Krukoviecki, nommé pour la seconde fois gouverneur de Varsovie, arrêta cette vengeance populaire, et, quand le tumulte fut apaisé, on entendit répéter dans les rues que le peuple s'était fait justice lui-même. Le gouvernement publia une proclamation dans laquelle il déplorait que tant de monde eût péri sans

(66) On déplora la mort du général Fenshave, ancien aide-de-camp du grand-duc : quelques formalités l'avaient malheureusement retenu dans la prison. Dans le château périrent les généraux Iankovski et Bukovski ; Hurtig et Salacki ; l'espion Louis Bentkovski et la femme Bazanov. — La foule s'étant porté hors de la barrière, y assomma Szlei, Makrot, Szimanovski, les plus actifs espions du grand-duc, couverts d'opprobre et de malédictions, de même qu'un certain nombre de leurs collègues. Dans différents quartiers de la ville, furent pendus : Hankievicz, vil persécuteur du patriotisme ; Birnbaum, fameux scélérat, dont les forfaits passent toute croyance ; un misérable étranger qui vomissait des injures contre la Pologne : on le disait prussien ; enfin, un ancien espion, Kavecki, déguisé en femme.

jugement; que le peuple eût douté du zèle des autorités à remplir leur devoir; enfin, en dirigeant l'attention du peuple sur l'ennemi campé aux portes de la ville, il l'appelait aux armes (67). Cette proclamation ne fut pas mal accueillie, car il survint bientôt de nouveaux événements qui prouvèrent jusqu'à quel point la raison de certaines notabilités avait égarée.

96. Dèmbinski veut usurper le pouvoir suprême.

Aussitôt que la colère du peuple se manifesta par les premières voies de fait, le prince Adam Czartoryski quitta Varsovie, et se transporta au quartier-général. L'action gouvernementale, qui n'avait jamais eu beaucoup de vigueur, finit par se relâcher tout-à-fait en présence des événements qui la débordèrent, et par les dispositions des membres du gouvernement qui se dégoutèrent de leurs fonctions. Le 16 août, on se proposait au quartier-général de réprimer sur le champ par la force armée la sédition populaire; on parlait de faire fusiller sans jugement les perturbateurs, c'est-à-dire, tous ceux qu'il plairait de regarder comme tels, ou au moins de les faire exécuter par une justice expéditive. Le 17 août, Dèmbinski, général en chef par intérim, occupa militairement la capitale, et fit afficher une proclamation où il disait que le peuple de Varsovie, ayant assassiné des personnes innocentes, égorgé des femmes et des enfants, il ferait punir les coupables de tant de forfaits avec la plus grande sévérité. On disait que cette proclamation, pleine de honteux mensonges, de calomnies atroces, de menaces stupides, était nécessaire pour satisfaire la diplomatie européenne. De retour dans la capitale, le prince Adam Czartoryski, conjointement avec les autres membres

(67) Bonaventure Niemoïovski fut effectivement appelé à rédiger une proclamation, lorsque celle de Théodore Moravski fut jugée inadmissible; Horodyski en composa aussi une qui n'obtint point les suffrages. Enfin, après de longues discussions, depuis 5 heures du matin jusqu'à midi, la rédaction proposée par Lelevel fut acceptée, bien que tronquée.

du gouvernement, envoyèrent à la diète leur démission qui fut acceptée, et depuis ce moment, ils ne se mêlèrent plus de rien. En même temps, le colonel Zalivski fut arrêté au camp. Dans la ville, Dèmbinski fit conduire en prison l'abbé Pulaski et quelques autres personnes, pour la plupart de la société patriotique; l'arrêt devait être prononcé et exécuté dans les cinq heures, et Dèmbinski, appuyé de la force armée, devait déclarer à la diète qu'il s'emparait du pouvoir suprême, et se proclamer dictateur. Mais tous ces plans s'envolèrent comme la fumée. Le peuple fut indigné par la proclamation diffamante de Dèmbinski, et l'opinion ne vit plus en lui le héros que naguère elle élevait aux nues, mais bien un homme violent, un calomniateur du peuple, ne reconnaissant ni lois ni justice, dérogeant aux pouvoirs de l'état, et qui se laissait conduire par la faction qui était la cause de tous les malheurs de la patrie. Le peuple fraternisa bientôt avec les régiments campés dans les rues, et attendit avec calme les décisions de la diète, où l'on déclara que si Dèmbinski osait paraître dans la chambre, il n'en sortirait pas vivant. Les cinq heures fatales s'écoulèrent, et les affaires changèrent de face. La diète vota une nouvelle loi concernant le gouvernement. D'après cette loi, il ne devait y avoir qu'un seul président investi du pouvoir exécutif, et pouvant nommer les généraux en chef. Krukoviecki, nommé président du gouvernement, laissa à Dèmbinski le commandement de l'armée; mais bientôt il le lui ôta et le donna au vieux Kazimir Malachovski.

97. Mièndzirzec.

Le général Krukoviecki trouva environ soixante mille hommes avec cent quarante canons, à Varsovie, six mille à Modlin, quatre mille à Zamosc, sans compter le corps de Samuel Rozycki, dans le palatinat de Sandomirz, qui pouvait monter à dix mille hommes. Toutes les forces russes réunies autour de Varsovie ne dépassaient pas quatre-vingt-dix mille hommes, mais elles pouvaient d'un moment à l'autre recevoir des renforts et opposer en cavalerie et en artillerie des forces beaucoup plus nombreuses que celles des Polonais. Ainsi,

les forces respectives des deux parties étaient à peu près égales. Les soldats polonais, toujours animés du meilleur esprit, étaient prêts à marcher à l'ennemi, mais malheureusement on ne remarquait plus dans les chefs la même ardeur. Paskiévitch coupait déjà les communications du gros de l'armée polonaise avec Samuel Rozycki, tandis que d'autres généraux russes arrêtaient les transports des vivres du côté de Praga. Pour se développer un peu et respirer plus à l'aise, le général Lubienski fut envoyé dans le palatinat de Plock avec trois mille hommes, et le général Ramorino vers Brzésc, avec vingt-cinq mille hommes des meilleures troupes. Le premier se porta sur Plock puis se replia sur Modlin. Le second, après avoir perdu quelques marches, remporta le 29 août une belle victoire à Rogoznica, non loin de Mièndzirzec, mais non pas telle qu'elle aurait dû être. De là il poussa jusqu'à Brzésc, éloigné de cinquante lieues de Varsovie, au moment où l'ennemi se disposait à engager le combat sous les remparts de la capitale. Ramorino fut donc obliger de rebrousser chemin, sans avoir prit Brzésc, et quoique la capitale demandât son prompt retour, il ne se pressait point et marchait à petites journées, reposant ses troupes et perdant par là un temps précieux.

98. Krukoviécki.

Le comte Krukoviécki, vieux général de l'ancien service, était connu depuis longtemps pour un homme tracassier, remuant, d'une humeur brusque et violente. Dès le commencement de la révolution, il aspirait au commandement de l'armée, mais il n'obtint que peu de suffrages, car la révolution avait une invincible répugnance pour sa personne. Quand Skrzynecki fut nommé général en chef, Krukoviécki ne put rester à l'armée, à cause des rapports personnels qui existaient entre eux. Créé gouverneur de Varsovie, il embarrassa plus d'une fois le gouvernement en rappelant par ses violences le régime du grand-duc : on disait que c'était une preuve d'énergie parce que Krukoviécki n'était pas aussi poltron que Constantin. Sur les vives instances de Skrzynecki, le gouvernement le déposa de ses fonctions ; le général en chef offensé

personnellement par lui, après son retour d'Ostrolènka, voulut l'en faire punir par un conseil de guerre. Ce fâcheux démêlé releva dans l'opinion publique les talents de Krukoviécki. Plus Skrzynecki et tous ceux qui n'avaient pas su satisfaire les esprits perdaient de crédit, plus Krukoviécki en gagnait. Dans la nuit du 15 août, il parut de son propre chef dans les rues, et essaya de calmer le peuple. Il savait l'habituer à son autorité, il semblait favoriser cette commotion violente et y participer en quelque sorte : cependant, nommé de nouveau gouverneur, il rétablit l'ordre tout seul. Dèmbinski, qui avait épousé la cause désespérée de Skrzynecki, menaça en entrant le 17 août à Varsovie, de se défaire de Krukoviécki. Mais comme ni l'ancien, ni le nouveau général en chef ne pouvaient plus espérer d'être appuyés par la diète, il était plus facile à Krukoviécki de se concilier la bienveillance de celle-ci. Un grand nombre de personnes possédant la confiance publique, n'ayant point répondu à l'attente générale, des hommes, qui n'avaient pas autant de crédit, et auxquels on ne se fiait pas tout-à-fait, durent à leur tour paraître au timon des affaires. Indépendamment de cette circonstance, plus d'un nonce, effrayé par le mouvement populaire qui venait d'éclater, crut que personne ne pourrait sauver le pays si ce n'était l'énergique Krukoviécki, et ils lui donnèrent leurs votes. C'est ainsi que cet homme à double face, dont le caractère était alors une énigme, apparut vers la fin du drame du fond de la scène, inspira une espèce de confiance, et fut élu président.

99. Gouvernement de Krukoviécki.

Krukoviécki, président du gouvernement, se montra d'abord un tout autre homme que Krukoviécki gouverneur de Varsovie. Il devint extrêmement populaire, alla lui-même faire des excuses à ceux qu'il avait offensés comme gouverneur. Il fit mettre en liberté l'abbé Pulaski, le colonel Zalivski, et beaucoup d'autres personnes acquittées par le conseil de guerre ; il permit à Skrzynecki de se cacher; il s'entretenait avec tout le monde et sondait ainsi les esprits. Il s'entoura d'hommes de toutes couleurs : aristocrates, doc-

trinaires, kaliszans, membres de la société patriotique, et des hommes les plus populaires dans la capitale. Il chercha à amalgamer les différents partis : cependant, il demanda d'abord que la société patriotique suspendît ses délibérations, et envoya les aristocrates au camp de Ramorino où se rendirent en effet Czartoryski et Gustav Malachovski. Toutes ces mesures ne firent augurer rien de bon. A l'agitation si prolongée et à la triste préoccupation des esprits, succéda tout à coup je ne sais quelle sombre taciturnité, quelle lassitude. Depuis que les différentes personnes qui avaient trompé la confiance de la nation ou encouru la haine du pays avaient quitté la scène publique, les passions qu'elles avaient excitées s'étaient refroidies ; et le pouvoir de Krukoviécki n'éveillait ni sympathies, ni confiance, mais seulement un assentiment glacé. Les aristocrates, trompés dans leurs calculs diplomatiques, semblaient se retirer tout-à-fait ; la presse, peu disposée à parler le langage que Krukoviécki voulait lui faire tenir, perdit tout intérêt et n'eut plus de retentissement ; la société patriotique, bien que de nouveau encouragée par le président du gouvernement à reprendre ses délibérations, n'eut plus de stimulant qui pût ranimer sa ferveur éteinte. On aurait dit que le manque de sincérité avait posé son doigt sur la bouche des hommes de tous les partis. Un sinistre pressentiment s'empara de tous les esprits, et sembla dire à chacun : « Krukoviécki peut devenir traître ! » Le général Chrzanovski était du nombre de ceux dont la réputation avait souffert. Les entrevues qu'il avait eues, le 11 et le 28 juillet, avec le général russe Thiemann, et sur lesquelles Skrzynecki n'avait jamais donné au gouvernement national des explications satisfaisantes, firent naître le soupçon que Chrzanovski entretenait des intelligences secrètes avec l'ennemi. Instrument des colères de Dèmbinski, au moment où celui-ci méditait d'usurper le pouvoir suprême, et se préparait à une réaction sanglante dans la capitale, il fut nommé par Krukoviécki gouverneur de Varsovie. Il était difficile dans cette crise de choisir un homme contre lequel il s'élevât plus de charges ; cependant Krukoviécki s'était tellement obstiné à maintenir Chrzanovski dans cette nouvelle fonction, que toutes les sollicitations, toutes les

instances qu'on fit auprès de lui pour qu'il la lui retirât, restèrent sans effet. Krukoviécki lui-même se plaignait de ce que la position était difficile, presque impossible à défendre; il hasardait de temps à autre quelques mots pour donner à entendre qu'il prévoyait la nécessité où l'on serait bientôt de traiter avec les Russes, et il savait d'avance que Paskiévitch devait commencer l'attaque le 6 septembre. Avant ce jour on remarqua des communications de plus en plus manifestes avec le camp ennemi. Enfin le général Prondzinski et le colonel Pierre Vysocki, envoyés comme parlementaires, apportèrent des promesses illusoires faites au nom de Nicolas, par lesquelles celui-ci s'engageait à oublier le passé, à faire droit aux anciens griefs, ainsi qu'à accorder une amnistie aux habitants des gouvernements, à condition qu'on rentrerait immédiatement dans le devoir; Krukoviécki ne trouvait personne qui osât appuyer ouvertement ses desseins. Quoi qu'il en soit, le pressentiment d'un triste événement grandissait, et il était cruel de penser à quels dangers était exposé plus d'un bon polonais, contre lequel l'autocrate nourrissait une vengeance implacable. Chacun cependant marchait, sinon avec enthousiasme, du moins avec un dévoûment héroïque et une admirable résignation. Les colonels Pierre Vysocki et Joseph Zalivski, les mêmes qui avaient les premiers donné le signal de la révolution, et qui s'étaient attiré par là toute la colère du despote, se trouvèrent dans cette terrible position. Le premier reçut l'ordre de défendre la redoute de Vola, le second fut envoyé avec une poignée d'hommes vers Karczev, où s'étaient accumulées les forces considérables de l'ennemi. Zalivski, après avoir couru de grands dangers, parvint heureusement à rejoindre le corps de Samuel Rozycki; Vysocki tomba entre les mains de Nicolas.

100. Prise de Varsovie. (68).

C'était justement le trente-septième anniversaire de la mémorable défense de Varsovie, pendant laquelle l'armée

(68) Voir la note 28, 41.
Jean Népomucèn Uminski, relation de l'attaque de Varsovie, dans les journées des 6 et 7 septembre 1831. Paris 1832.

et le peuple de cette ville, protégés par de faibles retranchements, avaient repoussé les efforts de l'ennemi, qui fut forcé de lever le siége. Paskiévitch commença l'attaque le 6 septembre, en dirigeant toutes ses forces contre la redoute de Vola, point le mieux fortifié, mais qui n'était pas suffisamment garni de monde, et s'en empara après un combat acharné (69). On se battit jusque vers le soir pour défendre les différentes lunettes. Le peuple de Varsovie aurait bien voulu partager en masse les dangers de l'armée, mais Krukoviécki et le gouverneur Chrzanovski n'en voyaient pas la nécessité. Il y avait seulement quatre mille gardes nationaux sous les armes. Chrzanovski menaçait de faire fusiller celui qui oserait conduire le peuple sur le champ de bataille. Le lendemain au point du jour, Krukoviécki se rendit lui-même auprès de Paskiévitch et eut avec lui une longue conférence. A la nouvelle de cette démarche, tous les ministres l'abandonnèrent et donnèrent leur démission. Krukoviécki, croyant pouvoir faire entrer la diète dans ses coupables projets, se servit de Prondzinski, qui se présenta à la chambre des nonces, où après avoir obtenu la parole, il retraça, dans un discours éloquent, les difficultés et les dangers de la situation, fit connaître les conditions d'amnistie, et finit par ajouter qu'il fallait les accepter sur-le-champ, car l'attaque devait être renouvelée à une heure après midi. Plus tard, quand la salle des délibérations trembla au bruit du canon, Prondzinski se présenta de nouveau pour annoncer qu'il venait de parcourir les rangs ennemis, qu'il y avait quatre-vingt mille hommes en ligne de bataille avec une artillerie quatre fois plus nombreuse que celle des Polonais, et que dans deux heures les Russes seraient maîtres de la capitale. Après bien des efforts, et par conséquent beaucoup de temps perdu, Krukoviécki ne put rien arra-

Thomas Svitkovski, prise de Vola, le 6 septembre (en polonais). Paris, 1833.

Zvierzchovski, trahison en Pologne, réponse au général Chrzanovski, Bourges, 1833.

(69) Ici périt le vétéran invalide Savinski.

cher de la diète si ce n'est une explication de la loi sur les négociations, en ce sens que l'initiative des traités appartenait au président et leur ratification à la diète. Après avoir fait replier les troupes sur Varsovie, ce qui occasionna du désordre dans la défense et mit le général en chef dans l'impossibilité de prolonger le combat, Krukoviécki signa tout seul, vers le soir, au nom de la nation, l'acte par lequel il se soumettait sans aucune condition au roi Nicolas, et crut qu'il avait tout terminé. Dans ces deux journées les Polonais perdirent plus de cinq mille hommes; mais la perte des Russes monta à environ vingt mille hommes tant tués que blessés. A la nuit tombante, les ennemis étaient déjà aux barrières de la ville, et bien que la canonnade eût cessé, le faubourg de Czisté tout en flammes éclairait encore des combats partiels, et l'on continua à tirailler jusque bien avant dans la nuit. Il eût été possible de recommencer la défense et même de repousser l'attaque, si l'on avait eu des troupes fraîches à opposer à l'ennemi. Mais Ramorino était encore éloigné de plusieurs marches; il n'était peut-être pas prudent d'affaiblir la garnison de Modlin; et qui aurait eu le courage, dans ce moment suprême, après avoir laissé pénétrer l'ennemi presque au centre de Varsovie, qui aurait osé appeler aux armes ce peuple tant de fois repoussé. Le peuple stupéfait et pétrifié à la vue de la catastrophe contint sa colère. Malachovski, vétéran de l'armée, modèle de vertu et de dévoûement, brûlant du feu de la jeunesse dans un corps décrépit, déplorant les forfaits de Krukoviécki, voulut se défendre dans les rues. Le maréchal de la diète réunit vers le soir et pour la troisième fois, la chambre, qui, révoltée de l'infâme trahison de Krukoviécki, nomma à sa place Bonaventure Niémoïovski, président du gouvernement, et se retira à Praga où l'armée se rendit. Pour gagner du temps, on conclut un armistice de quarante-huit heures : on laissa le pont au pouvoir des Russes qui promirent de leur côté de laisser évacuer sur Praga les effets d'habillement qui étaient à Varsovie. Mais les Russes ne respectèrent pas longtemps cette convention : cependant ils ne poursuivirent pas l'armée polonaise dans sa retraite vers Modlin.

101. Ramorino et Samuel Rozycki entrent en Galicie (70).

Si la guerre et l'insurrection avaient été dirigées comme elles auraient dû l'être, la perte de la capitale, toute sensible qu'elle dût être, n'aurait pas amené la ruine de la patrie. Vous n'avez qu'à vous rappeler, mes chers enfants, combien de fois, sous Jean-Kazimir, Varsovie fut prise, et combien de fois Etienne Czarniecki fut battu, cependant la capitale fut reprise et il chassa les ennemis hors du pays. Après la perte de Varsovie, on avait encore soixante-dix mille combattants et les forces russes, réunies aux autres corps qui n'avaient pas pris part aux journées du 6 et du 7 septembre, ne pouvaient monter tout au plus qu'à cent mille hommes. Mais la plus brave armée devient faible quand elle est privée de ses forces morales. C'est le mauvais commandement qui lui a ôté ses dernières ressources, en refroidissant l'ardeur qui animait d'abord l'armée, et le soldat en fut découragé, lui qui comptait avec plus de confiance sur la capitale que sur les talents de ses chefs. Ramorino avait reçu l'ordre, de Moldin, de rejoindre le gros de l'armée. Pour faciliter cette jonction, on jeta pour lui un pont sur le Bug, à Kamienczik. Mais les diplomates qui suivaient son camp, décidèrent qu'il serait mieux de filer vers la Galicie, où ils trouvaient plus sûr de se reposer sur les autrichiens. Ramorino suivit leur conseil. Tantôt faisant mine de marcher sur Zamosc, tantôt s'efforçant de franchir la Vistule, pour se réunir avec son corps beaucoup plus fort à celui de Rozycki; réellement il se rapprochait vers la Galicie. Le soldat, tant de fois trompé, ayant pénétré les desseins de son général et désespérant du salut de la patrie, se traînait vers sa destinée fatale en maudissant ses chefs. Ramorino introduisit son corps en Galicie, le 16 septembre, non loin de Borov. Il n'y eut que Samuel Rozycki, avec son petit corps, qui tint la

(70) *Samuel Rozycki*, compte-rendu à la nation, de mon service en 1831 (en polonais). Bourges, 1832.

Kazimir Malachovski, quelques mots concernant les ordres donnés par le général en chef de l'armée polonaise, au corps du général Ramorino après l'évacuation de Varsovie. Paris, 1832.

campagne jusqu'au dernier moment. Quoique battu dans plusieurs rencontres, il défendit courageusement chaque pouce de terrain. Czartoryski et Gustav Malachovski vinrent lui apprendre que Ramorino était entré en Galicie. Bientôt arriva aussi Skrzynecki, qui avait heureusement passé à travers les divisions russes, mais il était obligé de garder l'incognito, même au milieu des siens, car sa vue révoltait ceux qui voulaient combattre et mourir pour la patrie. Samuel Rozycki se défendit le plus longtemps, et, cédant à la force, entra en Galicie, près de Bobrek, et mit bas les armes. Les russes auraient eu le temps de l'accabler avec des forces supérieures, car ils étaient sûrs qu'ils ne seraient point inquiétés par l'armée qui s'était rendue de Praga à Modlin.

102. Gouvernement de Bonaventure Niemoïovski (71).

Après la prise de Varsovie, vingt et quelques mille hommes avec quatre-vingt-dix canons, soixante-dix membres de la chambre des nonces, suivis d'un grand nombre de personnes qui redoutaient avec raison les vengeances plus sauvages de l'ennemi, prirent le 8 septembre le chemin de Praga à Modlin, où la diète s'établit dans une étable pour se reposer de ses fatigues. Bonaventure Niemoïovski commença à gouverner sous l'influence importune des généraux. Il réunit les officiers supérieurs en un conseil, où, après avoir mis de côté les opinions de quelques militaires, exprimées dans des termes peu respectueux pour le pouvoir suprême, il consentit à l'élection d'un général en chef. Rybinski fut nommé à la pluralité des voix. Après cela,

(71) *Jean Neponuck Ianovski*, les derniers moments de la révolution de Pologne, en 1831, depuis l'attaque de Varsovie. Condé-sur-Noireau, 1833.

Xavier Bronikovski, mon émigration de Varsovie jusqu'à Dresde (en allemand). Paris, 1832.

Joseph Kruszynski, précis de négociations entre le maréchal Paskievitch et le commandant en chef de l'armée polonaise, après l'évacuation de Varsovie. Leipzig, 1832.

Lembke; séances de la diète tenues à Zakroczim, publiées à Gottingue, en allemand, sur la relation du journal polonais de Zakroczim.

le président du gouvernement, les nonces et les citoyens qui étaient sortis de Varsovie, vont se loger dans le bourg voisin, à Zakroczim, pour établir, disait-on, l'ordre nécessaire et la discipline. La position n'était pas sans doute très-forte, mais elle n'était pas tout-à-fait privée de ressources et l'on pouvait facilement s'y défendre. Il se présentait à droite et à gauche un pays fertile. Le palatinat de Plock fournissait les vivres. Celui d'Augustov pouvait devenir un grenier plus abondant, mais on ne voulait pas se développer sur une ligne étendue, car on avait en vue de se retirer le long de la Vistule. Il est vrai que l'armée avait besoin d'être rehabillée, mais on avait en caisse dix millions en argent comptant; de pareilles sommes se trouvaient déposées à l'étranger, dans différents endroits; des sommes plus considérables encore, sauvées de la banque de Varsovie, furent destinées aux besoins de la nation et de l'armée, par décision de la diète, délibérant à Zakroczim, dans l'église des récollets. On parlait, tantôt de surprendre Varsovie, tantôt de se jeter en Litvanie, tantôt de pénétrer dans le pays raboteux de Krakovie, où l'on savait que l'infatigable Rozycki tenait encore la campagne; mais on ne faisait courir tous ces bruits que pour occuper les esprits. Cependant Rybinski faisait parvenir à Zakroczim des plaintes réitérées contre des hommes remuants, suggérait lui-même aux officiers l'idée de demander leur démission, ce qu'ils faisaient avec empressement. Différents généraux entrèrent en pourparlers avec les plénipotentiaires de Paskiévitch. Ces conférences se tinrent à Novidvor pendant dix jours (9-19 septembre), sans autre résultat que la suspension des opérations de l'armée. Bonaventure Niemoïovski faisait souvent des voyages de Zakroczim à Modlin, où la caisse publique était déposée sous la garde militaire; il en revenait sans apporter de nouvelles.

103. Rybinski conduit en Prusse le reste de l'armée (72).

Enfin, le général en chef termina la campagne, on peut le dire, sans coup férir. L'armée et la diète arri-

(72) *Chelmicki* et *Zwierkovski*, sur le départ de Plock du président Niemoïovski (en polonais).

vaient à Plock, où l'on fit jeter un pont, ce qui réjouit tout le monde. On croyait qu'on se dirigerait de là vers Varsovie ou dans le palatinat de Krakovie. Toute la diète campa une partie de la nuit sur les bords de la Vistule, attendant que le pont fût achevé; elle devait accompagner l'avant-garde, avec laquelle elle devait trouver plus de sûreté dans son voyage. Le 22 septembre, Dèmbinski était déjà à Gombin, à dix lieues au-delà de la Vistule. Mais un nouveau conseil de guerre décida, par trente-six voix contre sept, d'arrêter ce mouvement, et l'avant-garde retourna le lendemain à Plock. Alors, la diète essaya pour la dernière fois son autorité. Eclairée par les généraux Bem et Uminski sur la possibilité de prolonger la campagne, et voyant que le premier se refusait à accepter le commandement, elle y appela le général Uminski. Celui-ci, s'étant bientôt convaincu qu'on avait soulevé contre lui l'esprit d'une partie de l'armée, se démit de ses fonctions. Le président du gouvernement et le maréchal de la diète quittèrent Plock, le 25 septembre, et se rendirent en Prusse. Rybinski reprit le commandement et continua à longer la Vistule. On fit jeter un autre pont à Vroclavek. Cette ville, située sur l'autre bord du fleuve, fut occupée le 29 septembre. La joie du soldat, qui se manifestait pour la dernière fois, se changea bientôt en désespoir, Vroclavek fut abandonné avant minuit, au milieu des imprécations et des malédictions partant de tous les rangs. Le lendemain, l'armée se trouva en pleine marche vers la frontière de la Prusse. Il parait qu'elle fut en effet poursuivie par l'ennemi, puisqu'au moment de passer la frontière, on présenta au général en chef une quarantaine de kozaks faits prisonniers. Vingt mille prussiens avaient été réunis dans cet endroit pour faire les honneurs

Valentin Zwierkovski; histoire des derniers événements de 1831. Paris, 1843 (en polonais).

Jean Chotomski; défense de Rybinski. Paris 1843 (en polonais).

J. N. Uminski; réponse à la défense publiée par Chotomski. Bruxelles, 1843 (en polonais).

à un nombre plus considérable de Polonais et pour les désarmer. Le 7 et le 11 octobre, Modlin et Zamosc se rendirent aussi.

104. Suites.

Quand on réfléchit sur les causes de la chute de Napoléon, on voit qu'il n'est tombé du faite des grandeurs que parce qu'il s'était aliéné l'affection des peuples dont il faisait peu de cas. On peut appliquer cette vérité à la dernière insurrection de Pologne, qui n'a succombé que parce que ceux qui l'ont dirigée, ne voulant rien faire pour le peuple, ont fustré ses espérances, paralysé ses forces et refroidi son ardeur à servir la patrie. Le président même du gouvernement national, Adam Czartoryski, l'a avoué, et la non-réussite de la dernière tentative d'affranchissement confirme d'une triste manière cette vérité depuis longtemps répétée, que la Pologne ne pourra être rétablie que par le peuple et en s'appuyant sur ses propres forces; car, certes, ses assassins ne la relèveront pas. Cependant, les partisans du parti diplomatique ne cessaient de compter sur les secours des puissances étrangères et d'implorer leur protection : qu'arriva-t-il? Aucun potentat n'embrassa la cause de la Pologne. L'Autriche dissimulait ses vues, le gouvernement du roi-citoyen trahissait l'espoir que l'on avait mis en lui, la Prusse concourait secrètement à écraser la Pologne et lui faisait plus de mal en agissant dans l'ombre, que si elle se fût déclarée contre elle ouvertement. Quand, il y a quarante ans, l'insurrection de Kosciuszko succomba, on se garda bien d'en accuser les chefs vaincus, car ils n'étaient point coupables d'inaction. Il n'y eut que Poninski qu'on soupçonna alors de trahison parce qu'il demeura inactif quand il aurait dû se battre. Dans la dernière insurrection, il n'y eut qu'indécision et coupable négligence. Ici, on restait les bras croisés quand il aurait fallu agir offensivement; là, on ne voulait pas profiter de l'occasion favorable qui se présentait; à chaque pas, on n'entendait que plaintes et malédictions, à cause de l'inaction. Qu'attendaient-ils donc ces hommes qui usaient d'une si excessive circonspection? Des triomphes sans

dangers? Voulaient-ils que la nation descendît vivante dans le tombeau qu'ils allaient lui creuser? Qu'ont-ils amené par leurs temporisations, si ce n'est des funérailles sans la mort? Ils craignaient d'exposer la cause nationale aux chances d'une bataille, qui eût été fatale à Nicolas, quand même il eût vaincu; ils avaient la coupable opiniâtreté de lui préparer la victoire avec tous les avantages que pouvaient lui procurer le perfide désarmement de la nation. Ils craignaient de perdre des canons sur le champ de bataille, et ils ne rougirent point de les conduire en Prusse et en Autriche, où l'on s'empressa de les renvoyer à Nicolas. Ils regrettaient de répandre du sang, et ils ne reculèrent point devant l'idée de livrer le soldat pieds et poings liés. Le soldat, auquel on ne permit pas de périr les armes à la main, rendu à la discrétion des deux autres assassins de la Pologne, fut forcé par eux de retourner dans son pays où l'attendaient les chaînes de Nicolas, et un service honteux où il devait verser son sang pour le tyran. Au lieu de trouver une mort honorable pour sa patrie, il prolonge son existence misérable dans un esclavage avilissant. Soixante-dix mille hommes furent conduits en Prusse et en Autriche par des voies différentes, et presque tous sont réduits à cet état honteux. De ce nombre, sept mille à peine se répandirent dans les pays étrangers, y compris les auteurs de tant de malheurs. Ces derniers voient enfin que le temps passe sans qu'ils puissent obtenir de pardon. Ces sept mille hommes ont en quelque sorte échappé à la vengeance du vainqueur, mais dans quelque coin du monde qu'ils cherchent un asile, ils se trouvent toujours dans des pays alliés à leur ennemi. Dans leur infortune, ils regardent de loin avec douleur leur patrie gémissant sous le joug; ils adressent leurs pensées, leur parole, à vous, enfants de Pologne.

105. La renaissance, l'accroissement des forces.

Dans l'infortune, le cœur navré de douleur, je vous raconte, mes enfants, les tristes-événements passés, et cependant je vous parle d'une Pologne renaissante. Quarante ans de calamités ne sont pas sans doute une preuve

de régénération, comme la longueur, d'une maladie n'annonce pas le rétablissement du malade. Mais quand des symptômes favorables se manifestent, personne ne doute d'une prochaine guérison, quand même on souffrirait davantage. Les efforts continuels et de plus en plus énergiques que fait la nation polonaise pour secouer le joug qui lui est imposé, sont une preuve suffisante qu'un jour elle se relèvera de sa chute. Quand un peuple répète plein de foi : « Non la Pologne ne périra pas, tant que nous vivrons; » quand il ne désespère point du salut de sa patrie, il est toujours actif; quand, après s'être reposé, il se lève de nouveau et redouble d'efforts pour rompre les liens qui le rétiennent, on ne peut douter qu'un tel peuple ne puisse recouvrer son indépendance. Eclairé par une douloureuse expérience, il cherche à détruire dans son principe le mal qui l'a ruiné, à connaître ce qu'il lui faut, pour agir avec plus de vigueur et de succès, et quand il a repris de nouvelles forces il sait en faire usage. On répète partout que nous vivons dans un siècle de révolutions, de changements sociaux, de progrès. Pas de coin en Europe qui ne soit miné, comme on dit, par un volcan révolutionnaire. Depuis le Tage jusqu'à l'embouchure de la Volga, de même qu'en France, en Turquie, en Allemagne, en Grèce, en Russie, partout couve l'esprit d'agitation qui demande des améliorations, de la liberté en faveur de tout le monde, l'affranchissement des peuples. Quand une telle marche de l'humanité se manifeste depuis 70 ans, par des commotions réitérées qui n'ont abouti à aucune fin, irrévocablement d'autres suivront qui, tôt ou tard, établiront l'émancipation et les libertés des peuples, et il est évident qu'aucune force contraire ne sera assez puissante pour s'y opposer. La Pologne avait commencé l'amélioration sociale avant sa chute; les spoliateurs, qui oppriment les peuples, et qui l'ont déchirée, ont proclamé ce fait, en vociférant contre elle des plus abominables calomnies, et leurs clameurs loin de nuire à l'approche d'une ère nouvelle pour la Pologne, ne font que l'accélérer. Son sort se trouve dans cet avenir; dès que l'affranchissement des peuples en Europe se décidera victorieusement, la Pologne sortira du revirement universel; elle reparaîtra entière et

glorieuse de toutes ses réformes sociales. Enfants de la Pologne! examinez bien en quoi consiste la liberté et les améliorations humanitaires; observez les entraves qui se présentent aux réformes; voyez quelle est la classe des habitants de votre patrie qui demande avant tout des égards; elle formerait les forces les plus formidables si elle combattait pour l'indépendance de la Pologne, non pas par instinct ou par obéissance, mais appelée par sa conviction intime et son propre mouvement. Pour moi, je n'indiquerai ici que la proportion croissante des forces nationales relatives au progrès d'amélioration, bien qu'il ne soit que trop lent, trop peu avancé. Il y a à peu près 90 ans, dans la confédération de Bar formée par les Pulaski, la seule noblesse faisait courageusement face à l'ennemi; elle n'était qu'au nombre de huit mille, et elle combattait plusieurs armées. Depuis qu'on a accordé quelques faveurs aux bourgeois, et que l'on a commencé à s'occuper de progrès et d'amélioration pour les autres classes, la Pologne, diminuée par les premiers démembrements, a formé une armée de soixante mille hommes; et, rétrécie il y a 43 ans, dans des limites encore plus étroites, par le second démembrement, elle pouvait encore mettre sur pied les trente mille hommes commandés par Kosciuszko, et armer le peuple de toutes les classes, spécialement des capitales, pour la défense de la patrie. Plus tard, il y a trente ans, le pays, encore amoindri de la portion dévolue au roi de Prusse, se créa une armée de trente mille hommes; et il y a 25 ans le duché de Varsovie, qui n'était pas plus grand, en avait une de quatre-vingt-dix mille, pleine d'ardeur, car l'esprit des réformes sociales respirait en elle. Dans le dernier ébranlement, le royaume tzarien, quoique moindre que le duché, eut cependant quatre-vingt mille hommes de troupes réglées; toutes les classes prirent les armes, sans compter les insurgés au nombre au moins de cinquante mille. Ce dernier ébranlement occupait cependant moins de pays que l'insurrection de Kosciuszko. Si les Pulaski et Kosciuszko avaient eu, au lieu de trente-huit mille hommes, une armée de cent trente mille hommes, comme lors du dernier ébranlement, que n'auraient-ils pas fait? Il faudrait être aveugle pour ne pas remarquer cet accroissement énorme des forces nationales, et il devient évident, qu'au

milieu des revers, les combattants augmentent chaque fois; si ce peuple pouvait encore comprendre son intérêt, il verrait qu'il repose dans les améliorations sociales, le progrès humanitaire et l'émancipation. Disons-donc, pour terminer, que la régénération de la Pologne s'accomplit dans les malheurs et dans les douleurs.

106. La régénération de la Pologne arrivera dès que ses forces seront bien dirigées.

On dit qu'une ville ne se construit pas d'un seul coup; aux maçons et aux charpentiers, la bonne saison n'est pas favorable chaque jour, et s'ils prennent des briques, des poutres et d'autres matériaux de mauvaise qualité, leur construction ne tiendra pas longtemps, et s'écroulera avant qu'elle soit achevée. C'est ce qui est arrivé jusqu'aujourd'hui dans la reconstruction de la Pologne; on se servait de mauvais matériaux, on usait de mauvais éléments. On n'osait pas, on ne voulait pas améliorer le sort du peuple, ce qui pouvait lui faire comprendre qu'il combattait pour son propre compte. Or, cet élément n'était pas d'une qualité parfaite. Ceux qui voulurent réédifier leur patrie, au lieu d'éveiller ses propres forces, allaient rôder dans le monde, former des légions serviles aux conquérants étrangers. Ne blâmez point les réfugiés qui, après la chute nationale émigrèrent, évitant ainsi la Sibérie et les prisons : mais maudissez ceux qui abandonnèrent leurs familles dans le but de figurer dans les légions des émigrés destinées à combattre à Saint-Domingue, à Alger, en Espagne, où ils ont été plusieurs fois décimés avant que l'occasion se présentât de retourner dans leur pays natal. Soyez certains que le nombre de vos frères qui reviendront chez vous estropiés sera assez grand, sans qu'il faille l'augmenter. Ceux qui arrivent sur leur propre sol à l'âge viril doivent rester chez eux, et se saisir des armes à l'occasion propice, car la Pologne ne sera jamais rétablie que dans le cercle de ses propres régions. Les autres ne cessent de compter sur l'appui étranger. Malheur au peuple qui recouvre son existence par la protection d'un autre, il ne sera jamais ni libre, ni indépendant; il restera soumis, asservi. En effet l'expérience prouva que rien ne contribue

autant aux non-succès que trop d'espoir fondé sur les secours diplomatiques. Quel est le monarque qui seconderait sincèrement un peuple. Ce serait du reste un mauvais élément pour la construction; il ne bâtirait qu'un duché de Varsovie, qu'un royaume tzarien, de vraies masures d'argile qui, à la première tempête, aux premières pluies tomberaient dans la boue. Quelques-unes de ses constructions sont déjà sorties des mains impériales ou tzariennes. Quelle serait donc celle qui sortirait des mains autrichiennes, si elle eût pu se faire comme plusieurs des meneurs se l'imaginaient pour le malheur de la nation. Ce serait un roi autrichien dans une fraction de la Pologne, la garnison en uniforme blanc, la permission spéciale arrivée de Vienne de parler et d'écrire en polonais, une censure privilégiée, un repos dans des souterrains humides de Monkatch pour les esprits ardents, une correction paternelle appliquée avec des souliers, l'hommage de la soumission des magnats, une répartition oppressive des impôts confiée aux états, l'avilissement et l'esclavage : voilà les fruits amers que préparaient les obstinés qui mettaient leur salut dans l'Autriche. Ce n'est pas dans la diplomatie, ni dans l'appui des cabinets que le sort futur de la Pologne repose, mais dans le soulèvement des peuples et dans leur émancipation. La reconstruction de la Pologne trouvera de meilleurs éléments sur son propre sol, dans ses propres facultés, et le premier peuple qui se soulèverait et combattrait pour son affranchissement serait un ami naturel de la Pologne. Elle ne demanderait pas son appui, mais sa fraternité et son alliance; c'est par ce moyen qu'il servirait la nation polonaise, comme celle-ci lui serait réciproquement utile. Le temps prépare tout. Quarante ans dans la vie des nations, je le répète, n'est qu'un court espace de temps : aussi l'action douloureuse de la régénération exige des années. Vous grandissez, mes amis, et il est possible que vous arriviez à la maturité dans l'époque la plus chaude qui demandera votre service. Pensez-y, et formez-vous pour que vous soyez d'utiles enfants pour votre patrie, plus éclairés et plus conséquents que ceux qui ont commis antérieurement tant de fautes. Réfléchissez sur ce que je vous ai dit, et si mes paroles sont vraies,